LA VIE DE SAINT IGNACE FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE...

Dominique Bouhours,
Edmund Massery

Digitized by Google

BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
14
32 A
9 I/I

Ex Bibliotheca
majori Coll. Rom.
Societ. Jesu
I. 7. f.

4.6.26.
I
5

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LA VIE DE SAINT IGNACE FONDATEUR DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

BIBL. SEC. COL. ROM. SOC. IES.
IHS

A PARIS,
Chez SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY,
Imprimeur du Roy, ruë Saint Iacques,
aux Cicognes.

M. DC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilege.

Digitized by Google

Digitized by Google

A
LA REYNE.

MADAME,

La qualité de Fille du Roy Catholique & celle d'Epouse du Roy Tres-Chrestien, qui relevent VOSTE MAJESTE *au dessus de toutes les Princesses de la terre, m'obligent à luy dédier cét ouvrage. C'est la vie d'un saint Fondateur que l'Espagne & la France ont donné au monde.*

Car, MADAME, *si Ignace de Loyola est né sujet de vos illustres Ayeuls, la Compagnie qui le reconnoît pour son chef est ori-*

ginairement Françoiſe. Elle a pris naiſſance dans la capitale du Royaume ; & on peut dire que Montmartre, le ſacré ſepulcre des Martyrs, luy a ſervi de berceau.

Cela me fait eſperer que VOSTRE MAJESTÉ *ne refuſera pas ſa protection au livre que je luy preſente, & qu'elle prendra meſme plaiſir à le lire. Elle y verra la gloire mondaine foulée aux pieds par un jeune Cavalier nourri à la Cour de Ferdinand & attaché au ſervice de Charles-Quint. Elle verra ce Cavalier converti, d'abord ſolitaire & tout occupé de la meditation des choſes divines, appliqué enſuite aux emplois de la charité, & embraſé du zele des ames. Mais,* MADAME, *en quelque eſtat & ſous quelque forme qu'il vous paroiſſe, vous*

Digitized by Google

ne verrez rien qui vous ſurprenne, ni qui vous ſoit inconnu.

VOSTRE MAJESTÉ *bien loin d'eſtre ébloüie de l'éclat qui l'environne, a ſceû mépriſer dés ſes plus tendres années tout ce qu'une fortune Royale a de plus auguſte & de plus ſuperbe, parce qu'Elle a compris de bonne heure que les grandeurs immortelles meritent ſeules l'eſtime d'une ame chreſtienne.*

Vous ſçavez, MADAME, *par voſtre propre experience ce que c'eſt que la vie interieure : on vous en voit tous les jours pratiquer regulierement les ſaints exercices ; & cette pratique ſi exacte que ni les affaires, ni les divertiſſemens ne troublent jamais, nous montre en voſtre perſonne qu'une Reine qui a l'eſprit du Chriſtianiſme, peut vivre dans le tumulte de la Cour comme vivent les Epouſes*

de JESUS-CHRIST *dans le ſilence des cloiſtres.*

Vous ne vous contentez pas, MADAME, *de vous entretenir avec Dieu au pied des Autels; vous l'allez chercher aux* Hôpitaux: *& c'eſt là qu'animée d'une foy vive, vous ſervez vous meſme les pauvres; plus glorieuſe d'eſtre la ſervante de* JESUS-CHRIST, *que la Reyne du plus puiſſant & du plus floriſſant Empire du monde.*

Vne charité auſſi genereuſe que celle de V. M. ne ſe borne pas à des malades; elle s'étend à tous les malheureux qui l'approchent, ou qui luy font connoiſtre leurs miſeres: & c'eſt un titre, MADAME, *pour avoir part à l'honneur de voſtre bienveillance, que d'eſtre affligé.*

Mais voſtre cœur ſi ſenſible aux neceſſitez du prochain, l'eſt encore davantage aux intereſts de

Digitized by Google

l'Eglise. Elle ne reçoit point d'atteintes dont vous ne soyez blessée; elle n'a point d'ennemis qui ne soient les vostres, & vous ne souhaitez rien plus ardemment que de la voir triompher des infidelles & des heretiques.

Toutes ces vertus si solides & si édifiantes que nous admirons en V. M. ont bien de quoy instruire les Grands qui oublient Dieu, & de quoy confondre les petits qui le servent mal. Aussi, MADAME, *le Ciel ne semble avoir élevé V. M. sur le premier throsne de l'univers, qu'afin que ses exemples autorisent les veritez de la Religion, & condamnent les dereglemens du siècle.*

Il ne faut pas s'étonner aprés cela que toute l'Europe vous regarde comme le modele des Princesses vertueuses; & vous ne devez pas trouver étrange que je

prenne l'occasion de la Vie d'un Saint pour publier que je suis avec un tres-profond respect,

MADAME,

DE VOSTRE MAIESTE',

Le tres-humble, tres-obeïssant, & tres-fidele sujet & serviteur, Bouhours, de la Compagnie de Jesus.

AVERTISSEMENT.

IE n'ay jamais mieux compris combien la langue latine & les trois langues vivantes qui en ſont dérivées ont un caractere differant, qu'en voulant écrire la Vie de Saint Ignace. Comme cette Vie a eſté compoſée en Latin, en Eſpagnol, & en Italien par des Auteurs excellens, je ne ſongay d'abord qu'à copier l'un de ces originaux; & je croyois ne pouvoir rien faire de meilleur que d'en donner au public une traduction fidelle. Pour me déterminer ſur le choix, je voulus lire exactement les trois Vies; & je commençay par celle de Ribadeneyra, qui a écrit le premier, qui a veſcu pluſieurs années avec Saint Ignace, & qui a eſté témoin de la pluſpart des choſes qu'il dit. Tout l'ouvrage me ſembla tres-bien écrit en caſtillan: j'y trouvay de l'onction, & j'y reconnus un air de verité qui me fit croire ſans peine ce qui me paroiſſoit le plus merveilleux.

I'admiray dans Maffée une pureté,

une élegance, & une noblesse d'expression qui est tout à fait du siecle d'Auguste ; & je n'y trouvay à redire que sa brieveté, qui luy fait obmettre des faits assez importans.

Le livre de Bartoli me parut un chef-d'œuvre en Italien, tant les choses y sont peintes vivement, & mises dans un beau jour. Ie pris plaisir à y lire des faits remarquables & des circonstances particulieres dont les deux autres n'ont parlé. Enfin ces Vies me semblerent tres belles dans leur langue; mais en les regardant de prés, je craignis de n'en pouvoir rendre toutes les beautez dans la nostre qui a d'autres tours & des graces toutes differentes.

Ainsi au lieu de traduire, j'entrepris de travailler de mon chef sur les memoires que ces trois ouvrages me fournissoient. Ie ne me suis pas pourtant contenté de ces memoires. I'ay consulté les actes de la canonisation de Saint Ignace, & toutes les bulles qui regardent son Institut. I'ay eû recours en divers endroits à l'histoire general de la Compagnie écrite par Orlandin, & à celle de la Province de

Portugal, composée en Portugais par Baltazar Tellez. I'ay tiré quelques connoissances nouvelles du livre des Hommes illustres, d'Eusebe Nieremberg, intitulé *Claros Varones de la Compañia de Iesus* Les divers abregez de la Vie du Saint ne m'ont pas mesme esté inutiles pour démesler & pour éclaircir certaines choses. En un mot, je n'ay rien omis pour m'instruire & me bien remplir de mon sujet; mais aussi je n'ay rien negligé pour y donner une forme raisonnable : & si je n'ay pas reüssi, on ne doit s'en prendre qu'à mon peu d'habilité.

Les gens du monde qui n'ont nul goust des choses divines, & qui regardent tout avec les yeux de la chair, ne s'accommoderont pas sans doute des visions & des apparitions qui se rencontrent dans la Vie de S. Ignace : ils devroient neanmoins considerer que celles dont il s'agit sont de nature à estre cruës par des personnes de bon sens. Ie demeure d'accord avec eux qu'il y auroit de la foiblesse à croire indifferemment toutes sortes de visions; mais j'ose dire qu'il y a de l'impieté & de l'irreligion à n'en

croire aucune, & à se moquer de celles que l'Eglise approuve.

Les libertins n'ont que faire de dire que les Saints ont rendu témoignage d'eux-mesmes, & qu'on n'a appris que de leur bouche ces communications admirables qu'ils ont euës avec Dieu. Car enfin la sainteté de leur Vie à autorisé tout ce qu'ils ont dit ; & l'Eglise, aprés une recherche tres exacte de leurs mœurs, a jugé qu'ils n'estoient pas capables de mentir à cét égard.

On ne doit pas dire aussi que c'étoient des esprits foibles, qui s'imaginoient ce qui n'estoit pas. Car pour ne parler icy que du Saint dont j'écris la Vie, ses plus grands ennemis ne luy ont jamais reproché ces sortes de foiblesses ; & Pasquier qui le traite si mal dans le plaidoyer contre les Iesuites, avouë de bonne foy que c'estoit le plus sage homme de son siécle.

LA VIE DE SAINT IGNACE.

LIVRE PREMIER.

LA Providence, qui veille au bien de l'Eglise, n'a jamais plus éclaté que dans le dernier siécle si fatal à l'Allemagne, à l'Angleterre, & à la France, par l'apostasie de Luther, par le Schisme d'Henry VIII. & par la prétenduë Réformation de Calvin. Comme les mœurs se corrompent d'ordinaire à mesure que la Foy se perd, le libertinage suivit par tout les nouvelles héresies. Les peuples, en secoûant le joug du commun pasteur des Fidelles, se révolterent contre leurs Princes legitimes; & n'êtant plus retenus par l'autorité des Puissances Ecclesiastiques, ni par celle des Puissances Séculieres, ils s'abandonnerent à tous les desordres dont les hom-

mes ſont capables, quand l'eſprit de menſonge les gouverne. Ainſi l'impiété deſola le Royaume de JESUS-CHRIST ; & dans les lieux mêmes où la Religion eſtoit floriſſante, on vit les autels profanez, l'uſage des Sacremens aboli, les conſeils de l'Evangile mépriſez, toutes les loix divines foulées aux pieds.

Ce fut alors que le Ciel ſuſcita Ignace de Loyola, pour ſubvenir aux preſſantes neceſſitez du monde Chreſtien ; & il ſemble que la divine Sageſſe ait voulu marquer elle-meſme ſon deſſein par de certains évenemens, dont la rencontre ne peut eſtre l'effet du hazard. Car la même année que Luther ſouſtint publiquement ſon apoſtaſie dans la diéte de Vormes, & que s'eſtant retiré dans ſa ſolitude d'Alſtat, il compoſa un livre contre les vœux Monaſtiques, qui fit une infinité d'apoſtats, Ignace ſe conſacra à Dieu dans l'Egliſe de Montſerrat, & écrivit dans ſa retraite de Manreze, des Exercices ſpirituels qui ſervirent à former ſon Ordre, & à repeupler tous les autres.

Lors que Calvin commença à dogmatiſer, & à ſe faire des diſciples dans

Paris, Ignace qui y eſtoit venu eſtudier, aſſembla de ſon coſté des compagnons pour déclarer avec eux la guerre aux ennemis de la Foy.

Enfin dans le temps qu'Henry VIII. ſe fit nommer chef de l'Egliſe Anglicane, & qu'il ordonna ſous peine de mort à ſes ſujet d'effacer le nom du Pape de tous les papiers & de tous les livres qu'ils avoient entre les mains, le nouveau Patriarche, dont j'entreprens d'écrire la vie, jetta les premiers fondemens d'une Societé dévoüée au ſervice du Saint Siége.

Mais pour raconter les choſes dans l'ordre que l'hiſtoire demande, Ignace naſquit l'an 1491. ſous le regne de Ferdinand & d'Iſabelle, en cette partie de la Biſcaye Eſpagnole qui s'étend vers les Pyrenées, & qui porte aujourd'huy le nom de Guypuſcoa. Dom Bertram ſon pere, Seigneur d'Ognez & de Loyola, tenoit un des premiers rangs parmi la Nobleſſe du païs, comme eſtant l'aîné & le chef d'une ancienne maiſon, où il y avoit toûjours eû de grandes charges, & qui avoit produit de grands hommes. Sa mere Marine Saez de Balde neſtoit pas d'une naiſſance moins

Sa naiſſance, & ſes qualitez naturelles.

qui paſſoit pour un des plus accomplis Cavaliers de ſon temps, ne s'oppoſa pas au deſſein d'Ignace. Il eût ſoin de luy faire bien apprendre ſes exercices, & il s'appliqua luy-même à le former. Ignace ſous un ſi bon maiſtre ſe rendit en peu de temps capable de ſervir ſon Prince. Il paſſa par tous les degrez de la milice, fit paroiſtre en toute occaſion beaucoup de valeur, & fut toûjours tres-attaché au ſervice, ſoit qu'il obéiſt, ou qu'il commandaſt.

Il n'eſtoit pas ſi exact dans les devoirs du Chriſtianiſme que dans la diſcipline de la guerre. Les mauvaiſes habitudes qu'il avoit contractées à la Cour ſe fortifierent parmi la licence des armes, & les travaux militaires ne le firent pas renoncer à l'amour & aux plaiſirs. Il n'y eût peut-eſtre jamais de Cavalier plus endurci à la fatigue, ni tout enſemble plus poli & plus galant. Cependant quelque mondain que fuſt Ignace, il avoit des principes de Religion & de probité, qui luy faiſoient garder des bienſéances juſques dans ſes déreglemens: on ne luy entendit jamais dire un mot qui bleſſaſt la piété ou la pudeur; il reſpectoit les lieux ſaints, &

les personnes sacrées. Bien qu'il fust tres-délicat sur le point d'honneur, & que sa fierté naturelle le portast à tirer raison de la moindre injûre, il pardonnoit tout, & se reconcilioit de bonne foy, dés qu'on pensoit à le satisfaire. Il avoit un talent particulier pour accommoder ses soldats qui prenoient querelle, & pour appaiser les émotions populaires: desorte qu'on l'a veû plus d'une fois desarmer d'une parole deux partis animez l'un contre l'autre, & tout prests à s'égorger.

Il méprisoit fort le bien, & son desinteressement parut à la prise de Najare. Cette ville qui est située sur la frontiére de Biscaye, ayant esté abandonée au pillage, Ignace qui avoit eû le plus de part à la victoire, & qui en devoit avoir le plus au butin, se contenta pour toute récompense d'avoir fait une belle action, & ne jugea pas qu'un honneste homme deust s'enrichir de la dépoüille des malheureux. Il ne manquoit pas d'habileté dans les affaires; & tout jeune qu'il estoit, il sçavoit manier les esprits, & mesnager les occasions. Il haïssoit le jeu, mais il aimoit la poësie; & sans avoir aucune teinture

des Lettres, il faisoit tres-bien des vers Espagnols: il en fit même quelques-uns sur des matieres de piété, & on dit qu'il composa un petit poëme à la loüange de Saint Pierre.

Sa conduite n'en estoit pas neanmoins plus chrestienne, ni plus réguliére. Il n'avoit en teste que la galanterie & la vanité, & il ne suivoit dans toutes ses actions que les fausses maximes du monde. Ignace vescut de la sorte jusqu'à l'âge de vingt-neuf ans que Dieu luy ouvrit les yeux par la voye & en la maniere que je vas dire.

Charles-Quint qui avoit succedé à Ferdinand, & qui venoit d'estre éleû Empereur, estant allé en Allemagne pour prendre possession de la Couronne Imperiale, les peuples irritez des exactions du Seigneur de Chévres se soûleverent dans la Castille; & la plus-part des principaux Seigneurs Castillans jaloux de l'autorité des Flamans qui gouvernoient tout en Espagne, se mirent à la teste des Rebelles.

Dom Federic Henriquez Vice-Roy & Amirante de Castille, fidelle à son Prince, songea d'abord à la seureté des places, & tira de la Navarre tout ce

qui s'y trouva de munitions & de bonnes troupes.

François I. Roy de France, qui de prétendant à l'Empire estoit devenu ennemi de l'Empereur, voyant la Navarre dégarnie, voulut profiter de l'occasion, pour regagner ce Royaume dont Ferdinand avoit dépoüillé Jean d'Albert, & que Charles-Quint retenoit contre le traité de Noyon, qui l'obligeoit à en faire la restitution dans six mois. Il y envoye donc une grosse armée l'an 1521. sous la conduite d'André de Foix, Seigneur de l'Esparre, & frere du fameux Lautrec.

Au bruit de sa marche, Dom Manrique qui commandoit dans la Navarre en qualité de Vice-Roy, alla luy-même demander du secours à Dom Federic qui venoit d'abbatre le parti rebelle. Cependant l'armée Françoise passa les Pyrenées, entra dans la Navarre par la Province de Guypuscoa, & ayant pris plusieurs places de peu d'importance, mit le siege devant Pampelune capitale du Royaume. Le Vice-Roy y avoit laissé Dom Ignace de Loyola, non pas pour y commander, mais pour encourager la garnison, & pour tenir

le peuple dans le devoir ſous l'autorité d'un vieux Capitaine.

Les ſoldats & les habitans conſternez à la veûë de l'ennemi, voulurent luy ouvrir les portes, malgré toutes les remontrances d'Ignace. Il eût beau leur promettre du ſecours, les menacer de l'indignation du Vice-Roy & de celle de l'Empereur, leur reprocher leur laſcheté & leur perfidie, il ne gagna rien ſur des gens que la frayeur avoit ſaiſis, & qui ſe croyoient perdus. Pour ſe venger d'eux, & pour ſauver ſon honneur, il les abandonna, en ſe retirant dans la citadelle avec un brave ſoldat qui eût ſeul le cœur de le ſuivre.

Le Gouverneur de la citadelle avoit luy-même pris l'allarme. Comme elle eſtoit mal fournie de vivres & d'hommes; il craignit tout quand il vit les François maiſtres de la ville; & il ne ſe raſſeûra que ſur ce qu'ils luy offrirent une entreveûë pour capituler. Les plus anciens Officiers furent d'avis qu'on acceptaſt l'offre que les ennemis faiſoient. Ignace s'y oppoſa inutilement : mais ne pouvant empeſcher cette entreveûë, il voulut en eſtre, pour empeſcher, s'il eſtoit poſſible, les ſui-

tes fascheuses qu'elle pourroit avoir. Les assiégeans tout fiers de leurs forces & de leurs succés, proposerent de tres-dures conditions aux assiégez. Ignace les rejetta brusquement, & voyant que l'on estoit sur le point de faire une composition honteuse, il s'emporta en des paroles fort aigres, qui rompirent la conference. Relevant ensuite le courage des Officiers qui étoient sortis de la citadelle pour la capitulation, il alla s'y enfermer avec eux, résolu de la défendre au prix de son sang, & de mourir pour le moins en homme d'honneur.

Les François choquez de la fierté & de l'emportement du jeune Espagnol, ne garderent plus de mesures. Ils lascherent toute leur artillerie, firent leurs approches du costé que le canon faisoit plus d'effet, & monterent enfin à l'assaut. Ignace parut sur la bréche à la teste des plus braves, & receut les ennemis l'épée à la main. On combatit avec furie de part & d'autre, & il se fit en peu de temps un tres-grand carnage. Dans la chaleur du combat, un éclat de pierre frappa Ignace à la jambe gauche, & un boulet de canon au mesme moment luy

Il est blessé au siége de Pampelune.

ſſa la jambe droite. Les Navarrois,
ıe ſon exemple avoit animez, Perdi-
nt cœur, & ſe rendirent à diſcrétion
ès qu'ils le virent bleſſé: mais les
ançois uſerent bien de la victoire. Ils
nporterent Ignace au quartier de leur
énéral, le traiterent tres-civilement,&
prirent tous les ſoins qu'ils crûrent
voir à ſa qualité & à ſa valeur. Quand
jambe eut eſté remiſe, & que l'état
ſa playe luy permit de changer de
eu, ils le firent porter en litiére au
aſteau de Loyola, qui n'eſt pas fort
oigné de Pampelune.

A peine fut-il arrivé, qu'il ſentit de
andes douleurs. Les Chirurgiés qu'on
pella ayant regardé ſa jambe, juge-
nt tous qu'il y avoit des os hors de
ur place, ſoit que le Chirurgien qui
voit panſé les euſt mal rejoints, ou
ıe le mouvement les euſt empeſché
ſe bien reprendre; & ils ajouſterent,
e pour remettre ces os en leur ſitua-
n naturelle, il falloit caſſer la jambe
ut de nouveau. Ignace les crût, & s'e-
nt mis entre leurs mains, il ne fit pa-
iſtre aucune foibleſſe durant une ſi
ıelle operation. Mais en ces rencon-
s le courage ne ſouſtient pas toûjours

la nature : elle ſuccomba enfin,& la fiévre eſtant venuë avec de violens ſymptomes,le malade tomba dans une extréme langueur. Les Medecins luy déclarerent qu'il n'y avoit rien à eſperer, & qu'il luy reſtoit peu de jours à vivre. Il receut ſes Sacremens la veille des Apôtres ſaint Pierre & Saint Paul,& on le vit en ſuite s'affoiblir de ſorte, qu'on ne crût pas qu'il paſſaſt la nuit.

Mais Dieu qui avoit ſes deſſeins ſur luy, le conſerva contre toutes les apparences humaines, & il voulut même que ce fuſt Saint Pierre qui le gueriſt; ou parce qu'Ignace avoit honoré dés ſa jeuneſſe le Prince des Apoſtres, ou parce que le Prince des Apoſtres avoit quelque intereſt dans la gueriſon d'un homme deſtiné du Ciel à maintenir contre les heretiques l'autorité du Saint Siege. Quoy qu'il en ſoit, le malade vit en ſonge le bienheureux Apôtre qui le gueriſſoit de ſa main, & l'evenement montra que ce ſonge n'avoit rien de faux. On trouva Ignace hors de danger à ſon reveil; ſes douleurs ceſſerent, & ſes forces revinrent tout à coup.

En recouvrant miraculeuſement ſa ſanté, il ne perdit pas l'eſprit du mon-

de. Sa jambe qui avoit esté mal pansée la premiere fois ne fut pas si bien la seconde qu'il n'y restât une notable difformité : c'estoit un os qui avançoit trop au dessous du genou, & qui empeschoit le Cavalier de porter la botte bien tirée. Comme il aimoit la bonne grace & la propreté en tout, il resolut de se faire couper cét os. Les Chirurgiens luy dirent que l'operation seroit extremement douloureuse : il compta la douleur pour rien, & ne voulut pas qu'on le liât, ny qu'on le tint. On luy coupa l'os jusques au vif, sans qu'il jettât le moindre cry, ny qu'il changeât de visage.

Ce ne fut pas le seul tourment que souffrit Ignace, pour n'avoir rien de difforme en sa personne : une de ses cuisses s'étoit retirée depuis sa blessûre, & il craignoit étrangement de paroître tant soit peu boiteux. Il se mit comme à la torture durant plusieurs jours, en se faisant tirer violemment la jambe avec une machine de fer. Mais quelques efforts qu'on fist, on ne pût l'étendre à la longueur de l'autre, & ainsi sa jambe droite demeura toûjours un peu courte.

L'état où Ignace ſe trouvoit, n'accommodoit pas un naturel auſſi ardent que le ſien. Il ne pouvoit pas encore marcher, & il eſtoit méme obligé de garder le lit. Ne ſçachant que faire, & s'ennuyant d'autant plus qu'il ſe portoit bien à ſon genou prés qui ſe gueriſſoit de jour en jour, il demanda un Roman pour ſe divertir. L'Amadis & les autres livres de chevalerie étoient celebres en ce temps-là, & les plus honneſtes gens en faiſoient leurs délices : il les aimoit fort, & parmy les diverſes avantures de ces Chevaliers errans, il eſtoit ſur tout charmé de leurs beaux faits d'armes. Quoyque le chaſteau de Loyola ne manquât gueres de ces hiſtoires fabuleuſes, il ne s'y en rencontra poin alors, & au lieu d'un Roman, on apporta à Ignace la Vie de JESUS-CHRIST & celle des Saints.

Sa cõverſion.

Il leût ces livres ſans autre deſſein que de s'amuſer, & les leût d'abord ſans aucun plaiſir ; mais il y prit goût inſenſiblement, & s'y attacha de telle ſorte, qu'il y paſſoit les journées entieres. Le premier effet de ſa lecture fut d'admirer dans les Saints l'amour de la ſolitude & de la Croix. Il conſideroit

vec étonnement parmy les Anachore-
s de la Palestine & de l'Egypte, des
ommes de qualité couverts de cilices,
xtenuez de jeûnes, ensevelis tout vi-
ans dans des cabanes & dans des grot-
es. Il disoit aprés en luy-même, Ces
hommes si ennemis de leur chair & si
morts aux vanitez de la terre, n'étoient
pas d'une autre nature que moy : pour-
quoy ne ferois-je pas tout ce qu'ils ont
fait ? Il luy prenoit envie au méme-
temps de les imiter, & il luy sembloit
que rien ne passoit ses forces. Il se pro-
posoit de visiter les Saints Lieux, & de
s'enfermer dans un hermitage. Mais
ces bons mouvemens duroient peu, &
il sentoit bien-tost sa foiblesse.

Outre que la gloire estoit sa passion, il aimoit alors une Dame de la Cour de Castille, & des premieres maisons du Royaume : si bien qu'il oublioit en un moment les projets qu'il venoit de faire. Il n'avoit plus l'esprit occupé que de la guerre & de l'amour ; & au lieu de songer à la retraite, il meditoit je ne sçay quels exploits militaires, pour se rendre digne des bonnes graces de sa Dame, comme il avoüa un jour au Pere Loüis Gonzales, en luy faisant le recit

de ſa converſion. Ces folles idées l'enchantoient à un tel point, qu'il ne comprenoit pas qu'on puſt vivre ſans une grande ambition, ny eſtre heureux ſans un grand attachement.

Quand il eſtoit las de réver, il ſe remettoit à lire pour paſſer le temps, & admirant tout de nouveau les vertus des Saints, il y trouvoit quelque choſe de plus merveilleux que dans les actions de tous ces Heros dont il avoit l'imagination remplie. A force de lire, & de faire des reflexions ſur ce qu'il liſoit, il connut que rien n'eſtoit plus frivole que cette gloire mondaine dont il étoit ſi épris, que Dieu ſeul pouvoit contenter le cœur humain, & qu'il falloit renoncer à tout pour ſe ſauver ſeurement.

Ces veües rallumoient peu à peu en luy le deſir de la ſolitude, & ce qui luy avoit paru impoſſible en conſultant ſes inclinations naturelles, luy ſembloit facile en ſe mettant devant les yeux l'exemple des Saints. Mais lors qu'il penſoit former une bonne reſolution, le monde ſe repreſentoit à luy avec tous ces charmes, & le rengageoit plus que jamais.

Il paſſa ainſi pluſieurs jours fort réveur & fort inquiet, ne ſçachant à quoy ſe determiner, toûjours attiré de Dieu, & toûjours retenu par le monde. Mais les penſées dont il étoit combatu avoiét des effets bien differens. Celles qui vevenoient de Dieu le rempliſſoient de conſolation, & luy donnoient au dedans de luy-même une paix profonde. Les autres à la verité luy cauſoiét d'abord un plaiſir ſenſible ; mais elles luy laiſſoient un certain trouble dans l'eſprit, & je ne ſçay quelle amertume dans le cœur qui le rendoit fort chagrin. Il s'en apperceût un jour, & tout charnel qu'il étoit encore, il commença à raiſonner ſur les choſes ſpirituelles : car Dieu qui vouloit *établir* en luy un grand fonds de ſainteté, & montrer dans ſa perſonne juſqu'où la prudence chreſtienne peut aller quand elle eſt accompagnée d'un grand ſens naturel, ne voulût pas que ſa converſion ſe fiſt legerement & par boutade.

Il obſerva qu'il y avoit deux eſprits tout-à-fait contraires, l'un de Dieu, & l'autre du monde. Il remarqua les diverſes proprietez de ces deux eſprits ; & jugeant par ſa propre experience com-

bien une joye ſolide qui penetre l'ame, ſurpaſſe un plaiſir leger qui flate les ſens, il n'eût pas de peine à comprendre l'avantage que les choſes du Ciel ont ſur celles de la terre, pour mettre le cœur de l'homme en repos. 'Ces premiéres connoiſſances qu'eût Ignace des mouvemens interieurs, furent la ſource des regles qu'il donne dans le livre de ſes Exercices, pour diſcerner les eſprits qui ſont en nous les principes du bien & du mal.

Eclairé de ces lumiéres, & fortifié d'une vertu toute divine contre les ſuggeſtions de l'enfer, il ſe détermina enfin à changer de vie, & rompre avec le monde. Dés que ſa réſolution fut priſe, il ne ſongea qu'aux traitemens rigoureux qu'il pourroit ſe faire à luyméme ; ſoit que frappé de la crainte des peines éternelles il vouluſt commencer par appaiſer la Juſtice de Dieu, ou que n'ayant pas encore d'experience, il s'imaginaſt que toute la perfection du Chriſtianiſme ſe réduiſoit aux macerations du corps.

Il réſolut donc d'aller pieds nuds à la Terre Sainte, de ſe reveſtir d'un ſac, de jeuſner au pain & à l'eau, de ne cou-

cher que ſur la dure,& de chercher pour ſa demeure quelque ſolitude affreuſe. Mais comme ſa jambe n'eſtoit pas encore tout-à-fait guerie, il ne pût pas exécuter ſi-toſt ce que l'amour de la pénitence luy inſpiroit.

Pour contenter en quelque façon ſa ferveur, il ſe levoit toutes les nuits, & penetré du regret de ſes pechez, il les pleuroit à ſon aiſe dans l'obſcurité & dans le ſilence. S'eſtant levé une nuit, ſelon ſa couſtume, & s'eſtant proſterné devant une image de la Vierge avec des ſentimens extraordinaires, il s'offrit à JESUS-CHRIST par la Vierge méme; ſe conſacra au ſervice du Fils & de la Mere, & leur jura une fidelité inviolable. En achevant ſa priére il entendit un grand bruit: la maiſon trembla, toutes les vitres de ſa chambre ſe caſſerent, & il ſe fit dans la muraille une aſſez large ouverture qu'on y voit encore aujourd'huy.

Il eſt probable que Dieu voulut marquer par là, qu'il agréoit le ſacrifice de ſon nouveau ſerviteur: car le Ciel ſe déclare quelquefois par ces ſignes ſurprenans en faveur des Saints; témoin ce que nous liſons dans les

Actes des Apoſtres du lieu où les Fidelles faiſoient leurs priéres, & de la priſon où Saint Paul & Silas chantoient des hymnes enſemble. Peut-eſtre auſſi que ce tremblement de terre fut excité par les démons, qui deſeſperez de voir échaper leur proye, & prévoyant ce qu'Ignace deviendroit un jour, euſſent bien voulu le faire périr ſous les ruïnes du chaſteau de Loyola.

En attendant que ſa jambe ſe gueriſt, il releût la Vie de Jesus-Christ & celle des Saints, non pas pour s'amuſer, comme il avoit fait auparavant, mais pour ſe former ſur ces grands modelles, & pour s'affermir dans ſes bonnes réſolutions. Il ne ſe contentoit pas de lire il meditoit profondement, & écrivoit ce qui le frappoit davantage. On dit meſme que ſçachant bien deſſiner, il prit plaiſir à écrire avec des crayons des diverſes couleurs, les actions des Saints les plus ſignalées, & leurs paroles les plus remarquables, pour les diſtinguer les unes des autres, & ſe les imprimer plus avant dans la memoire.

Tandis qu'il s'occupoit de la ſorte, les veritez éternelles firẽt tant d'impreſſion ſur luy, qu'il fut étonné luy-mê-

me de ſe voir transformé en un autre homme. Ainſi la converſion d'Ignace s'acheva par où elle avoit commencé, & la lecture fit en luy ce que n'avoient pû faire dans une maladie mortelle, ny les frayeurs de la mort, ny une apparition celeſte, & une gueriſon miraculeuſe : tant il importe aux perſonnes mondaines, & aux pecheurs les plus endurcis, de lire quelquefois des livres de pieté.

Les faveurs qu'il receût du Ciel ne ſervirent pas peu à luy faire oublier les vanitez de la terre. La Vierge luy apparut une nuit tenant le petit JESUS entre ſes bras, & toute environnée de lumiere. A cette veûë Ignace eût l'ame remplie de je ne ſçay quelle onction celeſte, qui luy rendit inſipides les plaiſirs des ſens. Il luy ſembla que pendant l'apparition qui dura aſſez de temps, on luy purifioit le cœur, & qu'on effaçoit de ſon eſprit toutes les images des voluptez ſenſuelles. L'effet de l'apparition ne paſſa pas avec elle. Depuis ces momens heureux, il ne reſſentit plus les révoltes de la chair, & n'eût pas meſme de ces pensées qui tourmentent quelquefois les perſonnes les plus

chaſtes. Mais il ne pût perdre ſans douleur la preſence de JESUS & de Marie. Pour s'en conſoler, il regardoit ſouvent le Ciel; & toutes les fois qu'il le regardoit, ce que le monde a de plus charmant luy faiſoit horreur.

Sa jambe eſtant aſſez bien guerie, il il ſe prépara tout de bon à ſuivre la voix qui l'appelloit, & il s'y prépara ſecrettement, perſuadé deſlors que les affaires de Dieu ſe devoient conduire ſans bruit, & qu'il ne falloit pas faire d'éclat en quittant le monde. Mais à le voir ſi different de luy-meſme, abiſmé dans de profondes pensées parlant peu, & ne parlant que de la vanité des choſes humaines; liſant, & écrivant à toute heure, on s'imagina aiſément qu'il eſtoit dégoûté du monde, & qu'il projettoit quelque choſe d'extraordinaire. Dom Martin Garcie ſon frere aîné, qui depuis la mort de Dom Bertram poſſedoit le chaſteau de Loyola, & qui ne vivoit pas ſelon les maximes de l'Evangile, fit ce qu'il pût pour découvrir & pour rompre ſon deſſein. L'ayant pris un jour en particulier, il le loüa des belles qualitez que la nature luy avoit dõnées, ſur tout de cette inclination guer-

riere, qui dés ſon bas âge luy avoit fait embraſſer la profeſſion des armes, & de cette ſageſſe qui avoit paru de ſi bonne heure dans ſa conduite. Aprés quoy il le conjura de ne pas croire ſon chagrin, & de ne rien entreprendre legerement. *Vous avez acquis bien de la gloire au ſiege de Pampelune,* luy dit-il, *& vous paſſez aujourd'huy pour un des plus illuſtres guerriers de l'Eſpagne. Ne détruiſez pas voſtre reputation ; ne deshonorez pas noſtre famille par une folie indigne de vous. Du moins ne me cachez pas les penpenſées qui vous roûlent dans la teſte, & prenez confiance en un frere qui vous aime tendrement.*

Quand Dieu parle fortement au cœur les paroles des hommes touchent peu quelque flateuſes qu'elles ſoient. Ignace qui ne voyoit déja rien de plus grand que le mépris des grandeurs mortelles, & qui conceut le danger où l'expoſeroit une confidence, répondit à ſon frere en deux mots, qu'il eſtoit bien éloigné de faire une folie, & qu'il tâcheroit de vivre toûjours en homme d'honneur. Quoy qu'une réponſe ſi courte & ſi vague ne contentât pas Dom Garcie, elle luy fit eſperer qu'Ignace fe-

toit des reflexions qui l'empécheroient de precipiter rien, & que le temps raccommoderoit tout.

Il va à Mõtserrat. Cependant Ignace qui avoit pris des mesures pour sortir de Loyola, monta à cheval sans autre dessein en apparence que d'aller voir le Duc de Najare, qui avoit souvent envoyé sçavoir des nouvelles de sa santé, & qui demeuroit à Navarret petite ville voisine. Il renvoya de là, sous quelque pretexte, deux valets qui l'avoient accompagné, & aprés sa visite il prit seul le chemin de Montserrat.

Montserrat est un Monastere de Saint Benoist, à une journée de Barcellone, basty sur une montagne toute couverte de rochers, & fameux par la devotion des pelerins, qui de tous les endroits du monde viennent implorer le secours, & honorer l'image miraculeuse de la Vierge. Il fit vœu de chasteté perpetuelle en sortant de Navarret, non seulement pour se rendre agreable aux yeux de la Vierge devant laquelle il alloit paroître, mais aussi pour mettre comme le sceau à la grace qu'il avoit receuë dans l'apparition dont nous venons de parler : car quoy qu'il ne fust plus

plus sensible aux attraits de la volupté, il ne se fioit pas à luy-même, & craignoit toûjours que ces feux éteints ne ne se rallumassent.

Le zele qu'il conceut alors pour l'honneur de la Mere de Dieu, pensa le porter trop loin, faute de lumiere & d'experience dans les choses spirituelles, où il n'estoit encore que novice. Ferdinand qui vainquit les Maures, & qui tâcha d'en purger l'Espagne pour y abolir le Mahometisme dont ils faisoient profession, ne pût si bien les chasser hors de ses Etats, qu'il n'y en demeurast plusieurs aprés la conqueste de Grenade. Depuis la mort de ce Prince, les restes de ces Infidelles se répandirent par les Royaumes de Valence & d'Arragon.

Un de ces Maures Mahometans joignit Ignace en chemin. Cóme les voyageurs se demandent & se disent d'ordinaire le lieu où ils vont, ils parlerent d'abord de Montserrat, & le discours ourna en suite sur la pureté de Nostre-Dame. Le Maure demeuroit d'accord ue Marie avoit conservé la fleur de sa rginité jusqu'à la naissance de Jesus-HRIST; mais il soutenoit qu'elle

avoit cessé d'estre vierge, en devenant mere. Ignace ne pût entendre ce blasphème sãs horreur: il s'échaufa fort pour desabuser le Maure, & sa dévotion luy fit trouver des raisons qui passoient bien la capacité d'un soldat. Il ne gagna rien pourtant sur un esprit prévenu & envenimé contre la Religion Chrestienne. L'Infidelle se mocqua de ses raisons, & osa mesme se railler de sa créance: mais s'appercevant que les railleries qu'il faisoit irritoient son adversaire, & jugeant qu'Ignace estoit homme à ne s'en pas tenir aux paroles, il le quitta brusquement, en piquant son cheval, & prenant la fuite. Ignace transporté tout à la fois & de colere & de zele, douta si sa Foy ne l'obligeoit point à venger l'honneur de la Vierge par la mort du Mahometan; & il ne faut pas s'étonner que ce doute vint à un homme nourri dans les armes, accoustumé aux combats particuliers, & peu instruit des regles de la conscience.

Ne pouvant résoudre son doute, & craignant de manquer à son devoir, il prit le parti de courir aprés le Maure, & de faire ce que Dieu luy inspiroit. Ayant rencontré deux chemins, dont l'un me-

noit droit à Montſerrat, & l'autre à un bourg où alloit le Maure,il s'arreſta tout court, & s'aviſa je ne ſçay comment de ſe laiſſer conduire à ſon cheval, réſolu de tuer l'Impie qu'il pourſuivoit, ſi ſon cheval prenoit le chemin du bourg. Il luy laſcha donc la bride, & l'abandonna à luy-meſme. Quoy-que le chemin du bourg fuſt large & aisé, le cheval prit l'autre qui eſtoit eſtroit & difficile, & ſur cela Ignace crût que le Ciel ne luy demandoit pas la vengeance des blaſphemes qu'il avoit oüis.

Eſtant arrivé à une bourgade qui eſt au pied de la montagne, il acheta pour ſon voyage de Jeruſalem un habit long de groſſe toile, une ceinture, & des ſandales de corde avec un bourdon & une calebaſſe. Il mit à l'arçon de la ſel-e cét équipage de pelerin, & gagna n diligence Montſerrat.Comme il pré-ndoit réformer ſa vie entierement, il ût devoir commencer par une confeſ-on générale, quoy-qu'en ce temps-l'uſage de ces ſortes de confeſſions t tres-rare. Pour ſe bien acquiter ne action ſi importante, il chercha Confeſſeur éclairé, qui puſt l'in-

ſtruire de tous les devoirs d'un pénitent, & le mettre dans le chemin du ſalut.

Il y avoit en ce Monaſtere un Religieux d'une eminente ſainteté, appellé Dom Jean Chanones, François de nation, homme de bon ſens, & qui avoit eſté Grand-Vicaire de Mirepoix avant ſa retraite. Ignace tomba entre les mains de ce Religieux, qui eſtoit le principal Confeſſeur des pelerins. Il écrivit ſes pechez avec toute l'exactitude poſſible : mais il les confeſſa avec une ſi vive douleur, & une telle abondance de larmes, qu'il fut obligé d'interrompre ſouvent ſa confeſſion ; de ſorte qu'elle dura trois jours. Il découvrit toutes ſes penſées à ſon Confeſſeur, & ſur tout il luy fit le plan de la vie auſtere qu'il vouloit mener. Ce Saint homme qui vivoit luy-meſme trés-auſterement, confirma Ignace dans ſon deſſein, en luy preſcrivant neanmoins des régles pour ſa conduite, & luy découvrant les pieges que le malin eſprit pourroit luy tendre dans ſes premieres ferveurs.

Les ſentimens de penitēce qu'eût alors Ignace, ne ſe bornerent pas à des lar-

& à des soupirs. Sur le soir il a la
ver un pauvre,& se dépoüillant jus-
la chemise, il luy donna en cache-
s habits : aprés quoy s'estant reve-
lu sac, & ceint de la corde qu'il
t acheté en chemin, il retourna à
lise du Monastere. Il se souvint en
trant de ce qu'il avoit leû dans l'A-
lis, & dans d'autres histoires roma-
ques, que les nouveaux Chevaliers,
t que de recevoir l'Ordre de Che-
rie, veilloient une nuit tout armez,
ui s'appelloit la veille des armes.
r convertir en un saint usage une
monie prophane ; il veilla toute la
devant l'Autel de la Vierge,tantost
out, tantost à genoux, toûjours en
re, se devoüant à Jesus & à Ma-
, en qualité de leur Chevalier, se-
les idées de guerre qu'il avoit en-
dans l'esprit, & sous lesquelles il
cevoit les choses de Dieu.

pendit son épée à un pillier pro-
de l'Autel, pour marque qu'il re-
çoit à la milice seculiere. Il com-
ia de grand matin, & aussi-tost il
it de Montserrat, dans la crainte
re reconnu par des gens de Biscaye
Navarre. C'estoit ce jour-là la feste

de l'Annonciation, qui se célebre en ce saint lieu avec beaucoup de solennité, & qui y attire des pelerins de toute l'Espagne. Il laissa son cheval au monastére, & n'emporta avec luy que les instrumens de penitence qu'il avoit demandez à son Confesseur.

Il va à Mãrèze. Il marchoit le bourdon à la main, la callebasse au costé, la teste nuë, & un pied nud, car pour l'autre qui se sentoit encore de sa blessure, & qui s'enfloit toutes les nuits, il jugea à propos de le chausser: mais il marchoit avec une vigueur qui ne pouvoit venir que d'en-haut, fort consolé de ne porter les livrées du monde, & tout glorieux destre revestu de celle de IESUS-CHRIST. A peine eût-il fait une lieuë, qu'il entendit derriére luy un Cavalier qui couroit à bride abbatuë. C'estoit un officier de la justice de Montserrat. Est-il vray, luy dit le Cavalier en le joignant, que vous ayez donné de riches habits à un gueux? quelques sermens que cét homme fasse là-dessus, on ne le croit pas, on l'a soupçonné de larcin, & on l'a mis en prison. A ces paroles, Ignace fut penétré de douleur, & ne pût retenir ses

larmes. Il confeſſa la verité, pour délivrer l'innocent: mais il ne voulut jamais dire ni ſa qualité, ni ſon nom. Il ſe dit ſeulement à luy-meſme, qu'il eſtoit bien malheureux de ne pouvoir aſſiſter ſon prochain, ſans luy faire de la peine; & dans ces pensées il pourſuivit ſon chemin vers Manréze, où il avoit reſolu de ſe cacher, en attendant que la peſte ceſſaſt à Barcellone, & que le port fuſt ouvert pour le voyage de la Terre Sainte.

Manréze eſt une petite ville à trois lieuës de Montſerrat, fameuſe aujourd'huy par la penitence du Saint dont j'écris l'hiſtoire, & par la pieté des peuples qui y viennent de tous coſtez en pelerinage; mais obſcure alors, & qui n'avoit rien de conſiderable qu'un monaſtere de ſaint Dominique, & un hoſpital pour les pelerins & pour les malades.

Ignace alla droit à cét hoſpital qui eſtoit hors des murailles de la ville, & qu'on appelloit l'hoſpital de ſainte Luce. Il eût une extreme joye de ſe voir au nombre des pauvres, & en eſtat de faire penitence ſans eſtre connu.

Il commença par jeuſner toute la ſemaine au pain & à l'eau, excepté le di- Sa vie Penitente.

manche qu'il mangeoit un peu d'herbes cuites, encore y mesloit-il de la cendre Il ceignit ses reins d'une chaisne de fer, & prit un cilice sous l'habillement de toille dont il estoit revestu. Il châtioit rudement son corps trois fois le jour, dormoit peu, & couchoit à terre.

En se maltraitant ainsi, il n'eût point d'autre veuë au commencement, que d'imiter les saints penitens, & d'expier les desordres de sa vie passée. Il conceût en suite un desir ardent de chercher la gloire de Dieu dans ses actions, & ce desir rendit le motif de sa penitence plus pur & plus noble. A la verité il avoit toûjours ses pechez devant les yeux, & il en avoit toûjours de l'horreur : mais ses interests propres ne le touchoient plus ; & dans les rigueurs qu'il exerçoit sur luy-mesme, au-lieu de songer à satisfaire pour les peines que ses pechez méritoient, il ne pensoit qu'à venger l'injure, & à réparer l'honneur de la Majesté divine.

Il entendoit tous les jours tout le Service divin. Il faisoit de plus sept heures de prieres à genoux reglement ; & quoy-qu'il n'eust pas encore beaucoup

d'ouverture pour l'oraiſon mentale, il eſtoit ſi recueïlli en priant Dieu, qu'il demeuroit des heures entieres immobile. Il viſitoit ſouvent l'Egliſe de Noſtre-Dame de Viladordis, qui n'eſt qu'à une demie-lieuë de Manréze, & dans ces petits pelerinages il adjouſtoit d'ordinaire au cilice & à la chaiſne de fer qu'il portoit, une ceinture de certaines herbes tres-piquantes.

En faiſant reflexion ſur ſa conduite, il crût que les macerations de la chair l'avanceroient peu dans les voyes du ciel, s'il ne taſchoit d'étoufer en luy les mouvemens de l'orgueïl & de l'amour propre. Pour cela, il mendioit ſon pain de porte en porte, comme s'il euſt eſté un vray gueux; & de peur qu'on ne devinaſt ſa qualité ou à ſa phyſionomie, ou à ſes manieres, il affectoit des airs groſſiers, & tout le procedé d'un homme de la lie du peuple. Meſme afin de mieux ſauver les apparences, il negligeoit entierement ſa perſonne, ou plûtoſt il s'étudioit à eſtre mal propre, luy qui aimoit tant la propreté, & qui avoit eû ſoin toute ſa vie d'eſtre ſi bien mis. Son viſage tout couvert de craſſe, ſes cheveux ſales & en deſordre,

ſa barbe & ſes ongles qu'il laiſſoit croiſtre juſqu'à faire peur, le déguiſoient tellement, qu'il ſembloit une eſpece de ſauvage, ou un de ces miſerables vagabonds, dont la figure a quelque choſe d'affreux & de redicule tout enſemble.

Ainſi dés qu'il paroiſſoit dans Manréze, les enfans le montroient au doigt, luy jettoient des pierres, & le ſuivoient par les ruës avec de grandes huées. La pluſpart des gens à qui il demandoit l'aumoſne, ſe moquoient de luy ; & un certain homme fort brutal qui fut plus choqué de ſa modeſtie que de ſa malpropreté, ne ſe contentant pas de luy dire des injures toutes les fois qu'il la rencontroit, alloit le chercher à l'hoſpital pour luy faire inſulte. Ignace ſouffroit les outrages & les moqueries, ſans dire un ſeul mot, contrefaiſant le ſtupide, & ſe réjoüiſſant en ſon cœur d'avoir déja part aux opprobres de la Croix.

Le démon ne pût ſupporter des ſentimens ſi chreſtiens dans un homme naturellement fier, qui ne faiſoit que de commencer à ſervir Dieu, & un jour il luy jetta ces penſées dans l'eſprit. *Que fais-tu à l'hoſpital? Le Ciel qui t'a don-*

né avec un ſang noble, des inclinations généreuſes, veut que tu ſois un ſaint Cavalier, & non pas un gueux. Si tu eſtois à la Cour, ou à l'armée, ton ſeul exemple réformeroit tous les courtiſans & tous les ſoldats.

Il ſentit au meſme temps un dégouſt eſtrange des ordures de l'hoſpital, & eût honte de ſe voir en la compagnie des gueux. Mais il reconnut auſſitoſt la ſuggeſtion du malin eſprit, qui ſous prétexte d'un bien ſpecieux & plauſible, le retiroit de la voye où Dieu l'avoit mis. Pour confondre le démon, & pour ſe vaincre luy-meſme, il ſe familiariſa plus que jamais avec les pauvres, & s'attacha au ſervice des malades les plus dégouſtans.

Cependant le bruit courut dans Manréze que le pelerin mandiant que l'on ne connoiſſoit pas, & dont tout le monde ſe moquoit, eſtoit un homme de qualité qui faiſoit penitence; & ce fut l'aventure du pauvre de Montſerrat qui donna lieu à ce bruit. Elle éclata dans le païs, & ſur les circonſtances du fait, ſur les indices de la perſonne, on jugea que ce pelerin inconnu pourroit bien eſtre le Cavalier qui s'eſtoit dé-

poüillé jusqu'à la chemise.

La modestie, la patience, & la dévotion d'Ignace rendirent la conjecture tres-probable ; si bien que les habitans de Manréze commencerent à le regarder avec d'autres yeux. On le venoit voir par curiosité, & on l'admiroit d'autant plus, qu'on l'avoit traité plus indignement. Il s'en apperceût ; & pour fuir ce nouveau piége qu'il s'imagina que le démon luy tendoit, il chercha une retraite où il fust plus caché que dans l'hospital.

Il se retire dans une caverne.

Il trouva à six cens pas de la ville, & au pied d'une petite montagne, le lieu qu'il cherchoit. C'estoit une caverne obscure & profonde, creusée dans le roc, & ouverte du costé d'une vallée solitaire, qu'on appelle la vallée de paradis. Peu de gens connoissoient cette caverne, & personne n'avoit jamais osé y entrer, tant elle paroissoit affreuse. Ignace perça les brossailles qui en fermoient les avenuës, & qui en bouchoient l'ouverture assez étroite d'elle-mesme. S'y estant coulé avec peine au travers des ronces, il établit sa demeure dans le creux de l'antre où il venoit un peu de jour d'en-haut par une fente du rocher.

L'horreur d'un lieu ſi ſauvage luy inſpira un nouvel eſprit de penitence,& la liberté de la ſolitude fit que ſa ferveur l'emporta bien loin. Il maltraitoit tous les jours ſon corps quatre ou cinq fois avec une chaiſne de fer. Il demeuroit trois ou quatre jours ſans prendre nulle nourriture ; & quand les forces luy manquoient,il avoit recours à quelques racines qu'il trouvoit dans la vallées, ou à un peu de pain qu'il avoit apporté de l'hoſpital. Il ne ſe contentoit pas des ſept heures de priéres qu'il s'étoit preſcrites ; il ne faiſoit que prier,ou plûtoſt il eſtoit occupé jour & nuit à pleurer les égaremens de ſa jeuneſſe, & à loüer les miſericordes du Seigneur. Il ſortoit quelquefois de ſa caverne, & rien ne ſe preſentoit à ſes yeux qui ne l'entretinſt dans ſes ſentimens où il eſtoit;à la veüe d'un torrent rapide qui paſſoit au pied de la colline, il conſideroit avec plaiſir que toutes les choſes du monde ſont paſſageres & periſſables,indignes des ſoins & de l'eſtime d'une ame immortelle.

Quoy-qu Ignace fuſt d'une tres-forte conſtitution,ces excés ruinerent bientoſt ſa ſanté. Il avoit de grandes dou-

leurs d'eſtomach accompagnées de foibleſſes continuelles; & des gens qui découvrirent ſa retraite à force de le ch rcher, le trouverent un jour évanoüi à l'entrée de la caverne. Dés qu'il fut revenu de ſa defaillance, & qu'il eût repris un peu de forces par la nourriture que l'on luy fit prendre, il voulut regagner le fond de ſa grotte; mais on le mena malgré luy à l'hoſpital de Manréze.

Le malin eſprit profita de cette occaſion, pour tenter Ignace par une penſée de découragement. *Comment pourras-tu ſouſtenir une vie ſi auſtére pendant cinquante ans que tu as encore à vivre*, luy diſoit interieurement le tentateur? Ignace vit bien d'où venoit cette penſée, & répondit en luy-meſme au démon, *Toy qui parles de la ſorte, peus-tu ſeulement m'aſſeûrer une heure de vie? N'eſt-ce pas Dieu qui eſt le maiſtre de nos jours? & quand je devrois vivre encore cinquante ans, que ſont ces années au prix de l'éternité?*

Cependant la fiévre luy prit; & comme la nature eſtoit épuiſée, le mal devint ſi violent en peu de jours, qu'on deſeſpera de ſa vie. Eſtant preſque à l'extré-

mité, il entendit une autre voix interieure qui ne cessoit de luy dire, qu'il devoit mourir content, parce qu'il mouroit saint ; qu'au reste dans le haut point de sainteté où il estoit parvenu en si peu de temps, il n'avoit à craindre ny les tentations du diable, ny les jugemens de Dieu. Il luy sembla ensuite qu'on exposoit à ses yeux son sac de toille, ses chaisnes de fer, son cilice, & les autres instrumens de sa penitence. Il luy sembla mesme voir d'un costé sa caverne arrosée de ses larmes, & toute teinte de son sang ; de l'autre, le ciel ouvert où les Anges l'invitoient avec des palmes & des couronnes dans les mains. Quoy-que ces pensées luy fissent horreur, il eût bien de la peine à s'en défaire, tant elles estoient fortement imprimées dans son esprit. Pour y résister, il rappelle en sa mémoire les pechez de sa vie les plus énormes & les plus honteux. Il envisagea l'enfer qu'il avoit mérité tant de fois, & se demanda à luy-mesme, s'il y avoit de la proportion entre un mois de pénitence & une éternité de supplices. Ces veûës l'humilierent devant Dieu, & luy firent connoistre clairement, qu'il avoit bien

plus à craindre qu'à esperer. Il surmonta enfin la tentation ; mais il en demeura si effrayé, que venant à se porter mieux, il pria des personnes dévotes qui le servoient dans sa maladie, de luy dire incessamment, *Souvenez-vous de vos pechez, & ne pensez pas que le Paradis soit deû à un pecheur comme vous.*

Il est affligé de peines interieures, sur tout de scrupules.

Ce ne fut pas-là pourtant le plus rude assaut que soustint Ignace dans sa retraite de Manréze. Depuis qu'il s'étoit donné à Dieu, il avoit joûï d'une parfaite tranquillité : il avoit mesme gousté les douceurs que le Saint Esprit répand d'ordinaire dans l'ame des pecheurs nouvellement convertis, & pour les dégouster des plaisirs du monde, & pour leur adoucir les travaux de la penitence. Il perdit ce calme interieur & toutes ces joyes spirituelles, en sorte que durant ses priéres, & dans ses mortifications, il n'avoit que du trouble & des séchereſſes. La sérénité revenoit quelquefois tout-à-coup, & avec une telle abondance de consolations, qu'il en estoit transporté hors de luy-mesme. Mais ces doux momens passoient viste ; & lors qu'il croyoit revoir la clarté celeste, il se trouvoit replongé en de plus

épaiſſes tenébres. Comme il n'avoit nulle experience de ces eſtats differens, & qu'il ne ſçavoit pas que les ames qui commencent une vie Chreſtienne, ſont traitées ainſi quelquefois, de-peur qu'elles n'attribuënt leur ferveur à leurs propres forces, & qu'elles ne s'attachent plus aux faveurs de Dieu qu'à Dieu meſme ; il s'écrioit dans ces changemens ſi ſubits, *Quelle nouvelle eſt cecy? en quelle carriére inconnuë entrons nous?*

Dieu le mit encore à d'autres épreuves. Quoy qu'Ignace euſt fait une confeſſion tres-exacte, & qu'il ne fuſt pas de ces eſprits foibles, que de vaines apparences troublent, il luy vint des ſcrupules qui le tourmenterent étrangement. Tantoſt il doutoit s'il avoit bien expliqué toutes les circonſtances de certains pechez ; tantoſt il craignoit d'en avoir celé quelques uns, ou du moins d'avoir déguiſé la verité en quelque choſe, afin de s'épargner de la honte. Pour s'éclaircir de ces doutes, & ſe raſſurer de ſes craintes, il avoit recours à la priére : mais plus il prioit, plus ſes doutes, & ſes craintes s'augmentoient.

De plus, à chaque pas qu'il faiſoit, il croyoit brôcher, & offenſer Dieu, s'ima-

ginant du peché où il n'y en avoit pas mesme d'ombre, & disputant sans cesse avec luy-mesme sur l'estat de sa conscience, sans pouvoir jamais décider ce qui estoit peché ou ce qui ne l'étoit pas. Dans ces raisonnemens & ces combats éternels, il en estoit quelquefois réduit à gémir, à crier, & à se jetter par terre comme un homme que la douleur presse. Mais le plus souvent il gardoit un morne silence, comme si la tristesse qui l'accabloit l'eust rendu stupide.

Parmy toutes ces infirmitez spirituelles, il ne tiroit de la force que du saint Sacrement de l'Autel qu'il recevoit tous les Dimanches, encore arriva-t-il plus d'une fois, qu'estant prest de communier, ses peines redoublerent à un tel point, que craignant de commettre un sacrilege il se retira de la sainte Table tout confus, & tout desolé. Aprés bien des réflexions inutiles, où son esprit se perdoit, il s'imagina que l'obéïssance seule pouvoit le guerir, & que ses peines cesseroient si son Confesseur luy commandoit d'oublier entiérement le passé. Mais il eût scrupule de proposer à son Confesseur un expédient qu'il

avoit inventé luy-mesme. A la verité, on luy défendoit d'écouter ses scrupules, mais il ne sçavoit pas précisément en quoy consistoit un scrupule ; & d'avoir à en juger, c'estoit pour luy une matiére de nouvelles inquiétudes.

Il ne laissoit pas de continuër ses pratiques de piété & de pénitence, dans la pensée que plus il estoit troublé, plus il devoit estre exact & fidelle. Ne recevant nul secours ny de la terre ny du Ciel, il crût que Dieu l'avoit delaissé, & que sa damnation estoit certaine. On ne peut dire le tourment qu'il souffrit alors, & il n'y a que les personnes affligées de ces sortes de croix qui le puissent bien concevoir.

Les Religieux de Saint Dominique du Monastere de Manréze, qui gouvernoient sa conscience, eûrent pitié de luy, & le retirerent chez eux par charité. Au lieu d'y avoir du soulagement, il y fut plus tourmenté qu'à l'hospital. Il tomba dans une noire mélancolie; & estant un jour en sa cellule, il eût la pensée de se jetter par la fenestre pour finir ses maux. Il ne suivit pas néanmoins ce mouvement de desespoir. Quoy que le Ciel luy parust de fer, il y

éleva les yeux avec une foy ardente ; & fondant en larmes, *Secourez-moy, Seigneur*, s'écria-t-il, *mon appuy & ma force, secourez moy. C'est en vous seul que j'espere, & ce n'est qu'en vous que je cherche du repos : ne me cachez pas vostre face ; & puis que vous estes mon Dieu, montrez moy la voye par laquelle vous voulez que j'aille à vous.*

Cependant il se souvint d'avoir leû qu'un ancien Hermite ne pouvant obtenir de Dieu une grace, jeusna constamment, & ne mangea rien jusqu'à ce que Dieu l'eust exaucé. A l'exemple de l'Hermite, il résolut de ne prendre nulle nourriture, qu'il n'eust recouvert la paix de son ame. Il résolut, dis-je, de jeusner ainsi, à moins que d'estre en peril de mort. Il jeusna effectivement sept jours entiers sans boire ny manger, & sans se relascher de ses exercices accoustumez. Comme ses peines duroient toûjours, & que par une espece de miracle ses forces ne s'abbatoient pas tout-à-fait, il auroit poussé ce jeusne plus loin, si son Confesseur ne luy eust ordonné absolument de le rompre. Le Ciel agrea & la ferveur qui luy fit entreprendre une chose si extraordinaire,

& l'obéïſſance qui luy fit quitter ce qu'il avoit entrépris. Sa premiere tranquillité luy fut renduë, & ſes croix interieures ſe changerent en des délices extraordinaires qu'il n'avoit point encore gouſtées. Mais une nouvelle tempeſte s'éleva en ſon cœur trois jours aprés. Ses ſcrupules, ſes triſteſſes, & ſes deſeſpoirs le reprirent avec tant de violence, qu'il auroit ſuccombé infailliblement, ſi la main qui frappoit, ne l'euſt ſouſtenu : & ce ne fut pas ſans deſſein qu'on l'éprouva de toutes ces manieres differentes. Puiſqu'il eſtoit deſtiné du Ciel à la direction des ames, il falloit que ſa propre experience luy appriſt les diverſes conduites que Dieu tient ſur elles.

Enfin ces troubles ſe calmerent, & Ignace ne fut pas ſeulement délivré de tous ſes ſcrupules ; il obtint le don de guerir les conſciences ſcrupuleuſes. Mais parce que Dieu conſole ordinairement les ames, à proportion de leurs peines, & de leur fidelité, en retirant ſon ſerviteur de l'eſtat où il l'avoit mis, il le combla de pluſieurs graces ſignalées.

Il eſt conſolé & éclairé d'en-haut.

Lors qu'Ignace recitoit un jour l'office

de la Vierge ſur les degrez de l'Egliſe des Religieux de S. Dominique, il fut élevé en eſprit, & vit comme une figure qui luy repreſentoit clairement la tres-ſainte Trinité. Cette veûë le toucha ſi fort, & luy donna tant de conſolation interieure, qu'eſtant allé en ſuite à une proceſſion ſolennelle, il ne pût retenir ſes larmes devant le peuple. Il ne penſoit qu'à la Trinité, il ne parloit que de la Trinité; mais il en parloit avec des termes ſi ſublimes & ſi propres, que les plus ſçavans l'admiroient, & que les plus ſimples ne laiſſoient pas de l'entendre. Il écrivit les pensées qu'il eût ſur ce myſtere incomprehenſible, & ſon écrit qui s'eſt perdu par je ne ſçay quel malheur, eſtoit de quatre-vingts feuïllets; ſi neanmoins on peut luy attribuer un écrit qui tenoit quelque choſe du langage des Prophetes, & où l'eſprit de Dieu avoit plus de part que l'eſprit de l'homme: car Ignace ne ſçavoit que lire & écrire, & un Cavalier ignorant ne pouvoit pas, ſans eſtre inſpiré, traiter d'une matiere ſi élevée. A force de contempler la Trinité, il concût pour elle une dévotion tres-tendre; & il s'accouſtuma dés lors à prier pluſieurs fois le

jour les trois adorables Perſonnes, tantoſt toutes trois enſemble, tantoſt chacune en particulier, ſelon les differentes diſpoſitions où il ſe trouvoit.

Peu de temps aprés, une autre lumiere luy découvrit l'ordre que Dieu a tenu dans la création du monde, & les fins que la Sageſſe éternelle s'eſt proposé en ſe cõmuniquant au dehors. il vit une fois durant la Meſſe, au moment que le Preſtre levoit l'Hoſtie, que le Corps & le Sang du Fils de Dieu eſtoient veritablement ſous les eſpeces, & de quelle maniére, ils y eſtoient. Un jour qu'il alla viſiter l'Egliſe de Saint Paul à un quart de lieuë de la ville, s'eſtant aſſis au bord du Cardenero qui coule dans la plaine de Manréze, il eût une profonde connoiſſance de tous les Myſteres enſemble; & un autre jour qu'il prioit à une croix ſur le chemin de Barcellone, tout ce qu'on luy avoit fait cõnoiſtre auparavant luy fut remis devant les yeux dans une ſi grande clarté, que les veritez de la Foy luy ſembloient n'avoir rien d'obſcur. Auſſi en demeura-t-il ſi éclairé & ſi convaincu, qu'il diſoit que quand elles ne ſeroient pas écrites dans l'Evangile, il ſeroit preſt de les défendre juſ-

ques à la derniére goutte de ſon ſang, & que ſi les ſaintes Ecritures eſtoient perduës, il n'y auroit rien de perdu pour luy.

Mais de toutes les faveurs qu'il receût alors, la plus remarquable fut un raviſſement qui dura huit jours, & qu'on ne croiroit preſque pas ſi pluſieurs perſonnes dignes de foy n'en avoient eſté temoins. Cette grande extaſe commença un ſamedy ſur le ſoir dans l'hoſpital de Sainte Luce, où Ignage avoit repris ſon logement, & elle finit le ſamedy ſuivant à la meſme heure. Il n'eût aucun uſage de ſes ſens tout ce temps-là. On le crût mort, & on l'auroit enterré ſi des gens qui viſiterent ſon corps ne ſe fuſſent apperceûs que le cœur luy batoit un peu. Il revint à luy comme s'il fuſt ſorti d'un doux ſommeil, & ouvrant les yeux, il dit d'une voix tendre & dévote, *Ah Jeſus*. Perſonne n'a ſceû les ſecrets qui luy furent révelez dans ce long raviſſement : car il n'en voulut jamais rien dire ; & tout ce qu'on pût tirer de luy, c'eſt que les graces dont Dieu le favoriſoit ne ſe pouvoient exprimer.

Il ne ſe fie Ces illuſtrations divines ne l'empeſchoient

choient pas de consulter les Religieux de Saint Dominique & de Saint Benoist sur son interieur, ni de suivre ponctuellement leurs avis. Il alloit voir de temps en temps son Confesseur de Montserrat, luy rendoit compte de ce qui se passoit en son ame, & luy demandoit des instructions pour son avancement spirituel. Quoy-que ce saint vieillard fist envers Ignace l'office de maistre, il ne laissoit pas de l'honorer fort; & il disoit quelquefois aux Religieux du Monastére, que son disciple de Manréze seroit un jour le soûtien & l'ornement de l'Eglise; que le monde trouveroit en luy un reformateur, un successeur de Saint Paul, un Apostre qui porteroit la lumiére de la Foy aux nations idolastres.

Mais Ignace ne s'ouvroit qu'à ses Directeurs, & autant qu'il estoit necessaire pour sa conduite: hors de là il gardoit un profond silence, & se renfermoit tout en luy-mesme. Cependant quelque soin qu'il prist de cacher les dons du Ciel, & de se dérober aux yeux des hommes, il ne pût en venir à bout; soit que Dieu voulust recompenser l'humilité de son serviteur, soit que la vertu ait des mar-

ques qui la découvrent malgré elle. Ses austeritez, ses extases éclaterent dans tout le païs ; & ce qui les fit valoir davantage, c'est qu'on ne douta plus qu'il ne fust un homme de qualité, que la penitence avoit travesti. Une fille qui passoit pour sainte parloit de luy comme d'un saint, & n'en parloit qu'avec admiration : c'est celle qui en ce temps-là fut si renommée par toute l'Espagne, que le Roy Catholique consulta souvent sur des affaires de conscience, & qu'on appelloit la Beate de Manréze.

On eût enfin une si grande opinion d'Ignace, qu'estant retombé malade, & ayant esté transporté au logis d'un riche bourgeois qui estoit homme de bien, & qui ne pût souffrir le serviteur de Dieu à l'hospital, on appella communement ce bourgeois Simon, & sa femme Marthe, comme si en recevant Ignace chez eux, ils y avoient receû JESUS-CHRIST.

Sa réputation le faisoit rechercher de tout le monde : chacun s'empressoit pour l'entretenir, & plusieurs le suivoiét quand il alloit prier Dieu devant les croix qui sont plantées autour de Manréze, ou qu'il alloit faire des pelerina-

ges à Nôtre-Dame de Viladordis, & à d'autres lieux de dévotion.

Il ne s'estoit proposé jusqu'alors, dans toutes ses pratiques de pieté, que sa perfection particuliere. Mais la Providence qui le destinoit au ministere Evangelique, & qui l'y avoit déja preparé, sans qu'il le sceust, par le mépris du monde, par la retraite & par la mortification, luy donna d'autres veûës & d'autres desseins. Il considera que les ames ayant cousté si cher au Sauveur, on ne pouvoit rien faire qui luy fust plus agreable, que d'en empescher la perte. Il comprit que c'estoit dans le salut des ames rachetées par le sang d'un Dieu, que la gloire de la majesté diviné éclatoit davantage : & ce furent ces connoissances qui allumerent son zele. Ce n'est pas assez, disoit-il, que je serve le Seigneur, il faut que tous les cœurs l'aiment, & que toutes les langues le benissent.

Il est appellé de Dieu au service du prochain.

Dés qu'il eût tourné ses pensées vers le prochain, quelque chere que luy fust sa solitude, il en sortit ; & de-peur d'éloigner de luy ceux qu'il vouloit attirer à Dieu, il corrigea ce que son exterieur avoit d'affreux & de rebutãt. D'ail-

leurs, ayant reconnu que l'employ où il eſtoit appellé, demandoit de la ſanté & des forces, il modera ſes auſteritez, & prit un habillement de gros drap, parce que l'hyver eſtoit fort rude,& que ſes douleurs d'eſtomach ne diminüoient point.

Il parloit publiquement des choſes du Ciel,& pour ſe faire mieux entendre du peuple qui l'environnoit, il montoit ſur une pierre qu'on montre encore aujourd'huy devant l'ancien hoſpital de Sainte Luce. Son viſage extenué,ſon air modeſte,ſes paroles animées de l'eſprit qui le poſſedoit, inſpiroient l'horreur du vice & l'amour de la vertu. Mais ſes entretiens particuliers faiſoient des effets prodigieux : il convertiſſoit les pecheurs plus opiniaſtres, en leur expoſant les grandes maximes du ſalut,& les leur faiſant méditer dans la retraite. Quelques-uns furent ſi touchez, qu'ils renoncerent au ſiécle, & changerent en meſme temps de mœurs & d'état.

Il cõpoſe le livre des Exercices ſpirituels.

Les réflexions que fit Ignace ſur la force de ces maximes Evangeliques, & les experiences qu'il en eût par les autres & par luy-meſme, le porterent à compoſer le livre des Exercices ſpiri-

tuels pour le profit des ames mondaines. Ce livre a tant de part dans la vie que j'écris, & est si peu connu dans le monde, qu'il ne sera pas inutile d'en parler icy à fonds.

Les Exercices spirituels de Saint Ignace ne sont pas un simple recueïl de méditations,ou de considerations chrêtiennes : si ce n'estoit que cela precisement, ce ne seroit rien de particulier & de nouveau.

Saint Ignace n'est pas le premier qui ait appris à s'entretenir avec Dieu & avec soy-mesme dans l'oraison. Avant luy,on connoissoit la derniere fin pour laquelle nous sommes créez ; on méditoit sur l'enormité du peché, & sur les peines de l'enfer, aussi-bien que sur la vie & la mort de Nostre-Seigneur:mais certainement il n'y avoit point de méthode seûre pour la réformation des mœurs. C'est à luy que nous devons cette méthode, & c'est luy, qui éclairé de Dieu d'une maniere toute nouvelle,a réduit comme en art la conversion d'un pecheur : c'est-à-dire que connoissant d'un costé les inclinations perverses du cœur humain, & de l'autre la vertu qu'ót certaines veritez du Christianisme

pour les rectifier, il a établi une voye par laquelle l'homme, avec le ſecours de la grace, ſort de ſon peché, & monte juſqu'au plus haut point de la perfection. En effect, ſi on y regarde de prés, il y a autant de difference entre les meditations communes, & les Exercices dont je parle, qu'il y en a entre la ſeule connoiſſance des ſimples, & l'art entier qui a ſes principes & ſes aphoriſmes pour la guériſon des malades, ſuivant la conſtitution des corps, la nature des maladies, & la qualité des remédes. Mais afin qu'on voye que ce que je dis eſt réel, voicy le plan & tout l'ordre des Exercices de Saint Ignace.

Le p'ã & l'ordre des Exercices.

Ils commencent par une meditation tres-importante, ſur quoy roulle tout le reſte, & qui ſe nomme pour ce ſujet, le principe ou le fondement des Exercices. Le but de cette meditation fondamentale, eſt que nous conſiderions meûrement pourquoy nous ſommes ſur la terre; ſi c'eſt pour gouſter les plaiſirs des ſens, pour aquerir des richeſſes, de la gloire, des connoiſſances curieuſes: & qu'ayant compris que ce n'eſt pas là noſtre fin, que l'homme a eſté crée pour ſervir le Seigneur ſon Dieu, & pour ſe

ſauver en le ſervant, que toutes les autres créatures ont eſté faites pour conduire l'homme à ſa fin, nous tirions cette conſequence; donc il ne faut rechercher les choſes du monde, ni en uſer qu'autant qu'elles nous aident à honorer & à aimer Dieu.

De plus, parce que les choſes qui ſervent de moyens pour une fin, tirent tout leur prix, non pas de ce qu'elles ſont en elles-meſmes, mais de ce qu'elles ſont au regard de la fin où elles ſe rapportent: il s'enſuit neceſſairement que nous devons juger des richeſſes & de la pauvreté, de la gloire & de l'humiliation, de la ſanté & de la maladie, non par le bien ou par le mal que nous en recevons dans la vie preſente, mais par les avantages qu'elles nous donnent, ou par le tort qu'elles nous font pour l'éternité.

Il faut encore conclure de là, que nous devons nous tenir dans une parfaite indifference, à l'égard de toutes ces choſes; en ſorte que nous ne cherchions pas plûtoſt la ſanté que la maladie, que nous ne préferions pas les richeſſes à la pauvreté, l'honneur au mépris, une vie longue à une vie courte.

Il faut conclure en dernier lieu, que ſi nous avons à nous déterminer d'un coſté plûtoſt que d'un autre, la raiſon veut que nous choiſiſſions ce qui nous méne droit à noſtre fin.

Il n'eſt pas croyable comme cette grãde verité bien approfondie, & bien cõpriſe, éclaire & remuë l'ame d'un pecheur, quelque aveuglé, & quelque endurci qu'il ſoit. C'eſt en la méditant à loiſir, hors de l'ẽbaras des affaires, qu'il regarde le monde avec d'autres yeux, qu'il reconnoiſt peu à peu l'erreur des mondains qui établiſſent leur derniére fin dans les créatures, & qu'il cõmence à ſe réveiller de l'aſſoupiſſemẽt où il étoit.

Aprés avoir penétré un principe ſi eſſentiel, & s'en eſtre convaincu parfaitement, on doit voir ce qui nous écarte de noſtre fin: & c'eſt pour cela que Saint Ignace propoſe enſuite dans la premiére meditation des pechez, l'égarement des Anges rebelles, précipitez du Ciel au fond de l'abiſme pour une penſée d'orgueil; l'égarement du premier homme banni du Paradis terreſtre, & condamné à tant de maux pour une deſobeïſſance; enfin l'égarement de pluſieurs perſonnes perduës ſans reſ-

ſource, & éternellement mal-heureuſes pour des pechez moindres que les noſtres.

Mais parce que c'eſt de nos deſordres dont il s'agit,& qu'il faut les bien connoître pour y remedier,le Saint prétend que du general nous deſcendions dans le particulier ; que nous examinions à fonds nôtre conſcience;& que nous remettant devant les yeux l'état de toute nôtre vie, nous conſiderions avec attention tout ce qui nous a éloigné deDieu. Mais auſſi parce que la connoiſſance de nos égaremens feroit peu d'effet, s'ils ne nous paroiſſoient auſſi honteux & auſſi criminels qu'ils sōt,S.Ignace veut que dans la ſeconde meditation des pechez, nous regardions le peché en luy-même ſi difforme & ſi infame de ſa nature, que nous devriōs en avoir horreur quand il ne ſeroit pas défendu ; qu'outre cela nous en conſidérions l'énormité tant du côté des baſſeſſes de l'homme, que du côté des grandeurs de Dieu, & par l'oppoſition des unes aux autres.

Quelque forte que ſoient ces penſées, elles ne ſuffiſent pas pour inſpirer à une ame mondaine toute la componctiō qu'elle doit avoir,il en faut de plus

terribles, & qui la touchent plus vivement. Comme elle n'a oublié Dieu, que parce qu'elle s'eſt trop attachée aux choſes du monde, il eſt neceſſaire qu'elle penſe ſerieuſement, combien les objets de ſes paſſions ſont periſſables, & où aboutiſſent les plaiſirs, les richeſſes, les grandeurs de la vie preſente ; quel compte on rendra un jour du mauvais uſage des creatures, & quelles ſont les peines deſtinées aux pecheurs impenitens : c'eſt pourquoy on luy propoſe les affreuſes images de la mort, du jugement, & de l'enfer. La contemplation de l'ẽfer, qui doit nous faire ſentir en quelque façon les funeſtes effets du peché, ſe fait par l'application des ſens interieurs, qui conſiſte à s'imaginer voir un lieu ſi horrible, à s'imaginer entendre les hurlemens & les blaſphemes des damnez, &c.

Ces premiers exercices tendẽt comme on voit à purger le cœur des paſſions qui le corrompent, & qui le rendent incapable de concevoir un deſir efficace du ſalut. Mais parce que ces affections vicieuſes ſont ordinairement fort enracinées, & qu'il n'eſt pas moins difficile de s'en défaire que des méchantes hu-

meurs qui ont croupi long-temps dans le corps, on uſe plus d'une fois du méme remede, en répetant la meſme méditation. On ajouſte dans la répetition certaines prieres ardentes, que le Saint nomme colloques, & qui s'adreſſent au Pere éternel, à Noſtre-Seigneur, à la Sainte Vierge, & ces prieres qui terminent les méditations qu'on répete, en redoublent la vertu. C'eſt ainſi que la premiere ſemaine finit; car le Saint diviſe tous ſes Exercices en quatre ſemaines, ou plûtoſt en quatre parties, qu'il nomme ſemaines, & qui ſont moins diſtinguées par le nombre des jours, que par la diverſité des matieres & des ſentimens.

Le déreglement des paſſions eſtant corrigé de la ſorte, l'ame ſe ſent diſposée à ſuivre les mouvemens de la grace, pour rentrer dans la voye du Ciel; & c'eſt pour cela que la ſeconde ſemaine commence par la contemplation du Royaume de JESUS-CHRIST. Cette contemplation nous repreſente le Sauveur comme un Roy tres-parfait & tres-aimable, qui invite ſes ſujets à l'accompagner dans une expedition militaire, où il prétend ſe rendre maiſtre de toute la terre, & qui les invite ſous ces

conditions avantageuſes, qu'ils ſeront traitez de la meſme maniére que luy; qu'ils ne feront & ne ſouffriront rien pour ſon ſervice, dont il ne leur donne l'exemple auparavant; & enfin qu'ils auront part à la gloire de ſes conqueſtes à proportion qu'ils partageront avec luy les fatigues de la guerre.

Une invitation ſi engageante fait prendre la reſolution de marcher aprés Jesus-Christ, dans l'obſervation de la Loy Divine, & dans l'exercice des vertus Evangeliques. Mais parce qu'il ne ſuffit pas de former en general le deſſein d'une vie Chreſtienne, & qu'il faut venir au détail; les meditations ſuivantes qui ſont de l'Incarnation, de la Nativité, de la Circoncïſion, de la Preſentation au temple, de la fuite en Egypte, & de la vie cachée du Fils de Dieu, nous le repreſentent en ces eſtats particuliers, comme un modelle d'humilité, de pauvreté, de mortification, de pieté, & de retraite, ſur lequel nous devons regler noſtre conduite.

Ce n'eſt pas aſſez d'eſtre le diſciple & l'imitateur de Jesus-Christ, ſi on n'en fait une profeſſion publique qui édifie le prochain, & qui le porte à nous

imiter nous-mesmes, suivant la parole de Saint Paul, *Soyez mes imitateurs, comme je le suis moy mesme de* JESUS-CHRIST. Et c'est où vise la meditation des deux étendarts que Saint Ignace a faite selon ses idées guerriéres conformes aux pensées du Saint Esprit, qui appelle nostre vie une milice, & tous Chrestiens des soldats. On y voit le Fils de Dieu sortant de sa vie cachée pour enseigner sa doctrine aux hommes; mais on l'y voit avec le démon, l'un & l'autre sous la figure d'un Capitaine qui leve des troupes, déploye ses drapeaux, se met en campagne, & exhorte ses gens à le suivre. Cor. c. 11.

A la veüë de tant d'ames genereuses, qui dans tous les siécles se sont rangées sous la banniére de JESUS-CHRIST, un pecheur penitent se declare pour la vertu; & bien loin de rougir de l'Evangile, il fait gloire de combatre les maximes & les pratiques du monde.

Estant une fois engagé dans le bon parti, il ne se contente pas d'un simple desir de la perfection du Christianisme; il cherche & embrasse sincérement tous les moyens qui sont capables de l'y porter, renonçant à tout ce qui pourroît luy servir d'obstacle, & ne voulant

que ce qui peut contribuer à le rendre plus parfait. De cette diſpoſition il paſſe à une autre, & ſe ſoumet tellement aux ordres de Dieu, qu'il aimeroit mieux perdre tous les biens du monde, & la vie meſme, que de commettre avec une connoiſſance certaine, & un plein conſentement, je ne dis pas un peché qui luy feroit perdre la grace divine, mais la moindre faute qui le rendroit moins agreable aux yeux de Dieu.

Sa ſoumiſſion va encore plus loin; & non content de fuïr les pechez les plus legers, il veut exprimer en luy une parfaite image de Noſtre-Seigneur: ſi bien qu'au cas que la gloire de Dieu ſe rencontraſt également dans l'honneur & dans le mépris, dans les richeſſes & dans la pauvreté, il prefereroit le mépris à l'honneur, & la pauvreté aux richeſſes, ſans autre motif que d'eſtre plus ſemblable au Fils de Dieu. Il prend ces ſentimens genereux dans deux meditations, dont l'une eſt intitulée des trois claſſes, ou des trois ſortes de perſonnes; & l'autre des trois degrez d'humilité. Il s'affermit dans ces ſentimens en meditant ſur le Bapteſme, ſur les tentations, & ſur les autres my-

ſteres du Sauveur, juſques à ſa Paſſion.

Tous ces preparatifs eſtoient neceſſaires pour bien réüſſir dans la derniere meditation de la ſeconde ſemaine, qui eſt celle du choix d'un état, ou d'une forme de vie. Comme c'eſt une affaire également importante & delicate, d'où dépend en quelque façon le ſalut, & où il eſt tres-aiſé de ſe tromper, Saint Ignace prend toutes les precautions imaginables, afin qu'on s'y gouverne de telle ſorte, que quand le choix ſera fait, on ne s'en puiſſe repentir.

En effet, il conſidere d'abord la matiére, enſuite le temps, & enfin la maniere de l'élection. Pour ce qui regarde les choſes que nous devons choiſir, il eſt certain qu'elles doivent eſtre bonnes, ou du moins qu'elles ne doivent pas eſtre mauvaiſes. Il eſt évident d'ailleurs, que les unes ſont fixes & immuables, comme la Preſtriſe, & le mariage, que les autres ſe peuvent changer, comme les Offices, & les emplois Eccleſiaſtiques ou ſeculiers. Si nous ſommes déja engagez dans les premieres conditions, il ne faut plus deliberer ſur le choix, quand meſme noſtre engage-

ment se seroit fait par des motifs fort humains ; mais il faut travailler à aquerir la perfection que demande l'état où nous sommes : on ne doit pas même quitter les secondes, si on les a une fois embrassées ; on ne doit pas, dis-je, les quitter quand elles sont bonnes, & qu'elles n'ont rien de contraire au Christianisme, à moins qu'on ne quitte pour se mettre dans un état plus parfait.

Pour ce qui est du temps, il y en a plusieurs qui sont propres pour l'élection. 1. Quand Dieu touche tellement le cœur, qu'il ne reste pas le moindre doute, que ce ne soit une vocation divine, ainsi qu'il est arrivé à S. Matthieu, à S. Paul, & à quelques autres.

2. Quand l'impression de la grace n'est pas si forte, mais qu'elle l'est neanmoins assez pour donner une espece d'assurance, que c'est le S. Esprit qui nous appelle.

3. Quand l'ame éclairée des lumieres de la Foy, & exempte des troubles qui peuvent luy faire faire de faux jugemens, est en état de resoudre ce qui luy semblera le meilleur pour son salut.

Pour la maniere de l'élection, elle

consiste en ce qui suit. 1. On se propose la condition, l'office, l'employ, la forme de vie dont il s'agit. 2. On considere tout de nouveau la fin pour laquelle nous avons esté créez, & suivant les regles de la meditation fondamentale, on tâche de se mettre dans l'indifference à l'égard de toutes les choses du monde, n'en faisant cas qu'autant qu'elles nous servent à aquerir nostre fin. 3. On demande humblement à Dieu, qu'il éclaire nostre esprit, & qu'il ne permette pas que nous nous écartions de la voye par laquelle il veut nous conduire; aprés quoy on doit chercher toutes les raisons qui font pour & contre; & les ayant trouvées, il faut les opposer les unes aux autres, pesant la force de chacune, les regardant toutes dans la veüë de l'éternité, & dans le rapport qu'elles ont à la derniere fin de l'homme. Quand il paroist évidemment qu'un party l'emporte sur l'autre, il faut s'y attacher, & promettre à Dieu de l'embrasser au plûtost. Que si nous sentons nostre esprit un peu chancelant, & que nous voulions l'affermir dans la resolution que nous avons prise, nous devons nous dire à nous-mêmes

ce que nous conſeillerons au meilleur de nos amis en une pareille rencontre. De plus, nous devons faire ce que nous voudrions avoir fait à l'heure de la mort, & au jour du jugement univerſel, quand il faudra rendre compte de toutes nos actions. Enfin nous devons prendre le partty qui nous aura paru le meilleur ſelon ces principes ſi ſolides & ſi évidens. C'eſt là en abregé toute l'œconomie de l'élection ; & c'eſt la concluſion d'une affaire ſi importante, qui met fin à la ſeconde ſemaine,

Il eſt difficile qu'une ame faſſe tous les pas que nous venons de marquer, ſans qu'il luy en couſte beaucoup ; & il eſt naturel qu'un nouvel état, ou une nouvelle forme de vie luy attire de grandes contradictions, ſoit parce que le monde s'éleve ordinairement contre les veritables Chreſtiens : ſoit parce que Dieu a couſtume d'éprouver la fidelité de ſes nouveaux ſerviteurs. L'ame a donc beſoin de force & d'amour pour ſe ſouſtenir ; & où en trouvera-t-elle davantage que dans les playes de JESUS-CHRIST crucifié, qui a conſommé par ſes ſouffrances l'ouvrage

de la Redemption des hommes, & qui nous a aimez jusqu'à mourir pour nous sur une croix ? C'est en contemplant ces souffrances & cette mort du Sauveur que l'ame enflammée de son amour prend la resolution de souffrir tout pour luy plaire, & de persister constamment dans la pratique des vertus Chrestiennes, malgré toutes sortes de traverses.

L'ame estant en une telle situation, il ne luy reste plus qu'à élever ses pensées & ses desirs vers le Ciel ; & c'est ce qu'elle fait dans la quatriéme semaine, où elle se represente les mysteres glorieux de la Resurrection, des Apparitions & de l'Ascension du Fils de Dieu, comme les plus propres à animer sa foy, à fortifier son esperance, & à épurer son amour. Enfin la contemplation de l'amour spirituel, ou des bienfaits & des perfections de Dieu, met le sceau à tout, en unissant l'ame étroitement avec Dieu, & luy faisant gouster les douceurs de l'union divine. Aussi le Saint la finit par une priere pleine d'onction & de ferveur, où aprés s'estre donné à JESUS-CHRIST sans reserve, il ne luy demande que sa grace & que son

amour, en luy proteſtant qu'il ne ſouhaite rien davantage, & qu'il eſt aſſez riche, pourveû qu'il ſoit aimé, & qu'il aime.

Il eſt facile de voir l'enchaînement des quatre parties, & comme toutes les meditations ont une telle dépendance l'une de l'autre, que les premieres donnent de la force aux ſecondes, & celles-cy aux autres, pour faire toutes enſemble le dernier effet qu'on pretend, qui eſt d'établir une ame dans la parfaite charité, aprés l'avoir degagée de l'amour du monde.

Voila le caractere & l'eſprit des Exercices qu'Ignace compoſa eſtant à Manréze, & qu'il mit avec le temps dans l'état où nous les avons, en y ajoûtant diverſes regles qui regardent la creance catholique, la priere, l'aumoſne, la temperance, les ſcrupules, & le diſcernement des eſprits, ſans parler de celles qu'il marque ſous le nom d'*annotations* & d'*additions*, pour faire les Exercices facilement & utilement tout enſemble, & qui ſont ſi eſſentielles, ſelon la penſée d'un des plus illuſtres enfans de noſtre Saint, qu'on ne tire aucun fruit de la retraite ſi on les neglige.

Car enfin, elles portent entre autres

choſes, que celuy qui veut faire les Exercices, doit les commencer avec un fort grand courage, reſolu de s'abandonner entierement au Saint Eſprit, & tout preſt d'aller où la Croix du Ciel l'appellera ; qu'eſtant ainſi diſpoſé à l'entrée de la retraite, il doit non ſeulement oublier pour un temps toutes les affaires du monde, mais encore ne s'appliquer qu'aux meditations de chaque jour, ſans penſer en aucune façon à celles du lendemain ; qu'il ne ſuffit pas que ſes lectures ſoient bonnes & ſaintes, mais qu'elles doivent eſtre conformes au ſujet de ſes meditations, de peur que l'eſprit eſtant diſſipé à divers objets, n'ait moins de force pour penetrer les veritez dont on pretend le convaincre ; que le vivre, la ſolitude, le ſilence, les auſteritez doivent ſe rapporter à la matiere des oraiſons de chaque ſemaine, autant que la prudence le demande ; que s'il ſent de la devotion ſur un article, qu'il ne paſſe point à un autre, juſques à ce que ſa pieté ſoit pleinement ſatisfaite : Que s'il tombe dans la ſechereſſe, & dans le dégouſt, bien loin de retrancher quelque choſe du temps deſtiné à l'oraiſon, il la faſſe un peu plus longue pour

combatre ſon ennuy, & pour ſe vaincre luy-meſme,en attendant dans le ſilence, & avec humilité, la viſite du Saint Eſprit : Que ſi au contraire,il reçoit abondamment des conſolations & des douceurs ſpirituelles , il ſe donne bien de garde de faire aucun vœu , ſur tout un vœu perpetuel,& qui oblige à changer d'état : Enfin qu'il s'ouvre à celuy qui le dirige dans les Exercices, & qu'il luy rende un compte exact de tout ce qui ſe paſſe en ſon interieur, afin que le directeur traite le penitent ſelon ſes diſpoſitions & ſes beſoins , & qu'il ne donne ni trop de crainte à une ame puſillanime, ni trop de confiance à une ame preſomptueuſe ; de-peur auſſi que d'abord il ne porte à la plus haute perfection , un pecheur qui n'eſt pas encore détaché du vice.

Il s'enſuit de tout ce que nous venons de dire, que les Exercices ſpirituels de Saint Ignace font preciſement ce qu'ils promettent au commencement du livre, qui eſt de conduire l'homme , en ſorte qu'il puiſſe ſe dompter luy-meſme,& choiſir un genre de vie pour ſon ſalut , aprés s'eſtre défait des mauvaiſes inclinations qui pourroient l'empeſ-

cher de faire un bon choix.

Au reste, c'est dans le livre dont je parle, que Saint Ignace a inseré l'examen particulier de la conscience, pour ne rien dire de l'examen general avec les cinq points si communs presentement, & si peu usitez avant luy. Cét examen particulier qu'il a inventé, & qu'il mettoit entre les moyens les plus seûrs de réformer une ame mondaine, consiste à faire la guerre au vice qui nous domine davantage, en l'attaquant seul, & le combatant sans relasche par une attention continuelle sur soy-mesme, pour n'y pas tomber ; par un retour douloureux vers Dieu, toutes les fois qu'on y tombe ; par une supputation exacte de ses cheûtes, jusques à les marquer toutes en tirant de petits traits sur des lignes qui répondent aux jours de la semaine,ainsi qu'on peut voir dans le livre mesme, afin que confrontant jour à jour, semaine à semaine, nous voyons aisément le progrés que nous aurons fait.Il ne faut point discontinuer cette pratique que la mauvaise habitude qu'on s'est proposé de vaincre, ne soit tout-à-fait détruite ; & quand on en est venu à bout, il faut entreprendre

de ſe corriger d'un autre vice par la méme voye.

Je ne m'arreſteray pas icy à réfuter je ne ſçay quel écrivain, qui s'eſtant imaginé que le Fondateur des Jeſuites avoit tiré ſes Exercices du livre de dom Garcie de Ciſneros, Religieux de Saint Benoiſt, & Abbé de Montſerrat, a imprimé là-deſſus un libelle ſous le nom de dom Conſtantin Caëtan, Abbé du Mont Caſſin. Car outre que la Congrégation du Mont Caſſin deſavoûa l'auteur & l'écrit dans le Chapitre géneral qu'elle tint à Ravenne l'an 1644. & que celle des Benedictins de Portugal en fit autant l'année ſuivante; les deux livres ſont entre les mains de tout le monde, & on peut juger par la ſeule lecture, qu'au titre prés, ils n'ont rien du tout de ſemblable.

Pour reprendre noſtre hiſtoire, les fruits que fit Ignace dans Manréze par ſes diſcours Apoſtoliques, & par ſes Exercices ſpirituels, luy attirerent tout de nouveau les loüanges & l'admiration du peuple. Il ne pût ſouffrir qu'on l'eſtimaſt tant dans un lieu où il n'eſtoit venu que pour fuir l'eſtime des hommes; & ainſi il réſolut de quitter Manreze

réze, aprés y avoir demeuré plus de dix mois : joint que la peste n'estant plus si forte à Barcellonne, & le commerce de la mer commençant à se rétablir, il avoit une extreme impatience de passer en la Terre Sainte. Au commencement de sa conversion, il ne vouloit faire ce pelerinage, que pour rendre honneur aux lieux consacrez par la presence & par le sang de JESUS-CHRIST : mais il l'entreprenoit alors avec un desir ardent de travailler, selon son pouvoir, au salut des schismatiques & des infidelles.

Il quitte Manréze pour aller à la Terre Sainte.

Il ne se déroba pas de Manzéere, comme il avoit fait de Montserrat. Il declara son voyage à ses amis, sans leur rien dire neanmoins de ce qu'il pretendoit faire dans la Palestine. On ne peut s'imaginer combien cette nouvelle les toucha. Ils le conjurerent, les larmes aux yeux, de ne les point abandonner ; ils luy representerent les fatigues & les perils d'un si long voyage : mais ny leurs priéres, ny leurs raisons ne l'arréterent pas un moment. Plusieurs s'offrirent pour l'accompagner: tous luy presenterent leur bourse. Il ne voulut prendre ny compagnon, ny argent, pour

n'avoir de consolation qu'avec Dieu seul, ni de ressource qu'en la Providence : & il dit à ceux qui le pressoient de se precautionner contre les besoins de la vie, qu'une parfaite confiance tenoit lieu de tout ; qu'on n'estoit pas seulement Chrestien par la foy, & par la charité, mais qu'on l'estoit encore par l'esperance ; & qu'on n'avoit occasion de bien exercer cette vertu, que dans le manquement de toutes choses.

LA VIE DE SAINT IGNACE.

LIVRE SECOND.

IGNACE estant arrivé à Barcellone, trouva au port un brigantin & un grand Navire qui se préparoient à partir pour l'Italie. Il fut sur le point de s'embarquer dans le brigantin qui devoit faire voiles avant le Navire : mais Dieu qui vouloit conserver son serviteur, ne le permit pas ; & voicy comment la chose se passa.

Une Dame tres-vertueuse qui se nommoit Isabelle Rosel, entendant un jour le sermon, jetta par hazard les yeux sur Ignace, qui estoit assis au pied de l'autel, parmi des enfans. Elle crût luy voir le visage lumineux, & oüir une voix secrette qui disoit, *Appelle-le, ap-*

pelle-le. Elle ſe retint pourtant, dans la crainte que ce ne fuſt une illuſion. Mais eſtant retournée chez elle, elle en parla à ſon mary. Tous deux furent d'avis d'examiner ce que ce pouvoit eſtre, & ils envoyerent querir le Pelerin qui eſtoit encore à l'Egliſe. Sous pretexte d'honorer Noſtre-Seigneur en la perſonne du pauvre, ils l'obligerent de manger à leur table; & pour le ſonder, ils le mirent ſur un diſcours de pieté. Ignace, qui ne ſçavoit pas leur deſſein, & qui agiſſoit ſimplement, parla des choſes du Ciel d'une maniere ſi touchante & ſi élevée, qu'ils virent bien que c'eſtoit un homme de Dieu. Ils euſſent eſté ravis de le retenir chez eux pour toûjours; mais il leur declara que Dieu l'appelloit ailleurs, & qu'il n'attendoit que le départ des vaiſſeaux pour quitter l'Eſpagne. La Dame ayant ſceu de luy-même qu'on luy avoit promis place dans le brigantin qui alloit partir, le conjura de n'y point entrer, & luy dit plus d'une fois, par je ne ſçay quel preſſentiment, que ſa vie n'y ſeroit pas en aſſeurance. Le meſme eſprit qui la faiſoit parler le porta à la croire ſur ſa parole.

Il ne voulut pas neanmoins s'engager dans le navire, qu'à condition que le pilote luy accorderoit le paſſge pour l'amour de Dieu. Cependant le brigantin ſortit du port, & à peine fut-il en mer, qu'il s'éleva une furieuſe tempeſte qui le fit perir, ſans qu'aucun ny des paſſagers, ny des mariniers ſe puſt ſauver du naufrage.

Le maiſtre du navire ſe chargea d'Ignace par charité,en l'obligeant toutefois d'apporter ce qu'il luy falloit pour vivre durant le voyage. Cette condition parut tres-dure à Ignace. Comme il s'eſtoit mis entre les bras de la Providence, il crût que ce ſeroit s'en retirer que de faire des proviſions; & comme il n'avoit beſoin que d'un peu de pain qu'il pourroit mendier dans le navire, il craignoit de bleſſer la pauvreté Evangelique,en y portant quelque choſe. Pour ſortir de l'embarras où il ſe trouvoit, il eût recours à ſon Confeſſeur, & en ayant receu ordre d'accepter la condition que propoſoit le pilote,il fit hardimẽt par obeïſſance ce qu'il n'oſoit faire de luy-même; mais il ne prit rien de la Dame qui luy avoit ſauvé la vie,& qui luy offroit tout ce qui luy

estoit necessaire. Il alla mendier de porte en porte, & il eût alors une petite avanture assez remarquable.

Il y avoit dans la ville une femme de qualité nommée Zepiglia, dont le fils mal né, & fort libertin, s'estoit jetté depuis peu parmi une troupe de gueux vagabonds avec lesquels il couroit le monde, Ignace vit cette femme qui sortoit de son logis, & il la pria au nom de Dieu de luy faire donner un morceau de pain. En le regardant, elle se souvint de son fils ; & jugeant par le port du corps, par l'air du visage, que celuy qui demandoit l'aumosne n'estoit rien moins qu'un vray pauvre, elle le traita de coureur, & de libertin, luy reprocha sa vie faineante, & luy fit de grandes menaces. Ignace l'écouta paisiblement, luy dit qu'il estoit encore plus méchant qu'elle ne pensoit, & se retira. Elle fut surprise de sa patience, & de sa réponse. Mais ayant appris que le Pelerin estoit un saint homme, elle eût honte de l'avoir si maltraité, luy en fit faire des excuses, & luy envoya une bonne provision de pain le jour qu'il partit. Il ne voulut point emporter l'argent que des personnes dévotes l'o-

bligerent de prendre malgré luy, ni le distribuer aux mariniers qui l'en eussent peut estre consideré davantage. Ne rencontrant point de pauvres à qui il le pust donner, il le laissa sur le bord de la mer pour le premier qui le trouveroit.

La navigation fut perilleuse, mais elle ne fut pas longue. Un vent orageux porta le navire en cinq jours, au port de Gayéte, l'an 1523. Ignace se retira la nuit dans l'étable d'une hostellerie. Lors qu'il commençoit à s'endormir, il oüit de grands cris, comme d'une personne qui demandoit du secours, & qui estoit réduite au desespoir. Il courut à l'endroit d'où venoit le bruit; & ayant trouvé une jeune fille entre les mains des soldats qui vouloient luy faire violence, il leur parle si fortement, qu'ils la laisserent aller; car son zele réveilla en cette rencontre toute sa fierté, & luy fit prendre un certain ton imperieux, dont les officiers de guerre usent d'ordinaire, pour arrester l'insolence de leurs gens.

Il va à Rome & à Venise.

Il prit de là le chemin de Rome, seul, à pied, jeusnant tous les jours, & mendiant, selon sa coustume. Il arriva le

Dimanche des Rameaux, & en partit pour Venise, huit jours aprés Pasques, ayant receû la benediction du Pape, qui estoit Adrien VI. & obtenu de sa Sainteté la permission de faire le pelerinage de Jerusalem. Quelques Espagnols luy donnerent sept ou huit écus, & luy dirent qu'il seroit fou d'aller sans argent par un païs, dont il ne sçavoit pas la langue, & qui estoit infecté de peste. Il eût scrupule d'avoir accepté ce qu'on luy offrit, & s'en accusant devant Dieu, il se dit à luy-mesme plusieurs fois, qu'il valoit bien mieux passer pour imprudent dans l'esprit des hommes, que de paroistre se défier tant soit peu des soins de la Providence.

Pour réparer donc sa faute, il donna aux premiers pauvres qu'il rencontra, tout ce qu'il avoit d'argent. Il se réduisit par là à une extreme necessité, ne trouvant pas presque de quoy vivre dans les villages, & ne pouvant entrer dans les villes à cause de la maladie contagieuse, tant son visage pasle & abbatu le rendoit suspect aux gardes des portes, il estoit mesme contraint souvent de coucher les nuits à l'air. Mais ces fatigues du corps furent re-

compensées avec abondance, des consolations de l'esprit. Estant un jour épuisé de forces, & n'ayant pû suivre les voyageurs à qui il s'estoit joint sur le chemin, il demeura seul dans une campagne deserte. La solitude l'invita à faire oraison. JESUS-CHRIST luy apparut durant sa priere, le fortifia interieurement, & luy promit de le faire entrer dans Padouë & dans Venise.

L'évenement vérifia l'apparition. Bien que ceux qui l'avoient abandonné, & qui avoient pris le devant, eussent esté refusez aux portes avec des billets de santé, il ne trouva nul obstacle, & entra sans peine, comme si les gardes ne l'eussent point apperçeû. Il arriva fort tard à Venise; & ne sçachant où se retirer, il s'alla mettre sous un portique de la place de Saint Marc, pour y prendre un peu de repos: mais Dieu ne voulut pas que son serviteur y passast la nuit.

Il y avoit parmi les Senateurs de la Republique, un homme d'un mérite extraordinaire, nommé Marc-Antoine Trévisan. C'estoit la meilleure teste du Senat, & de plus un parfait Chrestien, détaché du monde au milieu du

monde, & si ennemi des délicatesses de la chair, qu'il portoit toûjours un rude cilice. Sa tendresse pour les pauvres avoit presque changé sa maison en un hospital; & elle l'auroit fait pauvre luy-mesme, si les Marcelli ses neveux ne l'eussent obligé de regler ses charitez. Il s'aquita si chrestiennement des emplois qui luy furent confiez, qu'on luy donna le nom de Saint dans l'isle de Chypre, où il eût la charge de Lieutenant de la Seigneurie. Sa vertu l'éleva dans la suite à la dignité de Doge: mais il voulut y renoncer aussitost qu'il l'eût obtenuë; & il l'auroit fait infailliblement, si Laurent Massa & Antoine Milledonne, tous deux Secretaires de la Republique, ne l'en eussent détourné par des raisons dont il ne pût se défendre. Ayant vescu jusqu'à une extréme vieillesse, un jour qu'il assistoit aux divins mystéres avec une foy vive & ardente qui éclatoit sur son visage, il tomba en defaillance, & rendit l'ame aux pieds des autels.

Ce Senateur qui logeoit dans la place de Saint Marc, où Ignace s'estoit retiré, entendit durant son sommeil une voix qui sembloit luy dire, que tandis

qu'il dormoit à ſon aiſe dans ſon lit, le ſerviteur de Dieu eſtoit ſous un portique de la place. Il s'éveilla auſſitoſt, alla luy-meſme chercher celuy que la voix marquoit, le conduiſit en ſon logis avec honneur, & luy rendit tous les devoirs de charité que méritoit un pelerin envoyé de Dieu.

Ignace, qui ſe croyoit fort indigne de ce traitement, quitta le palais du Senateur, ſous prétexte d'aller loger avec un Marchand de Biſcaye qui le reconnut. Le Senateur & le Marchand luy offrirent toutes ſortes de ſecours pour ſon voyage de la Terre Sainte. Mais toute la grace qu'il leur demanda, fut d'eſtre introduit chez le Doge par leur entremiſe: c'eſtoit André Gritti l'un des plus ſages politiques, & des plus grands hommes de ſon ſiécle. Comme le navire qui portoit les pelerins de Jeruſalem, eſtoit parti depuis peu de jours, il ne voyoit de reſſource qu'à s'embarquer ſur la capitane qui eſtoit preſte d'aller en l'iſle de Chypre, ou la République envoyoit un nouveau Gouverneur. C'eſt ce qu'il vouloit obtenir du Doge, & ce qu'il obtint effectivement dans l'audience qu'on luy procura.

Il ne voulut point voir l'Ambassadeur de Charles-Quint, quelque instance que luy en fist le Marchand Espagnol. Il n'avoit plus d'interests dans les Cours profanes, & il ne soûpiroit qu'aprés les Saints Lieux. On eut beau luy dire que depuis la prise de Rhodes, dont Solyman s'estoit rendu maistre l'année precedente, les Turcs couroient les mers de Syrie, & que la crainte de l'esclavage avoit obligé la pluspart des Pelerins de s'en retourner chez eux de Venise. Tout cela ne l'ébranla pas, & la confiance qu'il avoit en Dieu, luy fit dire à ceux qui taschoient de l'intimider pour le retenir, que si les navires luy mãquoiẽt, il passeroit la mer sur une planche avec le secours du Ciel. Il eût une fiévre tres-ardente avant son départ; & quoy qu'il eust esté purgé le jour qu'on mit à la voile, il ne laissa pas de partir, contre l'avis des Medecins, qui croyoient sa mort certaine, s'il s'embarquoit ce jour-là : mais bien loin d'en mourir, il s'en porta mieux, & le mal de la mer se guerit parfaitement.

Il va à la Terre Sainte.

Il y avoit dans le vaisseau des gens d'une vie fort débordée, qui commettoient des pechez énormes presque à la

veuë de tout le monde. Les matelots ne faiſoient nul exercice de Religion, & on n'entendoit parmi eux que des paroles ſales ou impies. Ces deſordres affligerent & irriterent tout enſemble Ignace. Il taſcha d'y remédier par des inſtructions Chreſtiennes, & par des avertiſſemens charitables : mais voyant que toutes les voyes de douceur étoient inutiles, il fit de ſeveres réprimandes, & menaça les coupables des vengeances de la Juſtice divine. La liberté du Pelerin Eſpagnol ne plût pas aux Italiens. Pour ſe defaire d'un cenſeur ſi incommode, ils reſolurent tous enſemble de gagner une iſle deſerte, & de l'y laiſſer. L'avis qu'il en eût par un paſſager qui avoit plus de probité que les autres, ne refroidit point ſon zele. Mais le deſſein des Italiens ne réüſſit pas : car lors qu'ils approchoient de la coſte où ils vouloient le débarquer, il ſe leva un vent impetueux qui repouſſa le vaiſſeau, & ce fut ce meſme vent qui les porta en peu d'heures à l'Iſle de Chypre.

Ils rencontrerent dans le port le navire des Pelerins tout preſt à faire voile & qui ſẽbloit n'attendre qu'Ignace. Il en,

tra dedans, & aprés quarante-huit jours de navigation depuis ſon départ de Veniſe, il arriva enfin au port de Jaffa le dernier jour d'Aouſt l'an 1523. Il prit le chemin de Jeruſalem par terre, & s'y rendit le quatriéme de Septembre avec les autres Pelerins.

Les ſentimens qu'il a en la Terre Sainte.

En voyant la ville de loin, il pleura de joye, & fut ſaiſi d'une certaine horreur religieuſe qui n'a rien que de doux & de conſolant. Il viſita les lieux ſaints, & les viſita plus d'une fois, toûjours avec une profonde reverence, & une pieté. Car il ſe repreſentoit vivement ce qui s'eſt paſſé en chaque lieu pour la redemption des hommes, juſqu'à s'imaginer, voir JESUS-CHRIST naiſtre dans la grotte de Bethléem, enſeigner dans le temple de Jeruſalem, prier dans le jardin des Olives, & mourir ſur le Calvaire.

C'eſt ſur cette ſacrée montagne que ſon cœur fut touché d'une devotion plus tendre. Il baiſa mille fois la terre qui a eſté teinte du ſang d'un Dieu crucifié, & l'arroſa de ſes larmes en faiſant mille actes d'amour. On a ſceû de luy meſme les ſentimens qu'il eût alors, & il les marqua dans un memoire où il

écrivit les particularitez de ſon voyage.

Mais parce que ſelon ſa maniére de méditer les myſtéres de noſtre Religion on doit ſe former une vive image du lieu où le myſtére s'eſt accomply en y appliquant quelquefois les ſens interieurs comme ſi on voyoit & on entendoit ce qui s'eſt fait, & ce qui s'eſt dit ; il ſe remplit l'imagination autant qu'il pût, de l'aſſiéte & du plan des lieux.

Son deſſein eſtoit de s'arreſter dans la Paleſtine, pour travailler à la converſion des peuples de l'Orient, il luy ſembloit que c'eſtoit ce que Dieu vouloit de luy. A la verité on luy avoit fait connoiſtre dans ſes contemplations de Manréze, que la Providence le deſtinoit au ſervice du prochain, & on luy avoit meſme montré une groſſiére ébauche de ſon Inſtitut dans la méditation des deux étendards; mais il ne ſçavoit pas préciſement ny en quel païs, ny de quelle façon cela ſe devoit exécuter. Si bien que prenant pour guide la lumiére du bon ſens, où celle du Saint Eſprit ne paroiſſoit pas avec évidence, il s'imagina que ſa vocation regardoit la Paleſtine, parce

que dés qu'il fut converty, il eut un mouvement interieur qui le porta au voyage de Jerusalem, & que ce mouvement luy avoit toûjours duré.

On l'oblige de quitter la Palestine.

Pour faire les choses dans l'ordre, il alla trouver le Pere Gardien des Religieux de Saint François qui demeurent à Jerusalem, & qui ont soin du Saint Sepulcre. Aprés luy avoir rendu des lettres de recommendation qu'il avoit apporté d'Italie, il luy declara la pensée où il estoit de s'arrester en la Terre Sainte. Il ne s'ouvrit pas pourtant sur le ministere où il vouloit s'employer; il ajousta seulement, qu'il ne pretendoit pas leur estre à charge, & qu'il ne leur demandoit pour toute charité, que de vouloir bien diriger sa conscience. Le Gardien luy donna de bonnes paroles, en le renvoyant toutefois au Pere Provincial, qui estoit à Bethlehem, & qu'il attendoit tous les jours.

Le Provincial estant arrivé, conseilla d'abord à Ignace de s'en retourner en Europe, non seulement parce que les aumosnes estoient rares, & qu'ils avoient eux-mêmes de la peine à vivre; mais encore parce qu'il n'y avoit pas de seureté pour les Pelerins, dans un païs où

le Grand-Seigneur eſtoit le maiſtre, & que depuis peu on en avoit fait eſclaves quelques-uns , tué d'autres qui eſtoient allez aux environs de la ville.

Ignace qui ne penſoit déja qu'à prêcher la Foy parmy les Barbares , ne gouſta pas ce conſeil : il répondit qu'il ne craignoit ny la ſervitude ny la mort, & que la crainte ſeule de déplaire à Dieu , le feroit ſortir de la Terre Sainte. Vous en ſortirez donc dés demain, reprit le Provincial , avec un air & un ton d'autorité. Car enfin vous ne pouvez me reſiſter ſans offenſer Dieu ; j'ay pouvoir du Saint Siege , ajouſta-t-il, de renvoyer qui il me plaiſt des Pelerins , & d'excommunier meſme ceux qui ne veulent pas m'obeïr. Comme Ignace ne s'obſtinoit à demeurer , que parce qu'il avoit peur de bleſſer ſa conſcience, s'il s'en alloit , il ſe rendit dés qu'on luy parla du Saint Siege, & prenant la parole du Provincial , pour un oracle du Ciel , il ſe diſpoſa à partir, ſans voir la Bulle du Pape, que le Pere luy voulut montrer.

Il luy prit au méme moment une forte envie de revoir les veſtiges que N.Seigneur laiſſa ſur la pierre en montãt

au Ciel. Il ſe déroba pour ce ſujet, courut ſeul au mont des Olives, & faute d'argent, ayant donné le canif de ſon écritoire au Turc qui gardoit la moſquée où ces veſtiges ſe voyent, il y entra, & contenta ſa devotion tout à ſon aiſe. Neanmoins s'en allant à Betfagé, qui eſt tout proche, il ſe ſouvint de n'avoir pas pris garde quel coſté du monde regardoient les ſacrez veſtiges des pieds du Sauveur. Il retourna donc ſur ſes pas, tant la pieté eſt quelquefois curieuſe ; & pour obtenir la permiſſion de rentrer, il fit preſent au garde d'une petite paire de ciſeaux qu'il avoit ſur luy ; enfin il obſerva tout ce qu'il voulut, & ſe ſatisfit entierement.

Cependant les Religieux de Saint François ayant ſceû que le Pelerin Eſpagnol eſtoit allé vers le mont des Olives, & craignant qu'il ne fuſt maltraité des Turcs, envoyerent aprés luy un ſerviteur du convent, Armenien de nation, & connu des gardes. L'Armenien rencontra Ignace qui deſcendoit de la montagne : il s'emporta contre luy, le menaça le baſton à la main, & le prenant par le bras, le traîna violemment au Monaſtere. Mais Ignace n'en ſentit

rien, & ne s'en apperceût presque pas. Il estoit tout remply, & comme enyvré de la joye interieure que luy causoit la presence de Nostre-Seigneur qui luy apparut en l'air, éclatant de gloire, & qui marchant devant luy, sembloit luy servir de guide.

Il partit le jour suivant de Jerusalem, & s'embarqua dans un navire qui retournoit à l'Isle de Chypre. En arrivant, il trouva trois vaisseaux au port, sur le point de faire voile du costé de l'Italie ; l'un estoit un gallion Turc, l'autre un grand navire de Venise ; & le troisiéme une petite barque tres-foible, & mal équipée. Ceux qui estoient venus avec Ignace, prierent le Capitaine Venitien de le recevoir en son bord par charité, & luy dirent que c'estoit un Saint. Le Capitaine, homme avare & impie, ne voulut pas se charger d'un pauvre, & dit en raillant, que si ce Pelerin estoit aussi Saint que l'on disoit, il n'avoit que faire de navire, qu'il pouvoit se mettre sur la mer, & que les eaux ne manqueroient pas de le porter. Le patron de la petite barque fut plus honneste & plus charitable : il le receut pour l'amour de Dieu. Les trois

Il s'embarque pour retourner à Venise.

vaiſſeaux partirent enſemble, & eurent d'abord le vent favorable. Mais le temps changea tout à coup, & il s'éleva une terrible tempeſte. Le galion Turc perit avec tous ſes gens ; le navire Venitien qui voulut prendre terre, & regagner l'Iſle, alla échouër contre des rochers ; la barque qui portoit Ignace, fut fort maltraitée, mais toute en deſordre qu'elle eſtoit, elle ſe ſauva à la faveur d'un bon vent, qui ne ſe leva, ce ſemble, que pour la pouſſer vers les coſtes du Royaume de Naples, où ayant gagné un port, elle ſe rafraiſchit ; de là elle ſe remit en mer, & arriva heureuſement à Veniſe, ſur la fin de Janvier l'an 1524. aprés une navigation de plus de deux mois : par où l'on peut voir que les Saints ſont ſous la protection du Ciel, & que la Providence les conduit, lors qu'elle ſemble quelquefois les abandonner.

Ignace eut le loiſir de faire des reflexions durant ce voyage. Il penſa que pour travailler à la converſion des ames, il falloit avoir des connoiſſances qui luy manquoient, & qu'il ne pourroit jamais rien faire de ſolide, ſans fondement des lettres humaines. Il ſe con-

firma de jour en jour dans cette penſée, & c'eſt ce qui le fit reſoudre de retourner à Barcellonne, où il avoit fait connoiſſance avec celuy qui tenoit école publique, & où il eſperoit trouver de quoy ſubſiſter pendant ſes études. Ainſi ſans s'arreſter à Veniſe, il ſe met en chemin au cœur de l'hiver, & tres-mal vétu pour la ſaiſon. Le Marchand Eſpagnol qui le connoiſſoit, voulut l'habiller, mais il ne pût jamais luy faire accepter qu'une piece de gros drap pour mettre ſur ſon eſtomac, que l'air de la mer avoit extrémement affoibly. Le Marchand l'obligea encore de prendre quinze ou ſeize reales, mais il ne les prit que pour s'en défaire, & il en eût bientoſt occaſion. Eſtant arrivé à Ferrare, il alla prier Dieu dans la grande Egliſe. Un pauvre vint au même-temps luy tendre la main ; il luy donna une reale. Un autre pauvre vint enſuite, à qui il en donna autant. Ces premieres aumoſnes attirerent tous les gueux, & il n'en refuſa pas un, tandis qu'il eût quelque choſe à donner. Quand il eût achevé ſes prieres, il le ſuivirent hors de l'Egliſe, & voyant qu'il demandoit luy-meſme l'aumône, ils ſe mi-

rent à crier, *le Saint*, *le Saint*.

Il est pris par les Espagnols & par les François.

Il ne luy en fallut pas davantage pour s'enfuïr. Il cõtinua son chemin par la Lombardie, & prit la route de Gennes. La guerre estoit allumée entre les François & les Espagnols, & les deux armées qui occupoient tout le païs, rendoient les chemins tres-dangereux. On luy conseilla de se détourner ; mais il crût n'avoir rien à craindre estant sous la protection de Dieu : il crût mesme que s'il ne suivoit le droit chemin, il s'écarteroit des voyes par lesquelles la Providence vouloit le conduire. Il se retiroit la nuit dans quelque mazure, où à peine pouvoit-il se mettre à couvert en une saison de pluyes & de neiges. Il marchoit le jour par le mauvais temps au milieu des armées ennemies. En approchant d'un village, où les Espagnols s'estoient retranchez, il fut pris par des soldats qui battoient l'estrade. Son habit & sa figure leur firent croire que c'estoit un espion. Ils l'interrogerent, mais n'en pouvant tirer aucune parole, ils le dépoüillerent, & le menerent nu en chemise à leur Capitaine.

La pensée de Jesus-Christ exposé tout nu aux yeux des Juifs, fortifia

Ignace dans une rencontre ſi humiliante : mais la crainte des tourmens l'affoiblit un peu. Il luy vint en l'eſprit, que s'il ſe faiſoit connoiſtre, il ſortiroit aiſément d'affaire ; qu'au moins en parlant de bon ſens, & uſant de manieres honneſtes, il feroit entendre raiſon aux Officiers, & s'épargneroit les ſupplices qui faiſoient peur. Comme il reconnut bientoſt que ces penſées eſtoient des ſuggeſtions du malin eſprit, & des illuſions de l'amour propre, il affecta plus que jamais un air ſtupide & groſſier. Il demeura immobile en preſence du Capitaine, ayant toûjours les yeux baiſſez, & ne répondant rien aux queſtions que les Officiers luy faiſoient. Il rompit ſeulement le ſilence quand on luy demanda s'il eſtoit un eſpion ; car il répondit que non, ſans heſiter. Le Capitaine ne trouvant en luy que de la beſtiſe, ſe fâcha contre ſes ſoldats de ce qu'ils ne ſçavoient pas diſtinguer un fou d'avec un eſpion, & leur commanda de luy rendre ſes habits : ſi bien que cét air ſimple & niais, que l'amour de l'humiliation & la ſouffrance luy fit prendre, fut ce qui le ſauva.

Les ſoldats ne le laiſſerent pas tou-

tefois aller ſans le charger d'injures & de coups, tant ils eurent de dépit de l'avoir mené à faux au Commandant. Mais la joye qu'avoit Ignace d'eſtre traité dans le camp des Eſpagnols de même à peu prés que le fut JESUS-CHRIST à la Cour d'Herodes, l'empeſcha preſque de ſentir tout ce mauvais traitement. Il y eut pourtant un ſoldat, moins barbare que les autres, qui par compaſſion le logea la nuit, & luy donna à manger.

En pourſuivant ſon chemin, il tomba dans le quartier des François. L'Officier à qui on le mena eſtoit Baſque, voiſin de la province de Guypuſcoa, & tres-galant homme. Il jugea favorablement du Pelerin, par ſa phiſionomie, & ayant ſceu ſon païs, il le traita avec beaucoup de bonté. Ces divers évenemens firent connoiſtre tout de nouveau à Ignace les ſoins de la Providence, & l'affermirent dans la reſolution qu'il avoit pris de recevoir également de la main de Dieu les conſolations & les croix.

Il rencontra à Gennes Rodrigue Portundo, General des galeres d'Eſpagne qui le reconnut. Ils s'eſtoient veûs à la Cour

Cour des Rois Catholiques, &c. eſtoient tous de meſme païs. Ce qui réjouït d'avantage Ignace, c'eſt qu'il trouva un navire qui alloit en Eſpagne, où il s'embarqua ſans peine, ſous l'autorité de Portundo. Les pirates qui couroient la mer de Gennes, donnerent la chaſſe au vaiſſeau, & les galeres d'André Doria, qui avoit pris le parti de France, le pourſuivirent long-temps; mais il échapa de tous ces perils, & ſe rendit enfin dans le port de Barcellonne.

Ignace alla voir d'abord Jeroſme Ardebale, qui enſeignoit publiquement la Grammaire, & il luy communiqua ſon nouveau deſſein: il s'en ouvrit auſſi à Iſabelle Roſel, qui fut ravie de le revoir, & qui luy promit toutes ſortes de ſecours. Il avoit alors trente-trois ans, & n'avoit nulle inclination naturelle pour l'étude; car il s'eſtoit adonné aux exercices militaires dés ſes premieres années, ainſi que nous avons veû; & l'amour des armes, qui occupoit tout ſon eſprit avant ſa converſion, l'avoit dégouſté du Latin, dans un ſiécle où les gens de qualité ſe faiſoient honneur pour leur ignorance. Il n'y avoit gueres d'apparence de commencer ſi

Il cõmence à étudier.

tard à apprendre une langue qui ne s'apprend que dans le bas âge, & qui demande un eſprit d'enfant. D'ailleurs un homme tout appliqué aux pratiques de la vie interieure, devoit avoir beaucoup de peine à les interrompre pour des bagatelles de Grammaire. Cependant Ignace étudie les premiers principes de la langue Latine, & va tous les jours en claſſe avec de petits enfans. Le deſir de ſe rendre utile au prochain, & la veüë de la plus grande gloire de Dieu qu'il ſe propoſoit déja pour ſa regle, luy facilitoient des commencemens ſi épineux, en luy faiſant vaincre ſes dégouts & ſes répugnances : mais l'ennemi du ſalut des hommes qui prévit où aboutiroit la ſcience d'Ignace, uſa d'artifice pour renverſer ſes études.

Cét eſprit de tenebres qui ſe trãsforme quelquefois en Ange de lumiere, portoit ſans ceſſe le nouvel écolier à des pratiques de pieté, le rempliſſoit de conſolations, & luy inſpiroit de ſi tentendres ſentimens pour Dieu, que tout le temps de l'étude ſe paſſoit en aſpirations dévotes. Au lieu de conjuguer le verbe, *amo*, il faiſoit des actes d'amour; *Je vous aime, mon Dieu*, diſoit-il, *vous*

m'aimez;aimer, estre aimé,& rien davantage. Quand il estoit dans la classe, son esprit s'envoloit au Ciel; & tandis que son maistre expliquoit les regles de la Grammaire, il entendoit un maistre interieur qui luy éclaircissoit les difficultez de l'Escriture, & les mysteres de la Foy.

Ainsi il n'apprenoit rien, ou le peu qu'il apprenoit, estoit bientost effacé par d'autres idées plus vives & plus fortes, dont il ne pouvoit se défaire. S'il se fust arresté aux apparences, ou qu'il eust suivi les mouvemens de l'amour propre, il auroit crû que Dieu ne l'appelloit qu'au repos de la vie mistique,& que l'étude étoit un obstacle à sa perfection. Mais considerant la chose selon la lumiere qu'il avoit pour le discernement des esprits, & reglant tout par la plus grande gloire de Dieu, il n'eût pas de peine à comprendre que le malin esprit le trompoit.

Il découvrit la tentation à Ardebale, &l'ayant mené un jour dans l'Eglise de Sainte Marie de la Mer, il se mit à genoux devant luy, luy demanda pardon de sa paresse, fit vœu au pied des autels de continuer ses études, & de s'y at-

tacher davantage. Il ſupplia auſſi ſon maiſtre de le traiter. ſéverement, quand il ne feroit pas ſon devoir, & de ne l'épargner pas plus que les petits écoliers. C'eſt merveille que depuis qu'Ignace eût combatu de la ſorte les illuſions de l'enfer, elles s'évanoüirent ſi bien qu'elles ne revinrent jamais.

Quelques perſonnes ſçavantes luy conſeillerent de lire les livres d'Eraſme, celebres alors par toute l'Europe, & entre autres *le ſoldat Chreſtien*, comme le plus propre à inſpirer la pieté avec l'élegance du Latin. Il le leût, & en marqua meſme les phraſes & les manieres de parler les plus exquiſes: mais il s'apperçeut que cette lecture diminuoit ſa devotion, & que plus il liſoit moins il avoit de ferveur dans ſes exercices ſpirituels. Ayant experimenté cela pluſieurs fois, il jetta le livre, & en conceût tant d'horreur, qu'il ne voulut jamais le lire, & qu'eſtant General de la Compagnie, il ordonna qu'on n'y leuſt point les livres d'Eraſme, ou qu'on ne les leuſt qu'avec de grandes précautions. Pour rallumer ſa premiére ardeur, il liſoit ſouvent l'Imitation de JESUS-CHRIST, qu'il regardoit, aprés l'Evangile, comme

le livre le plus plein de l'esprit de Dieu.

Mais si quelquefois les douceurs celestes, dont Dieu le combloit ordinairement, venoient à manquer, il s'en consoloit par le fruit qu'il se promettoit de ses études; & distinguant bien la secheresse d'avec la tiédeur, il disoit que la perte qu'on faisoit des gousts spirituels, en étudiant purement pour la gloire de Dieu, valoit mieux que toutes les délices de la dévotion sensible, pourveu que le cœur fût rempli de l'amour divin. Aussi son soin principal estoit d'entretenir l'esprit interieur qui s'affoiblit & se dissipe par l'étude, quād il n'est pas étably sur les solides vertus.

C'est pourquoy sa santé estant assez bonne depuis son retour de la Terre Sainte, il recommença les austeritez que la foiblesse de son estomac, & les fatigues de son voyage avoient un peu interrompuës. Il ne faisoit rien neanmoins sans l'avis de son Confesseur; & bien loin de se laisser emporter à sa dévotion, il retrancha quelque chose de ses sept heures de prieres, pour avoir plus de temps à étudier, suivant la lumiere qu'il eût alors qu'on peut, & qu'on doit mesme en quelques rencontres quitter Dieu pour Dieu.

Comme il s'estoit déja formé le plan d'une vie commune semblable à celle de Jesus-Christ, & qu'il ne vouloit ni rebuter les gens, ni se distinguer luy-mesme par un habit extraordinaire, il ne reprit point son sac ni sa chaisne, & il se contenta de porter un rude cilice sous une soutane fort pauvre. Des aumosnes qu'Isabelle Rosel & d'autres personnes charitables luy faisoient, il ne retenoit que ce qui luy estoit necessaire pour vivre, & partageoit le reste avec les pauvres à qui il donnoit toûjours le meilleur : de sorte qu'Agnés Pascal, femme dévote chez laquelle il demeuroit, & ou apparemment Isabelle Rosel l'avoit mis, étonné du peu de soin qu'Ignace avoit de luy-mesme, le reprit un jour de ce qu'il gardoit toûjours le pire pour luy. *Hé que feriez-vous*, repartit Ignace, *si* Jesus-Christ *vous demandoit l'aumosne ? Auriez-vous bien le courage de ne luy pas donner le meilleur ?*

Le fils d'Agnés nommé Jean Pascal, jeune, mais sage & devot, se levoit quelquefois la nuit pour observer ce que faisoit Ignace dans sa chambre, & il le voyoit tantôt à genoux, tantôt prosterné,

le visage toûjours en feu, & souvent baigné de larmes; il luy sembloit mesme le voir élevé de terre, & tout environné de clarté. Il l'entendoit soupirer profondement, & il oüit plusieurs fois ces paroles qui luy échapoient dans la chaleur de sa priere, *O Dieu mon amour & les délices de mon ame, si les hommes vous connoissoient, ils ne vous offenceroient jamais! Mon Dieu que vous étes bon de supporter un pecheur cõme moy!*

C'est ce Pascal, qui depuis s'estant marié, disoit à ses enfans, que s'ils sçavoient ce qu'il avoit veû d'Ignace, ils ne se lasseroient pas de baiser le plancher & les murailles de la chambre où le serviteur de Dieu avoit logé; & en disant cela les larmes luy venoient aux yeux, il se frappoit la poitrine & s'accusoit luy mesme d'avoir si mal profité de la compagnie d'un si saint homme.

Ignace ne negligeoit pas la perfection du prochain en travaillant à la sienne aux heures que l'étude ne l'occupoit pas, il taschoit de retirer les ames du vice par des exemples, ou par des discours édifians; & son zele éclata sur tout dans une occasion importante. Il y avoit hors de la ville, entre la porte neuve

Il travaille au salut du prochain.

& la porte Saint Daniel, un Couvent de filles fort fameux, appellé le Monastére des Anges. Ce nom ne convenoit gueres aux Religieuses, elles vivoient dans un grand libertinage, & à l'habit prés, c'estoient de vrayes courtisanes. Ignace ne pût voir sans horreur l'abomination dans le lieu saint. Il jugea pourtant que quelque extréme que fust le mal, les remedes violens feroient un mauvais effet; mais que les personnes Religieuses qui ont abandonné Dieu, sont plus difficiles à convertir que les gens du monde; il falloit les mesnager davantage.

Dans cette veuë il prit l'Eglise du Monastere des Anges pour le lieu de ses devotiõs. Il y faisoit tous les jours quatre ou cinq heures d'oraison à genoux: il y communioit de la main d'un Prestre nommé Puygalte, à qui il declara son dessein, & qui estoit un homme de bonnes œuvres. Les prieres d'Ignace si réglées, son recueillement & sa modestie attirerent la curiosité des Religieuses. Elles voulurent luy parler & sçavoir de luy-mesme qui il estoit. Il les écouta, & aprés avoir éludé plusieurs questions qu'elles luy firent sur son païs & sur son état, il tourna adroitement

le discours sur l'excellence & sur les devoirs de la profession religieuse. Il les entretint particulierement de la pureté que JESUS-CHRIST exige de ses épouses, & il leur representa le deshonneur que luy faisoient des épouses infidelles : mais il parla avec tant de force & tant de douceur tout ensemble, qu'il entra dés la premiere fois dans leurs esprits. Il les revit les jours suivans, & les voyant disposées à le croire, il les engagea insensiblement à mediter les premieres veritez de ses Exercices spirituels. Elles en furent si touchées, que changeant d'abord de conduite, elles fermerent leurs portes aux hommes de la ville avec qui elles avoient un commerce scandaleux.

Ce changement mit au desespoir ceux qui avoient le plus d'habitude dans le Monastere, & ils ne manquerent pas de s'en venger sur celuy qu'ils sceurent en estre l'auteur : mais leur vengeance ne se borna pas à des emportemens de paroles, ou à de simples insultes. Un jour qu'Ignace revenoit du Monastere des Anges avec le Prestre Puygalte, deux esclaves Maures les attaquerent proche la porte S. Daniel, & les

aſſommerent de coups de bâton. Puygalte en mourut peu de jours aprés ; Ignace fut laiſſé pour mort ſur la place. Eſtant revenu un peu à luy quand les aſſaſſins ſe furent retirez, & ne pouvant ſe ſouſtenir, il fut conduit au logis d'Agnés, par un homme charitable qui paſſoit par là, & qui le mit ſur ſon cheval.

Les douleurs exceſſives qu'il ſouffroit l'abbatirent tellement en peu de jours, qu'on deſeſpera de ſa vie. Pluſieurs perſonnes de qualité qui l'honoroient comme l'Apoſtre de Barcellonne ſelon le témoignage de Jean Paſcal, le vinrent voir dés qu'on ſceût ce qui luy eſtoit arrivé, & entre autres la fille du Comte de Pelamos, femme de Dom Jean de Riqueſens. Cette Dame encore plus illuſtre par ſa pieté que par ſa naiſſance, & qui avoit une affection particuliere pour le ſerviteur de Dieu ; ne pouvoit ſe conſoler de l'état où elle le voyoit. Elle le plaignoit à toute heure, & le pleuroit déja devant tout le monde : mais Ignace qui s'eſtimoit heureux de ſouffrir, condamnoit ſes larmes, & vouloit qu'on ſe réjoüit avec luy au lieu de le plaindre.

Il avoit le cilice ſur le dos quand il

fut attaqué par les deux esclaves;& il ne pût se résoudre à le quitter dans le font de son mal que par l'ordre de son Confesseur Jacques d'Alcantara Religieux de Saint François. Jean Pascal serra le cilice,& ne voulut pas le rendre aprés. Il le garda mesme toute sa vie,& le laissa à ses enfans comme un précieux heritage, avec un écrit de sa main, qui faisoit foy de la chose. Mais l'an 1606. le Duc de Mont-Leon Viceroy de Catalogne l'obtint, à force de prieres, de la Famille où on le conservoit comme une relique.

Cependant Dieu qui destinoit Ignace à de plus grandes entreprises que celle qui luy avoit attiré un si mauvais traitement, luy rendit sa santé aprés cinquante-trois jours de maladie & de souffrance. Dés qu'il pût marcher, il retourna au Monastere des Anges pour achever son ouvrage; & quand on luy disoit qu'il devoit craindre un second assassinat, *Que bonheur me seroit ce*, répondit-il, *de mourir pour une si bonne cause?* Mais ses ennemis bien-loin de rien entreprendre sur sa personne, se repentirent de leur crime & le plus emporté de tous, nommé Ribera, vint un jour

ſe jetter à ſes pieds, & luy demander pardon.

Il reſſuſcite un mort.

Deux freres appellez Liſans plaidoient alors l'un contre l'autre pour un intereſt conſiderable, & ſe haïſſoient mortellement ſelon la couſtume des proches parens qui plaident enſemble. L'un d'eux ayant perdu ſon procez, en eut tant d'affliction, qu'il ſe pendit à une poutre de ſon logis. Tout le voiſinage accourut aux cris des domeſtiques, qui trouverent leur maiſtre pendu. Ignace revenoit du Monaſtere des Anges, entra avec les autres, & fit luy-meſme couper la corde où pendoit encore ce malheureux homme. On le trouva ſans mouvement & ſans pouls, & quelque choſe qu'on fiſt pour réveiller la chaleur naturelle, il ne donna nul ſigne de vie.

Ignace touché de l'état funeſte où eſtoit l'ame de Liſan, ſe mit à genoux auprés du corps, & par une forte inſpiration demande à Dieu, d'une voix haute & diſtincte, autant de vie qu'il en faut à ce miſerable pour ſe confeſſer. Il eſt exaucé, & en preſence d'une foule de gens, qui tout eſtonnez de ſa priere, attendoient avec impatience quel en ſeroit l'évenement, Liſan revient tout à

Cunctis ſtupentibus,

coup. C'eſt ainſi que les trois Auditeurs de la Rote parlant de ce fait ; & afin qu'on ne doutaſt pas que le Ciel rendoit la vie au mort, à la priere d'Ignace, le reſſuſcité mourut dés qu'il ſe fut confeſſé.

& rei exitũ expectantibus, Lyſanus ad vitã rediit.

Il y avoit prés de deux ans qu'Ignace demeuroit à Barcellone, & il avoit ſi bien étudié la langue Latine durant ce temps-là, que ſon maiſtre le jugea capable de paſſer à de plus hautes ſciences. Quoy qu'il crût qu'Ardebale ne le flattoit point, pour plus grande ſeureté il ſe fit examiner par un homme qui ne le connoiſſoit preſque pas, & qui eſtoit Docteur en Theologie. Le Theologien fut du ſentimẽt d'Ardebale, & conſeilla à Ignace d'aller faire ſon cours de Philoſophie en l'Univerſité d'Alcala, qui avoit eſté fõdée depuis peu par le Cardinal Ximénes, & qui étoit tres-floriſſante.

Pluſieurs jeunes hommes qu'il avoit mis dans le chemin de la Vertu, voulurent le ſuivre ; mais il n'en prit avec luy que trois, dont l'un ſe nommoit Caliſte, l'autre Artinga, & le troiſiéme Cazéres. Il choiſit un quatriéme diſciple dans l'Hoſpital d'Alcala où il ſe retira en arrivant, & c'eſtoit un François,

Il va à Alcala pour y cõtinuer ſes études.

Page de Dom Martin de Corduë, Vice-Roy de Navarre. Le jeune François ayant esté blessé dans une querelle, à la suite de son maistre qui passoit par Ascala, fut porté à l'Hospital pour estre pansé de ses blesseures. Tandis que les Chirurgiens eurent soin du corps, Ignace entreprit la cure de l'ame, & il travailla si heureusement, que le Page renonça, par un principe de pieté, au service du Vice-Roy de Navarre, & aux esperances du monde. Ils estoient tous cinq habillez de mesme façon, portant un habit long de drap gris, avec un chapeau de mesme couleur, & ils ne vivoient que d'aumônes, mais ils ne demeuroient pas tous ensemble. Ferdinand de Para, & André d'Arze en logeoient deux chacun par charité. Pour Ignace, il avoit son logement dans l'hospital d'Antezana, & il n'eut pas de peine à y obtenir une chambre, nonobstant la multitude des pauvres; car celle où on le mit estoit abandonnée depuis long-temps, & personne n'osoit y coucher: on disoit qu'il y revenoit des esprits, & cela n'estoit pas peut-estre pas mal fondé; du moins la premiere nuit qu'Ignace y coucha, il entendit un

bruit effroyable, & vit même des ſpectres hideux qui l'épouvanterent un peu, tout hardy qu'il eſtoit naturellement. Mais ayant eu recours à la priere, il n'entendit & ne vit plus rien les nuits ſuivantes.

L'impatience qu'il avoit de ſe dõner tout entier à la converſion des ames, luy fit embraſſer l'étude avec une extréme ardeur. Comme il crût avancer beaucoup, en abregeant les matieres, à peine eut-il commencé ſon cours, que ne ſçachant encore que les termes, il ſe jetta dans la Philoſophie naturelle, & dans la Theologie ſcholaſtique. On expliquoit aux Ecoles de l'Univerſité, la Logique de Soto, la Phyſique d'Albert le Grand, & la Theologie du Maiſtre des Sentences. Il prenoit ces trois leçons l'une aprés l'autre, & étudioit ſans relâche jour & nuit : mais tant de differentes eſpeces luy mirent bien de la confuſion en l'eſprit, & tout ſon travail aboutit à ne rien ſçavoir, ainſi qu'il arrive preſque toûjours, quand on étudie ſans methode, & qu'on embraſſe tout en même-temps. Au reſte la Providence qui vouloit qu'Ignace enſeignaſt JESUS-CHRIST dans l'Univerſi-

ſité d'Alcala, au lieu d'y apprendre Ariſtote, & S. Thomas, ne luy donna aucune lumiere ſur le deſordre de ſes études, & ne permit pas même que ſon bon ſens ſerviſt à le redreſſer.

Il fait diverſes bonnes œuvres.

Rebuté donc du peu de progrés qu'il faiſoit dans les ſciences, il s'appliqua entierement aux bonnes œuvres avec ſes quatre diſciples. Tout le temps qu'il ne donnoit pas à l'oraiſon, il l'employoit à expliquer la doctrine Chreſtienne aux enfans, à ſervir les malades de l'Hoſpital, & à ſoulager les pauvres honteux. Il s'attachoit particulierement à reformer les mœurs des Ecoliers débauchez, & il avoit une grace ſpeciale pour cela.

Ce zele du ſalut de la jeuneſſe luy fit entreprendre la converſion d'un homme fort libertin, qui tenoit une des premieres dignitez de l'Egliſe d'Eſpagne, & qui par ſes mauvais exemples, par ſes liberalitez, & par ſes careſſes corrompoit tous les jeunes gens de l'Univerſité d'Alcala. Aprés avoir demandé à Dieu les lumieres & les forces dont il avoit beſoin dans une ſi difficile entrepriſe, il va au logis du Prelat, & pour obtenir audience, le fait avertir

qu'un inconnu a des choſes tres-importantes à luy dire. *C'eſt le plus grand intereſt que vous ayez*, luy dit-il en l'abordant, *qui m'oblige de vous venir voir, car c'eſt l'intereſt de voſtre ſalut eternel. Hé quoy*, ajouſta-t-il d'un ton ferme & reſpectueux tout enſemble, *penſez-vous que vous ſoyïez au monde pour y vivre comme s'il n'y avoit ny Paradis ny Enfer? Une eternité bien-heureuſe eſt-elle ſi peu de choſe, qu'elle ne merite aucun de vos ſoins? Si au moment que je vous parle, la mort vous ſurprenoit, où en ſeriez-vous? Quel compte n'auriez-vous point à rendre*, je ne dis pas *de tant de biens dont vous faites un ſi mauvais uſage, mais de tant d'ames que vous avez perduës, & que vous perdez tous les jours?*

Ignace vouloit continuer ſur le même ton; mais le Prelat l'arreſta tout court, le traita & d'inſolent & de fou, le menaça tout en colere de le faire jetter par les feneſtres, s'il ne ſe retiroit, & appella ſes valets. Ignace ne laiſſa pas de pourſuivre avec la même liberté qu'auparavant, & Dieu donna tant de benediction à ſes paroles, que cét homme rentra en luy-même tout à-coup, & prenant d'autres ſentimens pour Ignace, il le pria de vouloir ſouper avec luy.

Ignace ne s'en défendit pas, & profita ſi bien de l'occaſion, pour parler à fonds des veritez eternelles, que le Prelat gagné par ſa complaiſance, & perſuadé par ſes diſcours, changea enfin tout-à-fait de vie.

Cette converſion fit du bruit par tout le païs, & fut ſuivie d'un grand nombre d'Ecoliers que le Prelat entreprit luy-même de retirer du libertinage où il les avoit engagez. Mais ce qui contribua le plus à reformer la jeuneſſe d'Alcala, c'eſt qu'Ignace faiſoit dans l'hoſpital des aſſemblées de pieté, où les Ecoliers alloient en foule, & d'où ils ne revenoient qu'avec horreur du peché.

Il eſt ſoupçonné de ſortilege, & d'hereſie.

Le peuple fut ſurpris de ces étranges changemens, & ſuivant ſa malignité naturelle, ſe forma des idées d'Ignace encore plus étranges. Les uns diſoient que c'eſtoit un enchanteur, & que ſans magie on ne pouvoit faire tout ce qu'il faiſoit: les autres que c'eſtoit un heretique, & que ſous pretexte de porter les jeunes gens à la vertu, il leur inſpiroit des erreurs.

Ces bruits vinrent bientoſt aux oreilles des Inquiſiteurs de Tolede. On avoit

condamné depuis peu en Eſpagne certains viſionnaires, qui s'appelloient les Illuminez. L'hereſie de Luther commençoit à deſoler l'Allemagne, il y avoit ſujet de craindre qu'elle ne ſe répandiſt au dehors ainſi que la peſte, qui ne prend gueres en un païs, qu'elle ne ſe communique à un autre. Comme les Inquiſiteurs avoient plus de zele que jamais, & qu'ils crurent aiſément que celuy dont il s'agiſſoit, pourroit bien eſtre un Illuminé, ou un Lutherien, ils ſe tranſporterent ſur les lieux, pour examiner eux-mêmes l'affaire.

Aprés une recherche tres-exacte des mœurs & de la doctrine d'Ignace, n'ayant rien trouvé qui puſt le rendre ſuſpect & ne jugeant pas à propos de le faire venir devant eux, ils ſe contenterent de remettre l'information entre les mains de Jean Rodriguez Figueroa, Grand-Vicaire d'Alcala & de luy donner toute leur autorité, en cas qu'il ſurvint quelque choſe de nouveau. Dés que les Inquiſiteurs s'en furent allez, le Grand-Vicaire appella Ignace pour luy declarer que l'information juridique qu'on avoit faite, luy eſtoit tres-favorable, & qu'il pouvoit continuer ſes

Il eſt declaré innocent.

fonctions pour le service du prochain. Il l'avertit seulement qu'on n'approuvoit pas que luy & ses compagnons n'estant point Religieux, fussent tous habillez de la même sorte. Ignace, pour ne donner nul sujet de plainte, s'habilla de noir avec Artiaga, laissa au François son habit gris, & en fit prendre un de couleur minime à Castille & à Cazéres. Mais parce que Figueroa luy défendit d'aller pieds nus, il prit des souliers, & en porta toûjours depuis.

Le témoignage de l'Inquisition justifia Ignace, & luy fit bien de l'honneur parmy le peuple. Ce n'estoit plus un Illuminé, ny un Lutherien; c'estoit un homme remply de l'esprit de Dieu, un successeur des Apostres; & Alphonse Sanchez, Chanoine de Saint Juste l'appelloit communément le saint homme. C'est ce Chanoine, qui avant que de reconnoistre une veritable pieté dans Ignace & dans ses disciples, leur refusa un jour publiquement la communion, sous pretexte que c'estoient des hypocrites & de faux devots.

Martin Saez, un des premiers & des plus riches de la ville d'Azpetia, qui est proche du chasteau de Loyola, estant

venu à Alcala pour des affaires de consequence, entendit parler d'Ignace, & desira fort le connoiſtre. On le luy montra un jour, & il le suivit jusqu'à une petite maison où la charité le faisoit aller tous les matins. L'ayant veu entrer & sortir, il entra luy-mesme dans cette maison, & trouva une pauvre femme malade, qu'il interrogea sur celuy qui venoit de la quitter. Elle dit qu'elle ne sçavoit pas qui il estoit, qu'il luy apportoit tous les jours de quoy vivre, & que sans son assistance elle seroit morte de faim. *Avertissez-le*, dit l'homme d'Azpetia, *que vous sçavez une personne qui luy fournira de l'argent pour toutes les charitez qu'il voudra faire.* La malade ne manqua pas d'en avertir Ignace, & de luy dire le logis, le nom, & le païs de cét homme, selon l'ordre qu'elle en avoit. Le seul mot d'Azpetia fit trembler Ignace, qui ne craignoit rien tant que de rencontrer des personnes de son païs : d'ailleurs il fut mortifié d'estre découvert ; si bien que sans s'expliquer avec la malade, *Ma sœur*, luy dit-il, *je vous ay secouruë jusques à presẽt, selon mon pouvoir; la Providence vous assistera dans la sui-*

te par une autre voye : aprés quoy il s'en alla, & ne revint plus.

Cependant le Grand - Vicaire fit de nouvelles informations d'Ignace & de ses disciples, ou excité par des gens mal intentionnez, ou s'imaginant de luy-mesme que des écoliers peu habiles estoient capables de faire des heresies dans leurs catechismes, & que de jeunes hommes pouvoient se relascher à toute heure, quelque probité qu'ils eussent. Il trouva encore leur doctrine saine, & leur vie irreprochable : mais il arriva une chose qui luy donna de mauvaises impressions de leur conduite, & qui l'aigrit mesme contre eux.

Parmi les personnes qui suivoient Ignace, il y avoit deux femmes de qualité ; la mere & la fille, l'une & l'autre veuve. La mere se nommoit Marie de Vado, & la fille Louïse Velasquez. Elles avoient esté fort du monde toutes deux, particuliérement la fille, que sa jeunesse & sa beauté faisoient rechercher davantage. Dés les premiers jours de leur conversion, elles resolurent d'entreprendre quelque chose d'extraordinaire pour l'amour de Dieu. Comme les femmes sont extrémes en tout, &

que les Eſpagnoles ſont plus ardentes que les autres, elles s'imaginerent que rien ne ſeroit plus beau, ni plus édifiant, que de s'habiller en gueuſes, d'aller par toute l'Eſpagne mendiant leur pain, de viſiter tous les hoſpitaux, & d'y ſervir les malades.

Elles ne voulurent pas néanmoins partir ſans conſulter là-deſſus Ignace, qui leur tenoit lieu de Directeur. Il les traita de folles, & leur déclara que ſans une inſpiration évidente du Saint Eſprit, on ne pouvoit pas prendre raiſonnablement ces voyes écartées, pour s'avancer dans la perfection chreſtienne; que la ſainteté ne conſiſtoit pas à courir; que des femmes qui n'eſtoient pas trop en ſeûreté chez elles, avoient tout à craindre d'une vie errante; qu'il y avoit dans Alcala des hoſpitaux où elles pouvoient exercer leur charité; qu'eſtant riches, elles devoient s'occuper à ſoulager les neceſſiteux, & non pas s'amuſer à les contrefaire par une gueuſerie affectée; enfin qu'il falloit qu'elles renonçaſſent tout-à-fait au monde, ou qu'elles y veſcuſſent en perſonnes de bon ſens, réglant leur vertu ſur leur état, & ne voulant eſtre ſain-

tes que de la maniere dont Dieu vouloit qu'elles le fussent.

Les dévotes de profession ne croyent pas toûjours conseil, ou ne déferent pas en tout aux lumieres de leurs directeurs, quand ils ne donnent pas dans leur sens. Celles-cy à la verité quitterent la pensée de courir toutes les provinces, mais elles ne purent s'empescher de faire à leur mode le pelerinage de nostre-Dame de Guadeloupe, & celuy du saint Suaire de Jaën. Ce sont deux dévotions tres-celebres en Espagne, l'une dans la nouvelle Castille, & l'autre dans l'Andalousie.

Il est accusè tout de nouveau, & mis en prison.

Elles partirent donc secretement, sans dire rien à Ignace, vestuës en pelerines penitentes, & elles firent tout le chemin à pied demandant l'aumosne. Dés que la chose se sceût, tout le monde s'en prit à Ignace, & entre autres le docteur Cirol, qui estoit ami particulier de ces Dames. Il se plaignit de ce qu'on souffroit qu'un homme sans science, sans caractere se meslast de direction; & il dit hautement qu'un Directeur qui faisoit faire des folies, méritoit bien d'estre enfermé. Comme le docteur avoit du credit auprés du cardinal Ximénez,

menez, qui luy avoit donné la premiere chaire de Theologie dans la nouvelle Université d'Alcala, il n'eût pas de peine à persuader le Grand-Vicaire. On arreste Ignace, & on le mene publiquement en prison.

Dom François de Borgia, fils du Duc de Gandie, & qui n'avoit alors que dix-sept ans, passoit par la ruë avec un train magnifique. La modestie & la douceur d'Ignace parmi les huées du peuple, fraperent le jeune Seigneur, & luy donnerent des sentimens qu'il ne put comprendre luy-mesme que dans la suite. Il est probable que le Ciel qui destinoit Borgia à estre un jour des enfans d'Ignace, le luy fit voir exprés en cette rencontre, & que cette veüë fut la premiere semence de sa vocation.

La nouvelle de l'emprisonnement d'Ignace ne fut pas plûtost répanduë par la ville, qu'on courut à luy de tous costez. Il parloit de Dieu, selon sa coustume, aux gens qui le venoient voir, & il en parloit avec plus de liberté que jamais. Georges Naver, qui estoit le premier professeur de l'Ecriture sainte dans l'Université d'Alcala, & qui passoit pour un homme de grand sens, fut

un jour ſi charmé des diſcours d'Ignace, qu'il en oublia l'heure de ſa leçon. Eſtant allé enſuite à la chaſſe, & ayant rencontré ſes écoliers qui l'attendoient, *I'ay veû Paul dans la priſon*, leur dit-il tout hors de luy-meſme.

Quelques Dames de qualité, qui ſçavoient l'innocence du priſonnier, luy envoyerent offrir leur faveur pour le faire ſortir de priſon. Les plus conſiderables furent Thereſe Henriquez, mere du Duc de Maqueda, Eleonor Maſcaregnas, alors Dame d'honneur de l'Imperatrice, & depuis gouvernante du Prince d'Eſpagne Philippe II. L'une & l'autre eſtoient de ces femmes vertueuſes que le monde ne gaſte point, & qui trouvent le ſecret de ſe ſanctifier à la Cour. Elles ne luy avoient jamais parlé qu'une fois, & ce ſeul entretien leur avoit fait concevoir que c'eſtoit un tres-ſaint homme.

Il n'accepta point leurs offres, & ne voulut pas meſme prendre d'Avocat, ſoit qu'il ſe confiaſt en la bonté de ſa cauſe, ou qu'il cruſt devoir s'abandonner à la Providence, pour ne pas perdre, par ſa faute, une ſi belle occaſion de participer aux ignominies de la Croix;

Du reste, il ne demandoit pas mieux que d'estre redressé par les Superieurs Ecclesiastiques, au cas qu'il se fust égaré en quelque chose, & il déclaroit qu'il estoit prest de leur obéïr aveuglement.

Il y avoit dix-sept jours qu'Ignace estoit prisonnier, lors que le Grand-Vicaire vint dans la prison pour l'examiner. Tout le fort de l'examen fut sur les dames pelerines. Ignace avoüa qu'il les connoissoit; mais il asseûra en même temps, que bien loin de leur conseiller l'équipée qu'elles avoient faite, il les en avoit détournées autant qu'il avoit pû. *C'est néanmoins pour cela uniquement qu'on vous a mis en prison*, dit le Grand-Vicaire.

Tandis qu'on faisoit des perquisitions pour sçavoir la verité, & qu'on informoit tout de nouveau de la vie d'Ignace, les Dames revinrent aprés quarante-deux jours de courses. Estant interrogées juridiquement, elles confirmerent ce qu'Ignace avoit dit, & on les crût sur leur parole dans une affaire où elles se condamnoient elles-mesmes; de-sorte qu'il fut justifié entierement de ce costé-là. On ne trouva rien d'ailleurs qui

gi, & justifié. puſt le charger ; ainſi il fut abſous, & élargi par une ſentence publique, le premier de Juin de l'année 1527. Cette ſentence pourtant contenoit deux chefs peu favorables ; que luy & ſes compagnons prendroient l'habillement ordinaire des écoliers ; que n'eſtant pas Theologiens, ils s'abſtiendroient d'expliquer au peuple les myſteres de la Religion, juſqu'à ce qu'ils euſſent étudié quatre ans en Theologie, & que le Grand-Vicaire leur défendoit ces ſortes d'inſtructions Chreſtiennes, ſous peine d'excommunication & d'exil.

Pour ce qui regardoit l'habillement, Ignace répondit qu'eſtans pauvres ils ne pouvoient pas obéïr, ſi on ne leur en donnoit le moyen ; & pour la défenſe d'inſtruire le peuple, il ne ſe déclara point, parce qu'il douta ſi elle eſtoit legitime. Le fondement de ſon doute fut que les catechiſmes qu'ils faiſoient, ne demandoient pas une profonde connoiſſance des myſteres, & qu'en ne les faiſant pas, ils manqueroient peut-eſtre à leur vocation. Pour s'éclaircir là-deſſus, & prendre ſur tout le reſte des meſures aſſeûrées, il réſolut d'aller trouver l'Archeveſque de Tolede, qui eſtoit à Valladolid.

Le Grand-Vicaire le fit habiller luy & ses disciples à la maniere des écoliers ; mais il luy dit assez durement qu'ils ne se feroient point tant d'affaires, si leurs discours tenoient moins de la nouveauté. *Je ne pensois pas*, repartit Ignace avec un air grave & modeste, *que ce fust une nouveauté parmi les Chrestiens, d'y parler de* JESUS-CHRIST.

Peu de jours avant son départ, en passant par une ruë où le peuple s'estoit assemblé pour voir joüer à la lõgue paulme devant le logis de Lope Mendozze, il demanda l'aumosne à une troupe de gens. Lope ne l'eût pas plûtost apperceû, qu'il s'écria, le montrant au doigt, *Je veux estre buslé, si cét homme ne mérite de l'estre.* On receût le mesme jour la nouvelle de la naissance du Prince d'Espagne Philippe II. & on en fit le soir des feux de joye par toute la ville. Lope estant monté au haut de sa maison pour faire tirer de petites piéces d'artillerie, une étincelle tomba sur un tas de poudre à canon, dont il fut envelopé, & buslé tout vif : comme si Dieu, pour déclarer l'innocence, & venger l'honneur d'Ignace, eust voulu veri-

fier la parole de Lope, par le supplice que luy-mesme s'estoit souhaité.

Ignace fut tres-bien receû de dom Alphonse de Fonseca, Archevesque de Tolede. Ce Prélat ayant entendu ses raisons, & sçachant combien les esprits estoient révoltez contre luy à Alcala, luy conseilla de s'en aller étudier à Salamanque, & l'exhorta fortement à continuer ses fonction de pieté envers le prochain. Il luy promit toute la protection dont luy & ses compagnons pourroient avoir besoin dans la suite, & il leur donna de quoy faire leur voyage.

Ce qu'il fait, & ce qu'il souffre à Salamanque.

Quelque dessein qu'eust Ignace de reprendre ses études quand il seroit un peu en repos, il commença par travailler au salut des ames, dés qu'il fut arrivé à Salamanque, & il le fit avec tant plus de ferveur & de liberté, que sa mission sembloit estre autorisée par l'Archevesque de Tolede. Les fruits de ses travaux Evangeliques parurent d'abord dans la conversion de plusieurs personnes du peuple; & en peu de jours sa réputation se répandit tellement par tout, que les hommes & les femmes les plus considerables de la ville voulurent apprendre de luy les maximes du salut.

Il y eût néanmoins des gens de bien,

qui ne purent souffrir tout ce que faisoit Ignace, ou jaloux secretement des bonnes œuvres à quoy ils n'avoient point de part, ou persuadez qu'en un temps d'erreurs tout devoit estre suspect, ils disoient que c'estoit une chose inoüïe, qu'un simple laïque fist des instructions au peuple, & exerçast presque l'office de pasteur, en dirigeant les consciences.

Les Religieux de Saint Dominique du Monastere de Saint Estienne entrerent dans ces sentimens, & voulurent examiner la chose à fonds, sans avoir pourtant aucune jurisdiction ni aucun ordre pour cela. Ignace se confessoit à un Religieux du Monastere. Ce Religieux l'invita un jour à disner de la part du Sousprieur qui gouvernoit le Convent en l'absence du Prieur, & qui avoit une extreme envie de voir luy-mesme ce que c'estoit que ce nouvel homme apostolique dont on parloit tant. Aprés le disner le Sousprieur accompagné du Confesseur & d'un autre Pere, mena Ignace & son disciple Caliste en une chapelle retirée.

Il prit le premier la parole, & se tournant vers Ignace, *Je me réjoüis fort* dit-

il avec un viſage ouvert, *qu'à l'exemple des Apoſtres, vous alliez de tous coſtez enſeigner aux hommes le chemin du Ciel, & je vous aſſeure que tous nos freres ne s'en réjoüiſſent pas moins que moy. Mais je voudrois bien ſçavoir*, ajouſta-t-il, *quelle capacité vous avez, & à quelles ſciences vous vous eſtes le plus appliqué. Nous ne ſommes pas ſçavans, & nous ne nous piquons pas de l'eſtre*, repondit Ignace; *nous avons meſme aſſez peu étudié. Comment donc vous meſlez-vous du miniſtere de la prédication*, reprit ſechement le Souſprieur? *Nous ne ſommes pas Prédicateurs, & nous ne preſchons pas auſſi*, repartit Ignace: *nous faiſons ſeulement des catechiſmes & des entretiens familiers. Hé de quoy parlez-vous*, dit le Souſprieur? *Nous parlons de la vertu & du vice*, repliqua Ignace, *& nous taſchons de repreſenter le mieux qu'il nous eſt poſſible la beauté de l'une, & la laideur de l'autre. Vrayment vous eſtes plaiſans*, interrompit le Souſprieur, *d'oſer diſcourir des vertus & des vices, ſans eſtre ny Philoſophes, ny Theologiens. Vos connoiſſances ſont ſans doute infuſes*, pourſuivit-il d'un ton moqueur, *puiſqu'elles ne ſont point aquiſes par l'étude; & vous me fa-*

riez plaisir de me dire qu'elles sont les révelations que vous avez euës.

Ignace jugea qu'une telle question ne méritoit pas de réponse. Il se teût, & quelques instances que luy fist le Sousprieur, pour l'obliger à répondre, il se contenta de dire, *C'est assez, mon Pere, ne poussez pas les choses plus loin. Je ne diray rien davantage, que quand les superieurs Ecclesiastiques à qui je dois obeïssance, me commanderont de parler. Je vous feray parler malgré vous*, dit le Sousprieur tout en colere, *& vostre silence ne marque que trop qu'il y a quelque chose de mauvais dans vostre doctrine.* Ensuite regardant Caliste, qui estoit habillé d'une maniére assez bizarre, *Il ne faut que vous voir*, dit-il, *pour juger que vous affectez de vous distinguer en tout, & que les nouveautez vous plaisent.* Ce cōpagnon d'Ignace, en venant à Salamanque, avoit rēcontré un pelerin extremement pauvre, à qui il avoit donné son habit neuf, & dont il avoit pris l'équipage, qui consistoit en une méchante jaquette trop courte pour luy, & un chapeau à grands bords tout usé, ce qui faisoit une figure ridicule. Il avoüa franchement la chose, pour effacer le soupçon que

l'on avoit d'eux. Mais le Sousprieur n'estant pas plus satisfait de la réponse de Caliste que du silence d'Ignace, les fit conduire tous deux dans une cellule, où on les enferma sous la clef.

Trois jours aprés ils furent menez en prison par l'ordre de Frias, Grand-Vicaire de l'Evesque de Salamanque, & ami du Sousprieur des Dominicains. On les mit dans un cachot noir comme des séditieux & des heretiques, & on les attacha ensemble par les pieds avec une grosse chaisne de fer. Ils passerent toute la nuit à chanter des hymnes, & à rendre des actions de graces au Ciel, de ce qu'ils avoient esté jugez dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jesus-Christ.

Au premier bruit de l'emprisonnement d'Ignace, toute la ville se remua, & on courut à sa prison de tous costez, les uns pour voir les prisonniers, les autres pour les secourir. Dom François Mendozze, qui fut depuis Evesque de Burgos, & Cardinal, y estant allé, & plaignant Ignace de sa mauvaise fortune, il luy demanda si sa prison ne luy faisoit point de peine. *Pensez-vous*, repartit Ignace en souriant, *que ce soit si*

grande chose d'estre prisonnier, & d'avoir les fers aux pieds ? Pour moy je vous confesse ingenuëment qu'il n'y a point tant de cachots ni de fers dans Salamanque, que je n'en souhaite davantage pour l'amour de mon Sauveur JESUS-CHRIST.

Il fit presque la mesme réponse à des Religieuses, qui fort attendries sur son sujet, luy écrivirent une lettre pleine de compassion pour luy, & de ressentiment contre ceux qui l'avoient fait arrester. Mais il condamna leur sensibilité naturelle, & les avertit que c'estoit une marque qu'elles ne connoissoient pas les tresors qui sont cachez dans les croix qu'on souffre pour Dieu. Cét avis toucha tellement les Religieuses, qu'elles en demeurerent toutes embrasées du desir des humiliations & des souffrances.

Cependant Frias qui avoit assez le caractére de Figueroa, vint interroger les prisonniers. Ignace luy mit entre les mains le livre de ses Exercices spirituels, & luy dit le logis de ses trois autres disciples, afin qu'on pust les interroger. On les envoya prendre sur le champ, & ils furent mis en un cachot separé, où ils ne pussent avoir aucune

communication avec Ignace ny avec Caliſte.

Le Grand-Vicaire leût luy-meſme le livre des Exercices, & le donna enſuite à lire trois Docteurs, dont l'un ſe nommoit Frias comme luy, l'autre Paravignas, & le troiſiéme Iſidore. Aprés l'avoir bien examiné tous quatre, ils firent venir Ignace devant eux, & luy propoſerent diverſes queſtions, non ſeulement ſur les matieres du livre des Exercices, mais auſſi ſur celles que les Theologiens traitent dans l'Ecole. Ignace leur avoüa qu'il n'eſtoit pas docte : il répondit neanmoins ſi à propos, que les Docteurs en furent ſurpris. L'un d'eux pour l'embaraſſer, luy propoſa une queſtion du droit Canon fort difficile & fort épineuſe. Il repartit qu'il ne ſçavoit pas ce que les Canoniſtes determinoient ſur ce point. Il ne laiſſa pas de dire ce qu'il en penſoit, & il alla droit au but. Ils luy commanderent de leur expliquer le premier precepte du Decalogue, en la maniere qu'il l'expliquoit ordinairement au peuple. Il le fit, mais en homme inſpiré & d'un air qui leur perſuada que le Saint Eſprit parloit par ſa bouche. Ils luy dirent neanmoins

moins encore,qu'ils s'étonnoient, que n'estant pas docte, ainsi qu'il le confessoit luy-mesme, il marquast au commencement de ses Exercices, la difference qu'il y a entre le peché mortel & le peché veniel. A quoy il répondit simplement,qu'ils estoient ses juges;& que s'il avoit avancé quelque chose qui choquast les veritez orthodoxes,c'étoit à eux à le condamner : mais que si sa doctrine sur la distinction du peché mortel & du peché veniel n'avoit rien que de catholique, il les supplioit de vouloir bien l'approuver.

Tandis qu'on examinoit Ignace, les prisonniers rompirent les portes du cachot, & ayant tué, ou lié leurs gardes, se sauverent tous, hors les compagnons d'Ignace, qu'on trouva seuls dans une prison toute ouverte. Cela ne servit pas peu à faire connoistre leur innocence. Enfin, aprés vingt-deux jours de prison, le maistre & les disciples furent citez devant les juges, pour entendre lire leur sentence. On les déclara gens de bien,& d'une doctrine fort saine.On leur permit de parler des choses de Dieu,& d'instruire le peuple tant qu'ils voudroient;mais quoy que la differen-

ce qu'Ignace mettoit entre le peché mortel & le peché veniel fust jugée orthodoxe par les Juges mêmes, on luy défendit de toucher ce point dans ses Catechismes ou dans ses entretiens, jusqu'à ce qu'il eust étudié quatre ans en Theologie.

Il y a icy lieu de s'étonner, que les Seigneurs de Loyola ne parurent point durant toutes ces tempestes, & que depuis la cõversion d'Ignace, personne de sa famille ne pensast à luy. Cela fait croire que comme il avoit soin de cacher par tout son païs & sa naissance, ses parens ne sceurent pas ce qu'il estoit devenu, ou que Dieu permit, pour la perfection de son serviteur, que celuy qui avoit abandonné tout-à fait le monde, fust aussi oublié tout-à-fait du monde.

Ignace, qui ne desiroit sa liberté que pour assister le prochain, ne fut gueres satisfait du dernier article de la sentence, & vit bien que c'estoit un piege que l'on luy tendoit. Il sceut que ses ennemis avoient fait mettre cét article, afin d'avoir lieu de le chicaner, & de luy faire une querelle quand il leur plairoit. Pour éviter ce qu'il prevoyoit

de faſcheux , il prit la reſolution de quitter Salamanque , & meſme de ſortir d'Eſpagne. Il eut en même temps une forte inſpiration d'aller en France, pour continuer , ou plûtoſt pour recommencer ſes études dans l'Univerſité de Paris, qui eſtoit alors la plus celebre de l'Europe.

Il quitte l'Eſpagne pour aller en France.

Comme il reconnut que le peu de progrés qu'il avoit fait dans les lettres à Alcala & à Salamanque , venoit en partie de ce qu'il perdoit beaucoup de temps à chercher de quoy vivre chaque jour, il crût qu'avant que d'entrer dans un Royaume étranger , il pouvoit faire en conſcience un petit fonds qui luy aidaſt à ſubſiſter durant ſes études. Ainſi en paſſant par Barcellonne, il ne fit pas de difficulté d'accepter l'argent & les lettres de change que ſes amis luy offrirent. Il y laiſſa ſes compagnons , qu'il ne vit pas trop diſpoſez à le ſuivre , & il partit ſeul ſur la fin du mois de Decembre , dans le deſſein de les faire venir aprés luy , quand il leur auroit preparé les voyes. Il y avoit peu de ſeureté aux frontieres des deux Royaumes, où les gens de guerre exerçoient tous les jours des violen-

ces & des cruautez contre les passans. D'ailleurs l'hyver estoit rude, & la neige qui couvroit toute la campagne, rendoit les chemins tres-difficiles. Il fit pourtant son voyage sans nulle mauvaise rencontre, & il arriva à Paris en bonne santé, au commencement de Fevrier, l'an 1528.

Le premier soin qu'eût Ignace en arrivant, fut de se remettre à l'étude. Il se logea dans l'Université avec des écoliers Espagnols; & pour mieux posseder la langue Latine, il reprit les humanitez au College de Montaigu. Comme il n'aimoit pas l'argent, & qu'il estoit bien-aise de n'en point garder par un principe de pauvreté Evangelique, il confia tout ce qu'il en avoit à un de ses compagnons de chambre. Mais ce compagnon ne fut pas fidelle: il dissipe une partie du dépost, & s'enfuit avec le reste. Ignace, qui n'avoit aucune ressource, fut contraint de se retirer à S. Jacques de l'Hospital, où les Espagnols estoient receus, & dont Charlemagne fit la premiere fondation pour les Pelerins de Saint Jacques, aprés avoir affranchy l'Espagne de la domination des Sarasins.

Il n'avoit que le couvert à l'Hospital, & il falloit que pour vivre, il mendiast son pain de porte en porte. Ce changement nuisit fort à ses études, car il perdoit beaucoup de temps à chercher des aumônes par la ville, & demeurant loin de Montaigu, il ne pouvoit pas se rendre exactement aux heures de la classe. Il eust bien voulu servir un des Professeurs du College ; mais quelques diligences qu'il fist, il ne pût jamais obtenir une place de valet.

Sa misere ne l'empéchoit pas d'exciter à la vertu des gens de sa connoissance,& ses parens firent de fortes impressions sur l'esprit de trois Espagnols, dont l'un se nommoit Jean de Castro, l'autre Peralta, & le dernier Amador. Ayant fait tous trois les Exercices spirituels,ils vendirent d'eux-mêmes leurs meubles, & en donnerent l'argent aux pauvres; aprés quoy s'estant retirez auprés d'Ignace à S. Jacques de l'Hospital,ils vécurent, comme luy, d'aumônes.

Les amis de ces jeunes hommes blâmerent leur conduite, & leur dirent à eux-mémes que leur devotion les faisoit passer pour fous dans la ville. Mais

voyant qu'ils ne gagnoient rien par là, ils eurent recours à la force, & entrerent un jour dans l'Hospital avec des gens armez, qui en tirerent les trois Espagnols malgré eux.

Il est deferé à l'Inquisiteur. Toute cette affaire fit un grand éclat. On accusa Ignace de cacher de mauvais desseins sous un masque de pieté ; & deux celebres Docteurs, Pierre Ortiz Espagnol, Jacques Govea Portugais, qui connoissoient particulierement Castro, Peralta, & Amador, dirent si haut qu'il falloit se défier d'un homme qui seduisoit la jeunesse, qu'on le défera à l'Inquisiteur Matthieu Oti, Religieux de l'Ordre de Saint Dominique, & Prieur du grand Convent de la ruë S. Jacques.

Car quoy que le tribunal de l'Inquisition n'ait jamais esté estably en France de la maniere qu'il l'est en Espagne & en Italie, il y a eu parmy nous durant plusieurs années des Inquisiteurs deleguez du Pape, pour y conserver la pureté de la Foy, & tenir les peuples dans l'obeïssance de l'Eglise. Douze ans aprés la mort de Saint Dominique, qui fut le premier Inquisiteur general commis par Innocent III. & par Hono-

ré III. contre les heretiques Albigeois, Gregoire IX. nomma deux Religieux du même Ordre, l'an 1233. pour exercer le même employ ; & cette commission Apostolique ne se perpetua pas seulement dans le Convent de Toulouze, elle s'étendit encore à plusieurs autres Monasteres du Royaume. Un des Commissaires nommez en la cause des Templiers, estoit Inquisiteur General en France : un des Censeurs de la doctrine de Jean Petit Docteur de l'Université de Paris, l'estoit aussi. Et l'histoire de la Pucelle d'Orleans nous apprend, que l'an 1430. Jean Magistri vice-gerent de Jean Graverant Inquisiteur de la Foy, fut un de ses juges ; que trente-cinq ans aprés Jean Brehal Inquisiteur luy-mesme la declara innocente avec des Prelats deputez du Pape Calliste. Depuis ce temps-là jusqu'au regne de François I. il ne paroist pas qu'il y ait eû en France de ces sortes d'Inquisiteurs, soit que les Papes ne les jugeassent pas necessaires dans un siecle où les erreurs estoient comme éteintes ; soit que les Princes qui regnoient, plus jaloux de l'autorité royale que leurs predecesseurs, ne voulussent point

ſouffrir ce qui ſembloit choquer les libertez de l'Egliſe Gallicane.

Il aſſiſte celuy qui la volé.

Matthieu Ori, qui avoit receu du Pape Clement VII. la qualité d'Inquiſiteur, à l'occaſion des hereſies d'Allemagne, & qui eſtoit un homme zelé, voulut voir Ignace, & juger luy-méme de ſa doctrine. Il le fit chercher, mais Ignace ne ſe trouva point. Lors que les trois jeunes Eſpagnols furent enlevez de l'Hoſpital, il receut des lettres qui luy apprirent que celuy qui l'avoit volé, eſtoit tombé malade à Rouën, en retournant en Eſpagne. Le voleur écrivoit luy-meſme, que tout luy manquoit dans un païs où il n'avoit aucune habitude; & que ſans un prompt ſecours, il alloit perir malheureuſement. Ignace ne delibera pas ſur ce qu'il devoit faire. Il partit au méme moment, eſperant ſervir, & conſoler au moins le malade, s'il ne pouvoit l'aſſiſter d'ailleurs. L'ardeur qu'il avoit le fit partir ſans manger, & luy perſuada qu'il iroit plus vîte, s'il marchoit pieds nus. A peine fut-il en chemin, qu'il ſe ſentit le cœur triſte, & le corps peſant. Il ſe traîna neanmoins juſques au Bourg d'Argenteüil, tout honteux de ſa laſſitude, &

ſe reprochant ſa laſcheté à chaque pas qu'il faiſoit. Dés qu'il eût gagné le haut de la montagne, ſa triſteſſe & ſa peſanteur ſe diſſiperét. Il fut comblé de joyes ſpirituelles ; & ſans prendre nulle nourriture, il pourſuit ſon chemin avec tant de vigueur, & tant d'allegreſſe, qu'il luy ſembloit qu'il volaſt. Il eſtoit ſeulement contraint de s'arreſter quelquefois, pour ſoupirer à ſon aiſe, & donner un peu de liberté aux flammes d'amour dont ſon cœur bruſloit. Il arrive enfin à Roüen ; & ayant trouvé le malade, il l'embraſſe, il le conſole, il le ſert, il luy cherche des aumônes de tous coſtez, & le remet en eſtat de continuer ſon voyage. Il luy procucure méme une place dans un navire marchand qui devoit aller en Eſpagne, & luy donne des lettres de recommandation pour Barcellonne. C'eſt ainſi que les Saints ſe vengent.

Sur ces entrefaites, Ignace receut nouvelle d'un de ſes amis de Paris à qui il avoit confié le deſſein de ſon voyage, que l'Inquiſiteur le faiſoit chercher, & que ſon abſence le rendoit ſuſpect. Cét avis le fit revenir en diligence. Il alla d'abord ſe preſenter au Prieur

des Jacobins : mais le Prieur qui avoit fait des perquisitions tres-exactes, & qui n'avoit rien découvert ny contre sa doctrine, ny contre ses mœurs, le renvoya sans luy rien dire de fascheux.

Cependant Ignace souffroit beaucoup dans une ville où les pauvres, qui sont estrangers, ont moins de part aux charitez que les autres, & où les Espagnols n'estoient pas aimez, quoy que la paix de Cambray eust reconcilié les deux nations. La necessité l'obligea de suivre le conseil d'un saint Religieux, & d'aller en Flandre durant les vacances, pour tirer quelque subsistence des Marchands Espagnols qui trafiquoient à Anvers & à Bruxelles.

La premiere fois qu'il fit ce voyage, en passant par Bruges, il demanda l'aumosne à Louïs Vives. Ce sçavant homme, qui n'estoit pas de ceux que la science enfle, & qui avoit une charité édifiante, fit manger Ignace à sa table, sans autre motif que de regaler un pauvre. Quand il l'eût entendu parler des veritez de la Foy, & des secrets de la vie interieure, il admira la sagesse surnaturelle qui paroissoit en ses discours, &

dit,par une eſpece d'inſpiration,*Cét homme eſt un Saint, & je ſuis bien trompé s'il ne fonde quelque jour un Ordre Religieux.*

Ces ſecours de Flandre le firent vivre deux années : aprés quoy,pour n'étre pas importun aux mêmes gens,il alla chercher des aumônes en Angleterre auprés de quelques autres Eſpagnols qui eſtoient à Londres. Mais il ne continua pas ces voyages les années ſuivantes : car outre que les Marchands Eſpagnols qui demeuroient aux Païs-bas ayant connu ſa vertu , luy firent tenir à Paris ce qu'ils vouloient luy donner, il receut un nouveau ſecours de ſes amis de Barcellonne.

Un homme de Biſcaye qui demeuroit à Paris,& qui ſe nommoit Jean Madera,découvrit je ne ſçay comment qui eſtoit Ignace , & fut tres-ſcandaliſé de toutes les courſes que ſa pauvreté l'avoit obligé de faire. L'ayant pris un jour en particulier,il luy repreſẽta qu'un genre de vie comme le ſien deshonoroit une maiſon auſſi illuſtre que celle de Loyola ; & il tâcha de luy perſuader, que quand on avoit un beau nom , & des parens riches , on ne pouvoit vivre d'aumônes ſans offenſer Dieu.

Quoy qu'Ignace n'euſt aucun ſcrupule là-deſſus, il s'aviſa de conſulter la Sorbonne, pour s'aſſeurer davantage, ou plûtoſt pour détromper Madera, & il conceût le cas en ces termes. *Si un Gentil-homme, qui ayant renoncé au monde pour ſuivre* JESUS-CHRIST, *alloit chercher des aumoſnes en divers païs, devoit craindre de bleſſer ſa conſcience.* Les Docteurs auſquels il propoſa le cas par écrit, répondirent tous par écrit, *Qu'il n'y avoit en cela ny peché, ny ombre de peché.* Il fit voir à Madera la réponſe des Docteurs, non pas tant pour juſtifier ſa conduite, que pour défendre l'honneur de la pauvreté volontaire qui a eſté ennoblie par JESUS-CHRIST.

Ainſi eſtant en repos du coſté du vivre & du coſté de la conſcience, il commença à faire de grands progrés dans les lettres. Aprés avoir étudié les Humanitez prés de dix-huit mois au College de Montaigu, il fit ſon cours de Philoſophie au College de Sainte Barbe. L'étude eſtoit ſon occupation principale ; & il s'y attachoit d'autant plus, qu'il connoiſſoit davantage les deſſeins de Dieu ſur luy. C'eſt dans cette veuë que durant ſa Philoſophie il ne voulut

pas

pas donner les Exercices ſpirituels à plusieurs persõnes de la ville, ny s'engager dans d'autres bonnes œuvres de longue haleine qui l'auroient diſtrait. Il s'abſtint même de parler des choſes du Ciel avec ſes compagnons de chambre aux heures de l'étude, s'eſtant une fois apperceû, que s'il entamoit un diſcours de pieté à ces heures-là, il ne pouvoit plus ſe retenir, ny reprendre d'autres penſées que long-temps aprés.

Il n'omettoit pas neanmoins un ſeul jour de ſe rendre compte à luy-meſme des plus ſecrets mouvemens de ſon cœur; & pour dompter de plus en plus ſes inclinations naturelles, il faiſoit regulierement cét examen particulier dont la pratique eſt marquée dans le livre des Exercices ſpirituels.

Mais quoy que l'amour de la ſcience l'empeſchaſt de ſe communiquer au dehors, & qu'il gardaſt les meſures que je viens de dire, il ne laiſſoit pas, dans les occaſions, & aux heures libres, d'entretenir les écoliers de la vanité du monde, de l'horreur du peché, & des peines de l'Enfer.

Il porte les Ecoliers à la vertu; & ce qui luy en arrive.

Quelques-uns touchez de ſes entretiens rompirent de mauvais commerces,

& tous prirent une conduite si Chrétienne, qu'ils s'approchoient des Sacremens les Dimanches & les Festes. Comme on faisoit ces jours-là des disputes particulieres au College de Sainte Barbe, pour exercer les jeunes Philosophes, le Professeur, qui se nommoit Jean Pegna, reconnut bien-tost que ses écoliers estoient plus assidus à l'Eglise qu'à la classe. Il se plaignit fort d'Ignace; & voyant que la devotion faisoit negliger de jour en jour la Philosophie, il s'emporta contre luy, jusqu'à le traiter de perturbateur du College. Mais ce qui l'irrita davantage, c'est que plusieurs quitterent tout-à-fait leur cours pour se faire Religieux.

Ce Professeur qui ne trouvoit pas son compte à tout cela, & qui cherchoit un peu plus son interest que le salut de ses écoliers, demanda justice de ce desordre pretendu au Principal du College, en luy declarant que les avis qu'on avoit donné à Ignace, ne servoient de rien; que le mal croissoit tous les jours; & que la mauvaise conduite d'un écolier, qui troubloit l'ordre du College, meritoit une punition exemplaire.

Le Docteur Govea estoit Principal de Sainte Barbe : il avoit de l'aigreur contre Ignace, à cause de l'affaire des trois Espagnols, & particulierement de ce qu'Amador, auquel il s'interessoit davantage, vouloit embrasser la pauvreté Religieuse avant la fin de ses études. Ainsi se laissant prevenir par Pegna, sans examiner bien la chose, il resolut de le faire chastier publiquement. On avoit coustume en ce temps-là, pour punir les écoliers scandaleux, & qui débauchoient leurs compagnons, d'assembler tout le College dans une salle au son de la cloche. Les Regens venoient avec des verges à la main, & frapoient l'un aprés l'autre le coupable en presence des écoliers, & ce chastiment se nommoit la salle.

Le but de Pegna estoit de rendre Ignace en quelque façon infame, pour empescher les enfans d'honneste famille d'avoir aucun commerce avec luy. L'affaire ne pût estre concertée si secretement entre le Professeur & le Principal, qu'Ignace n'en sceust quelque chose par des gens du College qui l'aimoient. La pensée seule d'une punition si honteuse le fit fremir ; mais il

étouffa d'abord ce mouvement naturel, & au lieu de disparoiſtre, comme ses amis luy conseilloient, ou du moins de ne point entrer dans le College ce jour-là, il se presenta de luy-même, fort satisfait d'avoir rencontré une occasion de souffrir pour la justice.

Il luy vint toutesfois en la pensée, que les jeunes gens qu'il avoit mis dans la bonne voye, pourroient eſtre scandaliſez de son humiliation, & quitter en suite leurs saintes pratiques par respect humain ; que ses paroles n'auroient plus de force, & qu'on le fuiroit comme un corrupteur de jeuneſſe : qu'à la verité ce chaſtiment luy seroit utile pour sa perfection particuliere ; mais qu'en voulãt se perfectiõner luy-même, il ne devoit rien faire qui puſt nuire à l'avancement spirituel du prochain. Le zele des ames l'emporta sur l'amour de la Croix. Tandis que tout se preparoit pour l'execution, Ignace alla trouver le Principal qui n'eſtoit pas encore sorty de sa chambre, & suivant l'esprit interieur qui le conduiſoit, il luy expoſa modeſtement ses raisons, en ajouſtant neanmoins, par un sentiment de generoſité Chreſtienne, qu'il ne

craignoit pas de ſouffrir pour la cauſe de JESUS-CHRIST, & que les priſons d'Alcala & de Salamanque l'avoient preparé aux affrons les plus ſanglans.

Govea, ſans luy rien répondre, le prit par la main, & le conduiſit dans la ſalle où tout le monde eſtoit aſſemblé. Mais lors-qu'on attendoit le ſignal pour commencer, il ſe jetta aux pieds d'Ignace, & luy demanda pardon d'avoir crû legerement de faux rapports. Aprés quoy ſe relevant, il dit tout haut, *C'eſt un Saint qui n'a en veuë que le bien des ames, & qui ſouffriroit avec plaiſir les plus infames ſupplices.*

Une ſatisfaction ſolemnelle fit revenir les eſprits, & rendit le nom d'Ignace fameux. Les perſonnes les plus conſiderables de l'Univerſité voulurent le voir, entre autres un Docteur nommé Martial, qui lia une amitié étroite avec luy, & qui en receut tant de lumieres ſur les plus hautes veritez de la Religion, qu'il ſe reconnoiſſoit pour ſon maiſtre, ne doutant pas qu'un écolier de Philoſophie ſi éclairé dans les matieres de la Foy, n'euſt étudié en une autre Ecole qu'en celle des hommes.

Le Professeur Pegna qui avoit excité toute la tempeste, aima beaucoup Ignace depuis, & s'attacha extrémement à cultiver son esprit. Pour cét effet il chargea un pauvre garçon fort capable, nommé Pierre le Févre, de l'exercer en particulier, & de luy repeter les leçons qu'on avoit expliquées en classe. Le Févre estoit Savoyard, & demeuroit au College de Sainte Barbe avec François Xavier jeune Gentilhomme de Navarre, mais peu accommodé, & presque aussi pauvre que le Févre. Ils avoient achevé tous deux leurs cours de Philosophie, & comme ils estoient bons amis, ils logeoient en la même chambre. Ignace se mit avec eux pour la commodité de ses études, & il avança tellement par les soins que le Févre prit, qu'estant au bout de son cours, qui fut de trois ans & six mois, selon l'usage de ce temps-là, il fut receu Maistre és Arts aprés un examen tres-rigoureux, & commença ensuite sa Theologie aux Jacobins.

Il sentit alors croistre en luy le zele des ames; & il connut clairement qu'il estoit choisi de Dieu pour établir une Compagnie d'hommes Apostoliques,

& qu'il devoit choisir luy-méme des compagnons dans l'Université de Paris, car il ne comptoit plus sur ceux qu'il avoit laissez à Barcellonne. Quand il eût esté volé par son compagnon de chambre, il leur fit sçavoir le mauvais estat où ce vol le reduisit, & il leur conseilla d'achever leurs études en Espagne: mais il eût bien-tost nouvelle qu'ils avoient pris d'autres mesures, & qu'ils ne songeoient plus à le suivre. De quatre qu'ils estoient, trois se rejetterent dans le monde, & finirent malheureusement.

Caliste, aprés avoir fait voyage de la Terre Sainte, alla aux Indes orientales, pour s'enrichir, & y mourut pauvre. Artiaga, auquel on promit un Evéché dans l'Amerique, passa les Mers; & lors qu'il commençoit à joüir de l'établissement qu'il estoit allé chercher si loin par un principe d'avarice & d'ambition, il s'empoisonna luy-même sans y penser. Cazéres estant retourné à Ségovie, qui estoit le lieu de sa naissance, & ayant mené une vie assez libertine, embrassa la profession des armes, & courut toute l'Europe en qualité de soldat. Il fut pris pour un espion en

France & en Angleterre, & il eût une fois si cruellement la question, qu'il demeura estropié le reste de ses jours. Le jeune François qui avoit esté Page du Vice-Roy de Navarre, eût plus de conduite & plus de bon-heur que les autres; il se fit Religieux, & vécut doucement dans le Cloistre.

Il choisit de nouveaux Compagnõs.

Le premier sur qui Ignace jetta les yeux pour remplacer ses compagnons infidelles, fut Pierre le Févre dont nous venons de parler. Il trouva en luy des qualitez excellentes, un naturel doux, un esprit solide, beaucoup de prudence & de sçavoir, joint à beaucoup de simplicité & de modestie. Il ne luy découvrit pas neanmoins d'abord le dessein qu'il meditoit. Il se contenta de le porter au bien en general, ou plûtost de seconder les inclinations qui l'y portoient.

Le Févre, tout chaste qu'il estoit, avoit des tentations tres-violentes, & il en patissoit d'autant plus, qu'ayant fait vœu de chasteté dés son bas âge, l'ombre de l'impureté luy faisoit horreur. Il tâchoit de vaincre ces tentations importunes par des jeusnes continuels; mais elles ne cessoient pas pour

cela, ou ſi elles diminuoient un peu, il avoit des ſentimens de vaine gloire, comme s'il euſt vaincu par ſes propres forces, & eſtoit aprés fort tourmenté de ſcrupules. Ne ſçachant un jour de quel coſté ſe tourner, il s'ouvrit à ſon cher Ignace, & luy dit confidemment, qu'il avoit envie de s'aller cacher dans un deſert, où il ne viſt rien qui fiſt impreſſion ſur ſes ſens, & où il puſt matter ſa chair jour & nuit.

Ignace ſe connoiſſoit trop en ſcrupules, pour ne pas voir qu'une reſolution ſi eſtrange eſtoit une tentation nouvelle. Afin de guerir le Févre, & de le gagner en le gueriſſant, il luy fit entendre que les lieux les plus ſolitaires n'eſtoient pas toûjours des aziles contre les ſuggeſtions du malin eſprit ; que Saint Jeroſme avoit retrouvé les Dames de Rome au milieu des deſerts de la Paleſtine, & qu'on ne ſe defaiſoit pas de ſon plus grand ennemy, en fuyant le monde, parce qu'on ſe portoit ſoy-meſme par tout ; d'ailleurs, que les macerations du corps toutes ſeules n'étoient pas des remedes infaillibles contre les mouvemens de la chair, & qu'on avoit veû des hommes extenuez de jeû-

nes, qui ne laissoient pas d'estre sensibles aux attraits de la volupté.

Il s'appliqua ensuite à conduire son ami par les voyes que l'usage qu'il avoit de la vie spirituelle luy fit juger estre les plus seûres. Il luy enseigna donc la pratique de l'examen particulier, si propre à léteindre les inclinations corrompuës qui révoltent la chair contre l'esprit. Il luy prescrivit la methode des actes interieurs de vertu opposez directement à chaque tentation particuliere ; & cette methode consiste à s'humilier, par exemple, dans la veûë de son neant & de ses pechez, quand il vient une pensée de vaine gloire. Pour ce qui regarde les scrupules, il calma si bien la conscience de le Févre, qu'il le mit en estat de faire une confession generale sans aucune peine.

Ayant gueri de la sorte ses infirmitez spirituelles, il le forma peu à peu aux vertus solides par les discours qu'il luy tint, & par les leçons qu'il luy fit de la perfection chrestienne : mais en l'instruïsant il se mesnageoit avec luy, & quelque envie qu'il eust de le faire son premier compagnon, ce ne fut qu'aprés deux années d'épreuves, que l'entrete-

nant un jour des choſes de Dieu, il luy dit, pour le ſonder, qu'il avoit deſſein d'aller au Levant, quand il auroit achevé ſa Theologie, & de s'employer tout-à-fait à la converſion des Infidelles : car le mauvais ſuccés de ſon voyage de Jeruſalem ne l'avoit point rebuté, & il s'imaginoit toûjours que Dieu vouloit ſe ſevir de luy dans la Terre Sainte.

Le Févre qui déliberoit depuis quelque temps ſur la profeſſion qu'il devoit choiſir, prit feu auſſitoſt, & comme ſi le Saint Eſprit l'euſt déterminé au moment, embraſſant Ignace de tout ſon cœur, *Je vous ſuivray*, luy dit-il, *& je vous ſuivray juſques à la mort*. Neanmoins avant que de s'engager tout-à-fait, il voulut faire un voyage en ſon païs. Il eſtoit d'un village qui s'appelle Villaret, & qui eſt du Dioceſe de Genéve. Il avoit gardé les moutons en ſon bas âge ; mais la paſſion qu'il eût d'apprendre la langue Latine, luy fit quitter les exercices de la vie champeſtre. Aprés avoir fait ſes premieres études ſous un maiſtre d'une petite ville voiſine, qui eſtoit un tres-ſaint homme, il fut envoyé à Paris par le conſeil de Dom Georges le Févre ſon pro-

proche parent, & Prieur d'une Chartreuſe de Savoye.

Durant l'abſence de le Févre, Ignace entreprit de gagner Xavier, qui enſeignoit la Philoſophie. Xavier avoit l'eſprit beau, l'humeur agreable, l'ame noble, & les mœurs tres-pures ; mais il eſtoit naturellement un peu vain, & aimoit l'éclat. Comme ſa nobleſſe, la beauté de ſon eſprit, le ſuccés de ſes études luy enfloient le cœur, nonobſtant le mauvais état des affaires de ſa maiſon, il pretendoit s'avancer dans le monde par la voye des dignitez Eccleſiaſtiques, & ſelon la couſtume des ambitieux qui ſe repaiſſent de chimeres, il ſe baſtiſſoit en idée de hautes fortunes ſur les moindres apparences. Ignace comprit qu'un genie du caractere de Xavier eſtant tourné au bien, pourroit faire de grandes choſes pour Dieu, mais qu'il n'eſtoit pas aiſé de le reduire.

En effet, ce fonds de vanité & d'orgueil rendit inutiles les premiers diſcours d'un homme qui ne parloit que du mépris des grandeurs mondaines. On ne l'écouta preſque pas, & on ſe moqua de luy, au lieu de le croire.

Ignace ne se rebuta de rien. Pour s'insinuer peu à peu dans l'esprit du jeune Professeur, il le loüoit de ses talens naturels, se réjoüissoit avec luy de sa reputation, luy applaudissoit en public sur la subtilité de ses réponses, & s'empressoit même à luy chercher des Auditeurs & des Ecoliers.

Il cõvertit diverses personnes.

Mais le zele d'Ignace ne se renferma pas dans le College de Sainte Barbe : il commençoit à parler François, & il ne craignoit plus tant que les œuvres de pieté fissent tort à ses études. On ne sçauroit dire de combien d'expediens il se servit pour la conversion des pecheurs. Un homme de sa connoissance estoit éperdument amoureux d'une femme qui demeuroit dans un village proche de Paris, & il avoit avec elle un mauvais commerce. Ignace employa toutes les raisons divines & humaines pour le guerir d'une passion si honteuse : mais ses remontrances ne firent rien sur un esprit que les plaisirs de la chair avoient aveuglé ; & sans le remede étrange qu'il imagina, le mal estoit incurable.

Ayant appris le chemin que tenoit cét homme pour aller voir la femme qui

estoit la cause de sa perte, il va l'attendre auprés d'un estang que le froid de la saison avoit presque tout glacé. Il se dépouïlle dés qu'il l'apperçoit de loin, & s'estant mis dans l'eau jusqu'au cou, *Où allez-vous, malheureux*, luy crie-t-il, quand il le voit approcher, *où allez-vous ? N'entendez-vous pas la foudre qui gronde sur vostre teste ? Ne voyez-vous pas le glaive de la Justice divine prest à vous frapper ? Hé bien,* poursuivit-il d'une voix terrible, *allez assouvir vostre passion brutale, je souffriray icy pour vous, jusqu'à ce que la colere du Ciel soit appaisée.* L'impudique effrayé de ces paroles, & ravy en mesme-temps de la charité d'Ignace, dont il reconnut la voix, commença à ouvrir les yeux, eût honte de son peché, & retourna sur ses pas dans le dessein de changer tout à-fait de vie.

Ignace usa d'une autre industrie à l'égard d'un Religieux qui estoit Prestre, mais qui des-honoroit sa profession & son caractere par une conduite scandaleuse. Il l'alla trouver un Dimanche matin, se confessa à luy, & sous pretexte de se mettre l'esprit en repos, luy fit une Confession generale. Tandis que le pe-

nitent s'accuſoit de tous ſes anciens deſordres avec une douleur tres-ſenſible, le Confeſſeur ſe reprochoit interieurement ſa vie dereglée, & d'autant plus criminelle, que les pechez d'un Religieux ſont plus énormes que ceux d'un homme du monde.

Il ſe reprochoit auſſi ſa dureté, voyant Ignace fondre en larmes; mais ſon cœur s'amollit enfin, & avant que la confeſſion fuſt achevée, il ſe ſentit luy méme touché d'une veritable penitence. Il communiqua ſa diſpoſition à Ignace, & luy demanda du ſecours pour ſortir de l'abiſme où le libertinage l'avoit jetté. Ignace fit faire à ce Religieux les Exercices ſpirituels, & le remit peu à peu dans le chemin de la perfection.

Eſtant un jour allé voir un honneſte homme pour une affaire de charité, il le trouva qui joüoit au Billart. C'eſtoit un Docteur en Theologie, illuſtre par ſa naiſſance & par ſon ſçavoir, aſſez reglé dans ſes mœurs, mais peu devot, & plus occupé des affaires du ſiécle que de ſon avancement ſpirituel. Le Docteur invita Ignace à jouër : il s'excuſa ſur ce qu'il ne ſçavoit pas le jeu ; mais eſtant preſſé, comme ſa vertu n'a-

voit rien de dur ni de farouche; *Que jouërons-nous*, dit-il agreablement au Docteur? *Il n'appartient pas à un pauvre comme moy, de jouër de l'argent; & il n'y a pas de plaisir à ne jouër rien. Voicy*, ajousta-t-il, *le temperamment qui me vient en l'esprit: si je perds, je vous serviray un mois entier, & feray exactement tout ce que vous me commanderez; & si vous perdez, vous ferez seulement une chose que je vous diray*. Le Docteur qui vouloit se rejouïr, accepta la condition sans hésiter. Ils jouërent, & Ignace gagna, luy qui n'avoit jamais manié de billart. Le Docteur qui reconnut en cela quelque chose d'extraordinaire, & de mysterieux, voulut obeïr à Ignace. Il fit sous sa conduite les Exercices spirituels pendãt un mois, mais il en profita de telle sorte, qu'il devint un homme interieur.

Parmi ceux qu'Ignace avoit engagez dans la pieté, il y en eût un qui se relascha, & qui fut mesme sur le point d'oublier Dieu tout-à-fait. Le Saint n'épargna ni avertissemens ni exhortations pour ranimer la vertu de son Disciple: mais n'ayant pû rien obtenir, il passa trois jours sans boire ni manger, pleurant au pied des Autels, & priant sans

cesse. Son jeusne, ses larmes, ses prieres attirerent la Benediction du Ciel, & rendirent l'esprit de ferveur à celuy pour qui il fit penitence.

Ignace s'occupoit encore aux œuvres de misericorde dans les Hospitaux. Il aida un jour à panser un malade tout couvert d'ulceres, & qui avoit une espece de maladie contagieuse. Comme il le toucha à diverses reprises, il craignit que sa main n'eust pris le mal, & cette crainte le refroidit un peu pour ces sortes de bonnes œuvres : mais ayant reconnu sa foiblesse, il s'en voulut beaucoup de mal, il se fit des reproches fort aigres là-dessus, jusqu'à se dire, en se mettant la main dans la bouche, *puis que tu es si en peine pour une partie, que ne feras-tu point pour tout le corps?* Il surmonta ainsi sa peur, & retourna aux actions de charité avec une ardeur toute nouvelle.

Cependant le Févre revint de Savoye tout disposé à n'avoir plus d'autre pere qu'Ignace, aprés s'estre degagé des liens de la chair & du sang. Quoy-qu'Ignace luy trouvast un esprit meur, & une vertu solide, il voulut l'éprouver encore, & le fortifier par les Exercices spirituels avant que de luy confier

toutes ſes pensées. Le Févre fit ſa retraite au cœur de l'hiver, & hors du College de Sainte Barbe, en une maiſon de la ruë Saint Jacques, où Ignace loüa exprés une chambre. L'ardeur que ſentoit le ſolitaire durant ces méditations, l'obligeoit ſouvent à deſcendre dans une petite cour pour prendre l'air. Il y demeuroit quelquefois des heures entieres, & y paſſoit meſme une partie de la nuit. Il jeuſna ſix jours de ſuite ſans prendre d'autre nourriture que l'Euchariſtie, & il eut continué ſon abſtinence juſqu'où ſes forces euſſent pû aller, ſi Ignace le voyant extremement abbatu, ne luy euſt ordonné de manger.

Le Févre connut pendant ſa retraite que le Ciel l'avoit deſtiné à eſtre compagnon d'Ignace. Auſſi dés qu'il fut retourné au College de Sainte Barbe, il mena une vie ſi ſainte, & ſi édifiante, qu'Ignace ne fit plus de difficulté de s'ouvrir à luy entierement. Il luy declara le grand deſſein qu'il avoit d'aſſembler des ouvriers Evangeliques pour travailler avec eux au ſalut des ames, & deſlors il le regarda comme ſon fils bien-aimé en Jesus-Christ.

D'un autre coſté les complaiſances

& les bons offices d'Ignace avoient rendu Xavier plus docile. Le changement de le Févre luy fit faire des reflexions qu'il n'avoit point encore faites, & l'ébranla fort. Il apprit en mesme temps qui estoit Ignace, & ses discours luy parurent depuis bien plus raisonnables, comme si la splendeur de sa naissance leur eust donné de l'autorité.

Ignace qui observoit tous les mouvemens de Xavier, le voyant un jour disposé à l'écouter le pressa plus vivement que jamais. *Xavier* dit-il, *que sert à l'homme de gagner tout l'univers, & de perdre son ame ? S'il n'y avoit point d'autre vie que la vie presente, ni d'autre gloire que celle du monde, vous auriez raison de ne songer qu'à paroistre, & à vous élever parmi les hommes: mais s'il y a une éternité, comme il y en a une asseûrement, à quoy pensez-vous de borner icy vos desirs, & pourquoy preferez-vous ce qui passe comme un songe à ce qui ne finira jamais? Croyez-moy*, ajousta-t-il, *les vains honneurs de la terre sont trop peu de chose pour un cœur aussi genereux que le vostre. Le seul Royaume du Ciel est digne de vous. Je ne pretens pas éteindre l'ardeur que vous avez pour la gloire, ni vous inspirer de*

bas ſentimens: ſoyez ambitieux, ſoyez magnanime; mais portez voſtre ambition plus haut, & faites paroître la grãdeur de vôtre ame en mépriſant tout ce qui eſt periſſable.

Dans la diſpoſition où eſtoit Xavier, il ne pût tenir contre des raiſons ſi fortes & ſi engageantes. Aprés avoir un peu combatu avec luy-meſme, à la fin il ſe fit diſciple d'Ignace. Sa claſſe ne luy permit pas de faire les Exercices ſpirituels avant les vacances; mais les entretiens d'Ignace & de le Févre luy tinrent lieu de retraite.

Un Eſpagnol de baſſe naiſſance, & d'aſſez méchante vie, nommé Michel Navarre, qui avoit beaucoup d'attachement pour Xavier, ne pût ſouffrir un changement qui rompoit tout leur commerce. Il s'en prit à celuy qui en eſtoit l'auteur, & il crût que la mort d'Ignace luy rendroit ce que ſes diſcours inſinuans luy avoient fait perdre. Réſolu donc de le tuer, il appliqua la nuit une échelle à la feneſtre de ſa chambre: mais lors qu'il montoit, il oüit une voix menaçante, qui luy dit, *Où vas-tu, malheureux, & que veux-tu faire?* Il ſe retira tout tremblant, & reconnut l'horreur de ſon crime.

La conqueſte dont nous venons de parler, & qui couſta ſi cher à Ignace, fut ſuivie d'une autre qui ne luy donna nulle peine. Deux jeunes hommes d'un génie extraordinaire, s'attacherent tout d'un coup à luy. L'un appellé Jacques Laynez, & né à Almazan, dans le Dioceſe de Siguence, eſtoit âgé de vingt & un an au plus; l'autre nommé Alphonſe Salmeron, & qui eſtoit d'auprés de Tolede, n'avoit que dix-huit ans: il ſçavoit neanmoins parfaitement le Grec & l'Hebreu. Ils avoient tous deux fait leur Philoſophie à Alcala, & ils y avoient entendu parler d'Ignace comme d'un Saint. L'envie de le voir, & de ſe mettre ſous ſa conduite, les fit venir à Paris autant que l'amour de la ſcience.

Le hazard voulut, ou plûtoſt la Providence permit que ce fut le premier homme qu'ils rencontrerent en entrant dans la ville. L'air de ſageſſe & de ſainteté qui paroiſſoit ſur ſon viſage, frapa tellement Laynez qui ne l'avoit jamais veû, qu'il ne douta point que ce ne fuſt luy. Ils l'aborderent l'un & l'autre, & ils furent ravis de trouver celuy qu'ils cherchoient. Ignace qui ſem-

bloit eſtre allé au-devant d'eux, les embraſſa comme des Anges envoyez du Ciel,& les receût de bon cœur au nombre de ſes diſciples. Ils paſſerent par l'épreuve des Exercices ſpirituels, & ils ſortirent de leur retraite ſi animez du zele des ames, qu'ils ne reſpiroient que les travaux de la vie Apoſtolique.

Un autre Eſpagnol nommé Nicolas Alphonſe, & ſurnommé Bobabilla du lieu de ſa naiſſance, qui eſt un village proche de Palence dans le royaume de Leon, fut appellé au meſme employ; mais d'une maniere differente. C'eſtoit un pauvre garçon, de tres-bon eſprit, & qui avoit enſeigné la Philoſophie à Valladolid avant que de venir en France. Sa pauvreté l'obligea plus d'une fois d'avoir recours à Ignace, qui avoit de quoy vivre honneſtement par les charitez qu'on luy faiſoit de toutes parts, & qui aſſiſtoit les écoliers neceſſiteux.

Ignace reconnut de rares talens en Bobadilla, & ſe ſouvenant que des pauvres avoient eſté choiſis du fils de Dieu pour publier l'Evangile, il crût que celuy-là ſeroit un bon ouvrier Evange-

lique. Il l'attira peu à peu par les diſcours ſpirituels qu'il luy tenoit avant que de luy donner l'aumoſne ; & l'ayant éprouvé dans la retraite comme les autres, il le fit ſon cinquiéme compagnon.

Le ſixiéme fut un Gentilhomme Portugais, appellé Simon Rodriguez d'Azevedo, tres-bien fait, & tres-ingenieux. Dieu le prévint dés ſon enfance, par le don d'une pureté Angelique ; & ſon pere, au lit de la mort, le voyant entre les bras de ſa mere, *Cét enfant*, dit-il, *rendra un jour de grands ſervices à la Religion.*

Rodriguez étudioit à Paris depuis quelques années, & eſtoit entretenu dans ſes études par le Roy de Portugal. Il connoiſſoit Ignace avant que Laynez, Salmeron & Bobadilla le connuſſent ; mais il ne ſe mit ſous ſa direction qu'aprés eux. Il avoit eû de tout temps je ne ſçay quelle ardeur pour la converſion des infidelles, & il ſouhaitoit faire un voyage à la Terre Sainte. Ignace qui remarqua en luy des mouvemens conformes à ceux qu'il avoit luy-meſme, voulut le gagner ſans ſe découvrir. Mais voyant que la penſée du voya-

ge de Jerusalem l'empeschoit de s'engager, il luy déclara ce qu'il avoit déclaré à le Févre, & au mesme instant Rodriguez se livre aveuglément à Ignace.

Quoy-que le choix de ces six personnes fust fort heureux, & promist quelque chose d'extraordinaire, Ignace jugea que s'ils ne se proposoient tous le mesme but, ils ne feroient rien. D'ailleurs rappellant en sa memoire l'inconstance de ses premiers compagnons, & faisant reflexion sur la legereté de l'esprit humain, il se persuada que quelque bonnes que fussent les volontez de ses disciples nouveaux, il estoit necessaire de les fixer par des engagemens indispensables.

Il propose à ses Compagnons le dessein qu'il a de travailler au salut des ames.

C'est pourquoy les ayant assemblez un jour aprés leur avoir fait faire à chacun des priéres & des jeusnes, pour connoistre ce que Dieu demandoit d'eux, il leur dit que son dessein estoit d'imiter Nostre Seigneur JESUS-CHRIST le plus parfaitement qu'il pourroit; que ce Dieu homme n'avoit eû en veuë dans tout le cours de sa vie, que la rédemption des hommes; que pour le suivre de prés, il prétendoit travailler à sa propre

pre perfection & au ſalut du prochain; qu'il n'ignoroit pas que la ſolitude avoit quelque choſe de plus doux, mais que tout devoit ceder aux intereſts de la gloire de Dieu ; qu'au reſte , en perdant un peu de repos , on gagnoit une infinité de graces & de merites, & qu'aprés tout, il n'importoit pas qu'on gagnaſt,ou qu'on perdiſt,pourveu qu'on ſauvaſt des ames ; que les Apoſtres avoient vécu de la ſorte, à l'exemple de leur Maiſtre , & que ce genre de vie eſtoit ſans difficulté le plus noble & le plus parfait.

Il ajouſta qu'ayant conſideré tous les païs où l'on pouvoit procurer la gloire de Dieu & le ſalut du prochain, il n'en voyoit point qui offriſt une plus riche moiſſon , ny qui fuſt plus abandonné , & qui meritaſt moins de l'eſtre que la Paleſtine ; qu'eſtant ſur les lieux, il n'avoit pû voir ſans douleur cette terre où Noſtre-Seigneur a racheté le genre humain , devenuë eſclave des infidelles ; qu'il bruſloit d'envie d'y retourner,& qu'il s'eſtimeroit tres-heureux de verſer ſon ſang pour la Foy , dans une contrée qui avoit eſté ſanctifiée par celuy d'un Dieu. Il diſoit cela avec tant

d'ardeur, que ſon viſage en eſtoit tout enflammé. Il finit par dire, qu'en attendant un temps propre pour l'exécution de ſon deſſein, il vouloit s'obliger par un vœu exprés, & à faire le voyage de Jeruſalem, & à renoncer entierement aux choſes du monde.

A peine eût-il achevé de parler, que tous déclarerent d'un commun accord, qu'ils avoient les meſmes pensées & les meſmes intentions que luy, ſoit que ſon diſcours les euſt perſuadez, ou qu'ils fuſſent tous en meſme temps inſpirez de Dieu. Aprés quoy le reconnoiſſant pour leur pere, & s'embraſſant tendrement les uns les autres, ils ſe promirent de ne ſe quitter jamais.

Avant que de ſortir du lieu où ils s'eſtoient aſſemblez, il leur vint un doute, ſi au cas qu'ils ne puſſent paſſer en la Terre Sainte, ils porteroient l'Evangile ailleurs. La choſe ayant eſté examinée, ils convinrent, ſelon l'avis qu'ouvrit Ignace, que ſi s'eſtant rendus à Veniſe, il ne ſe preſentoit aucune commodité pour leur embarquement dans l'eſpace d'une année, ils ſe tiendroient quittes de leur vœu à l'égard de la Paleſtine; mais qu'ils iroient offrir leurs

ſervices au Vicaire de JESUS-CHRIST, pour aller en quel païs de la terre il luy plairoit de les envoyer.

Cependant parce que la pluſpart d'entre eux n'avoient pas achevé leur Theologie, Ignace fut d'avis qu'ils ne précipitaſſent rien ; car il eſtoit perſuadé que les grandes entrepriſes devoient eſtre établies ſur des fondemens ſolides, & qu'il y auroit de la temerité à s'engager dans le miniſtere Evangelique, ſans une exacte connoiſſance de la Religion.

Néanmoins afin que chacun priſt bien ſes meſures, il jugea à propos de marquer un temps certain pour le reſte de leurs études, & il leur donna depuis le mois de juillet de l'année 1534. qui eſtoit le mois courant, juſqu'au 25. de Janvier de l'année 1537. Il jugea auſſi qu'il ne devoit pas laiſſer refroidir leur ferveur, & qu'il eſtoit bon de les obliger au-plûtoſt par le vœu qu'il leur avoit proposé.

Il ne remit donc pas la choſe plus loin qu'au quinziéme d'Aouſt que ſe ſolenniſe la feſte de l'Aſſomption do Nôtre Dame: mais afin que cela ſe fiſt avec toute la dévotion & toute la dignité qui

Ignace & ſes Compagnons font

Leurs premiers vœux à Montmartre.

convenoit à une action de cette nature, il choisit Montmartre pour le lieu de la cerémonie. C'est un Monastere proche de Paris, sur une montagne consacrée par le sang des Martyrs, d'où elle a tiré son nom.

Ils s'y rendirent tous ensemble le jour de la feste. Pierre le Févre, qui avoit receû l'Ordre de prestrise depuis sa retraite, leur dit la Messe, & les communia de sa main en une chapelle sousterraine où l'on croit que l'Apostre de la France Saint Denis fut decapité, & qui est appellée pour cela dans les anciens titres, *la Chapelle du saint martyre.*

Aprés avoir receû le corps de Nostre Seigneur, ils firent tous vœu d'une voix haute & distincte, d'entreprendre, dans le temps prescrit, le voyage de Jerusalem pour la conversion des infidelles du Levant ; de quitter tout ce qu'ils possedoient au monde, hors ce qu'il leur faudroit pour gagner la Terre Sainte ; & au cas qu'ils ne puissent y entrer, ou y demeurer, de s'aller jetter aux pieds du Pape, ainsi qu'ils en estoient convenus. Ils s'obligerét méme à n'exiger rien pour leurs fonctions, non seulement afin d'estre plus libres dans leur mi-

niſtere, mais encore afin de fermer la bouche aux Lutheriens, qui accuſoient les Miniſtres Eccleſiaſtiques de s'enrichir par la diſpenſation des choſes ſaintes.

Au reſte, ce ne fut pas ſans un deſſein particulier de la Providence, que parmi tant de lieux de pieté qui ſont aux environs de Paris, ce nouveau Patriarche choiſit Montmartre pour y jetter les fondemens de ſon Ordre. Le Ciel qui luy en inſpira la penſée, luy fit connoiſtre ſans doute, qu'une Compagnie qui devoit un jour répandre ſõ ſang pour l'honneur de Jesus-Christ, & eſtre perſecutée de toutes les manieres dont l'avoit eſté l'Egliſe, ne devoit prendre ſa naiſſance que dans le ſepulcre des Martyrs.

Ce ne fut pas auſſi ſans myſtere, qu'on prit le jour d'une féte de Noſtre-Dame pour une action ſi importante. Il falloit que la Societé qui devoit porter le nom de Jesus naſquiſt ſous les auſpices de Marie, & que la Reine des Vierges fuſt la Protectrice d'un Ordre qui fait profeſſion d'une pureté Angelique.

Ce pas eſtant fait, Ignace mit tous ſes ſoins à entretenir la ferveur de

ses compagnons, & à les lier ensemble étroitement. Il leur prescrivit à tous les mesmes pratiques de pieté ; de faire certaines méditations & certaines penitences chaque jour ; de tenir entre eux des discours spirituels ; de lire le livre de l'Imitation de JESUS-CHRIST ; d'examiner leur conscience plusieurs fois dans la journée ; de se confesser, & de communier tous les Dimanches & toutes les festes. Mais de peur que leurs dévotions ne nuisissent à leurs études, ou que leurs études ne fissent tort à leurs dévotions, il regla luy-mesme le temps des unes & des autres. De crainte aussi qu'ils ne se relaschassent insensiblement de leur premiere ferveur nonobstant toutes ces precautions, il s'avisa d'un expedient tout nouveau, & qui fut de leur faire renouveller leurs vœux les années suivantes, le mesme jour de l'Assomption, & avec la mesme ceremonie.

S'applique à former ses Compagnons.

Il les exhortoit incessamment à s'aimer, & à vivre en freres ; & parce qu'ils ne demeuroient pas tous en un logis, il les obligeoit de se voir souvent, de s'aller promener ensemble, & de faire mesme quelquefois de petits repas qui liassent leurs cœurs de plus en plus, con-

formément aux agapes des premiers Chreſtiens ; & il ne manquoit pas d'en eſtre, quand ſes occupations du dehors le luy permettoient.

Il y avoit dés ce temps-là dans Paris pluſieurs perſonnes qui ſe ſentoient des nouvelles hereſies. François I. qui vouloit rétablir les Lettres en France, faiſoit venir de tous coſtez des hommes ſçavans. Quelques-uns venus d'Allemagne pour remplir les chaires de Profeſſeurs des lãgues Grecque & Hebraïque, répandirent le Lutheraniſme dans l'Univerſité. La Reine de Navarre qui avoit eſté ſeduite par Rouſſel Eveſque d'Oleron, partiſan ſecret de Luther, favoriſoit les Lutheriens à la Cour, & y faiſoit valoir leurs erreurs. D'un autre coſté les Sacramentaires qui taſchoient de s'introduire dans le Royaume, ſemoient par tout des libelles contre le Saint Sacrement, juſqu'à oſer en afficher aux portes du Louvre ; & Calvin revenu de Bourges, où pendant ſes études de Droit l'Allemand Volmar luy donna les premieres notions du nouvel Evangile, avoit déja publié la doctrine de Luther & celle de Zuingle.

Quoy que le Roy euſt horreur de l'hereſie, comme il fit paroiſtre, & en proteſtant que ſi ſon bras eſtoit infecté de cette peſte, il le couperoit auſſi-toſt, & en condamnant au feu les Auteurs des libelles ſacrileges, les nouveautez ne laiſſerent pas d'avoir cours, & de s'établir peu à peu. L'employ principal d'Ignace eſtoit alors de confirmer les Catholiques dans leur ancienne creance, & de faire connoiſtre la verité aux Heretiques declarez. Il fit revenir bien des gens qui avoient abjuré la Foy, & il les mena à l'Inquiſiteur, pour eſtre reconciliez avec l'Egliſe.

Mais tandis qu'Ignace travailloit à étouffer dans Paris les erreurs naiſſantes, il n'oublioit pas ſes enfans en Jesus-Christ : il les offroit tous les jours à Dieu, & s'offroit luy-même en ſacrifice pour eux.

Il avoit couſtume de ſe retirer dans Noſtre-Dame des Champs, qui eſt preſentement l'Egliſe des Carmelites du fauxbourg S. Jacques ; & il vaquoit là des journées entieres à la contemplation des choſes divines. Il ſe retiroit auſſi quelquefois dans une carriere de Montmartre profonde & obſcure, qui luy repreſentoit ſa caverne de Manréze;

& c'eſt en ce lieu qu'il traitoit ſon corps cruellement.

Ces nouvelles auſteritez ruinerent ſes forces, & augmenterent les douleurs d'eſtomac qui l'avoient repris ; de ſorte qu'il tomba en peu de temps dans une grande langueur, qui ne luy permettoit pas de s'appliquer à aucun exercice ny de pieté ny d'étude. Comme ſa ſanté avoit eſté aſſez mauvaiſe depuis qu'il eſtoit en France, & que les remedes ne le ſoulageoient nullement, les Medecins jugerent que l'air de Paris ne luy valoit rien, & qu'il n'y avoit que ſon air natal qui puſt le remettre. Ses compagnons qui avoient d'autant plus d'inquietude de ſon mal, qu'il s'en ſoucioit moins, ſe joignirent tous enſemble, pour le conjurer de ſuivre l'avis des Medecins ; & ils le preſſerent ſi fort, que quelque peine qu'il euſt à s'éloigner d'eux, il s'y reſolut. Mais d'autres raiſons que celles de ſa ſanté n'aiderent pas peu à le déterminer.

Xavier, Salmeron, & Laynez avoient des affaires domeſtiques, qui les obligeoient d'aller en Eſpagne avant que de renoncer à leurs biens. Il craignit que ce voyage n'ébranlaſt leur vo-

cation, & que tout fervens qu'ils étoient, ils n'euſſét pas la force de reſiſter aux careſſes & aux larmes de leurs familles. Ainſi pour n'expoſer pas la vertu de ces trois jeunes hommes, dont il ſe promettoit de grandes choſes, il crût devoir ſe charger de leurs affaires, & les expedier luy-méme. Il penſa d'ailleurs qu'ayant donné en ſa jeuneſſe tant de mauvais exemples à tout ſon païs, il eſtoit bon de reparer le ſcandale, & de montrer au moins à ſes parens combien par la miſericorde de Dieu il mépriſoit les grandeurs du monde.

Il eſt déferé tout de nouveau à l'Inquiſiteur.

Lors qu'il ſe diſpoſoit à partir, quelques gens mal intentionnez publierent dans la ville qu'Ignace & ſes compagnons avoient bien la mine de tenir un peu des nouveautez d'Allemagne; qu'un genre de vie ſi auſtere marquoit en des jeunes hommes l'enteſtement de l'hereſie; & qu'une liaiſon ſi étroite entre des perſonnes d'un caractere ſi diferent, ne pouvoit venir que d'un eſprit de cabale. Ignace fut averty du bruit qui couroit, & ſceût méme qu'on l'avoit accuſé tout de nouveau devant l'Inquiſiteur Matthieu Ori. L'accuſation principale tomboit ſur le livre des Exercices, où ſes ennemis pretendoient

que tout le venin de ſa doctrine eſtoit renfermé, & qu'ils appelloient le livre myſterieux.

Comme il jugea que la bonne reputation eſtoit neceſſaire aux Predicateurs de l'Evangile, & qu'il craignoit que ſon départ ne fuſt pris pour une fuite, s'il partoit avant que d'eſtre juſtifié, il alla trouver l'Inquiſiteur, & il le pria non ſeulement d'examiner bien l'affaire, mais de prononcer une ſentence dans les formes. *Quand j'eſtois ſeul*, luy dit-il, *je mépriſois ces calomnies; mais maintenant que j'ay des compagnons, & que je ſuis appellé avec eux aux fonctions Evangeliques, je dois avoir ſoin de leur honneur & du mien.*

L'Inquiſiteur qui ſçavoit par ſa propre experience, combien Ignace eſtoit éloigné de l'hereſie, & qui ne trouvoit rien en ſa conduite que de regulier, luy dit qu'il n'avoit pas écouté ſes accuſateurs, tant leurs accuſations avoient peu de fondement & d'apparence. Il deſira neanmoins voir le livre des Exercices, moins pour l'examiner, que pour le lire. Il le leût, & il en fut ſi charmé, qu'il pria Ignace de trouver bon qu'il le tranſcriviſt pour ſon profit particulier, & pour l'avancement ſpirituel des

personnes qu'il conduisoit. Ignace le luy permit : mais ne se contentant pas de ces témoignages qui n'estoient pas autentiques, & voulant laisser à ses disciples une reputation nette, il se rendit un jour chez l'Inquisiteur avec un Notaire & deux ou trois Docteurs de Sorbonne. Il le supplia, en leur presence, de luy donner une attestation par écrit, qui fist foy qu'on l'avoit accusé injustement ; & que le livre des Exercices ne contenoit aucune mauvaise doctrine. L'Inquisiteur n'eût pas de peine à faire ce que desiroit Ignace ; mais il orna son attestation de tant de loüanges qu'Ignace en demeura confus.

Il retourne en son païs.

Rien ne l'empeschant plus de partir, il prit congé de ses compagnons, aprés les avoir exhortez plus d'une fois à la constance, & leur avoir recommandé d'obeïr à Pierre le Févre, qui seul estoit Prestre parmy eux, & qu'ils honoroient tous comme leur aîné. Il convint avec eux, avant son départ, qui fut au commencement de l'année 1535. qu'ayant recouvert sa santé, & terminé ses affaires, il iroit les attendre à Venise, & qu'eux partiroient le 25. de Janvier de l'année 1537. pour l'y

venir joindre. Sa foibleſſe ne luy permit pas de faire ſon voyage à pied. Il le fit ſur un cheval que ſes compagnons luy acheterent : mais à peine eût-il paſſé les Pyrenées , & reſpiré l'air de Guypuſcoa , qu'il ſentit revenir ſes forces.

Eſtant à deux lieuës de Loyola,il fut reconnu par Jean d'Equibar , qui l'y avoit veû autrefois,& qui y avoit beaucoup d'habitude. Cét homme arriva à l'hoſtellerie un peu aprés Ignace , & demanda au maiſtre du logis en arrivant s'il n'avoit perſonne.Le maiſtre dit qu'il n'avoit qu'un Cavalier aſſez mal en ordre, mais qui avoit tres-bon air, & qui à ſon accent paroiſſoit eſtre du païs.Equibar eût la curioſité de le voir. On luy dit que le Cavalier s'eſtoit enfermé dans ſa chambre : il le regarda par les fentes de la porte , & le vit qui prioit Dieu à genoux avec un profond recueïllement. Il ſe le remit auſſi-toſt,& l'ayant bien conſideré , il ne douta pas que ce ne fuſt le frere de Dom Garcie, Seigneur de Loyola:car quoy qu'Ignace fuſt aſſez changé par ſes penitences & par ſes maladies , il avoit des traits ſi marquez,& une phiſionomie ſi parti-

culiere, qu'il estoit aisé à reconnoistre.

Equibar remonta à cheval au mesme instant, pour porter à Loyola une nouvelle si surprenante. Dom Garcie qui avoit oüi dire depuis peu de jours, que son frere Ignace menoit en France une vie tres sainte, fut ravy de le retrouver. Il eût la pensée d'aller au devant de luy avec tout son train, & de luy faire une reception magnifique : mais craignant de l'effaroucher, il se contenta de luy envoyer un Ecclesiastique de grande reputation, pour luy témoigner par avance la joye qu'il avoit de son retour. Ignace receut bien le compliment de son frere, mais il renvoya l'Ecclesiastique qui vouloit l'accompagner ; & au lieu de prendre le chemin de Loyola, il prit par les montagnes celuy de la ville d'Azpetia qui en est fort proche. On y sçavoit déja la venuë d'Ignace, & tout le Clergé s'estoit assemblé pour luy aller rendre ses devoirs en ceremonie : desorte qu'en approchant de la ville, il rencontra la Procession qui le cherchoit. Il s'en sauva comme il pût, & se retira dans l'Hospital de la Magdelaine. Son frere & ses neveus y accou-

rurent, & le conjurerent de venir loger au chasteau, luy disant que c'estoit sa maison, & qu'il y seroit le maistre. Il leur répondit, Que depuis qu'il avoit changé de vie, il ne pensoit point avoir de maison au monde, & qu'il ne vouloit estre que le serviteur des pauvres.

Ne pouvant le retirer de l'Hospital, ils luy envoyerent un beau lit, & les meilleurs plats de leur table : mais bien loin de coucher dans ce lit, il coucha toûjours sur la terre, jusqu'à ce qu'on luy eust donné un lit de pauvre. Neanmoins afin qu'on ne s'imaginast rien qui pust luy estre avantageux, il remuoit & renversoit tous les matins le lit dont il ne se servoit pas. Pour les plats qui venoient tous les jours du chasteau, il en regaloit les malades sans y toucher, & alloit demander son pain par la ville. Il vécut ainsi avec les pauvres, & en pauvre pendant trois mois qu'il demeura à Azpetia, & dans tout ce temps il n'alla voir sa famille qu'une seule fois, encore ne fut-ce que parce que sa belle-sœur l'en supplia à genoux par la Passion de N. Seigneur Jesus-Christ. Il ne parla du-

La vie qu'il mene en son païs.

rant ſa viſite que de la vanité des choſes humaines, & de l'aveuglement des hommes du monde. Comme il ne vint que le ſoir, il coucha au chaſteau; mais il y coucha ſur la dure : il paſſa meſme une partie de la nuit en prieres, & s'en retourna à l'hoſpital de grand matin.

La veuë des lieux où il avoit mené une vie mondaine, luy inſpira la penſée de renouveller ſes anciennes penitences. Il prit un rude cilice, ſe ceignit les reins d'une groſſe chaîne de fer, maltraita ſon corps toutes les nuits avec d'autant plus de rigueur, que ſa ſanté eſtoit rétablie : mais pour n'eſtre pas inutile au prochain, il ſe mit à enſeigner la doctrine Chreſtienne aux enfans.

Dom Garcie qui eſtoit un ſage mondain, & qui regardoit avec les yeux de la chair toutes les actions de ſon frere, ne pouvoit ſouffrir qu'un homme qui portoit le nom de Loyola vécuſt d'une maniere ſi abjecte, & il luy en faiſoit des reproches continuels. Il avoit même du chagrin de le voir éternellement parmy une troupe d'enfans, & d'abord qu'Ignace voulut faire le cate-

chiſme, il taſcha de l'en détourner, par luy dire que perſonne ne viendroit l'entendre. *Quand il ne viendroit qu'un ſeul enfant au Catechiſme*, repartit Ignace, *ce ſeroit pour moy un aſſez grand auditoire.*

Outre cela il preſchoit tous les Dimanches & deux ou trois jours de la ſemaine. Les Egliſes ne pouvant contenir la foule du peuple, il fut obligé de faire ſes Sermons en pleine campagne. Une infinité de gens des autres villes de la Province y accouroient, & pluſieurs montoient ſur les arbres pour le voir.

La premiere fois qu'il preſcha, il dit à ſes Auditeurs, qu'une des raiſons qui l'avoient obligé de revenir aprés une abſence de pluſieurs années, c'eſtoit pour mettre ſa conſcience en repos ſur un peché de ſa jeuneſſe, & pour faire ſatisfaction à une perſonne du païs. La perſonne dont il parloit eſtoit preſente, & il l'avoit remarquée. Il raconta donc, qu'un jour eſtant entré dans un jardin avec des jeunes gens auſſi fous que luy, ils volerent quantité de fruits, & firent beaucoup de degaſt; qu'un pauvre homme fut accuſé du

larcin, mis pour cela en priſon, & condamné à reparer le dommage. Il ajouſta enſuite, elevant la voix : *Que toute l'Aſſemblée ſçache, qu'afin que l'innocent qui a ſouffert l'injuſtice, ait de quoy ſe dédommager, je luy donne deux métairies qui m'appartiennent.* Il l'appella tout haut par ſon nom, & luy demanda pardon publiquement.

Un Prédicateur qui agit de la ſorte, perſuade aiſément. Dés qu'il eût preſché contre le luxe & l'immodeſtie des femmes, on vit diſparoiſtre la richeſſe des habits, les ajuſtemens peu honneſtes, & les nuditez de gorge ſi communes en Eſpagne. Le jour qu'il parla contre le jeu, tous les joüeurs jetterent les cartes & les dez dans la Riviere, ainſi qu'il l'avoit recommandé, & perſonne de la ville n'en mania de plus de trois ans. Ayãt entrepris d'expliquer les dix Commandemens de Dieu durant les dix jours qui ſont entre l'Aſcenſion & la Pentecoſte, pour préparer les fidelles à recevoir le Saint Eſprit, il s'en acquita ſi bien, que le ſecond jour il extermina les blaſphemes & les faux ſermens qui eſtoient fort en uſage dans le païs. Le ſixiéme jour, plu-

ſieurs courtiſanes ſe convertirent. Quelques-unes, par un eſprit de penitence, firent de longs pelerinages à pied, & la plus fameuſe de toutes s'eſtant retirée en un hoſpital, conſacra le reſte de ſes jours au ſervice des malades.

Mais en quoy Ignace réüſſit le plus, fut à reformer les mœurs des Eccleſiaſtiques, qui vivoient dans un étrange libertinage, & dont la pluſpart entretenoient des femmes chez eux. Il leur fit changer de conduite, en leur expoſant la ſainteté de leur profeſſion; & afin que les peines civiles les retinſſent, ſi les principes Chreſtiens ne le faiſoient pas, il engagea les Magiſtrats & les Gouverneurs à faire des loix rigoureuſes contre les preſtres impudiques.

Il fit d'autres bonnes œuvres qui durent encore, & qui dureront juſques à la fin des ſiécles: car il inſtitua une confrairie du Saint Sacrement pour le ſecours des pauvres honteux, & il la fonda d'une partie de ſon bien, à quoy il n'avoit pas encore renoncé. Il introduiſit la couſtume de prier à midy pour ceux qui ſont en peché mortel; & de peur qu'elle ne s'aboliſt avec le temps, il fit une fondation expreſſe en

faveur de celuy qui ſonneroit tous les jours la cloche pour cette priere. Il établit auſſi la priere qu'on nomme communement l'*Angelus*. Il renouvella l'ancienne couſtume du païs, de prier tous les ſoirs pour les morts. Il chargea la maiſon de ſon frere de donner tous les Dimanches, dans la grande Egliſe, douze pains à autant de pauvres, en l'honneur des douze Apoſtres ; enfin il fit dans Azpetia tout ce qu'il voulut. Ce ſont les propres paroles des témoins qui furent oüis aprés ſa mort, pour le procés de ſa canonization, & qui avoient veû de leurs yeux ce qu'ils dépoſoient.

Le nombre de ſes compagnõs s'augmente.

Tandis qu'Ignace travailloit de la ſorte en ſon païs ; ſes compagnons pourſuivoient leurs études à Paris, ſans ſe relaſcher de leurs pratiques de pieté. Ils eſtoient tous animez de ſon eſprit, & le Févre qui les gouvernoit en ſon abſence, avoit ſi bien pris ſes maximes, qu'ils vivoient comme ſi Ignace les euſt gouverné luy-meſme.

Leur nombre s'augmenta alors de trois autres Theologiens, que le Févre trouva propres pour l'œuvre de Dieu, aprés les avoir éprouvez par les Exercices ſpirituels de leur commun Pere.

Le premier fut Claude le Jay, qui estoit d'Anessy, homme d'un genie au dessus du commun, & d'un tres-beau naturel, le second, Jean Codure; & le troisiéme, Pasquier Broüet, tous deux sçavans, & tous deux François, l'un du Diocese d'Ambrun, & l'autre du Diocese d'Amiens.

Ainsi les premiers Peres de la Compagnie de Jesus furent dix en tout: sur quoy un écrivain Calviniste voulant rafiner, a dit follement, que le nombre de dix est surnommé Atlas parmi les Pithagoriciens; & que ce n'est pas sans mystere, que dix hommes ont esté les fondemens d'une Societé qui soûtient le siege de Rome, comme on a crû qu'Atlas soûtenoit le Ciel.

Ces trois derniers firent à Montmartre le vœu dont nous avons parlé, quād les six autres le renouvellerent pour la seconde fois; & tous se liérent tellement ensemble, qu'estant differens & de nation & d'humeur, ils sembloient n'avoir qu'un cœur & qu'une ame.

De si heureuses nouvelles consoloient Ignace de l'absence de ses chers Disciples: mais la reputation où il étoit dans la Biscaye le mortifioit sensible- Il guerit des malades.

ment ; & c'eſt ce qui le fit reſoudre de haſter ſon voyage de Veniſe. Il paſſoit par tout pour un ſaint, & le peuple le croyoit un homme à miracles : c'eſt pourquoy on luy amena une femme tourmentée depuis quatre ans du malin eſprit, & qui avoit tous les ſignes d'une veritable poſſeſſion. Il la renvoya aux exorciſmes de l'Egliſe, diſant qu'il n'eſtoit point Preſtre, & qu'un pecheur comme luy eſtoit bien éloigné d'avoir de l'empire ſur les démons. Mais on le preſſa tant de faire au moins un ſigne de croix ſur la poſſedée, qu'il ne pût s'en défendre, & elle fut delivrée au meſme inſtant.

Peu de jours aprés on luy preſenta une fille furieuſe, & qui faiſoit des contorſions effroyables: tout le monde vouloit qu'elle fuſt auſſi poſſedée. Ignace dit en la voyant, qu'elle ne l'eſtoit pas; que ces mouvemens extraordinaires venoient d'une cauſe naturelle ; & que ſi le Diable y avoit part, ce n'eſtoit qu'en troublant l'imagination de la malade. Il fit un ſigne de Croix ſur elle, & ſa fureur ceſſa auſſitoſt.

Il y avoit dans l'Hôpital de la Magdelaine un pauvre homme nommé Ba-

ſtida, qui depuis pluſieurs années tomboit du haut mal. Il en tomba une fois en la preſence d'Ignace, & l'accés fut long & violent. Ignace touché de compaſſion, éleva les yeux au Ciel, fit une priere pour le malade, & luy mit la main ſur la teſte. Baſtida revint à l'heure meſme, & guerit ſi parfaitement de ſon mal, qu'il ne s'en reſſentit jamais.

Mais Dieu qui donne à ſes ſerviteurs le pouvoir de guerir les maladies pour la gloire de ſon nom, permet qu'ils y ſoient eux-meſmes ſujets pour leur humiliation particuliere, & pour l'épreuve de leur patience. Ignace eût alors une grande maladie. Il ne voulut pas eſtre tranſporté à Loyola ; mais il ne pût empeſcher ſes parens d'avoir ſoin de luy. Deux femmes de qualité ſes couſines germaines, dont l'une ſe nommoit Marie Doriola, & l'autre Simonne d'Alzaga, le ſervirent, & le veillerent ſans relaſche.

Une nuit qu'elles s'eſtoient retirées en une chambre qui joignoit la ſienne, pour prendre un peu de repos, elles l'entendirent ſoûpirer profondément. Eſtant accouruës, elles le trouverent les mains jointes, les yeux élevez au

Ciel, le visage enflammé d'une autre ardeur que de celle de la fiévre, & resplẽdissant d'une lumiere qui les ébloüit. Ignace eût honte d'estre surpris en cét état-là, & il pria instamment ses deux parentes de luy garder le secret.

Dés qu'il fut gueri, il partit d'Azpetia, malgré les larmes de sa famille & de tout le peuple. Il prit un cheval, de l'argent, & des valets, pour contenter son frere en quelque chose, ou pour se défaire de luy honnestement: mais à peine eût il gagné les confins de la Biscaye & de la Navarre, qu'il se déroba des gens qui l'accompagnoient. Il alla par Pampelune au Chasteau de Xavier, pour les affaires de François Xavier; ensuite à Almazan & à Tolede, pour celles de Salmeron & de Laynez.

Ce qui se passa entre Ignace & un Chartreux.

Aprés avoir terminé toutes ces affaires, il prit le chemin de Valence, où il esperoit de s'embarquer. En attendant une occasion favorable, il visita à Segorbe Dom Jean de Castro qui s'estoit fait Chartreux depuis peu dans la Chartreuse de Val-Christ, & qui n'avoit pas encore achevé sõ novitiat. C'est l'un de ces trois gentilshommes Espagnols

gnols, qui à Paris touchez des diſcours & de l'exemple d'Ignace, ſe retirerent dans S. Jacques de l'Hoſpital.

Comme ce Novice eſtoit un eſprit meur, & de plus un homme de Dieu, Ignace luy fit confidence de ſes plus ſecretes penſées ; qu'il alloit en Italie pour faire le voyage de la Terre Sainte, & que là, ou ailleurs, il pretendoit établir une Societé qui euſt pour but ſa propre perfection & le ſalut du prochain. Il luy dit le plan de cette Societé telle qu'il l'imaginoit alors, ſelon ce que Dieu luy en avoit choiſis pour l'execution de ſon deſſein, un Xavier, un Laynez, & les autres qui n'eſtoient pas inconnus à Caſtro ; enfin il luy demanda des lumieres ſur une affaire ſi importante.

Caſtro ne s'expliqua point d'abord : mais ayant paſſé toute la nuit en oraiſon, il ſortit au point du jour de ſa cellule avec un tranſport de joye qu'il ne pouvoit moderer, & alla en haſte dire à Ignace, que ſon entrepriſe eſtoit l'ouvrage de Dieu, qu'elle réüſſiroit malgré les contradictions des hommes, & que toute la Chreſtienté en tireroit de grands avantages. *Au reſte*, dit-il,

pour vous montrer que je ne parle pas en l'air, je m'offre à estre vostre compagnon & vostre disciple : aussi-bien n'estant icy que Novice, je n'y ay encore nul engagement.

Ignace receut le témoignage de Castro comme un oracle du Saint Esprit : mais bien loin de consentir que ce solitaire quittast la retraite où Dieu l'avoit appellé, il l'exhorta à persister dans une vocation aussi sainte que la sienne, & luy fit entendre que la solitude estoit son partage. La pensée qu'eût le Novice de changer d'état, fait voir que les personnes inspirées pour les autres, ne le sont pas toûjours pour elles-mêmes, & que Dieu voulut qu'Ignace redressast Castro, comme Castro avoit fortifié Ignace. Les Archives de la Chartreuse du Val-Christ font foy de ce qui se passa entre l'un & l'autre, sans parler des attestations juridiques de Dom Antoine Martin d'Altarriba & de Dom André Soler Chartreux, qui déposerent en leur temps avoir sceû le fait de la bouche mesme de Castro.

Il s'embarque pour Venise.

Ignace plus affermy que jamais dans son dessein, se rendit incessamment à Valence, & s'y embarqua sur un navire marchand qui partoit pour Gennes. Le

ſameux pirate Barberouſſe, qui avoit chaſſé Muleaſſen du Royaume de Tunis, tenoit la Mediterranée avec une flote de cent galeres, pillant les coſtes, prenant les navires, & faiſant par tout des eſclaves ; mais un mal ſauve quelquefois d'un autre.

La plus furieuſe tempeſte qu'on ait peut-eſtre jamais veuë dans la mer d'Eſpagne, écarta le vaiſſeau marchand, & le mit en deſordre. Le gouvernail fut emporté d'un coup de mer, & la violence du vent rompit tout à la fois le maſt & les voiles ; tellement que le Pilote & les Mariniers ſe crûrent perdus. Parmy les cris de tant de gens qui n'attendoient que leur derniere heure, Ignace demeura tranquile, & ſi ſoûmis aux ordres du Ciel, qu'il n'eût pas le moindre chagrin de voir tous ſes projets renverſez : il eût ſeulement une ſenſible douleur, de n'avoir pas répondu aux graces de Dieu avec toute la fidelité qu'il devoit. Mais lors que tout menaçoit du naufrage, la tempeſte s'appaiſa, & le vent pouſſa le navire vers le port de Gennes qui n'eſtoit pas éloigné.

Ce ne fut pas le ſeul peril que courut Ignace en ſon voyage. Allant de

Gennes à Boulogne, il s'égara sur l'Apennin. Aprés avoir long-temps marché par des routes difficiles, il trouva un chemin large & uny à l'entrée, mais étroit & rompu ensuite, qui aboutissoit à une éminence escarpée de tous côtez, au bas de laquelle couloit un torrēt impetueux qui tōboit du haut du rocher.

S'estant engagé insensiblemēnt dans un endroit si dangereux, il s'arresta, un peu effrayé à la veuë des precipices qui l'environnoient. Il se rasseura neanmoins dés qu'il eût imploré le secours du Ciel, & ne pouvant reculer, il entreprit de passer outre. Il se traîna donc le long du roc, s'attachant tantost aux broussailles, tantost aux pierres qui avançoient, toûjours en danger de rouller au fond de l'abysme qu'il voyoit sous luy. Cette aventure fut la plus perilleuse de sa vie, & il avoit coustume de dire, que sans une espece de miracle, il ne se seroit jamais tiré d'un si grand danger.

Comme les pluyes qui vinrent aprés, noyerent presque les chemins, il souffrit beaucoup, & il arriva à Boulogne tout malade. En y entrant il tomba d'un petit pont dans un fossé plein de

bouë, d'où il ſortit ſi ſale, qu'il faiſoit peur. Il ne laiſſa pas de ſe montrer par la ville, tout ſale qu'il eſtoit, & d'y demander l'aumône : mais ſoit que ſa figure rebutaſt les gens, ou que la charité fuſt refroidie, il ne trouva pas en tout le jour un morceau de pain ; & il ſeroit mort de miſere, ſi les Eſpagnols, qui ont dans la ville un riche College, n'euſſent eu pitié de luy. Il continua ſon voyage quand il eût recouvert ſes forces ; & il arriva à Veniſe ſur la fin de l'année 1535.

Il s'employe au ſervice du prochain.

Dés les premiers jours il s'employa au ſervice du prochain, ſuivant l'eſprit de ſa vocation. Deux freres, Gentilhommes de Navarre, dont l'un ſe nommoit Eſtienne, l'autre Jacques d'Eguia, ne faiſoient que de revenir de la Terre Sainte. Ils avoient tous deux des ſentimens de pieté, & ils ſongeoient même à quitter le monde ; mais pluſieur conſiderations humaines les retenoient, Ignace qui les avoit veûs à Alcala les engagea aux Exercices ſpirituels pour leur faire choiſir un genre de vie. Ils connurent pendant leur retraite, que Dieu vouloit qu'ils fuſſent un jour des enfans d'Ignace. Ils pro-

mirent de ſuivre en ſon temps la grace qui les appelloit, & ils furent ſi fidelles, que dés que la Compagnie de JESUS fut formée, ils y entrerent tous deux.

Il y avoit dans la ville un autre Eſpagnol de Malaga, & iſſu d'une maiſon ancienne, originaire de Cordouë. Il s'appelloit Jacques Hozez : il eſtoit Bachelier en Theologie, fort homme de bien, & ennemy declaré des nouveautez d'Allemagne. L'amour de ſon profit ſpirituel luy fit rechercher Ignace, dont il entendit parler comme d'un excellent maiſtre dans la ſcience des Saints : mais ayant appris qu'on l'avoit ſoupçonné d'hereſie en Eſpagne & en France, il n'oſa ſe fier tout-à-fait à ſa cōduite. Il reſolut neanmoins un jour de commencer les Exercices ſpirituels, en prenant des preſervatifs contre ce qu'il y pourroit trouver de venin. Il prit donc une Somme de Conciles, quelques Saints Peres, & pluſieurs livres de Theologie, pour examiner la doctrine des Exercices ſelon des regles certaines.

A peine eût-il fait les premieres meditations, qu'il reconnut un caractere de verité où il craignoit de rencontrer

des erreurs. En avançant, il vit clairement que rien n'estoit plus orthodoxe que la Foy d'Ignace : mais ce qui l'en convainquit davantage, c'est qu'Ignace même luy exposa ses sentimens sur la religion : que les vrais Chrestiens devoient se soûmettre aux décisions de l'Eglise avec une simplicité d'enfant ; qu'il falloit se bien persuader pour cela, que c'est l'Esprit de N.Seigneur Jesus-Christ qui anime l'Eglise son Epouse, & que le même Dieu qui donna autrefois les preceptes du Decalogue aux Israëlites, gouverne aujourd'huy la societé des fidelles ; que bien loin d'improuver ce qui est en usage parmi les Catholiques, on devoit avoir toûjours des raisons prestes pour le défendre contre les impies & les libertins ; qu'on devoit recevoir avec une profonde soumission les ordonnances des Superieurs Ecclesiastiques ; & quand leur vie ne seroit pas aussi pure qu'elle devroit être, s'abstenir de parler contre eux, parce que ces sortes d'invectives causoient toûjours du scandale, & revoltoient les oüailles contre les Pasteurs ; qu'on ne pouvoit trop estimer la science de Theologie, tant la scolastique que la positive;

que les anciens Peres avoient eû principalement pour but, d'exciter les cœurs à l'amour de Dieu, mais que Saint Thomas & les autres Docteurs des derniers siécles s'estoient proposé de réduire les dogmes de la foy en une methode exacte, pour réfuter plus seûrement les héresies; qu'au reste on ne pouvoit assez garder de mesures en parlant de la prédestination & de la grace, & que les prédicateurs devoient si bien se mesnager quand ils traitoient ces mysteres, qu'ils ne semblassent pas détruire les forces du libre arbitre, & le mérite des bonnes œuvres, en exaltant la prédestination & la grace, ni aussi faire tort à la prédestination & à la grace, en faisant valoir le libre arbitre & les bonnes œuvres; que souvent à force de relever l'excellence de la Foy sans nulle distinction, ou sans nul éclaircissement, on donnoit sujet au peuple de negliger la pratique des vertus; enfin quoy qu'il fust d'un parfait Chrestien de servir la Majesté divine par le principe du pur amour, il ne falloit pas laisser de recommander la crainte de Dieu, non seulement celle que nous appellons filiale, & qui est tres-sainte, mais encore celle

qu'on nomme ſervile, parce qu'elle peut aider le pecheur à ſortir promptement de ſon peché, & qu'elle diſpoſe à cette autre crainte qui unit l'ame avec Dieu.

Tous ces articles, ou toutes ces regles d'une creance orthodoxe, comme les appelle le Saint dans le livre des Exercices où il les a inſerées, firent que Hozez eût honte de ſes défiances ſur la doctrine d'Ignace. Il les luy découvrit à luy-meſme, en luy montrant les livres dont il s'eſtoit precautionné dans ſa retraite; & ſans rien craindre, il s'attacha tellement à ſon Directeur, qu'il prît deſlors la forme de vie qu'Ignace & ſes compagnons s'eſtoient propoſée.

Pluſieurs nobles Venitiens ſe mirent ſous la direction d'Ignace, à l'exemple des trois Gentilshommes Eſpagnols, & entre autres Pierre Contarini, adminiſtrateur de l'hoſpital de Saint Jean & de Saint Paul, depuis Evéque de Baffo. Il tira beaucoup de fruit des Exercices ſpirituels, & ſi dans la ſuite il n'embraſſa pas l'Inſtitut d'Ignace, comme firent quelques-uns de la nobleſſe Venitienne, ce ne fut, ce ſemble, que pour

estre le Protecteur & le pere de tout l'Ordre.

Il est décrié dans Venise, & justifié ensuite.

Le monde qui empoisonne d'ordinaire les choses qu'il ne comprend pas, ne pût voir tout le bié que faisoit Ignace sans en juger mal. On s'imagina que c'estoit un heretique déguisé, qui aprés avoir infecté l'Espagne & la France, venoit gaster l'Italie. Il y en eût qui dirent qu'il avoit un demon familier, qui l'avertissoit de tout, & que quand il estoit découvert en un lieu, il se sauvoit en un autre avant que la justice se saisist de luy.

Dés qu'Ignace sceût ce que l'on disoit publiquement, il alla trouver Jerôme Veralli, Nonce de Paul III. vers la Republique, pour le prier de luy faire son procés, s'il estoit coupable. Le Nonce ayant bien examiné l'affaire avec Gaspar de Doctis son assesseur, & ne trouvant rien qui pust donner lieu aux bruits qui couroient, porta en faveur d'Ignace une Sentence juridique.

L'estime que Jean Pierre Caraffe avoit pour Ignace, ne servit pas peu à confondre la calomnie. C'est ce Caraffe qui fut élevé au souverain Pontificat

ſous le nom de Paul IV. & qui auparavant, d'Archeveſque de Theate s'étant fait compagnon de Caïetan Thyene, avoit fondé l'Ordre des Clercs Reguliers nommez Theatins, du nom de l'Archeveſché qu'il quitta par un eſprit d'humilité & de penitence. Il eſtoit en ce temps-là à Veniſe, & il vivoit dans une pratique exacte de la profeſſion Religieuſe. Les liaiſons qu'Ignace & Caraffe avoient enſemble, firent croire qu'Ignace s'eſtoit fait diſciple de Caraffe, & delà vint ſans doute que le peuple au commencement appella Ignace & ſes enfans, Theatins.

Cependant la guerre ſe ralluma plus que jamais entre François I. & Charles-Quint, par la mort de François Sforze Duc de Milan. Les deux Princes avoient des pretentions ſur ce Duché. L'Empereur perſuadé qu'en ces rencontres la diligence & la force décident du droit, prit d'abord les armes, & fit une irruption dans la Provence avec l'élite de ſes troupes.

Au premier bruit de la guerre, les compagnons d'Ignace qui ne devoient partir de Paris que le 25. de Janvier de l'année ſuivante, comme ils en eſtoient

Ses cõpa gnõ le vo ze-

joindre à Venise. convenus], resolurent d'avancer leur voyage, & de sortir du Royaume, avant que les passages des frontieres fussent fermez. Ils partirent le 15. de Novembre de l'année 1536. sans autre équipage qu'un baston à la main, & une petite valise sur le dos, où chacun avoit ses écrits. Ils prirent leur chemin par la Lorraine, pour éviter la Provence.

Toute la troupe marchoit avec beaucoup de recueïllement & de modestie, tantost faisant oraison, tantost s'entretenant des choses de Dieu, chantant quelquefois des Pseaumes de David, ou des Hymnes de l'Eglise. Le Févre, le Jay, & Broüët, qui estoient Prestres, disoient tous les jours la Messe: les autres communioient tous les jours aussi, pour se fortifier par le pain de Vie contre toutes les incommoditez du voyage en une saison tres-fâcheuse. Ils traverserent l'Allemagne, ayant tous leur Chapelet pendu au col, comme pour faire une publique profession de Foy dans des lieux où l'heresie commençoit à dominer.

Estant arrivez un soir à un bourg tout heretique auprés de Constance, le Ministre Lutherien, Prestre apostat, &

Curé du bourg auparavant, les ſuivit dans l'hoſtellerie où ils entrerent. Comme ils avoient un air ſimple, il crût qu'il luy ſeroit aiſé de les confondre en une diſpute reglée, & qu'une victoire remportée tout à la fois ſur neuf Papiſtes, ainſi qu'il les appelloit, luy feroit bien de l'honneur. Il commença par les railler de leurs Chapelets, & il les défia enſuite. Tout fatiguez qu'ils eſtoient, ils accepterent le défi, & Laynez fut le premier qui diſputa. Il le fit d'une maniere ſi vive & ſi forte, que le Miniſtre ne ſçachant que dire, *Soupons, leur dit-il, & ſoupons enſemble, nous en diſputerons mieux aprés.* Ils conſentirent à renoüer la diſpute; mais ils ne voulurent point manger avec l'Heretique. Ils firent en leur particulier un repas fort ſobre, ſelon leur couſtume, tandis que l'Allemand de ſon coſté beût & mangea avec excés.

On recommença la diſpute aprés le ſouper, devant un grand monde qui y eſtoit accouru: mais le Miniſtre à qui le vin avoit un peu troublé la raiſon, ne pouvant répondre aux argumens de ſes adverſaires, ſe mit à jurer en ſa langue, & ſortit tout furieux de l'hoſtellerie.

Le jour ſuivant ils pourſuivirent leur chemin vers Conſtance, où l'hereſie de Luther avoit eſté receuë des Magiſtrats & du peuple. En approchant de la ville, & paſſant devant l'Hoſpital des peſtiferez, ils virent venir à eux une vieille femme, qui paroiſſoit ravie de les voir, & qui levant les mains au Ciel, faiſoit le ſigne de la Croix. La veüe de leurs Chapelets l'avoit attirée. Elle eſtoit bonne Catholique, & les Lutheriens n'ayant pû ni par promeſſes, ni par menaces, luy faire quitter ſa Religion, l'avoient chaſſée de la Ville comme une folle. La pauvre femme baiſa pluſieurs fois les Chapelets de ces étrangers, & ne ſçachant point d'autre langue que la ſienne, elle les pria par ſignes de vouloir bien l'attendre un moment. Elle courut à l'Hoſpital où elle demeuroit, & leur apporta les pieces de pluſieurs crucifix rompus. Elle leur fit connoiſtre le mieux qu'elle pût que c'eſtoit ce qu'elle avoit de plus precieux & de plus cher. Pour faire une eſpece de reparation d'honneur à JESUS-CHRIST ſi maltraité en ſes images par les Lutheriens, s'eſtant tous proſternez ſur la neige qui couvroit la

terre, ils adorerent les pieces de ces crucifix, & les baiserent dévotement.

Aprés quoy la femme s'en retournant à l'Hospital suivie de la troupe Catholique, dit aux gens qu'elle rencontra, *Voyez, malheureux, que ce que vous dites n'est pas vray, que toute la terre croit en vôtre Luther, & qu'il n'y a nulle part aucun vestige de la Religion Romaine? D'où viennent ces hommes avec leurs Chapelets*, disoit-elle? *ne sont-ils pas de ce monde?*

Les neuf voyageurs sortirent d'Allemagne, malgré toute la rigueur de l'hiver; & aprés de grandes fatigues que l'impatience de revoir Ignace, & la charité qu'ils avoient les uns pour les autres, leur firent supporter gayement, ils arriverent enfin à Venise le 8. de Janvier de l'année 1537. Ignace les embrassa tous, & de tendresse pleura sur eux. Il avoit avec luy Jacques Hozez, qui fit l'onziéme de la troupe, & qui n'estoit pas moins docte, ni moins fervent que les autres.

Comme rien ne pressoit encore d'aller recevoir la benediction Apostolique pour le voyage de Jerusalem, ils furent d'avis de s'y disposer par des œuvres de misericorde & d'humilité, & ils se

Ignace & ses compagnons s'oc-

occupent dans les Hôpitaux.

partagerent pour cela en deux hôpitaux. Les uns allerent à l'hôpital des Incurables, les autres à celuy de Saint Jean & de Saint Paul: chacun instruisoit les ignorans, servoit les malades, assistoit les moribonds, enterroit les morts.

Il envoye ses compagnons à Rome.

Ils s'occuperent de la sorte jusques à la my-Caresme, que tous partirent pour Rome, hors Ignace qui ne jugea pas à propos de paroistre dans un lieu où sa presence pourroit faire tort à ses compagnons; car Jean Pierre Carafle, Theatin, qui estoit à Rome, & que Paul III. avoit fait Cardinal, sembloit alors fort contraire aux desseins d'Ignace, soit qu'il eust du ressentiment de ce que luy & Hozez n'avoient pas voulu prendre parti avec les Clercs Reguliers qu'il avoit fondez, soit qu'il crust un peu les faux bruits qu'on avoit semez dans Venise.

Les compagnons d'Ignace estant arrivez à Rome, furent presentez au Pape par Pierre Ortiz, ce Docteur Espagnol qui avoit eû en France de mauvaises impressions d'Ignace, mais qui depuis en avoit conceu une grande estime. Il étoit deputé de l'Empereur Charles-Quint, pour soustenir la validité du

mariage de Catherine d'Arragon, Reine d'Angleterre, que Henry VIII. avoit répudiée pour épouser Anne de Boulen. Il reconnut le Févre, Xaxier, & les autres qu'il avoit veûs à Paris, & leur rendit toutes sortes de bons offices en considération d'Ignace. Il dit au Saint Pere, que c'estoient des hommes fort sçavans, détachez du monde amateurs de la pauvreté, tres-zelez sur tout pour la conversion des ames; & que le seul motif de prescher l'Evangile aux infidelles, leur faisoit demander permission de passer à la Terre Sainte.

Paul III. qui aimoit les gens de lettres, & qui durant ses repas avoit coustume de faire traitter les matieres les plus curieuses des sciences divines & humaines, voulut voir ceux dont Ortiz luy avoit dit tant de bien, & ordonna au Docteur de les luy amener le jour suivant. Il leur proposa luy-mesme un point de Theologie, sur quoy ils parlerent si doctement, & d'un air si sage, que charmé de leur entretien, il se leva de sa chaise, & dit tout haut, *Nous avons une extréme joye de voir tant d'érudition & tant de modestie joint ensemble.* Il leur demanda ce qu'ils desiroient de luy;

& ayant ſceû d'eux qu'ils ne vouloient que ce qu'Ortiz luy avoit dit, il leur donna ſa benediction avec toutes les marques d'une tendreſſe paternelle, en leur diſant neanmoins, qu'il ne croyoit pas qu'ils puſſent faire le voyage de Jeruſalem, à cauſe de la ligue qui ſe tramoit entre l'Empereur, la Republique de Veniſe, & le Saint Siege, contre le Turc, & qui devoit éclater au premier jour.

Il leur donna ſoixante eſcus d'Or par les mains d'Ortiz, & permit à ceux qui n'eſtoient point Preſtres de recevoir les Ordres ſacrez de qnelque Eveſque que ce fuſt. Ignace fut compris dans la permiſſion, ſur le témoignage qu'Ortiz rendit de luy à ſa Sainteté ; & le Cardinal Antoine Pucci leur expedia des lettres de la penitencerie, où il y avoit une diſpenſe d'âge pour Alphonſe Salmeron, afin qu'il receuſt l'Ordre de Preſtriſe avec les autres dés qu'il entreroit en ſa vingtiéme année.

Aprés avoir viſité les principales Egliſes de Rome ils reprirent le chemin de Veniſe, demandant l'aumoſme, & gardãt pour leur voyage de la Paleſtine les ſoixante eſcus du Pape, avec cent,

quarante que diverses personnes charitables leur avoient donnez. Estant de retour, ils firent vœu de pauvreté & de chasteté perpetuelle entre les mains du Nonce Veralli, & recommencerent dans les Hospitaux les fonctions de charité qu'Ignace avoit continuées en leur absence.

Il reçoit l'Ordre de Prestrise avec ses compagnons.

Le jour de la Nativité de Saint Jean Baptiste ils furent consacrez Prestres par Vincent Nigusanti Evesque d'Arbe, & ils eurent tous durant la ceremonie des sentimens si Religieux & si dévots, que l'Evesque touché jusqu'aux larmes, protesta n'avoir jamais rien veû ni rien senti de pareil dans toutes les Ordinations qu'il avoit faites.

Cependant la ligue se conclût, & les Venitiens ayant rompu avec le Turc, on ne songea de part & d'autre qu'à preparer des armées navales. Quoy-qu'il n'y eust déja plus de commerce entre les deux Etats, ni mesme presque aucune esperance de pouvoir passer au Levant, Ignace & ses compagnons ne sortirent point des terres de la Republique, pour garder le vœu qui les obligeoit d'y demeurer une année entiere.

Les nouveaux Prestres prirent ce

temps-là pour ſe diſpoſer à leurs premieres Meſſes ; & afin de le faire regulierement, ils chercherent hors de Veniſe des lieux écartez du monde, où Dieu ſeul occupaſt toutes leurs pensées, & d'où ils puſſent neanmoins ſe raſſembler aisément, au cas qu'il ſe preſentaſt une occaſion d'aller à la Terre Sainte.

Il ſe pré-pare à ſa premiere Meſſe.

Ignace choiſit proche de Vicenze une maiſon champeſtre abandonnée, & qui tomboit en ruine. Il veſcut là à peu prés comme les ſolitaires de la Thebaïde vivoient dans leurs grottes, jeuſnant tous les jours, priant Dieu ſans ceſſe, & ne ſortant que pour chercher de quoy vivre : mais il y receût auſſi des conſolations abondantes, & y répandit tant de larmes, qu'il en penſa perdre les yeux.

Néanmoins aprés quarante jours de retraite & de penitence, il n'oſa s'approcher des autels, & quoy-que les autres diſſent tous leurs Meſſes avant la fin du mois de Septembre ou du mois d'Octobre, il ne dit la ſienne que le jour de Noël de l'année ſuivante, la remettant de mois en mois, ſelon les veûës que Dieu luy dõnoit, & ſe jugeant de jour en jour

plus indigne de la dire ; tant la majesté des ſacrez myſteres le rempliſſoit de frayeur & de réverence.

En attendant la fin de l'année, les nouveaux Preſtres animez d'une ferveur toute nouvelle, ſe diſtribuerent avec les anciens dans les villes & dans les bourgs les plus proches de leurs ſolitudes, pour travailler au ſalut des ames. Ignace, le Févre, & Laynez, allerent à Vicenze, Xavier & Salmeron à Montſelice, Codure & Hozez à Tréviſe, le Jay & Rodriguez à Baſſano, Broüët & Bobadilla à Verone. Ils montoient ordinairement ſur une pierre au milieu des places publiques, & invitoient les paſſans à les écouter. Comme ils avoient la mine étrangere, & qu'ils parloient mal Italien, le peuple qui les prenoit pour des Saltimbanques venus de bien loin, s'aſſembloit en foule autour d'eux. Mais Dieu donnoit tant de force à leurs paroles, que ceux qui ne s'eſtoient arreſtez que pour rire, s'en retournoient pleurant leurs pechez.

Auſſi ne preſchoient-ils que la penitence, & à voir leur viſage paſle & mortifié, ils ſembloient eux-meſmes de

vrais penitens, qui ne faiſoient que de ſortir du deſert. Aprés avoir travaillé toute la journée ſans autre nourriture qu'un peu de pain mendié de porte en porte, ils paſſoient la nuit dans des mazures & ſous de pauvres cabanes, ſans autre lit que la terre & un peu de paille.

Ils ne pûrent pas réſiſter long-temps à une vie ſi auſtere, la pluſpart tomberent malades, & entre autres Simon Rodriguez, qui penſa mourir. Luy & le Jay ſe retiroient en un hermitage baſti ſur le haut d'une colline prés de Baſſano. L'hermite qui ſe nommoit Antoine, & qui eſtoit un ſaint homme, n'épargna rien pour le ſoulagement de Rodriguez; mais la violence du mal rendit tous les remedes inutiles.

Il va au ſecours d'un de ſes compagnons malade & tenté.

A la premiere nouvelle d'une maladie ſi dangereuſe, Ignace partit de Vicenze, qui n'eſt éloignée de Baſſano que d'une journée. Il avoit alors une fiévre lente, & marchoit cependant ſi viſte, que le Févre ſain & robuſte qui l'accompagnoit, ne pouvoit le ſuivre. Comme il avoit toûjours de l'avance ſur ſon compagnon, il s'arreſtoit quelquefois, & ſe mettoit à genoux pour demander à Dieu la gueriſon du mala-

de. Il ne pria pas en vain ; il connut mesme que Dieu l'avoit exaucé, & asseûra le Févre que Rodriguez n'en mourroit pas : ils le trouverent néanmoins si mal, que le Medecin qui estoit venu le voir, & que l'hermite avoit fait venir, desesperoit de sa vie. Ignace ne laissa pas de dire au malade, en l'embrassant, *Vous n'avez-rien à craindre ; mon Frere, vous guerirez*. Dés ce moment-là Rodriguez commença à se porter mieux, & en peu de jours sa santé se rétablit parfaitement.

Mais le malin esprit tascha d'enlever à Ignace celuy que le Ciel venoit de luy rendre. Rodriguez charmé un jour des douceurs de la solitude, & comparant le repos du Pere Antoine avec les courses & les fatigues d'Ignace, fut tenté de se faire hermite. *Rien ne nous unit plus à Dieu*, disoit-il en luy-méme, *que les exercices de la vie interieure : tous ces emplois du dehors dissipent toûjours, quelque Saints qu'ils soient ; le commerce des hommes du monde ne peut estre que dangereux pour celuy qui veut travailler à leur salut, & le plus seur est de songer uniquement au sien.*

Ces raisons le faisoient pencher du costé de la retraite ; mais le souvenir de son vœu, & la consideration d'Ignace, le tenoient fort en suspens. Ne pouvant se déterminer, il luy vint en pensée de consulter le saint homme Antoine, & de suivre aveuglement son conseil. S'estant derobé pour cela d'Ignace, de le Févre, & de le Jay, avec lesquels il estoit à Bassano, il prit le chemin de l'hermitage. A peine fut-il sorti de la ville, qu'un homme d'un aspect terrible, & d'une taille plus qu'humaine, parut devant luy une épée nuë à la main. La frayeur le saisit d'abord : mais se rasseûrant comme si ses yeux le trompoient, il voulut poursuivre son chemin. Le mesme homme transporté de fureur, luy jetta des regards affreux, le menaça de son épée, & sembla vouloir le percer : si-bien que Rodriguez tout éperdu & tout tremblant s'enfuit vers la ville de toute sa force. Ignace luy tendit les bras dés qu'il le revit, & avec un souris plein de douceur, *homme de peu de foy*, luy dit-il, *pourquoy avez-vous douté* ? Ces paroles donnerent de la honte à Rodriguez ; mais elles le confirmerent dans sa, voca tion

&

&luy firent connoiſtre en méme temps que Dieu avoit tout revelé à Ignace.

Les ſoins que l'hermite de Baſſano avoit eû de Rodriguez dans ſa maladie, obligerent Ignace de luy dire adieu avant que de retourner à Vicenze. Ils s'eſtoient veus pluſieurs fois. Le Solitaire qui n'eſtimoit que ſa profeſſion, & à qui Ignace ne s'ouvrit pas, avoit peu d'eſtime pour un homme où il ne voyoit rien que de commun ni dans l'habit ni dans le diſcours. Il le mépriſa encore plus la derniére fois qu'il le vit : mais quand Ignace s'en fut allé, il connut par une lumiere d'enhaut, que celuy dont il faiſoit ſi peu de cas, eſtoit un vaiſſeau d'election, & un homme rempli de l'eſprit de Dieu.

LA VIE DE SAINT IGNACE.

LIVRE TROISIE'ME.

Il va à Rome pour offrir son service au Pape.

L'Année estant écoulée, & n'y ayant nulle apparence que la navigation fust de long-temps libre, Ignace qui avoit rassemblé à Vicenze tous ses compagnons, leur fit entendre, que puis que la porte de la Palestine leur estoit fermée, ils ne devoient pas differer d'accomplir l'autre partie de leur vœu, & d'aller offrir leur service au Pape.

On ne peut trop admirer icy la conduite de la Providence, qui donne quelquefois des pensées aux Saints qu'elle ne veut pas qu'ils executent, quoy-qu'elle veuille qu'ils fassent de

leur costé toutes les diligences qui sont necessaires pour l'executió. C'est de plus une chose bien remarquable, que les navires des pelerins de Ierusalem qui avoient fait voir toutes les années précedentes, manquerent seulement l'année 1537. Sans doute que la Sagesse divine, qui conduisoit ses serviteurs par des voyes secretes à de plus hautes entreprises qu'ils ne s'imaginoient eux-mesmes, en disposa ainsi pour sa gloire.

Il fut resolu qu'Ignace, le Fevre, & Laynez iroient les premiers à Rome, pour exposer au Saint Pere les intentions de toute la troupe; que les autres cependant se distribueroient dans les plus fameuses Vniversitez d'Italie, pour inspirer la piété aux jeunes gens qui y étudioient, & pour s'en associer quelques-uns. Avant que de se separer, ils s'établirent une maniére de vie uniforme, & s'engagerent à observer les regles suivantes.

I. Qu'ils logeroient aux hopitaux, & ne vivroient que d'aumosnes. II. Que ceux qui seroient ensemble, seroient superieurs tour à tour, chacun sa semaine, de crainte que leur ferveur

ne les emportast trop loing, s'ils ne se prescrivoient des bornes les uns aux autres pour les penitences & pour le travail. III. Qu'ils prescheroient aux places publiques & en d'autres lieux où on leur permettroit de le faire; que dans leurs predications ils representeroient la beauté & les récompenses de la vertu, la laideur & les chastimens du vice; mais qu'ils le feroient d'une manière conforme à la simplicité de l'Evangile, & sans les vains ornemens de l'éloquence. IV. Qu'ils enseigneroient aux enfans la doctrine chrestienne, & les principes des bonnes mœurs. V. Qu'ils ne prendroient point d'argent pour leurs fonctions, & qu'en servant le prochain, ils ne chercheroient purement que Dieu.

Il donne à sa Société le nom de la Cõpagnie de Iesus.

Ils convinrent de tous ces articles: mais parce qu'on leur demandoit souvent qui ils estoient, & quel estoit leur institut, Ignace leur déclara en termes précis ce qu'ils avoient à répondre là-dessus. Il leur dit donc que s'estant tous joints ensemble pour combatre les heresies & les vices sous la banniere de Iesus-Christ, leur Societé n'avoit point d'autre

nom à prendre que celuy de la Compagnie de Jesus. Il avoit ce nom en l'esprit depuis sa retraite de Manzére, & on croit que Dieu le luy revela dans la meditation des deux estendarts, où on luy fit voir les premiers traits & le plan general de son Ordre sous des images guerriéres.

Mais ce qui luy arriva en allant à Rome le confirma fort dans la pensée que ce nom venoit du ciel, & qu'ils n'en pouvoient avoir qui leur convint mieux. Il communioit tous les jours dans son voyage, de la main de Laynez, ou de le Févre, & il méditoit toute la journée sur les mysteres de Nostre Seigneur avec une devotion sensible. Ayant rencontré une chapelle ruinée sur le chemin de Sienne à Rome, il y entra seul, pour recommander à Dieu cette Compagnie qu'il alloit offrir au Vicaire de Iesus-Christ.

A peine eût-il commencé sa priere, qu'il fut ravi en esprit. Il vit le Pere Eternel qui le presentoit à son Fils, & il vit Iesus-Christ chargé d'une pesante croix, qui aprés l'avoir receû des mains de son Pere, luy dit

ne les emportast trop loing, s'ils ne se prescrivoient des bornes les uns aux autres pour les penitences & pour le travail. III. Qu'ils prescheroient aux places publiques & en d'autres lieux où on leur permettroit de le faire; que dans leurs predications ils representeroient la beauté & les récompenses de la vertu, la laideur & les chastimens du vice; mais qu'ils le feroient d'une manière conforme à la simplicité de l'Evangile, & sans les vains ornemens de l'éloquence. IV. Qu'ils enseigneroient aux enfans la doctrine chrestienne, & les principes des bonnes mœurs. V. Qu'ils ne prendroient point d'argent pour leurs fonctions, & qu'en servant le prochain, ils ne chercheroient purement que Dieu.

Il donne à sa Societé le nom de la Cōpagnie de Iesus.

Ils convinrent de tous ces articles: mais parce qu'on leur demandoit souvent qui ils estoient, & quel estoit leur institut, Ignace leur déclara en termes précis ce qu'ils avoient à répondre là-dessus. Il leur dit donc que s'estant tous joints ensemble pour combatre les heresies & les vices sous la banniere de Iesus-Christ, leur Societé n'avoit point d'autre

nom à prendre que celuy de la Compagnie de Jesus. Il avoit ce nom en l'esprit depuis sa retraite de Manzére, & on croit que Dieu le luy revela dans la meditation des deux estendarts, où on luy fit voir les premiers traits & le plan general de son Ordre sous des images guerriéres.

Mais ce qui luy arriva en allant à Rome le confirma fort dans la pensée que ce nom venoit du ciel, & qu'ils n'en pouvoient avoir qui leur convint mieux. Il communioit tous les jours dans son voyage, de la main de Laynez, ou de le Févre, & il méditoit toute la journée sur les mysteres de Nostre Seigneur avec une devotion sensible. Ayant rencontré une chapelle ruinée sur le chemin de Sienne à Rome, il y entra seul, pour recommander à Dieu cette Compagnie qu'il alloit offrir au Vicaire de Iesus-Christ.

A peine eût-il commencé sa priere, qu'il fut ravi en esprit. Il vit le Pere Eternel qui le presentoit à son Fils, & il vit Iesus-Christ chargé d'une pesante croix, qui aprés l'avoir receû des mains de son Pere, luy dit

ces paroles, *Je vous ſeray propice à Rome*. La veuë de la croix l'eſtonna ; mais la promeſſe de Noſtre Seigneur le remplit de confiance & de force.

Eſtant revenu à luy, il ſortit de la chappelle le viſage tout en feu ; & rejoignant ſes deux compagnons, *Je ne ſçay, mes Freres*, leur dit-il avec un tranſport de joye, *ce qu'on nous prépare à Rome, & ſi nous y ſerons maltraitez ; mais ie ſçay bien que quelque traitement qu'on nous faſſe, Ieſus-Chriſt nous ſera propice.* Enſuite, pour les fortifier contre tout ce qui pourroit leur arriver de facheux, il leur raconta ce qu'il avoit veû. Cette viſite celeſte eſt une des plus remarquables qu'ait jamais eû Saint Ignace ; & elle eſt ſi averée, qu'il n'y a pas lieu d'en douter.

Le Pere Laynez eſtant General de la Compagnie en fit un jour le recit, dans une conference domeſtique, à à tous les Peres de Rome ; & Ribadeneyra qui l'a écrite le premier, dit qu'il y eſtoit. Quand on en demandoit les particularitez à Saint Ignace, il renvoyoit au Pere Laynez à qui il les avoit dites en ſon temps : neanmoins lors qu'il faiſoit les conſtitutions de la

Compagnie,& qu'il marquoit les sentimens que Dieu luy inspiroit à l'autel, il écrivit une fois qu'il s'estoit trouvé dans la mesme disposition interieure où il se trouva quand le Pere éternel luy apparut, & qu'il l'associa, ou le mit avec son Fils, pour user des termes du Saint.

Quando el Padro Eterno me pusó con su Hijo.

Ignace, le Fevre, & Laynez arriverent à Rome sur la fin de l'année 1537. Ils eurent dés les premiers jours audience du Pape Paul III. par l'entremise d'Ortiz. Sa Sainteté receust avec joye les offres que luy fit Ignace, & temoigna mesme estre tres-aisé de le voir. Pour commencer à se servir de ces nouveaux ouvriers, elle desira que Laynez & le Févre enseignassent la theologie dans le college de la Sapatience, le premier, la Scholastique; & l'autre l'Ecriture Sainte. Ignace entreprit sous son autorité apastolique la réformation des mœurs par la voye des Exercices spirituels & des instructions chrestiennes. Il rendit auparavant tout l'argent que luy & ses compagnons avoient receu pour le voyage de Jerusalem, & il renvoya mesme quatre écus d'or jusqu'à

Il travaille au salut des ames.

Valence que Marin Perez luy avoit donnez.

Le Cardinal Gaſpar Contarini, un des plus ſçavans hommes & des plus beaux eſprits de ſon ſiécle, fut ſi charmé du deſintereſſement & de la ſageſſe d'Ignace, qu'il diſoit avoir enfin rencontré un directeur tel qu'il le ſouhaitoit depuis long-temps. Il s'abandonna tout à luy, & écrivit de ſa main le livre des Exercices.

Il va au Mont-Caſſin.

Ortiz ſe mit ſous la direction d'Ignace, à l'exemple de Contarini : mais afin de faire les Exercices avec plus de liberté, il ſortit de Rome, & mena Ignace au Mont-Caſſin. Ce lieu également ſolitaire & religieux luy sembla tres propre pour le deſſein qu'il avoit d'oublier pendant un mois toutes les affaires du monde, & de ne ſonger qu'à celle de ſon ſalut. Tout avancé en âge qu'il eſtoit, il ſe fit là diſciple d'Ignace ; il dit, apres ſa retraite, que la theologie qu'il avoit appriſe au Mont-Caſſin dans l'eſpace de quarante jours valloit incomparablement mieux que celle qu'il avoit enſeignée pluſieurs années. Il diſoit auſſi qu'il y avoit bien de la difference entre

étudier pour instruire les autres, & estudier pour se perfectionner soy-mesme : qu'en étudiant pour les autres, on ne cherchoit qu'à se rendre habile ; mais qu'en éstudiant pour soy, on ne pensoit qu'à devenir saint. Enfin il estimoit plus une seule lumiére de sa solitude que toutes les connoissances les plus curieuses des sciences humaines.

Cependant Xavier & Bobadilla s'employoient dans Boulogne au salut des ames ; le Jay & Rodriguez faisoient le mesme dans Ferrare, Pasquier & Salmeron dans Sienne, Codure & Hozez dans Padouë. Dés Venise leur réputation s'estoit étenduë par tout, & la Marquise de Pesquaire estant à Ferrare, voulut connoistre les deux qui y travailloient. En ayant rencontré un par hazard, elle luy demanda s'il n'estoit pas de ces Prestres, venus en Italie pour aller à la Terre Sainte, & où il logeoit. Elle sçeust de luy que leur voyage de Jerusalem estoit rompu, & qu'ils logeoient à l'hospital. Elle y alla le jour mesme, & avant que de voir ni le Jay, ni Rodriguez, elle s'informa de quelle maniere ils

vivoient. On luy dit que c'estoient des saints ; qu'ils passoient une partie de la nuit à faire oraison, ou à reciter ensemble l'office divin ; qu'ils cherchoient tous les jours leur pain dans la ville, ne voulant pas se nourrir aux dépens des pauvres ; que quelque mal vestus qu'ils fussent, ils ne s'approchoient point du feu par le grand froid qu'il faisoit ; qu'ils ne parloient jamais que de Dieu, & qu'ils s'occupoient continuellement au service du prochain.

La Marquise qui avoit de veritables sentimens de pieté, fut ravie de trouver des directeurs de ce caractère. Elle leur rendit compte de son interieur, & les obligea de venir loger pour un temps proche son palais. Ce fut elle qui les produisit à la Cour de Ferrare, & qui porta le Duc Hercule d'Est à mettre sa conscience entre les mains de Claude le Jay.

Dieu exerça la vertu de trois des autres compagnons d'Ignace. Xavier eust une grande maladie à Boulogne, de laquelle il pensa mourir. Codure & Hozez furent arrestez prisonniers à Padouë par l'ordre du Suffragant de

l'Evesque, qui soupçonna d'avoir de mauvais desseins, & de tramer quelque chose contre l'Etat de Venise. A la verité toute la ville se remua pour eux, & ils ne coucherent qu'une nuit en prison. Mais dés qu'ils eurent repris leurs emplois, Hozez fut attaqué d'une fievre tres-violente, qui l'emporta en peu de jours. Le mal luy prit aprés avoir parlé au peuple dans une place publique sur ces paroles de l'Evangile, *Veillez, & priez, parce que vous ne sçavez ni le jour, ni l'heure.*

Il voit entrer dans le ciel l'ame de Hozez.

Ignace qui apprit au Mont-Cassin la maladie de Hozez, connut qu'elle estoit mortelle; & au moment que le malade rendit l'esprit, il vit son ame toute couronnée de rayons entrer dans le ciel, comme Saint Benoist avoit veû au méme endroit celle de Saint Germain évesque de Padouë portée par les anges dans le sein de Dieu, ainsi que raconte Saint Grégoire. Ignace eust le mesme spectacle plus d'une fois : car estant allé entendre la messe, à ces paroles du *Confiteor, & omnibus Sanctis*, il vit le paradis ouvert, & parmi une troupe nombreu-

ſe de Bienhereux, ſon compagnon plus éclatant que les autres ; non pas qu'il fuſt le plus ſaint ni le plus élevé dans la gloire, mais parce que Dieu, comme Ignace dit luy-meſme, avoit voulu le luy faire reconnoiſtre par une marque qui le diſtinguaſt. Cette veuë le frapa ſi vivement, qu'il en pleura de joye pluſieurs jours ; & ce qui luy fit voir que ce n'eſtoit pas une illuſion ; c'eſt que le corps meſme du defunt ſembla donner quelque aſſeûrance de l'eſtat glorieux de ſon ame : car Hozez, qui eſtoit fort brun & aſſez mal fais de viſage, divint ſi blanc & ſi beau aprés ſa mort, que Codure qui ne le quitta point, ne le reconnoiſſoit preſque plus.

Il gagne un nouveau cõpagnõ.

Pour ſurcroiſt de conſolation, Ignace ne fut pas long-temps ſans retrouver un compagnon en la place de celuy qu'il venoit de perdre, ou pluſtoſt que Dieu luy avoit oſté; car il ne comptoit pas pour perdu ce ſaint homme, qui le premier de la Compagnie de Jeſus avoit pris poſſeſſion du ciel avant qu'elle fuſt bien eſtablie ſur la terre, & dont il eſperoit plus de protection dans le bienheureux eſtat

où il l'avoit veû, qu'il n'en eust receû de secours, si sa vie eust esté plus longue.

En revenant du Mont-Cassin, il rencontra un jeune Espagnol de sa connoissance, qui se nommoit François Strada, & qui estoit venu à Rome pour faire fortune. Le docteur Ortiz l'avoit mis auprés du Cardinal Jean Pierre Caraffe : mais Strada qui avoit beaucoup de feu & d'esprit, se lassa bientost d'une Cour où toutes choses vont lentement. Il prit l'épée, pour se pousser par la voye des armes, & il alloit alors chercher de l'employ à Naples. C'est la coustume des malcontens & des malheureux de se plaindre. Il se plaignit à Ignace de la Cour de Rome, la nomma trompeuse & ingrate, se consolant toutefois avec luy par l'esperance d'une vie plus libre, & où il acquerroit au moins de la gloire.

Vous n'avez pas raison de vous plaindre, luy dit Ignace; *le monde n'a fait en vous trompant que ce qu'il a coustume de faire : mais que dis-je, au lieu de vous en plaindre, vous devriez vous en loüer. Ce n'est pas vous avoir trompé proprement, que de vous avoir*

notions plus distinctes de l'Institut dont il devoit estre le fondateur, & une forte pensée de l'établir au plutost. Il en communiqua avec le Févre & Laynez, & manda les autres qui estoient dispersez par l'Italie. Ils quitterent tout au premier ordre d'Ignace, & se rendirent à Rome sur la fin du caresme de l'année 1538. Ils se logerent tous ensemble chez un Gentilhomme Romain nommé Quirino Garzonio, qu'Ignace avoit gagné à Dieu, & dont il accepta la maison, pour traiter plus commodement avec ses compagnons de l'affaire importante qu'il méditoit.

ses cõpagnõs de faire avec eux un nouvel Ordre.

Les ayant assemblez un jour, *Pensez-vous, mes Freres*, leur dit-il, *que la Providence nous ait ramassez de tant de divers païs, & unis tous par le lien d'une charité si étroite, afin qu'aprés de longues études, & de penibles voyages, chacun s'en retourne chez soy quand il luy plaira? Non, non*, ajousta-t-il; *Dieu veut que nous nous engagions dans son service pour iamais, & que nous laissions mesme aprés nous des imitateurs de nostre maniere de vie. Le Ciel nous a fermé l'entrée de la Palestine; & cependant ie puis dire*

à la gloire du Seigneur, que nostre zele s'est augmenté tous les jours de plus en plus. Ne devons-nous pas juger par là que nous sommes appellez pour gagner à Dieu, non pas une nation & un païs, mais tous les peuples & tous les royaumes du monde.

Le petit nombre que nous estions ne suffisoit pas pour une sy vaste entreprise. Il nous est venu du secours, & il nous en vient à toute heure. Mais que nous serviront les gens qui s'associent avec nous, s'ils vivent dans l'indépendance ? Et que ferons-nous nous-mesmes de grand, si nostre Compagnie ne devient une Religion capable de se multiplier en tous lieux, & de subsister jusques à la fin des siecles ?

Je ne doute pas que ce dessein ne soit traversé. La contradiction est le caractere des œuvres de Dieu : mais ni le monde, ni l'enfer ne peuvent rien contre les ordres de la Sagesse éternelle. Iesus-Christ nous a promis qu'il nous seroit favorable : que ne doit-on pas esperer sur sa parole ? & que peut-on craindre avec son secours ? Aprés tout, je suis d'avis que vous & moy nous prenions du temps pour nous disposer par la priére

à connoistre encore davantage la divine volonté, & à l'executer fidellement quand nous l'aurons bien connuë.

Quoy-que le discours d'Ignace eust persuadé tous ses compagnons, ils ne laisserent pas, pour luy obeïr, de traiter durant quelques jours avec Dieu; & s'estant assemblez une seconde fois, tous convinrent d'un commun accord, qu'il falloit ériger leur Societé en Religion, qu'il n'y falloit point perdre de temps; & que le premier pas qu'ils avoient à faire, estoit de préparer l'esprit du Pape, qui sembloit fort éloigné des nouveaux établissemens.

Lors qu'ils cherchoient des voyes pour cela, Paul III. partit de Rome pour aller à Nice, ville maritime de Provence, où se devoit faire l'entreveuë de François I. & de Charles-Quint. Le dessein du Pape estoit d'accommoder les differends des deux Princes par un traité de paix, ou d'obtenir de l'un & de l'autre une longue tréve; & ce qui le faisoit agir, c'est qu'il craignoit que la division du Roy & de l'Empereur ne fust un obstacle aux progrés

de la ligue qu'on avoit faite contre Soliman.

Il continuë ses travaux pour le prochain.

Ignace ne pust voir sans peine l'affaire de Dieu retardée : il s'en consola avec Dieu mesme, qui permettoit ce retardement, & il s'employa cependant au service du prochain. Ayant obtenu du Cardinal Vincent Caraffe, que le Pape avoit fait son Legat dans Rome, la permission de prescher par tout, il distribua ses compagnons en diverses Eglises de la Ville. Il prit pour luy Nostre Dame de Montserrat, par la devotion qu'il avoit toûjours conservée envers l'image miraculeuse qui est honorée à Monserrat mesme, & devant laquelle il avoit renoncé à la milice seculiere.

Il preschoit d'une maniere tres-touchante ; & son talent estoit de faire entrer dans le cœur les veritez de l'Evangile ; en les exposant sans nul artifice, telles qu'elles sont en elles-mêmes, & qu'il les goustoit interieurement. Aussi des personnes de pieté & de bon sens qui entendoient ses sermons, avoient coustume de dire que la parole de Dieu nuë & simple ; avoit dans la bouche d'Ignace toute sa ma-

jesté & toute sa force. Le Févre, Xavier, Laynez, & les autres preschoient de leur costé avec beaucoup de ferveur, & n'avoient en veuë que le bien des ames.

Dés les premiers jours on vit un notable changement de mœurs : la frequentation des sacremens qui n'estoit plus en usage, fut rétablie sur le modele des premiers siecles du christianisme ; & c'est depuis ce temps-là qu'une si sainte coustume a esté introduite en tous les pais catholiques aussi-bien que celle de faire des catechismes aux enfans, des sermons au peuple les dimanches & les festes.

Le ministere Evangelique n'empêchoit pas Ignace de traiter souvent avec ses compagnons du projet de son Institut : car quoy qu'il en eust le plan dans la teste, il ne vouloit rien regler que de concert avec eux. Comme ils estoient occupez tout le jour ou à instruire le peuple en public, ou à diriger les consciences en particulier, ils prenoient, pour déliberer, le temps de la nuit. Ils resolurent dans une de leurs assemblées, suivant les propositions d'Ignace, qu'outre les

Il confere de son Institut avec ses cõpagnõs

vœux de pauvreté & de chasteté qu'ils avoient fait à Venise, ils en feroient un d'obeïssance perpetuelle, pour se conformer au Fils de Dieu, qui a esté obeïssant jusqu'à la mort; que pour cela ils éliroient un Superieur general, à qui ils obeïroient tous comme à Dieu mesme; que ce Superieur seroit perpetuel, & qu'il auroit une autorité absoluë.

Ils arresterent une autre-fois, que ceux qui feroient profession dans leur Compagnie, ajousteroient aux trois vœux de pauvreté, de chasteté, & d'obeïssance, un vœu exprés d'aller par tout où le Vicaire de Jesus-Christ les envoyeroit, pour travailler au salut des ames, mesme d'y aller sans viatique, & en demandant l'aumosne, s'il le jugeoit à propos. Ils eûrent encore d'autres conferences, où ils determinerẽt que les profez ne posséderoient rien ni en particulier, ni en commun: mais que dans les Universitez, on pourroit avoir des colleges, avec des revenus & des rentes pour la subsistence de ceux qui étudieroient.

Il s'oppose à

Ils s'employerent de la sorte, en attendant le retour du Pape, & la benedi-

ction que Dieu donnoit à leurs travaux, un Prédicateur faisoit esperer un heureux succés de leur grand dessein, lors qu'il s'éleva tout-à-coup une tempeste, qui renversa presque leurs esperances. Il y avoit à Rome un prédicateur celebre, Piedmontois de nation, & Religieux de l'Ordre des hermites de S. Augustin, homme réformé en apparence, mais indigne du saint habit qu'il portoit, & Lutherien dans le cœur. L'éloignement de la Cour luy donna lieu d'oser débiter en chaire les erreurs du nouvel Heresiarque. Pour surprendre mieux le peuple, il gemissoit sur le relaschement de la discipline & de la morale; & il insinuoit ensuite quelque proposition ambiguë, qu'il ne manquoit pas d'appuyer de l'autorité des Saints Peres & de l'exemple des premiers siecles.

Un Prédicateur heretique.

Ignace ne pouvoit comprendre qu'un Religieux fust capable de prescher des heresies au milieu de Rome; & il crust d'abord qu'on donnoit un mauvais sens aux paroles du Prédicateur, ou que les propositions qui faisoient du bruit, luy estoient échapées sans aucun dessein. Neanmoins, pour s'éclaircir de la verité, il

voulut que Salmeron & Laynez qui avoient disputé contre les ministres Lutheriens en passant par l'Allemagne, & qui sçavoient le secret du Lutheranisme, allassent entendre l'Augustin, & qu'ils l'entendissent plus d'une fois.

Ayant sceû d'eux que c'estoit un vray heretique, qui enseignoit la pure doctrine de Luther, sous pretexte d'enseigner celle de la primitive Eglise, il le fit avertir en secret, que ses sermons causoient du scandale ; & l'avis luy fut donné avec toutes les précautions que la prudence & la charité demandent.

Mais c'est le propre de l'heresie, d'affecter de la moderation, quand on la laisse en repos ; & d'avoir de l'emportement, quand on se declare contre elle. L'Augustin, que tout Rome écoutoit comme un oracle, fier de sa reputation, & d'autant plus irrité des remontrances qu'on luy avoit faites, qu'elles estoient bien fondées, se déchaisna contre ceux à qui sa doctrine estoit suspecte, & soustint hardiment toutes les propositions qu'il avoit avancées. Ignace

voyant qu'un avis ſecret avoit eſté inutile, & que la douceur ne ſervoit qu'à aigrir le mal, cruſt devoir s'oppoſer publiquement aux entrepriſes d'un homme, qui ne pretendoit pas moins que d'alterer la pureté de la Foy dans la capitale du monde chreſtien.

C'eſt pourquoy luy & ſes compagnons monterent en chaire, & combattirent l'Auguſtin de toute leur force, en défendant la neceſſité des bonnes œuvres, les vœux de Religion, l'autorité de l'Egliſe, & les autres articles catholiques que les Lutheriens attaquent. Les dix prédicateurs ne preſcherent pas inutilement. L'Auguſtin devint ſuſpect d'hereſie : mais comme il eſtoit habile, & homme de cabale, il ne manqua ni d'artifice pour ſe juſtifier, ni de credit pour ſe maintenir.

Sa premiere adreſſe fut de rejetter ſur Ignace le ſoupçon d'hereſie, en diſant tout haut, que c'eſtoit là couſtume des fins heretiques, d'imputer des erreurs à qui il leur plaiſoit, pour les pouvoir enſeigner impunément, & ſans en eſtre ſoupçonnez eux-meſmes. Mais afin d'inſinuer mieux

Perſecution excitée contre luy dãs Rome.

ce qu'il vouloit faire croire, il gagna trois Eſpagnols qui avoient un air de ſageſſe & de probité tout propre à autoriſer une calomnie. L'un s'appelloit Mudarra, l'autre Barrera, & le troiſiéme Caſtilla.

Ils ne ſe contenterent pas de parler d'Ignace comme d'un Lutherien & d'un ſcelerat; ils corrompirent par argent Michel Navarre, & l'engagerent à dépoſer en juſtice quelque choſe de bien atroce. C'eſt celuy qui à Paris ne pouvant ſouffrir la converſion de Xavier, avoit voulu attenter ſur la vie d'Ignace. Il eſtoit venu à Rome, aprés avoir couru une partie de l'Europe; & il haïſſoit d'autant plus Ignace, qu'ayant voulu eſtre de ſes diſciples, il n'en avoit pas eſté jugé digne.

Il déclara donc devant le gouverneur de Rome, que le chef de certains preſtres étrangers eſtoit un heretique & un ſorcier, qui avoit eſté brûlé en effigie à Alcala, à Paris, & à Veniſe. Il proteſtoit avec ſerment que ſa conſcience ſeule le forçoit d'accuſer un homme de ſa nation: Il n'avançoit rien, diſoit-il, qu'il n'euſt veû de ſes propres yeux, & dont il ne puſt produire

produire des preuves inconteſtables.

Il n'en fallut pas davantage au peuple ſi inconſtant de luy-meſme, & prévenu en faveur de l'Auguſtin, pour changer de ſentimens à l'égard d'Ignace. Ces hommes qu'on venoit d'admirer en chaire, & dont la vie ſembloit ſi apoſtolique, eſtoient montrez au doigt comme des hypocrites & de faux prophetes. Perſonne n'oſoit plus hanter des miſerables qu'on croyoit devoir eſtre brûlez au premier jour; & deux preſtres que le Cardinal Legat leur avoit donnez pour les aider à confeſſer, ſe ſauverent de la ville, dans la crainte d'eſtre confondus avec eux.

L'Auguſtin & ſes confidens s'applaudiſſoient du ſuccés de leur entrepriſe. Mais Ignace eſperant d'autant plus en Dieu, que tout ſembloit deſeſperé, encourageoit ſes compagnons, & s'excitoit luy-meſme à ne rien craindre. *Seigneur*, diſoit-il, *voila l'accompliſſement de ce que pronoſtiquoit la croix dont je vous vis chargé en venant à Rome. Accompliſſez ce qui reſte, & ne nous refuſez pas l'aſſiſtance que vous nous avez promiſe.* Le Ciel exauça ſes vœux,

& afin qu'il paruſt que c'eſtoit Dieu qui appaiſoit la tempeſte, le calme vint d'où humainement on ne devoit pas l'attendre.

De tous les amis d'Ignace, il n'y eût que Quirino Garzonio, qui ne l'abandonna pas. Le commerce particulier qu'il avoit eû avec les perſecutez en les logeant chez luy avant la perſecution, luy avoit donné une ſi haute idée de leur vertu, que les bruits de Rome ne firent aucune impreſſion ſur ſon eſprit. Comme il parloit pour eux en toutes rencontres, le Cardinal Jean Dominique de Cupis doyen du ſacré college, ſon ami & ſon parent, l'en reprit un jour, & luy conſeilla ſur tout de fuïr Ignace, non ſeulement pour le des-honneur que la ſocieté des perſonnes infames apporte toûjours, mais pour le danger où l'on expoſe ſon ſalut, en pratiquant des ſcelerats & des impies. *Ie vous aſſeûre*, répondit Garzonio, *que ſi vous le connoiſſiez comme moy, au lieu de me défendre ſa compagnie, vous la rechercheriez vous-meſme. Ie voy bien*, repliqua aigrement le Cardinal, *que ce mal-heureux vous a troublé la raiſon, & que vous*

n'estes pas moins ensorcelé que les disciples qui le suivent ; car on dit que c'est un grand enchanteur.

Garzonio rendit compte le jour mesme à Ignace de la conversation qu'il avoit eûë avec le doyen du sacré college. Ignace loüa le zele du Cardinal, qui ayant mauvaise opinion des mœurs & de la doctrine d'un homme, ne vouloit pas qu'on le pratiquast. Il dit seulement, que s'il pouvoit entretenir le Cardinal, il ne desespereroit pas de le détromper. Garzonio s'engagea à luy procurer une audience, & il l'obtint aisément ; car le Cardinal avoit envie de voir un homme qui faisoit tant de bruit, & de luy reprocher tous ses crimes : si bien qu'en accordant l'audience, *Que vostre Ignace vienne*, dit-il, *je le traiteray selon son merite.*

La persecution s'appaise peu-à-peu.

Ignace parut devant le Cardinal avec une certaine fierté modeste, que l'innocence seule peut donner. On ne sçait pas précisement ce qu'ils dirent ; mais on sçait bien que l'entretien dura prés de deux heures, & que le Cardinal tout-à-fait desabusé, se jetta aux pieds d'Ignace, pour luy demander

demander pardon ; qu'il le reconduisit avec de grandes marques d'estime & de bienveillance, & que depuis ce jour-là il luy envoya toutes les semaines une grosse aumosne.

Quoy-qu'Ignace vist bien que le Ciel commençoit à luy estre favorable ; il ne laissa pas d'agir de son costé, selon sa grande maxime, que dans les rencontres difficiles, il falloit s'abandonner à Dieu avec une entiere confiance, comme si le bon succés de l'affaire devoit venir d'en-haut par une espece de miracle ; & qu'il falloit neanmoins mettre tout en œuvre pour la faire réüssir, comme si nous ne devions recevoir aucun secours du costé de Dieu.

Sa premiere demarche fut donc de se presenter devant Benoist Conversin, Evesque de Bertinoro, gouverneur de Rome, & de solliciter luy-mesme que son procés se jugeast. Le Gouverneur ayant assigné un jour aux parties, Ignace, & Navarre qui l'avoit accusé, comparurent en Justice. L'Accusateur soûtint tout ce qu'il avoit deposé ; & il en jura tout de nouveau par ce qu'il y a de

plus ſacré. Ignace, pour toute réponſe, produiſit une lettre, & demanda à Navarre s'il n'en connoiſſoit point l'écriture. *C'eſt la mienne*, repliqua-t-il ſans ſe douter de rien. Il diſoit vray, & il avoit écrit cette lettre à un homme de ſa connoiſſance quelques mois auparavant : elle portoit qu'Ignace & ſes compagnons menoient une vie irreprochable : qu'il les avoit connus à Paris & à Veniſe, & que c'eſtoient de vrais hommes apoſtoliques.

La lettre fut leüe, & fit tout l'effet qu'Ignace s'en eſtoit promis. L'Accuſateur qui parloit avec tant d'audace, ſe voyant convaincu de fauſſeté par luy-meſme, demeura muët, ou ne prononça que des paroles confuſes, qui acheverent de prouver ſa mauvaiſe foy.

Mais ce qui détruiſit tout à-fait la calomnie, c'eſt que les trois juges qui avoient declaré Ignace innocent dans les trois villes où Navarre ſoûtenoit qu'on l'avoit condamné au feu, ſe trouverent à Rome en ce temps-là. Gaſpar de Doctis aſſeſſeur du Nonce Veralli, y vint de Veniſe;

le Grand-Vicaire Jean Figueroa, d'Alcala; & l'Inquisiteur Mathieu Ori, de Paris, chacun pour ses interests particuliers, ou plûtost pour celuy d'Ignace, dont Dieu vouloit que l'innocence fust prouvée authentiquement dans la capitale de la Chrestienté. De juges qu'ils avoient esté, devenus témoins, ils déposerent tous trois la verité contre les imposteurs de Navarre.

L'imposteur fut condamné à un bannissement perpetuel; & il auroit esté puni plus severement, si Ignace n'avoit demandé sa grace. Pour les trois autres Espagnols, ils se dédirent en presence du Gouverneur de Rome, & du Cardinal Legat.

Il ne restoit plus pour la parfaite justification du maistre, qu'à justifier les disciples. Sur les bruits qui coururent hors de Rome, que les compagnons d'Ignace estoient des gens de mauvaises mœurs, les Grands-Vicaires de Padouë, de Boulogne, de Ferrare, de Sienne, envoyerent aussi-tost d'eux-mesmes des attestations fort amples de leur sainte vie; & Hercule d'Est, Duc de Ferrare, donna ordre à ses mini-

ſtres qui eſtoient auprés du Pape, d'interpoſer ſon autorité, pour rendre témoignage de la vertu de le Jay & de Rodriguez.

Tant de preuves neanmoins ne ſatisfirent pas Ignace ; il voulut avoir une ſentence qui fiſt foy de tout. Il diſoit qu'avec le temps on perdroit le ſouvenir du banniſſement de l'Accuſateur, & que n'y ayant nul acte public en faveur des Accuſez, on pourroit croire que par leurs intrigues & par leur credit ils auroient arreſté le cours de la cauſe dans la crainte d'un mauvais ſuccés. Ce qui le portoit encore à pourſuivre une ſentence, c'eſt qu'il eſperoit qu'un ſeul acte le juſtifieroit des accuſations d'Alcala, de Paris, & de Veniſe. *Je ſçay bien,* écrivit-il alors au Seigneur Pierre Contarini, *que nous ne ferons pas taire les hommes par là ; & je ne ſuis pas ſi mal-aviſé que de le prétendre : nous voulons ſeulement ſauver l'honneur de la Religion, qui eſt en quelque ſorte attaché au noſtre. Il nous importe peu qu'on nous prenne pour des ignorans, ni meſme qu'on nous croye des ſcelerats : mais que la doctrine que nous preſchons paſſe pour fauſſe dans l'eſprit*

Il pourſuit une ſentence, qui le juſtifie, & l'obtiét enfin.

des peuples, & qu'on regarde la voye par laquelle nous conduiſons les ames, comme le chemin de perdition, c'eſt ce que nous ne pouvons ſouffrir ſans trahir noſtre miniſtere ; parce que cette doctrine eſt celle de Ieſus-Chriſt, & que cette voye eſt le chemin du ſalut.

Encore que l'affaire qu'Ignace avoit tant à cœur fuſt tres-juſte, & ne paruſt pas difficile, il y trouva des obſtacles de tous coſtez. Le Gouverneur, homme équitable, mais foible, & qui craignoit de s'attirer des ennemis, s'il ſe declaroit trop pour Ignace, n'oſant ni luy accorder, ni luy refuſer ſa demande, traiſna la choſe en longueur : d'ailleurs le Cardinal Legat ne fut pas d'avis qu'on pouſſaſt l'affaire plus loin ; & il n'y euſt pas juſqu'aux compagnons d'Ignace qui n'euſſent ſur cela d'autres ſentimens que luy. Ils diſoient que c'eſtoit aſſez pour eux d'étre reconnus innocens ; & que le reſte auroit un air de vengeance, qui édifieroit mal le public. Ces oppoſitions ne rebuterent pas Ignace, auſſi jaloux de ſon honneur quand l'intereſt de la religion le demandoit, qu'avide d'opprobres en d'autres rencontres.

Ennuyé des remises du Gouverneur, & desesperant d'obtenir jamais rien de luy, il crust que le plus court & le plus seûr estoit de s'adresser immediatement au Pape, qui revint à Rome sur ces entrefaites, & qui alla passer une partie de l'automne à Frascati, pour se délasser du voyage de Provence. Ignace l'y alla trouver, & la justice de sa cause luy donna tant de confiance, qu'il ne chercha ni patron, ni introducteur.

Le Pape n'eust pas plustost entendu les raisons d'Ignace, qu'il ordonna au Gouverneur de le contenter. Le Gouverneur obeït ; & aprés avoir fait examiner le livre des Exercices spirituels, il dressa une sentence dans les formes, qui contenoit l'éloge des Accusez, & qui les justifioit entierement.

Ignace envoya par tout des copies de la sentence & jusqu'en Espagne : mais la malheureuse destinée de ses ennemis le disculpa encore dans la suite. Navarre vécut miserable, & agité des remords de sa conscience. Barrera mourut peu de jours aprés d'un mal trés-violent. Mudarra & Ca-

ſtilla furent accuſez tous deux d'hereſie : on condamna le premier à une priſon perpetuelle, & l'autre qui paruſt plus opiniaſtre, à eſtre bruſlé. Pour l'Auguſtin Piedmontois, il s'enfuit de Rome à Geneve, & ſe declara ouvertement heretique ; il fit meſme un livre ſanglant contre l'Egliſe Romaine intitulé, *Le ſommaire de l'Ecriture*. Enfin les impietez de cét apoſtat monterent à un tel excés, qu'eſtant tombé entre les mains de l'Inquiſition, il finit ſa vie par le feu.

Il aſſiſte le peuple durant la famine.

Les dix Preſtres eſtrangers ayant recouvert leur honneur, commencerent à paroiſtre tout de nouveau en public, & il ſe preſenta une occaſion de ſecourir le prochain, qu'ils ne laiſſerent pas échaper. Outre que l'hiver eſtoit fort rude, il y avoit une ſi grande cherté à Rome, que pluſieurs de la populace, preſque morts de faim, eſtoient couchez de tous coſtez dans les ruës, ſans avoir ſeulement la force de demander du ſecours. Bien qu'Ignace & ſes compagnons, qui ne vivoient que d'aumoſnes, ſe reſſentiſſent de la famine, ils entreprirent de ſoulager ces miſerables ſur le fonds de la Pro-

vidence. Ils se mettent donc tous ensemble à les ramasser par les ruës, & il les portent eux-mesmes jusques dans la maison où ils logeoient depuis peu. Ils donnent leurs lits aux plus foibles, accommodent les autres le mieux qu'ils peuvent avec de la paille étenduë à terre. La Providence sur laquelle ils avoient compté ne leur manqua pas, ils receûrent tant de vivres & tant d'argent tout à la fois, qu'ils eûrent non-seulement de quoy nourrir plus de quatre cens personnes; mais aussi de quoy couvrir la nudité des plus necessiteux, qui mouroient de froid & de faim en mesme-temps.

La charité d'Ignace & de ses compagnons leur attira bien des spectateurs. Quelques-uns qui estoient venu voir par curiosité ce qui se passoit chez eux, se dépoüillerent d'une partie de leurs habits pour revestir des pauvres gens demi-nus qu'on n'avoit pas encore habillez; & plusieurs personnes de qualité firent un fonds pour la subsistence de trois ou quatre mille hommes, que la famine reduisoit à une extreme misere. Mais les soins d'Ignace ne se bornoient pas au soula-

lut rien faire que par l'avis de trois Cardinaux. Le premier qui fut chargé de l'affaire se nommoit Barthelemi Guidicioni, homme d'un grand merite, & si digne du souverain pontificat, que quand il mourut, le Pape dit que son successeur estoit mort; mais d'une vertu austere, & si ennemi de toutes sortes de nouveautez, que bien loin d'agreer les nouvelles Religions, il croyoit qu'on devoit éteindre quelques-unes des anciennes, & les réduire toutes à quatre. Son zele alla mesme si loin là-dessus, qu'il composa un livre pour faire valoir ses raisons, qui estoient fondées sur les decrets des Conciles de Latran & de Lyon sous Innocent III. & Gregoire X. touchant la multiplication des Ordres Religieux. Avec cette disposition d'esprit, il ne regarda pas seulement le memoire qu'on luy mit entre les mains, il dit plusieurs fois, que de quelque nature que fust l'institut dont il s'agissoit, l'Eglise n'en avoit que faire. L'autorité de Guidicioni, qui estoit grand theologien & grand canoniste, entraisna les deux autres Cardinaux.

Dans les temps que Paul III. nomma

Jacques Govea, ce Portugais Principal du college de Sainte Barbe, qui reconnut l'innocence d'Ignace sur le point de le faire chastier publiquement, estant encore à Paris, & entendant parler des merveilles qu'Ignace & ses compagnons faisoient en Italie, jugea que des hommes faits comme eux seroient fort utiles dans les Indes Orientales, qui venoient d'estre conquises par les Portugais. Il en écrivit au Pere Ignace, dont il vouloit sçavoir le sentiment avant que de faire aucune demarche du costé de la Cour de Portugal. Le Pere loüa Dieu de ce que la Providence luy ouvroit la porte d'un nouveau monde, aprés luy avoir fermé celle de la Terre Sainte ; & il conceust un desir ardent de porter luy-mesme la Foy à tant de nations idolatres. Il répondit à Govea, que luy & ses compagnons estoient prests d'aller en quelque lieu du monde où il plairoit au Vicaire de Iesus-Christ de les envoyer ; qu'ils luy avoient voüé leur service pour le regard des missions, & qu'ils ne pouvoient disposer d'eux que sous le bon plaisir de sa Sainteté.

Maſcaregnas fit tout les inſtances poſſibles, renvoya l'affaire au Pere Ignace, qui ne ſe relaſcha point:de ſorte que l'Ambaſſadeur de Portugal n'emmena que Simon Rodriguez & François Xavier; petit ſecours à la verité, ſi on regarde ſeulement au nombre, mais tres-conſiderable ſi on peſe le merite.

Les deux Miſſionnaires eſtant arrivez à Lisbonne, ſe mirent à y travailler au ſalut des ames, en attendant que partiſt la capitaine ſur laquelle ils ſe devoient embarquer avec Martin Alphonſe Soza, qui commandoit la flotte Royale, & leurs travaux dés les premiers jours leur meriterent le ſurnom d'apoſtres, qui eſt demeuré dans ce royaume à leurs ſucceſſeurs. Quelques Seigneurs de la Cour ravis du zele de Xavier & de Rodriguez, repreſenterent au Roy qu'il ſeroit peut-eſtre plus à propos de retenir l'un & l'autre en Portugal,que de les renvoyer aux Indes.

Les deux Peres qui avoient leur miſſion pour le nouveau monde ayant entreveû le deſſein des Portugais, écrivirent auſſitoſt à Rome, conjurerent leur Pere Ignace, de faire par-

ler le Pape en leur faveur. Paul III. ne voulut point s'expliquer, & fut d'avis de laiſſer les Portugais maiſtres de l'affaire. Ainſi le Pere Ignace manda aux deux Peres, qu'ils devoient ſuivre la volonté du Roy de Portugal, qui en cette rencontre leur tenoit la place de Dieu. Mais il ajouſta : que ſi le Roy par hazard vouloit ſçavoir ſon ſentiment là-deſſus, ils pouvoient luy dire, que ſa penſée eſtoit que François Xavier allaſt aux Indes, & que Simon Rodriguez demeuraſt en Portugal. Le Roy receuſt ce conſeil comme un oracle, & la choſe s'exécuta ſelon qu'Ignace l'avoit ajuſtée ; ſi bien que par cette ſeule raiſon on peut luy attribuer en quelque ſorte tout ce que Saint Xavier a fait dans les Indes.

Il demãde que ſon Inſtitut ſoit approuvé du Saint Siege.

La joye qu'euſt Ignace de voir ſes compagnons engagez dans les emplois de l'apoſtolat, fut un peu troublée par les oppoſitions que firent les trois Cardinaux à ſon grand deſſein. Il continua néanmoins ſes pourſuites auprés du Pape avec plus de chaleur que iamais. Il redoubla en meſme temps ſes prieres auprés de la divine

Majesté avec une extreme confiance; & comme s'il eust esté asseûré du succés, il promit un jour à Dieu trois mille messes en reconnoissance de la grace qu'il esperoit obtenir.

Son esperance ne fut pas trompée. Le Cardinal Guidiccioni se sentit tout-à coup changé, sans sçavoir pourquoy; & ce changement subit luy parut à luy-mesme si étrange, qu'il ne douta pas que Dieu n'en fust l'auteur. Il leust l'écrit qu'il n'avoit pas voulu regarder; & aprés l'avoir bien examiné, il dit que son sentiment estoit toûjours en general, qu'on ne devoit point recevoir de nouvelles Religions: mais que pour celle qui se presentoit, il ne pouvoit pas s'y opposer. Il avoüa mesme qu'elle luy sembloit necessaire pour remedier aux maux de la Chrestienté, & sur tout pour arrester le cours des heresies qui se répandoient par toute l'Europe.

En effet, il ne paroissoit presque plus aucune trace de l'ancienne Religion dans l'Allemagne, où les Lutheriens & Anabaptistes divisez en plusieurs sectes contraires, s'accordoient seulement ensemble, pour ruiner

la Foy Catholique. L'Angleterre ſeparée de Rome ſuivoit les égaremens d'Henry VIII. qu'elle reconnoiſſoit pour chef de l'Egliſe Anglicane. La Suiſſe, le Piedmont, la Savoye, & tous les païs circonvoiſins eſtoient infectez des erreurs de Zuingle & d'Oecolampade. La France ſe reſſentoit en pluſieurs endroits de la contagion de Geneve; & il n'y avoit pas juſqu'à l'Italie, où le venin ne ſe fuſt gliſſé. Calvin y avoit porté ſon Inſtitution traduite en François, & s'eſtoit ſi bien inſinué dans l'eſprit de Renée Ducheſſe de Ferrare, fille de Louis XII. que cette Princeſſe avoit embraſſé l'héreſie avec une partie de ſa Cour.

Le Pape jugea de ſon coſté que l'Egliſe, dans des conjonctures ſi funeſtes, avoit beſoin d'un ſecours extraordinaire. Il apprit en meſme temps que les diſciples d'Ignace, qui eſtoient employez hors de Rome, reveilloient par tout l'eſprit du chriſtianiſme, & que les pecheurs les plus endurcis ne pouvoient réſiſter à la force de leurs paroles. Parmi les converſions qui firent du bruit, celle d'un preſtre de Sienne parut au Pape la plus admira-

ble. Ce preſtre avoit mené une vie tres-libertine : il ne ſe contentoit pas de compoſer des comedies pour rejouïr le peuple, il les repreſentoit quelquefois ſuy-meſme ; & les gens de bien eſtoient également ſcandaliſez de voir un comedien à l'autel, & un preſtre ſur le theatre. Brouët & ſon compagnon Strada, ce jeune Eſpagnol qu'Ignace gagna au retour du Mont-Caſſin, le toucherent tellement par leurs diſcours, qu'ayant fait une retraite ſpirituelle, il demanda publiquement pardon au peuple, la corde au col, avec la permiſſion du Grand-vicaire, & ſe retira en ſuite dans un cloiſtre de la Reforme de Saint François, où il fit le reſte de ſes jours une rigoureuſe penitence.

La compagnie de Ieſus eſt approuvée par le Pape.

Paul III. frappé de tant de choſes éclatantes, & pouſſé encore davantage par un mouvement interieur, confirma enfin l'Inſtitut d'Ignace ſous le nom de de la Compagnie de Jeſus, par la bulle *Regimini militantis Eccleſiæ.* Cette bulle qui fut expediée le 27. de Septembre de l'année 1540. contient l'eloge des dix premiers Peres, & porte en termes formels, qu'il n'y a rien que

de Bon & de ſaint dans ce nouvel Inſtitut. Le Pape leur permit par la meſme bulle de dreſſer des Conſtitutions telles qu'ils jugeroient le plus propres pour leur perfection particuliere, pour l'utilité du prochain, & pour la gloire de noſtre Seigneur. Il eſt vray qu'il limitta le nombre des Profés, & le reſtraignit à ſoixante. Mais il oſta cette reſtriction deux ans aprés par une autre bulle; & ce fut l'intereſt de la Chreſtienté, qui l'obligea d'en uſer ainſi, comme il le déclare luy-meſme.

Dés que le Saint Siége euſt approuvé la Compagnie de Ieſus, Ignace jugea qu'il falloit commencer par élire un chef; & pour cét effet il rappella à Rome, avec la permiſſion du Pape, ceux de ſes compagnons qui pouvoient s'y rendre: car Xavier & Rodriguez eſtoient à la Cour de Portugal; le Févre eſtoit à la Diéte de Vormes, Bobadilla avoit ordre expreſſement du Souverain Pontife, de ne point quitter le royaume de Naples, que les affaires qu'on avoit miſes entre les mains ne fuſſent finies. Tellement que ces quatre Peres n'aſſiſterent point à l'élection, les deux

premiers laisserent leurs suffrages en partant ; le Févre envoya le sien ; & si Bobadilla n'en fit pas autant, ou faute de commodité, ou parce qu'il espéroit de jour en jour retourner à Rome, il confirma à son retour le choix que firent les autres.

Quand le Jay, Brouët, & Laynez furent venus, ont prit trois jours pour examiner devant Dieu qui on éliroit ; & ces jours se passerent en priére & en silence. On s'assembla le quatriéme jour, & toutes les voix furent pour Ignace, hors la sienne, qu'il donna à celuy qui auroit le plus de suffrages, en s'exceptant néanmoins luy-mesme. Il ne se déclara pour personne nommément, ou parce qu'il ne pust décider lequel estoit le plus digne, ou parce qu'il voulut mesnager tous, en tenant ainsi la balance égale.

Ignace est élû General da la Compagnie.

Comme quelques-uns de ces suffrages que chacun donna par écrit se sont conservez, le lecteur ne sera pas fasché de les voir tels qu'on les a tirez des originaux. *Je proteste*, dit François Xavier en sa langue naturelle, *que sans avoir esté sollicité par personne, ie iuge, selon ma conscience, qu'on doit élire*

pour chef de nostre Compagnie: nôtre ancien superieur & veritable pere Dom Ignace, qui aprés nous avoir tous rassemblez avec tant de peine, sçaura encore mieux nous maintenir, & nous gouverner comme celuy qui nous connoist tous parfaitement.

Nostre tres-honoré pere Dom Ignace de Loyola, dit Jean Codure en latin, *est celuy à qui ie donne ma voix, comme l'ayant toûjours reconnu pour un homme embrasé du zele de la gloire de Dieu, & du salut des ames. Ie croy aussi qu'il doit estre le superieur des autres, parce qu'il s'est fait toûjours le plus petit, & qu'il a esté le serviteur de tous.*

Le suffrage de Salmeron est le plus raisonné, & le plus ample. *Au nom de Iesus-Christ*, dit-il, *moy Alphonse Salmeron, tres-indigne de cette Compagnie, aprés avoir prié Dieu, & examiné meûrement la chose dont il s'agit autant que i'en suis capable, i'élis & ie declare Dom Ignace de Loyola mon superieur General & celuy de toute la Compagnie. Comme selon la sagesse qui luy a esté communiquée d'en-haut, il nous a tous engendrez en Iesus-Christ, & nourris de lait dans nostre enfance spiri*

ſpirituelle ; maintenant que nous ſommes plus grands & plus forts en noſtre Seigneur, il nous donnera la ſolide nourriture de l'obeïſſance ; il nous conduira dans les paſturages celeſtes, & à la fontaine de la vie ; afin que quand il aura rendu ce petit troupeau au grand Paſteur Ieſus-Chriſt, nous puiſſions dire veritablement, nous ſommes ſon peuple, & les brebis que ſa main conduit, *& que luy-meſme diſe avec ioye*, Seigneur, je n'ay perdu aucun de ceux que vous m'avez donné. *Le bon Paſteur JESUS nous faſſe à tous cette grace. Ainſi ſoit-il.*

Ignace affligé, & meſme ſurpris de ſe voir élû General, *Mes freres*, leur dit-il d'abord, *je ne ſuis point digne de cét employ, & ie vous aſſeûre que ie ne pourray pas m'en aquiter : car comment conduire les autres, quand on ne ſçait pas ſe conduire ſoy-meſme ? C'eſt avec toute la ſincerité poſſible que ie vous parle*, ajouſta-t-il. *Quand ie conſidere les déſordres de ma vie paſſée, & les foibleſſes de ma vie preſente, ie ne puis me rêſoudre d'accepter la charge de General. Ainſi ie vous coniure au nom de Dieu de ne pas trouver mauvais*

Il refuſe la charge de General.

que ie la refuse, & d'implorer tout de nouveau, durant trois ou quatre iours, les lumieres divines, afin que nous élisions pour nostre superieur & pour nôtre pere, celuy qui est le plus capable de bien gouverner nostre Compagnie.

Quoy-que ce refus ne servist qu'à les confirmer dans leur sentiment, le respect qu'ils avoient pour leur pere commun le fit condescendre à recommencer l'élection aprés quatre jours de priere & de penitence. Il fut élû une seconde fois, mais il fit un second effort, pour ne point recevoir la charge. Il dit, qu'il mettroit l'affaire entre les mains de son confesseur; & que si celuy qui connoissoit toutes ses mauvaises inclinations, luy ordonnoit au nom de Jesus-Christ de se soumettre, il obeïroit aveuglement.

Les Peres eûrent de la peine à l'écouter là-dessus. Ils disoient que la volonté de Dieu n'estoit que trop manifeste, & que c'estoit s'y opposer, que de balancer davantage. Ils se relascherent neanmoins; & le Pere Ignace alla trouver un Religieux de Saint François nommé le Pere Theodose, auquel il se confessoit ordinairement, & qu'il quitta

dés que le Saint Siege eust confirmé l'Institut. Aprés luy avoir exposé dans l'entretien ses infirmitez spirituelles & corporelles tout ensemble, il luy fit une confession de toute sa vie durant les trois derniers jours de la Semaine Sainte, Le Pere Theodose luy declara nettement qu'il resistoit au Saint Esprit en resistant à son election, & luy commanda de la part de Dieu, d'accepter la charge de General.

Le Pere Ignace se rendit alors, & prit enfin par obeïssance le gouvernement de la Compagnie de Jesus, le jour de Pasques de l'année 1541. ils convinrent tous ce jour-là, de faire leur profession solennelle la mesme semaine; & ils la firent en effet le vendredy suivant, qui estoit le vingt-deuxiéme d'Avril. Voicy comme se fit la ceremonie. Ils allerent visiter les sept Eglises, qui sont les principales stations de Rome. Estant arrivez à Saint Paul, qui est hors des murailles de la ville, le Pere Ignace dit la messe à l'autel de la Vierge. Avant que de communier, il se tourna vers le peuple, & tenant d'une main le corps de Nostre Seigneur, de l'autre la formule de ses vœux écri-

Ignace & ses compagnons font leur profession.

te, il la prononça à haute voix, aprés quoy il communia. Ensuite se retournant vers ses compagnons qui estoient à genoux au pied de l'autel, & tenant cinq hosties sur la patene, il receust leurs professions; & les communia aprés. Ils s'engagerent tous comme luy à garder uue pauvreté, une chasteté, & une obeïssance perpetuelle selon la forme de vivre contenuë dans la bulle de leur Institution. Ils promirent de plus une obeïssance speciale au souverain Pontife pour le regard des missions marquées dans la mesme bulle, & ils s'obligerent à enseigner aux enfans la doctrine chrestienne.

Il n'y eust qu'une difference entre la profession du Pere Ignace & celle des autres, c'est qu'il fit sa promesse immediatement au Vicaire de Jesus-Christ, & que ses compagnons luy firent la leur à luy-mesme comme à leur General & à leur Chef.

La messe estant dite, ils allerent tous ensemble au grand Autel, où reposent les ossemens des bien-heureux Apostres Saint Pierre & Saint Paul, & là embrassant leur Pere commun, ils luy baiserent humblement la main pour

marque de leur ſoumiſſion & de leur obeïſſance.

Le General commença ſa charge par faire le catechiſme dans l'Egliſe de Sainte Marie de Strata, que Pierre Codace, officier du Pape, & puiſſant dans Rome, fit donner aux Peres, lors qu'ils n'avoient encore qu'une maiſon de loüage. C'eſt luy qui charmé de leur ſainte vie, quitta de gros benefices par un eſprit de retraitē, & ſe rangea parmi eux, ſans autre veuë que de vaquer au temporel, & de leur procurer des aumoſnes.

Il fait le catechiſme avec beaucoup de fruit.

Quoy-que le nouveau Superieur ne fit proprement ces inſtructions chreſtiennes que pour les enfans, ſuivant l'obligation de ſon vœu ; toutes ſortes de perſonnes y venoient, meſme des hommes & des femmes de qualité, des Theologiens & des Canoniſtes. Il expliquoit en Italien les myſteres de la Foy, & les commandemens de Dieu d'une maniere facile & proportionnée à l'intelligence du peuple. Il mettoit dans cette explication des traits de morale vifs & touchans ; & bien que ſon langage fuſt aſſez barbare, il faiſoit tant d'impreſſion ſur les eſprits, qu'a-

prés l'avoir entendu on se retiroit en silence les larmes aux yeux & la componction dans le cœur : la douleur estoit quelquefois si sensible, que ceux qui vouloient se confesser à la fin du catechisme, ne pouvoient pas presque prononcer une parole. Il continua cét exercice durant quarante-six jours dans la mesme Eglise ; & c'est à son exemple que les superieurs de la Compagnie font quarante jours le catechisme quand ils entrent en charge.

Mais comme rien n'estoit plus essentiel que de regler la conduite des particuliers de cette petite Societé naissante; avant que de faire des constitutions dans les formes, il dressa quelques reglemens generaux.

Les premieres regles qu'il prescrivit à la Compagnie naissante.

I. Qu'autant qu'il leur seroit possible, ils eussent toûjours Dieu devant les yeux, & qu'ils se proposassent la vie de Jesus-Christ pour le modele de la leur.

II. Qu'ils regardassent Dieu dans les Superieurs, pour exécuter leurs ordres, & pour honorer leur dignité ; & qu'ils fussent persuadez que l'obeïssance est un guide qui n'égare point, un oracle qui ne peut tromper ; qu'ils

découvrissent à leur Superieur le fonds de leur ame, pour en estre bien gouvernez ; qu'ils ne craignissent rien tant que de se conduire eux mémes, & qu'ils se défiassent pour cela de l'amour propre d'autant plus aveugle qu'il pense estre plus éclairé.

III. Que dans le commerce du monde ils eussent la circonspection de ceux qui secourent des gens qui se noyent, & qu'ils prissent bien garde de se perdre en tâchant de sauver les autres ; que non seulement ils s'aimassent tous comme freres, mais que chacun aimast son frere comme un autre luy-mesme ; qu'ils ne disputassent jamais de paroles avec ces entestemens opiniastres qui refroidissent la charité s'ils ne l'éteignent, & que quand ils seroient de divers avis, l'amour de la verité reglast leurs contestations, & non pas le vain desir d'avoir l'avantage.

IV. Que le silence se gardast exactement parmi eux ; si ce n'est quand la necessité obligeroit de le rompre ; & que lors qu'ils auroient à parler, ils le fissent d'une maniere modeste & Religieuse. Que quelque grandes

choses qu'il plust à Dieu d'operer par leur ministere, ils ne se crussent pas de grands hommes, & ne s'attribuassent pas la gloire de l'action, l'instrument estant de luy-mesme quelquefois peu propre à ce qui se fait par luy, & tirant toute sa vertu du bras qui le met en œuvre; qu'ils comptassent pour peu de chose, & mesme pour rien, l'esprit, l'éloquence, le sçavoir, en comparaison de la vertu; & qu'ils ne se tinssent jamais mieux payez de ce qu'ils auroient fait pour le prochain, que quand ils en recevroient des affronts & des outrages, la seule recompense dont le monde a payé les travaux de Jesus-Christ.

V. Que s'ils tomboient en quelque faute qui éclatast au dehors, & qui semblast les deshonorer, bien-loin de perdre courage, ils rendissent graces à Dieu de ce qu'ayant permis leur faute, il avoit fait connoistre la foiblesse de leur vertu, & détrompé le monde, qui les estimoit plus saints qu'ils n'estoient; qu'au reste ceux qui estoient tombez n'oubliassent jamais leur cheûte, pour estre plus humbles & marcher plus droit, & que les au-

tres apprissent de là à craindre de tomber, lors qu'ils se croiroient le moins en peril.

VI. Qu'aux heures qu'on prend aprés le repas pour relascher son esprit, ils se souvinssent de la modestie que l'Apostre veut qui reluise en nous, & qu'ils n'y fussent ni excessivement gais, ni sombres & mélancoliques; que dans les fonctions exterieures, ils ne laissassent pas échaper les occasions d'un bien present & asseûré, éblouïs par l'esperance d'un plus grand bien à venir mal fondé & incertain. En fin qu'ils se tinssent fermes dans leur vocation, & incessamment sur leurs gardes contre les ruses du malin esprit, qui porte les solitaires aux emplois de la vie commune, & les hommes apostoliques au repos de la solitude.

François Xavier, à qui le Roy de Portugal avoit procuré, sans qu'il sceust, un bref de legast apostolique dans les Indes, partit de Lisbonne en ce temps-là, & y laissa Simon Rodriguez. Le Pape envoya la mesme année en Irlande Alphonse Salmeron & Pasquier Broüet avec le caractere de nonces, pour maintenir la Foy ca-

Ignace & ses compagnons employez au service de l'Eglise.

tholique parmi ces peuples, qui nonobstant les Edits d'Henry VIII. étoient demeurez fidelles au Saint Siege. La Republique de Venise demanda Jacques Laynez; le docteur Ortis mena avec luy Pierre le Févre à Madrid; Nicolas Bobadilla & Claude le Jay allerent prendre la place de le Févre à Vienne & à Ratisbonne.

Tandis que ces ouvriers Evangeliques animez de l'esprit d'Ignace, travailloient au bien des ames en tant de lieux differens, Ignace faisoit luy-mesme dans Rome plusieurs bonnes œuvres. En assistant les malades dans les hospitaux & ailleurs, il reconnut que la pluspart ne se confessoient qu'aux derniers momens de leur vie, & lorsque la penitence est presque inutile. Il representa ce desordre au Pape, & le supplia d'abord de renouveller la Decretale d'Innocent III. qui ordonne que le medecin ne verra point les malades qu'aprés qu'ils se seront confessez. Il jugea neanmoins ensuite, qu'afin de faire observer mieux ce decret, il y falloit apporter un peu de moderation; c'est à-dire qu'il falloit permettre deux visites du medecin avant

la confeſſion du malade, & défendre la troiſiéme ſous des peines rigoureuſes. Le Pape ſuivit le conſeil du Pere Ignace; & une pratique ſi chreſtienne ſe garde encore aujourd'huy en Italie tres-exactement.

Rome eſtoit alors pleine de Juifs, & il y en avoit qui ouvroient les yeux à la verité depuis que la nouvelle Compagnie expliquoit publiquement les myſteres de la Foy: mais la crainte de la pauvreté les empeſchoit de ſe declarer. Le Pere Ignace offrit ſa maiſon à ceux qui voudroient ſe faire chreſtiens, & il y en euſt pluſieurs qui abjurerent le Judaïſme. Le nombre des convertis venant à croiſtre de jour en jour par la converſion des premiers de la Synagogue qui deſabuſoient les autres, il entreprit de fonder une maiſon, où l'on inſtruiroit tous les Juifs qui demanderoient le bapteſme, & il engagea diverſes perſonnes de pieté à faire un ſi ſaint établiſſement. Il obtint du Pape, que les Juifs qui ſe cõvertiroient ne perdroient rien de leurs biens legitimement acquis: que les biens gagnez par uſure, & dont la reſtitution ne ſe pouvoit faire,

Il fait des établiſſemens pour les Juifs & pour les courtiſanes qui ſe convertiſſent.

faute de ſçavoir à qui ils appartenoient, ſeroient employez en faveur des nouveaux fidelles ; & que les enfans qui embraſſeroient le chriſtianiſme contre la volonté de leurs peres, en heriteroient comme s'ils n'avoient point changé de Religion.

Il y avoit encore dans la ville pluſieurs filles & pluſieurs femmes que la neceſſité avoit jettées dans le deſordre ; quelques-unes moins libertines, & touchées de Dieu, avoient horreur de leur vie infame ; elles la continuoient neanmoins, ne ſçachant où ſe retirer, ni quel parti prendre. A la verité le monaſtere des Repenties eſtoit dés ce temps-là établi ſous le titre de Sainte Marie Magdeleine ; mais on n'y recevoit que celles qui vouloient eſtre Religieuſes, & paſſer le reſte de leurs jours en ſolitude & en penitence. Le Pere Ignace conſiderant que la grace qui excite les pechereſſes à quitter le vice, ne les porte pas toûjours à quitter le monde, & que l'état du mariage ne s'accorde pas avec celuy de la Religion, forma le deſſein d'une autre maiſon où des filles ſecu-

lieres & des femmes mariés fussent admises indifferemment. Il s'en ouvrit aux plus grands Seigneurs de Rome, qui tous approuverent sa pensée, & promirent de contribuër à un établissement si utile, pourveû que quelqu'un se fist le chef de l'ouvrage. Le Pere voyant que personne ne vouloit s'embarquer le premier, commença hardiment luy-mesme.

Le Pere Codace Procureur de la maison professe faisoit tirer de grandes pierres de ruines de quelques anciens bastimens dans une place qui appartenoit aux Peres de la Compagnie, & qui estoit devant leur Eglise. Le Pere Ignace luy ordonna d'en vendre pour cent ducats ; & ayant receû l'argent, il le porta aux Seigneurs Romains, qui n'osoient entreprendre la bonne œuvre qu'il leur avoit proposée. *Si personne ne veut estre le premier*, leur dit-il en soûriant, *qu'on me seconde du moins, & qu'on me suive.* Ils fournirent tous de grosses sommes, & en peu de mois on bastit une maison pour les filles & pour les femmes penitentes, sous le nom du monastere de Sainte Marthe. Il les y menoit luy-mesme, & n'avoit pas honte

de paroiſtre dans la ville avec des pecheresſes publiques. On luy diſoit quelquefois qu'il perdoit ſon temps, & que ces malheureuſes ne ſe convertiſſoient jamais de bon cœur. *Quand je ne les empécherois que d'offenſer Dieu une nuit*, répondoit-il, *je croirois ma peine bien employée.*

Il fait d'autres œuvres de charité.

Il euſt ſoin encore des jeunes filles qui ſont expoſées à de grands perils, ou faute d'éducation, ou faute de bien ; & il fit fonder pour elles un autre monaſtere ſous le nom de Sainte Catherine. La conduite qu'il gardoit dans ces ſortes de bonnes œuvres eſtoit d'y engager le plus qu'il pouvoit de perſonnes riches & devotes, de choiſir un Cardinal fort homme de bien qui en fuſt le protecteur, d'établir des adminiſtrateurs pour le temporel & des directeurs pour le ſpirituel, qui gouvernaſſent ſagement les maiſons ſelon les ſtatuts dont il convenoit avec eux. Mais quand la choſe eſtoit une fois bien cimentée, & que tout alloit de ſoy-meſme, il avoit couſtume de ſe retirer, pour ne donner jalouſie à perſonne, & pour entreprendre quelque autre choſe utile au public.

Une des principales affaires à quoy il travailla ensuite, fut de chercher un fonds pour la subsistence des orphelins : il le trouva, & on établit deux maisons dans Rome, l'une pour les garçons, l'autre pour les filles, & ces deux établissemens qu'il regla luy-méme, ont toûjours subsisté depuis. Enfin il tâcha de purger la ville des vices énormes que la corruption du siécle avoit introduits, & que la coûtume authorisoit en quelque maniere.

Il commence à écrire les cōstitutions de son Ordre.

Toutes ces actions de charité ne l'occupoient pas tellement, qu'il ne s'appliquast dessors à tracer le plan des constitutions de son Ordre. Il y employoit tous les jours plusieurs heures; il y passoit mesme une partie de la nuit, & voicy la methode qu'il tenoit. Il examinoit d'abord chaque article selon les regles du bon sens, & se proposoit toûjours les raisons du pour & du contre. Ces raisons n'estoient ni legeres, ni en petit nombre; & sur un seul point qui n'est pas des plus importans, on a trouvé dans les papiers écrits de sa main huit raisons pour un parti, & quinze pour l'autre, chacune de poids, & capable de faire

balancer l'esprit. Ensuite se dépoüillant de tout amour propre & de tout interest particulier, il pesoit meûrement toutes les raisons, en les opposant les ûnes aux autres, pour mieux voir celles qui estoient oû plus foibles ou plus fortes.

Aprés avoir fait tout ce que la prudence demandoit, il consultoit Dieu avec une simplicité d'enfant, comme s'il n'eust eû rien à faire qu'à écrire ce que Dieu mesme luy dicteroit. Considerant dont les choses tout de nouveau à la lumiere des veritez éternelles, il supplioit Jesus-Christ, par l'entremise de la Sainte Vierge, de luy faire voir ce qui seroit à propos pour le service de sa divine Majesté & pour le bien de la Compagnie.

Quoy-qu'il se sentist quelquefois déterminé à un parti, & d'une maniere qui sembloit luy oster tout sujet de doute; il ne laissoit pas de continuer ses prieres, pour connoistre plus clairement ce qui estoit le meilleur: desorte qu'ayant pris une fois sa derniere resolution sur un point particulier aprés dix jours de communication avec Dieu, il fit oraison sur le

mesme article, & y repensa encore trente jours entiers. Cependant la chose n'estoit pas fort considerable, & il s'agissoit seulement de regler, si les Eglises des maisons professes auroient du revenu, ou si elles ne seroient entretenuës que de la charité des fidelles.

Outre cela, quand il avoit écrit une constitution, il la mettoit sur l'autel, en disant la messe, & l'offroit à Dieu avec le divin sacrifice, afin que le Pere des lumieres y jettast les yeux, & luy fist connoistre si tout y estoit conforme aux regles de la perfection Evangelique. Il en usoit ainsi, à l'exemple du Pape Saint Leon, qui avant que d'envoyer à l'Evesque Flavien la lettre dogmatique qu'il avoit écrite contre l'heresie d'Eutiches, la mit sur l'autel de l'Apostre Saint Pierre, & l'y tint quarante jours, jeûnant tout ce temps-là, & priant sans cesse le Prince des Apostres de la corriger luy-mesme, & d'effacer de sa main ce qui ne seroit pas orthodoxe.

Les réponses interieures que le Saint Esprit rendoit au Pere Ignace, l'asseûroient enfin, & luy mettoient

l'esprit en repos sur le parti où il s'attachoit. Aussi ayant demandé un jour au Pere Laynez, s'il ne luy sembloit pas que Dieu eust revelé aux Fondateurs des Religions la forme de leur Institut ; & le Pere Laynez luy ayant dit, que cela luy sembloit tres-probable, du moins pour le regard des choses essentielles ; *Je suis de vostre sentiment*, repliqua le Saint, & c'est sans doute sa propre experience qui le luy fit juger de la sorte.

La fin de la Compagnie de Jesus.

Il commença le plan dont je parle, en donnant pour fin à son Ordre, non-seulement de vaquer avec la grace de Dieu au salut & à la perfection de son ame, mais encore de s'employer de toutes ses forces avec la mesme grace au salut & à la perfection du prochain : car il voulut que ces deux fins n'en fissent qu'une dans la Compagnie, & dépendissent également l'une de l'autre, estant persuadé que comme rien ne contribuë davantage à nostre propre sanctification, que de nous dévoûer tout entiers au salut des ames ; rien aussi ne nous rend plus propres à sauver les ames, que de nous sanctifier nous-mesmes.

Ayant establi la fin, il pensa aux moyens qui estoient necessaires pour y parvenir, & il se remit devant les yeux les deux formes de vie si differentes, dont l'une, sur le modele de Marthe, est toute occupée au service du prochain; & l'autre, à l'exemple de Magdeleine, n'a point d'autre employ que le repos de la contemplation. Il reconnut aisément que les fonctions de ces deux estats prises à part & dans toute leur estenduë, ne convenoient pas à son dessein : qu'il falloit choisir ce que l'un & l'autre avoit de meilleur, & joindre ces deux vies ensemble dans un temperament juste, pour faire en sorte qu'elles s'aidassent, au lieu de se nuire. Car enfin quelque peu de ressemblance qu'il y ait entre Marthe & Magdeleine, elles sont sœurs, & ne sont pas ennemies. Les moyens dont la Compagnie se sert pour parvenir à sa fin.

Il prit donc de la vie contemplative l'oraison mentale, les examens de conscience, la lecture des saintes Lettres, la frequentation des sacremens, les retraites spirituelles, l'exercice de la presence de Dieu, & d'autres semblables pratiques de pieté.

Il tira de la vie active tout ce qui

peut contribuer au salut & à la perfection du prochain ; les prédications, les catechismes, les missions parmi les fidelles & les idolatres, les disputes de controverse avec les heretiques les entretiens de devotion avec les personnes du monde, la visite des prisons & des hospitaux, la direction des consciences, & l'instruction de la jeunesse. Mais il embrassa particulierement ce dernier moyen ; car dans la corruption generale qui regnoit alors, il crust ne pouvoir reformer le monde qu'en inspirât aux enfans l'amour de la vertu avant qu'ils eussent contracté de mauvaises habitudes. Il esperoit que ces jeunes plantes venant à croistre avec des impressions chrestiennes, feroient refleurir l'innocence dans tous les états de la vie civile ; & il ne doutoit pas que les premieres semences de pieté ne se conservassent toute la vie, quand méme elles seroient étouffées pour un temps par les passions que la chaleur de l'âge pourroit exciter.

Peut-estre aussi qu'ayant sceû que les nouveaux Heresiarques avoient commencé par pervertir les enfans, & qu'un des faux docteurs de Geneve

leur apprenoit des chanſons contre l'Egliſe Romaine, il voulut, pour maintenir la Religion, employer les mémes moyens dont ils ſe ſervoient pour la ruiner.

Mais prévoyant qu'il n'y auroit pas un grand concours aux écoles de la Compagnie, ſi on n'y inſtruiſoit la jeuneſſe que dans la pieté ; & conſiderant d'ailleurs que les Univerſitez s'infectoient de jour en jour du venin de l'hereſie ; il penſa que pour attirer les écoliers, & les garantir de l'erreur, il falloit tenir des claſſes publiques, où l'on enſeignaſt gratuitement les ſciences que des Religieux peuvent enſeigner.

A la verité les quatre ou cinq premieres années, aprés la confirmation de l'Ordre, toute l'inſtruction des enfans ſe réduiſit aux catechiſmes. Les premiers Peres avoient des emplois qui ne leur permettoient pas de faire des claſſes ; & ceux que l'on aſſocia n'en eſtoient pas encore capables. Le General voulut qu'ils étudiaſſent à loiſir, avant que d'enſeigner les belles lettres, la Philoſophie, la Theologie, l'Ecriture Sainte. Et de là vient que les pre-

miers colleges de la Compagnie n'étoient au commencement que pour élever les jeunes gens de la Compagnie même.

La Cõpagnie n'a point d'habit particulier.

C'est pour faciliter l'usage de tous ces moyens si proportionnez à la fin d'une vocation apostolique, que le Pere Ignace choisit une vie commune sur le modelle de Jesus-Christ. Comme il estoit prestre, & que son Ordre n'étoit qu'une societé de prestres, ou de clercs Reguliers, il ne donna point d'autre habit à ses Religieux que celuy des Ecclesiastiques; encore ne s'y attacha-t-il pas de sorte, qu'il s'en fit un habit particulier; tel qu'en ont les autres Societez Regulieres : il ordonna seulement en general, que le leur seroit honneste, & selon l'usage du païs, sans avoir rien néanmoins qui fust contraire à la pauvreté Religieuse.

Le dessein qu'il avoit de convertir tous les hommes, s'il estoit possible, luy fit juger que la Compagnie ayant à traiter souvét avec les heretiques & les libertins qui se moquent du saint habit des autres Religions; elle n'en devoit point prendre de remarquable & de singulier, pour avoir plus d'accés par tout.

Il regla le logement, la nourriture, & le reste, conformément à l'habit, selon les loix de la bienséance & de la pauvreté. Ce principe de la vie commune le détermina encore à ne prescrire dans sa regle nulle austerité d'obligation. Il sçavoit bien que les societez Religieuses sont composées de personnes qui n'ont ni le mesme temperament, ni le mesme âge ; que quand les austeritez sont reglées, il faut recourir à la dispense en faveur des personnes infirmes ou âgées ; & que la dispense, quelque legitime qu'elle soit, a presque toûjours des consequences dangereuses.

La Cõpagnie n'a point d'austeritez d'obligations

Il n'ignoroit pas d'ailleurs, que les macerations de la chair establies par les anciens fondateurs d'Ordre selon la forme de leur Institut, pouvoient estre des obstacles aux fonctions du sien. Au reste, en ne mettant point dans la Compagnie une mesure égale de penitences pour tous, il ne prétend pas en exclure les austeritez ; au contraire, il veut que chacun maltraite son corps autant que sa santé & son employ le pourront permettre. Mais de peur que l'amour propre ne

retienne, ou que la ferveur n'emporte, il prétend que les Superieurs jugent de tout ce qu'on fait en cela, & que considerant d'un costé la fin de l'Institut à laquelle tous les moyens doivent estre subordonnez, & de l'autre les forces des particuliers, ils gardent le milieu entre le relaschement qui nuit à l'ame, & l'excés qui ruine le corps.

Pourquoy S. Ignace n'a point mis le chœur dãs son Ordre.

Quelque devotion qu'il servist à entendre chanter les loüanges de Dieu, & quelque veneration qu'il eust pour les Religieux qui les chantent jour & nuit, il ne mit point le chœur parmi les siens, quand il eust fait reflexion que ce pieux exercice estoit incompatible avec les emplois de son Institut, & n'estoit pas essentiel à la profession Religieuse; puisque les Religions militaires, & celles qui sont employées aux œuvres de misericorde n'ont point de chœur; que l'Ordre de Saint Dominique n'en a point eû au commencement, & que dans les Religions les plus réformées, on en dispense les maistres de Theologie, les Prédicateurs, & les Missionnaires. L'autorité de Saint Gregoire Pape, qui en un Concile de Rome défend de chanter

chanter aux d'actes qui preſchent ordinairement; & celle de Saint Thomas, qui enſeigne qu'il vaut bien mieux élever les cœurs à l'amour des choſes divines par le miniſtere de la parole de Dieu, que par le chant & par la muſique, ne ſervirent pas peu à determiner Saint Ignace; & on peut dire qu'en ſe reſervant tout entier pour les fonctions Evangeliques, il ſe regla ſur l'exemple de Saint Paul, qui dit de luy-meſme, que Jeſus-Chriſt ne l'a pas envoyé pour baptiſer, mais pour preſcher; non que ce ne fuſt une action ſainte & loüable de baptiſer, mais parce qu'il avoit eſté choiſi pour publier l'Evangile, & qu'il s'en trouvoit aſſez d'autres pour conferer le Bapteſme.

Comme les divers emplois d'une Societé dévoüé au ſalut des ames, demandoient des ouvriers excellens, le Fondateur imagina tout ce qui eſtoit neceſſaire pour cela. Car en premier lieu il ordonne qu'on choiſiſſe bien ceux qu'on recevra, & il marque luy-meſme les qualitez principales qu'ils doivent avoir, entre autres un beau naturel, un bon eſprit, une ſanté for-

Le choix qu'on fait des perſonnes; & ce qui empéche d'étre receû en la Compagnie.

te, un corps bien fait, & un air honneste : il compte pour rien la noblesse, & tous les avantages de la fortune, si le reste manque. Il veut neanmoins qu'on y ait égard, quand ils se rencontrent avec les talens requis ; & sa raison est que les hommes d'une naissance illustre, ou qui ont tenu un rang considérable dans le monde, sont tres-propres à se faire écouter du peuple, à parler aux grands, & à soûtenir les interests de l'Eglise.

Il exclut ceux qui estant nez chrestiens, auroient abjuré la Foy parmi les infidelles, ou qui auroient tenu publiquement des opinions heretiques. A quoy il ajouste les gens infames, & convaincus de crimes énormes ; les personnes sujettes à des foiblesses d'esprit, & à des égaremens de raison ; enfin ceux qui ont porté l'habit d'hermite, ou de Religieux, mesme un seul jour ; & toutes ces exclusions sont fondées sur ce que Saint Ignace demandoit pour son Institut, des principes de religion bien établis dans le cœur, une reputation nette, un jugement sain, & une volonté constante dans le bien qu'on a une fois embrassé.

Outre ces empêchemens, qui ne ſont pas tous ſi eſſentiels, que le Saint Siege n'en puiſſe diſpenſer pour de juſtes cauſes & des cas extraordinaires, il y en a d'autres de moindre conſequence, dont les Superieurs peuvent diſpenſer eux-meſmes prudemment; avoir, par exemple, moins de quinze ans, ou plus de cinquante; avoir de violentes paſſions, de mauvaiſes habitudes, des devotions indiſcretes, &c.

Pour connoiſtre parfaitement ceux qui ſe preſentent, le Fondateur deſcend dans un grand détail, juſqu'à vouloir que l'on ſçache s'ils ſont nez d'un legitime mariage, s'ils ſont fils uniques, quelle eſt leur famille, s'ils n'ont point d'engagement ou par les Ordres ſacrez, ou par une promeſſe de mariage, ou par un vœu.

Il recommande ſur tout qu'on étudie leurs diſpoſitions interieures, & qu'on examine principalement leur vocation; ſi depuis qu'ils ſont appellez, ils n'ont point changé de penſée; ou laiſſé refroidir leurs ſaints deſirs; ſi quelqu'un de la Compagnie ne les a point attirez; & en cas que cela

ſoit, quoy-qu'on l'ait pû faire avec de bonnes intentions, il declare qu'il faut leur donner un temps raiſonnable pour penſer tout de nouveau à une affaire ſi importante, par la ſeule veüe de la plus grande gloire de Dieu, & comme ſi perſonne ne leur en avoit jamais parlé.

Mais pour tirer de cét examen tout le fruit qu'il en eſpere, il exige de ceux qu'on interroge, beaucoup de franchiſe, & preſcrit aux Superieurs un profond ſecret. Enfin, quand aprés toutes ces interrogations les gens ſont jugez propres pour l'Inſtitut, il veut qu'avant que de les recevoir, on leur faſſe bien entendre que s'ils deſirent ſincerement eſtre receûs, ils doivent eſtre preſts de ſe conſacrer tout entiers à Dieu. Il veut encore qu'on leur propoſe tout ce que la profeſſion Religieuſe a de plus humiliant & de plus penible, & qu'on leur demande meſme s'ils seront bien-aiſes non ſeulement qu'on les avertiſſe de tous les defauts qui ſeront remarquez en eux, mais que quiconque ſçaura leurs defauts par une autre voye que celle de la confeſſion, en

informe le Superieur, afin qu'il les en corrige; & s'ils sont disposez eux-mémes à l'informer, avec un esprit de charité, des fautes d'autruy, quand il les en interrogera, à la plus grande gloire de Dieu.

Le choix estant fait de cette maniere, le Saint prétend qu'on fasse l'épreuve des personnes qu'on a choisies. Voicy ce qu'il a établi pour cét effet. Qu'en les recevant dans les maisons, on les mettroit aux Exercices spirituels; & qu'aprés un mois de retraite sans nul commerce avec qui que ce soit de dehors, ils feroient une confession generale de toute leur vie.

De quelle maniere on éprouve & on cultive les novices.

Qu'ensuite ils prendroient l'habit ordinaire de la Compagnie, si ce n'est qu'on jugeast à propos de leur laisser leur habit du siecle, comme il fit luy-mesme à Antoine Araos son parent, & à un Cavalier Neapolitain qui avoit esté Capitaine du Chasteau Saint Elme. Que le novitiat seroit de deux ans, parce qu'une seule année ne suffit pas pour des gens, qui estans destinez à des emplois exterieurs, ont besoin d'un tres-grand fonds de vertu.

Que durant le novitiat, hors qu'ils apprendroient tous les jours quelque chose par cœur, pour cultiver la memoire qui s'affoiblit & se perd faute d'exercice, ils n'étudieroient nullement.

Qu'ils serviroient les malades l'espace d'un mois dans un hôpital, & que pendant un autre mois ils feroient un pelerinage de devotion à pied, sans viatique, demandant l'aumosne. Mais qu'on s'informeroit des administrateurs de l'hospital comment les novices se seroient comportez, & qu'on sçauroit aussi des lieux par où ils auroient passé, de quelle maniere ils auroient vécu.

Qu'estant bien instruit des veritez de la Foy, ils enseigneroient la doctrine chrestienne aux enfans & aux personnes grossieres, pour s'y accoûtumer de bonne-heure. Enfin, qu'ils ne seroient occupez que des pratiques de la vie spirituelle, & que tout leur soin seroit d'aquerir les vertus solides, particulierement l'humilité & l'abnegation de soy-méme.

L'ordre des études pour

Comme la pieté ne suffit pas toute seule dans les fonctions Evangeliques, & que la doctrine y est absolument

necessaire, il ordonne qu'aprés les deux années de novitiat, les jeunes gens de la Compagnie soient appliquez aux études; il détermine les sciences qu'ils étudieront, & il marque en general la connoissance des langues, la Poësie, la Rhetorique, la Philosophie, la Theologie, l'histoire Ecclesiastique, l'Ecriture Sainte: mais il laisse à la prudence des Superieurs de regler les études en particulier selon l'âge & le talent de chacun, en sorte que les esprits capables de tout soient exercez dans toutes les sciences; & que ceux qui ne sont pas si universels, excellent au moins dans quelqu'une.

ceux qui ont achevé leur novitiat.

Il fait neanmoins luy-mesme divers reglemens. Il veut qu'on soit bien instruit de la langue latine, & des belles lettres, avant que de commencer la Philosophie; qu'on n'étudie la Theologie scholastique qu'aprés la Logique, la Metaphysique, & la morale; & qu'on ne s'attache à la positive, que quand on sçaura déja quelque chose de la scholastique. Que d'une science on ne passe point à une autre sans avoir subi un examen rigoureux; qu'en chaque faculté on suive

la doctrine la plus ſeûre & les Auteurs les plus approuvez ; qu'en étudiant les langues ſaintes, on n'ait pas ſeulement en veuë l'intelligence de l'Ecriture ſainte, mais qu'on penſe à défendre la verſion qui eſt autoriſée par l'Egliſe. Le peu de methode que tint Ignace, lors qu'il étudioit à Alcala, & le danger où l'expoſa la lecture d'un Auteur ſuſpect, luy firent prendre ces précautions.

Il ſe ſouvint en meſme-temps que des exercices de charité & de devotion mal-entenduë, l'avoient empeſché de profiter dans les lettres ; & il ordonna que les Ecoliers de la Compagnie ne ſeroient point employez au dehors, que le temps de leurs prieres ſeroit determiné, & meſme qu'ils ne recevroient les Ordres ſacrez que ſur la fin de leurs études.

Le ſoin qu'a S. Ignace de la ſanté & de l'avancement de ceux qui étudient.

D'ailleurs, comme ſes indiſpoſitions & ſes maladies avoient beaucoup nui à ſon avancement dans les ſciences, il jugea qu'on devoit avoir ſoin de la ſanté des jeunes gens, & prendre bien garde qu'ils ne s'appliquaſſent pas trop, qu'ils ne perdiſſent rien de leur ſommeil ; qu'ils n'étudiaſ-

ſent pas à des heures du jour incommodes ; qu'ils ne continuaſſent pas leur travail plus de deux heures de ſuite ſans l'interrompre. Il établit en leur faveur des jours de relaſche, & penſa deſlors à leur procurer des maiſons de campagne, où ils puſſent aller une fois toutes les ſemaines pour ſe delaſſer l'eſprit.

Mais parce que l'extréme pauvreté où il avoit eſté reduit dans l'Univerſité de Paris fut un des plus grands obſtacles à ſes études, il ne cruſt pas devoir obliger ceux qui étudient à vivre d'aumoſnes, & il voulut que les colleges de la Compagnie fuſſent fondez.

Que ſi d'un coſté il a tant d'égard, & tant d'indulgence pour la Jeuneſſe de ſon Ordre, d'un autre il ne la meſnage point du tout. Il luy recommande d'aymer le travail, & de s'exercer ſans ceſſe, ſoit en des conferences particulieres, ſoit en des diſputes publiques. Il charge les Recteurs des colleges d'exciter les eſprits peſans ou pareſſeux, & de retirer des ſciences celuy qui n'y feroit point de profit, manque d'intelligence, ou d'application ; enfin d'avoir l'œil ſur eux à toute heure, & d'obſerver mé-

me si leurs maistres font bien leur dévoir.

La pieté jointe à l'étude dans la Compagnie.

Mais dans la crainte qu'il eust que l'amour de la science n'affoiblist peu-à-peu l'esprit de pieté, il ne manqua pas de prescrire diverses pratiques qui pussent l'entretenir, ou le réveiller. Les principales consistent à s'approcher des Sacremens tous les huit jours, à examiner sa conscience deux fois le jour, à faire tous les ans les Exercices spirituels, & à renouveller ses vœux deux fois l'année avec de grands préparatifs, tels que sont durant trois jours de retraite des méditations, & des penitences extraordinaires, une declaration sincere de l'estat de son ame au Superieur, & une confession generale.

Mais jugeant qu'il estoit presque impossible qu'avec le temps des sciences profanes ou abstraites ne dissipassent l'esprit, & ne dessechassent le cœur en quelque façon, il s'avisa d'un expedient tout nouveau, pour réformer l'homme interieur quand les études sont achevées. Ce fut d'établir un troisiéme an de novitiat, où l'on ne seroit appliqué qu'aux exercices de la vie

ſpirituelle, ſans ſonger nullement aux lettres humaines.

Comme ce ſecond novitiat eſt la derniere épreuve des jeunes gens de la Compagnie, le Saint entend qu'ils ſoient exercez plus que jamais en tout ce qui peut les avancer dans le mépris du monde & d'eux-meſmes : qu'ayant vaqué à l'oraiſon & à la lecture des livres qui peuvent les rendre plus dévots, & non pas plus doctes, ils s'employent à enſeigner la doctrine chreſtienne, & à faire des miſſions dans les villes & dans les villages.

Ce ſont-là les voyes par leſquelles le General de la Compagnie naiſſante prétendoit former des hommes apoſtoliques, éminens en ſcience & en vertu. Ainſi ſa premiere intention fut de faire des ouvriers accomplis : mais la nature qui tend à la perfection en tous ſes ouvrages, n'y arrive pas toûjours. Il reconnut donc que de pluſieurs perſonnes qu'on recevroit, il y en auroit ſans doute quelques-uns, qui faute de talens naturels, ou de qualitez acquiſes, ne parviendroient pas au comble de perfection que demande l'Inſtitut : & il

comprit en mesme temps que les productions de la nature qui ne sont pas les plus parfaites, ne laissent pas d'étre utiles ; qu'un talent médiocre bien mesnagé peut servir à de grandes choses ; & que les ouvriers qui ne sont pas excellens, peuvent aider des maistres de l'art.

Les divers degrez qui sōt dans la Compagnie.

Il mit pour cela deux differens degrez dans son Ordre ; l'un de Profés, & l'autre de Coadjuteurs spirituels. Les Profés font publiquement l s trois vœux solennels de Religion, & y ajoûtent celuy d'une obeïssance speciale au Chef de l'Eglise pour le regard des missions parmi les fidelles & les idolastres. Les Coadjuteurs font aussi en public les vœux de chasteté, de pauvreté, & d'obeïssance ; mais ils ne font pas le quatriéme qui regarde les missions.

Il s'ensuit de ce reglement touchant les degrez, qu'il y a trois estats en la Compagnie, sans parler des simples Freres, qui s'appellent Coadjuteurs temporels. Le premier est des Ecoliers approuvez, ainsi qu'on les nomme, qui sont dans la voye durant leurs études ; le second est des Coadjuteurs spirituels ;

& le troisiéme des Profés, qui sont les uns & les autres dans le terme.

Comme l'état d'épreuve ne dit pas une situation fixe & certaine, Saint Ignace jugea que la Compagnie se proposant d'éprouver ses Ecoliers, ne devoit s'obliger à eux que sous condition : mais comme il n'y avoit pas d'apparence que de jeunes gens demeurassent libres, & maistres d'eux-mémes, il jugea que pour leur bien particulier, & pour celuy de tout le corps, ils devoient de leur costé s'engager absolument à la Compagnie, en promettant d'y vivre & d'y mourir dans l'observation des vœux de pauvreté, de chasteté, & d'obeïssance; & en s'obligeant, par un vœu exprés, d'accepter le degré qu'on trouveroit dans la suite leur estre plus convenable.

Par les vœux de chasteté, de pauvreté, & d'obeïssance, le Fondateur les unit à la Compagnie, & les fait veritablement Religieux, puisque l'essence de la Religion consiste dans la promesse qu'on fait à Dieu de garder perpetuellement les conseils Evangeliques autant qu'il dépend de nous. Mais en établissant que les vœux des

Ecoliers feroient des vœux fimples sous le bon plaifir du Pape, il laiffe à la Compagnie le droit d'en difpenfer pour de juftes caufes. Il laiffe par là aux Ecoliers mefmes, le domaine & la proprieté de leurs biens, quoy-qu'il leur ofte le pouvoir d'en joüir & d'en difpofer independamment des Superieurs, & c'eft un ufage receû en Efpagne, en Italie, en Flandres, & en tous les autres païs, excepté en France, où les Parlemens n'ont pas jugé à propos de permettre ce que le Saint Siege & le Concile de Trente ont accordé en approuvant l'Inftitut.

Pour les Profes qui font l'effentiel de la Compagnie, le Saint les oblige à une obfervation exacte de la pauvreté evangelique, & il veut que les maifons profeffes n'ayent nul revenu, quoy-que les noviciats & les colleges doivent en avoir, par la raifon, qu'il n'eft pas jufte que les Novices & les Ecoliers foient à charge au public, avant que de le fervir ; fans parler des empefchemens que le foin du vivre pourroit apporter aux devotions des uns, & aux études des autres.

D'ailleurs, considerant que la pauvreté est comme le rempart de la Religion, & que les Ordres les plus florissans sont presque tombez en ruine pour ne l'avoir pas bien gardée ; il ordonne que les Profés fassent un vœu particulier, de ne consentir jamais qu'on change rien dans la Compagnie, pour le regard de la pauvreté; si ce n'est qu'on veuille la resserrer davantage.

Aprés qu'il eût fait tant d'ordonnãces qui regardent la disposition & la forme de tout le corps, il en fit d'autres touchãt le chef & les membres. Il arresta en premier lieu que le General seroit perpetuel & absolu, ainsi qu'il en estoit cóvenu avec ses compagnons, avant que le S. Siege eust approuvé la Cõpagnie, & plusieurs raisons l'y determinerent.

Le General de la Cõpagnie perpetuel & absolu.

Pour ce qui est de la perpetuité, il pensa que la premiere charge estant une fois remplie, & ne devant vaquer que par la mort de celuy qui en seroit revestu, les particuliers n'auroient lieu d'y pretendre de long-temps ; qu'il seroit moins difficile de trouver un homme capable de cette place, que d'en trouver plusieurs ; qu'un General

qui n'est point perpetuel, ne peut entreprendre rien de grand, parce que les grandes entreprises demandent un temps considerable pour estre bien executées; enfin, que la perpetuité attire la reverence & la soûmission des inferieurs, en donnant au Superieur un caractere qui ne s'efface jamais.

Pour ce qui regarde l'autorité, il rend le General maistre de tout, & veut mesme que ce soit luy qui fasse les Provinciaux, les Superieurs des maisons professes, les Recteurs des colleges & des novitiats. La veuë du Saint fut de tenir tous les membres dans une dépendance continuelle de leur chef, d'exempter le corps de la Compagnie, autant qu'on pourroit, des mouvemens qui précedent, & qui accompagnent presque toûjours les élections capitulaires, & de faire en sorte que ce premier Superieur estant éloigné de la plus grande partie de ses sujets, gouvernast sans passion & sans nul autre interest que celuy de l'Ordre.

Mais afin que le General connoisse tant de gens qu'il ne voit point, outre que les Superieurs subalternes luy

rendent compte en general de leurs inferieurs toutes les années, on luy envoye de trois en trois ans les catalogues de chaque province, dans lesquels on marque l'âge de chacun, ses forces, ses talens naturels, son avancement dans les lettres & dans la vertu, en un mot toutes ses qualitez bonnes ou mauvaises : & de peur que des memoires si fidelles ne se perdent, ou ne tombent entre des mains étrangeres, un député élû par la congregation provinciale qui se tient tous les trois ans en toutes sortes de païs, & qui est composée de tous les Recteurs & des plus anciens Profés, porte ces catalogues à Rome, avec ordre d'informer le General de l'état & des particularitez de la province qui le députe.

De plus, il y a des occasions extraordinaires, où l'on fait des informations de la vie & de la capacité des particuliers, pour en instruire davantage le General, & c'est quand il s'agit de les admettre aux degrez ou aux superioritez de la Compagnie. Mais afin que ces informations soient veritables, ou du moins que le General y demesle la verité, elles se font

dans un grand ſecret par trois perſonnes differentes, qui à cét égard ne ſe connoiſſent point, & qui n'ont nulle communication là-deſſus : de ſorte que le general joignant toutes ces lumiéres enſemble, & confrontant les informations particulieres avec les catalogues communs, peut connoiſtre aſſez aiſément de quoy ſes inferieurs ſont capables.

Ce premier Superieur ne ſçauroit remplir ſes devoirs, s'il n'a les talens qui conviennent à ſa charge. C'eſt pourquoy ſaint Ignace fait dans les Conſtitutions le caractere du General, en marquant toutes les qualitez que demande le Generalat. On peut dire qu'il s'eſt peint luy-meſme, ſans y penſer : mais parce que l'idée qu'il avoit de luy, eſtoit bien éloignée de celle qu'il avoit du chef de la Compagnie, on ne doit pas s'étonner qu'il ſe jugeaſt ſi incapable de l'eſtre.

Il faut donc, ſelon l'idée du Saint, que le General ait une étroite union avec Dieu dans ſes exercices de pieté & dans toutes les actions de ſa vie, pour attirer ſur tout le corps de la Societé l'abondance des graces celeſtes,

& pour obtenir que la bonté divine benisse tous les moyens qu'il employera au salut des ames. Il faut que son exemple anime les autres à la pratique de toutes sortes de vertus ; que la charité envers le prochain éclate en luy principalement avec une vraye humilité, qui le rende aimable à Dieu & aux hommes, qu'il n'ait aucune passion mal-reglée ; & qu'il soit si composé en son exterieur, si circonspect en ses paroles, qu'on ne remarque rien que d'édifiant ni dans sa personne ni dans sa conduite.

Il doit si bien mesler la severité avec la douceur, qu'il ne se relasche jamais de ce qu'il jugera estre le plus agreable à Dieu ; & qu'il compatisse de telle maniere à ses Enfans, que ceux qu'il reprend ou qu'il punit, reconnoissent en son procedé, de la charité & de la droiture, quelque peine que leur fasse la reprimande ou la punition.

Il a besoin d'une force, d'une grandeur d'ame au-dessus du commun, pour supporter les foiblesses de ses inferieurs, pour entreprendre, & pour executer de grandes choses dans le service de Dieu, malgré les menaces

ou les prieres des Puiſſances de la terre, en ſorte qu'il ne ſoit ni abbatu par la mauvaiſe fortune, ni élevé par la bonne; toûjours maiſtre de luy-méme & des affaires, & toûjours preſt à ſouffrir la mort pour le bien de la Compagnie, quand l'honneur de Jeſus-Chriſt le demandera.

Il eſt neceſſaire de plus, qu'il joigne enſemble un eſprit tres-éclairé & un jugement tres-ſolide, afin de ſe conduire également bien en ce qui regarde la ſpeculation & la pratique. Quoy-que le chef de tant d'hommes doctes doive eſtre ſçavant, la ſcience des Saints eſt celle qui luy convient davantage, pour diſcerner les divers eſprits interieurs, & pour guerir les maladies ſpirituelles de ceux qu'il gouverne.

Il eſt à propos neanmoins qu'il ſoit tres-habile, pour le maniment de tant d'affaires differentes qu'il y a à traiter au dedans & au dehors : mais il faut que cette habilité ſoit accompagnée & d'une vigilance qui ne laiſſe pas échaper l'occaſion des entrepriſes honorables à la Compagnie, & d'une vigueur qui les pourſuive, & qui les acheve.

Pour ce qui eſt de l'âge, de l'exterieur, & de la ſanté du General, on doit avoir égard d'un coſté à l'autorité & à la bienſeance, de l'autre aux forces que ſa charge exige, afin qu'il en rempliſſe dignement tous les devoirs à la plus grande gloire de Dieu. On ne doit pas meſme negliger la ſplendeur de la naiſſance, les titres d'honneur, & les richeſſes qu'un homme a poſſedé dans le monde: mais il faut particulierement prendre garde que celuy qui eſt élû, ait une réputation ſans tache, & qu'on ne puiſſe luy rien reprocher ſur ſa conduite paſſée.

Enfin, il faut qu'il ſoit du nombre de ces Profés dont nous avons parlé; & que s'il n'a pas tous les talens qu'il ſeroit à ſouhaiter, il ait au moins une probité exacte, un bon jugement, une capacité proportionnée à ſon employ, & un amour tendre pour la Compagnie.

Mais Saint Ignace jugeant que l'homme le plus accompli ne peut pas ſeul ſuffire à tout dans un gouvernement fort étendu, donne au General quatre ou cinq perſonnes d'une experience

consommée, & d'une application infatigable, qui sont comme ses ministres: il les nomme Assistens, & ils portent le nom des Royaumes ou des païs dont ils sont originaires, par exemple, d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, de France, & de Portugal. Chacun d'eux a soin de préparer les affaires de son Assistence, & de les mettre dans un ordre qui en facilite l'expedition. C'est par eux que les inferieurs & les superieurs qu'ils connoissent la pluspart, vont regulierement au General; je dis regulierement, car dés que les Assistens sont un peu suspects, on s'adresse immediatement à luy seul.

Comment l'autorité du General est temperée.

Le Fondateur au reste faisant reflexion que le General pourroit peut-estre mal-user de son autorité souveraine, tempere le Generalat par des contrepoids & des correctifs de plus d'une sorte. En effet, ces Assistens dont nous venons de parler, ne sont pas choisis par le General, mais par toute la Compagnie assemblée, qui élit le General; & quoy-qu'ils soient établis particulierement pour le soulager dans sa charge, ils ne laissent pas de l'estre en quelque façon, pour obser-

ver sa conduite : tellement qu'au cas qu'il commette une faute scandaleuse, qu'il dissipe le revenu des colleges en des usages profanes, qu'il s'écarte de la sainte doctrine des fidelles, ils peuvent convoquer, malgré luy, une congregation generale; qui le dépose dans les formes; ou si le mal presse, & ne souffre point de remise, ils ont droit de le déposer eux-mesmes, aprés avoir pris par lettres les suffrages des provinces.

Ainsi, quelque puissant que soit le General de la Compagnie, son pouvoir n'est asseûré qu'autant que sa conduite est reguliere; & c'est pour le tenir en bride de ce costé-là, que Saint Ignace a voulu que les congregations provinciales qui se font tous les trois ans, commençassent par déliberer, s'il estoit necessaire d'assembler la congregation generale; que les députez de chaque province étant arrivez à Rome, communicassent les uns avec les autres sur un point si délicat, sans la participation du General; & que dans l'assemblée qui se tient pour ce sujet, chacun donnast sa voix par écrit, afin que le secret rendist les suffrages libres.

Outre cela, le General a auprés de luy, comme tous les autres Superieurs, un homme ſage & vertueux, de qui il reçoit des avis dans les occaſions. Cét homme que la Congregation generale doit élire, eſt en droit de repreſenter au General ce que luy ou les Aſſiſtans auroient remarqué d'irregulier en ſon gouvernement, ou en ſa perſonne; mais il le doit faire avec tout le reſpect & toute la moderation poſſible.

L'uniõ des mẽbres avec leur chef & entre-eux.

Aprés toutes ces précautions & tous ces préſervatifs contre les mauvais effets que le gouvernement d'un ſeul peut produire dans une ſocieté Religieuſe, le Saint chercha des moyens pour entretenir l'union que les membres doivent avoir avec leur chef & entre eux, ſans laquelle nul corps naturel ni politique ne peut ſubſiſter, & il en trouva pluſieurs. 1. Que le General auroit une demeure fixe, & que ſa réſidence ordinaire ſeroit à Rome, afin qu'on puſt aiſément communiquer avec luy de tous les endroits du monde. 2. Que les Provinciaux & les Recteurs luy écriroiẽt tres-ſouvent, c'eſt-à-dire toutes les ſemaines ſi cela

ſe

ſe pouvoit, ou pour le moins tous les mois. 3. Que tous les particuliers s'addreſſeroient à lui quand il leur plairoit, comme des enfans à leur pere, pour lui expoſer leurs beſoins, ou pour lui faire leurs plaintes, & qu'il traiteroit auſſi avec eux d'une maniere tendre & paternelle. 4. Que l'obeïſſance eſtant le lien qui attache le plus les membres au chef, elle ſeroit conſervée en ſa vigueur; qu'on exigeroit des Superieurs ſubalternes une parfaite dépendance à l'égard de ceux qui occupent un rang plus élevé; & que ſuivant les regles de la ſubordination, les Recteurs ne ſeroient pas moins ſoumis aux Provinciaux, & les Provinciaux au General, que les particuliers le ſont aux uns & aux autres. 5. Que nonobſtant la diverſité des climats & l'antipathie des nations, on garderoit par tout le meſme genre de vie; que chacun préviendroit ſon Frere par de bons offices, & le traiteroit honneſtement en toutes rencontres; qu'on témoigneroit une affection particuliere aux étrangers, & enfin que ceux qui bleſſeroient la

charité fraternelle seroient rigoureusement punis.

Moyens inventez par Saint Ignace pour la conservation de la Compagnie.

Mais pour empescher que le corps ne s'alterast, & ne s'affoiblist avec le temps, il imagina deux moyens tres-efficaces. Le premier consiste à chasser les scandaleux, les incorrigibles, ceux qui troublent la paix domestique, ou qui trament quelque chose contre l'Ordre. Et le Saint ordonne, qu'on n'ait nul égard ni à leur noblesse ni à leur sçavoir, & qu'on n'épargne pas mesme le General, si ses fautes sont de nature à meriter une telle peine.

Il veut qu'on se défasse encore des gens qui sont tout-à-fait inutiles par leur paresse, & de ceux en qui on découvre des empeschemens essentiels qu'ils n'ont pas declarez d'abord. Mais il veut que l'on observe des regles, en renvoyant toutes ces sortes de personnes; qu'aucun ne soit mis dehors sans une cause manifeste, & qu'aprés une meûre deliberation; que les Ecoliers approuvez, & les Coadjutours spirituels, soient dispensez de leurs vœux, qui n'estant que simples, ne sont pas indispensa-

bles ; & au cas qu'ils ayent donné quelque chose à la Compagnie, on le leur rende fidellement ; qu'en faisant sortir qui que ce soit, on mesnage son honneur autant qu'on pourra ; & que si la faute pour laquelle on le chasse, n'a point éclaté, on la tienne fort secrete.

Il ne veut pas qu'on renvoye précisement pour des infirmitez corporelles, sur tout si le mal s'est contracté dans la Compagnie. Enfin il ordonne que quand il faut renvoyer quelqu'un, les Superieurs prennent les mesmes précautions que les sages Chirurgiens ont accoustumé de prendre, quand ils ont à couper un bras ou une jambe.

Le second moyen extraordinaire que S. Ignace a imaginé pour conserver & faire fleurir son Ordre, est d'en exclure l'ambition, & d'y retenir les meilleurs sujets, en obligeant les Profés à faire vœu, non-seulement de ne briguer aucune superiorité dans la Compagnie, ni aucune prélature dans l'Eglise ; mais de declarer au General ceux qu'ils sçauroient avoir fait quelques démarches pour cela.

Le Saint non content de charger la conſcience de celui qui brigueroit une charge, le rend incapable d'en poſſeder jamais aucune, dés qu'on peut avoir des preuves contre luy touchant les brigues que ſon vœu condamne. Pour le regard des dignitez Eccleſiaſtiques, outre qu'il eſt défendu de les pourſuivre ni directement ni indirectement, il n'eſt pas permis de les accepter; à moins que le Souverain Pontife n'y oblige par un commandement exprés, & ſous peine de peché mortel. Ainſi le Fondateur des Ieſuites pretend que ſes Religieux, en conſumant leur vie au ſervice du prochain, ne ſe propoſent pour le prix de leurs travaux que la gloire de IESUS-CHRIST; & c'eſt afin de rendre leur deſintereſſement plus parfait, qu'il veut que ſemblables à l'Apoſtre S. Paul, qui témoigne aimer mieux mourir que de preſcher par intereſt, ils ne reçoivent rien par forme de ſalaire ou de recompenſe pour toutes leurs fonctions. Voilà le veritable plan d'un Inſtitut, dont il s'eſt fait tant de faux portraits, qui ont impoſé preſque également aux ſages & aux ſimples.

Apres que le Pere Ignace eût tracé ses Constitutions en la maniere que je viens de dire, il leur donna dans la suite une nouvelle forme, & les divisa en dix parties qui ont une liaison essentielle. La premiere partie comprend les qualitez qui sont necessaires pour estre receu, & qui empeschent la reception, ou la rendent nulle.

Les Constitutiõs de la Compagnie divisées en dix parties.

Mais parce que tous ceux qu'on reçoit ne répondent pas toûjours aux esperances qu'on en a, & qu'il faut se défaire de quelques uns, la seconde partie marque les raisons pourquoy on les renvoye, & la maniere dont cela se fait. Comme ceux qui demeurent, & qu'on éprouve jusqu'à ce qu'ils soient incorporez à la Compagnie, ont besoin d'aides pour devenir de bons ouvriers, la troisiéme partie & la quatriéme traitent de la devotion, de la santé, & des études. Ces quatre parties contiennent ce qui dispose à la profession des quatre vœux : c'est pourquoy la cinquiéme explique les conditions de ce degré éminent, & aussi celles du degré inferieur. La sixiéme & la septiéme prescrivent des regles aux Profés &

Coadjuteurs ſpirituels pour ſe bien conduire dans l'uſage des emplois de l'Inſtitut. Ces ſept parties regardent tout le corps de la Religion ; les deux ſuivantes en regardent le chef de plus prés, marquent ſon caractere, la forme de ſon élection, ſon autorité, & tout ce qui lui appartient. Enfin la dixiéme aſſigne pluſieurs moyens pour la conſervation & pour l'accroiſſement de la Compagnie.

Il écrivit toutes les Conſtitutions en Eſpagnol, & le Pere Iean Polanque ſon Secretaire les traduiſit en Latin. Elles ſont remplies d'une onction de grace, qui ſe fait ſentir pour peu qu'on les liſe, & le zele Apoſtolique y eſt tellement répandu par tout, qu'on y trouve à chaque page, & preſque à chaque ligne, les paroles ſuivantes : *Pour le ſalut des ames, pour le ſervice du prochain, pour l'honneur de la Majeſté divine, pour la plus grande gloire de Dieu.*

Comme les loix ne deſcendent pas toûjours dans le détail, & qu'elles ont beſoin d'eſtre quelquefois interpretées, le Saint ajouſte aux ſiennes, en forme de gloſe, chapitre par cha-

pitre, certaines declarations qui ont la mesme autorité que les Constitutions, & qui ont aussi le mesme esprit.

Quoy-qu'avant que de les écrire il eust leû les regles & les histoires des Ordres Religieux, en les écrivant il n'avoit dans sa chambre que le Nouveau Testament & l'Imitation de Iesus-Christ. Durant ce temps-là on vit plusieurs fois une flamme sur sa teste de mesme à peu prés qu'il parut des langues de feu sur les Apostres lors que le S. Esprit descendit du Ciel; & ce ne furent que larmes de devotion, que saintes ardeurs, que ravissemens, & qu'apparitions celestes, comme nous lisons dans un cayer écrit de sa main, que la Providence ne permit pas qu'on brûlast avec d'autres papiers tout semblables, qu'il fit jetter au feu peu de jours avant sa mort.

LA VIE DE SAINT IGNACE FONDATEVR DE LA COMPAGNIE DE IESVS.

SECONDE PARTIE.

LA VIE DE SAINT IGNACE.

LIVRE QUATRIEME.

PEndant que le Pere Ignace s'employoit dans Rome, & à faire les bonnes œuvres dont nous avons parlé, & à écrire les Constitutions de son Ordre, plusieurs villes d'Italie, d'Espagne, d'Allemagne, & des Païs-Bas luy demanderent des ouvriers formez de sa main, & luy offrirent des colleges pour en former d'autres. Elles suivirent en cela l'exemple de Jean III. Roy de Portugal, qui ayant envoyé aux Indes le Pere Xavier, & voulant y envoyer de temps en temps des gens qui le secondassent dans ses travaux apostoliques, fonda le premier college

La Cõpagnie s'étend dans l'Europe.

de la Compagnie en l'Université de Conimbre, pour estre le seminaire des prédicateurs & des apostres de nouveau monde.

Alcala, Valence, Gandie, Cologne, Louvain, & Padouë furent les premieres villes qui voulurent avoir des Enfans d'Ignace. On les appella en peu de temps de tous les païs Catholiques, horsmis de la France, où la Compagnie qui y estoit née eût moins de progrés qu'ailleurs, soit que les héretiques qui commençoient à s'établir dans le Royaume, la rendissent odieuse; soit que la guerre s'estant renouvellée entre Charles-Quint & François I. on n'aimast pas une Societé dont le chef & les principaux estoient Espagnols naturels : de-sorte que bien loin d'estre recherchez des villes de France, ceux de sa Compagnie qui étudioient à Paris, & qui n'estoient pas François, furent contraints de sortir du Royaume, pour obéir à l'édit qui bannissoit les sujets de l'Empereur.

Le Général reçoit & chasse Guillaume Postel.

En ce mesme-temps plusieurs sçavans personnages de toutes sortes de nations, mesme François, embrasserent l'Institut d'Ignace. Ils venoient à

Rome, pour ſe mettre ſous la direction du Saint, & pour apprendre de luy la ſcience du ſalut. Vn des plus illuſtres fut Guillaume Poſtel, né à Barenton en Normandie, & Profeſſeur Royal dans l'Vniverſité de Paris.

C'eſtoit en matiére de doctrine le plus grand eſprit de ſon ſiecle; une vivacité, une penétration, & une memóire qui alloient juſqu'au prodige; un génie univerſel, qui n'ignoroit rien, & qui excelloit particuliérement dans la connoiſſance des langues: outre la latine, la greque, l'hébraïque, la chaldaïque, & la ſyriaque, il ſçavoit ſi bien celles qui ſe parlent, & qui ſont vivantes, qu'il ſe vantoit de pouvoir faire le tour de la terre ſans truchement, François I. qui aimoit les lettres, & la Reine de Navarre ſa ſœur qui eſtoit ſçavante, regardoient Poſtel comme la merveille du monde. Les plus grands Seigneurs, & entre-autres les Cardinaux de Tournon, de Lorraine, & d'Armagnac recherchoient ſon entretien, & luy faiſoient en quelque façon la Cour. Les plus doctes l'admiroient, & on diſoit communément en parlant de luy, qu'il

ſortoit de ſa bouche autant d'oracles que de paroles.

Le bruit que la Compagnie de Jesus faiſoit déja dans l'Europe donna envie à Poſtel de voir le Fondateur de ce nouvel Ordre qui faiſoit profeſſion des lettres. Eſtant venu à Rome pour ce ſujet, & ayant veû le Pere Ignace plus d'une fois, il fut ſi charmé de ſa maniere d'agir, de ſes maximes, & du caractere de ſon Inſtitut, que viſitant les ſept Egliſes, il fit vœu de prendre parti avec luy. Il preſſa en ſuite ſa réception ſi ardemment, & témoigna tant de zele pour la converſion des Juifs & des Idolaſtres, que le Pere Ignace, à qui le nom de Poſtel eſtoit fort connu, ne pût ſe diſpenſer de le recevoir.

Mais le Saint reconnut bientoſt que l'apparence l'avoit ébloüi. Comme il ſçavoit que la ſcience enfle, & que ſans une humilité profonde les plus grands eſprits ſont les moins propres aux grandes choſes dans le ſervice de Dieu, il s'appliqua luy-meſme à la conduite de Poſtel. Ce novice qui avoit prés de quarante ans, & qui avant ſon voyage d'Italie, à

force de lire des Rabins, & de contempler les aſtres, s'eſtoit mis des viſions en teſte ſur un nouvel avénement de Jesus-Christ, ne pût ſi bien ſe contraindre, qu'il ne luy échapaſt des propoſitions extravagantes. Le Pere qui connût d'abord que le Rabiniſme & l'aſtrologie judiciaire luy avoient gaſté l'eſprit, n'oublia rien pendant plus de deux années pour le ramener au bon ſens. Aprés avoir uſé envers luy de remontrances charitables, & de réprehenſions ſeveres, il le mit entre les mains de Laynez & de Salmeron, qui tâcherent de le détromper par des raiſonnemens ſolides, & qui luy conſeillerent de ne lire que Saint Thomas.

Il l'adreſſa meſme au Vicaire du Pape, homme docte, ſage, & tout-à-fait propre à guerir un eſprit malade. Mais voyant que tous ces remedes eſtoient inutiles, & que Poſtel devenu de jour en jour plus viſionnaire, faiſoit le prophete, il le chaſſa de ſon ordre, & défendit à tous ceux de la Compagnie d'avoir aucun commerce avec luy.

L'évenement autoriſa la conduite

du Pere Ignace. Dés que Poſtel fut ſorti, il ſe mit à dogmatiſer dans Rome, diſant, pour juſtifier ſa ſortie, qu'on ne devoit pas s'étonner, qu'il n'euſt pû s'accorder avec le ſaint homme Ignace, puis que Saint Paul & ſaint Barnabé n'avoient pu s'accorder enſemble. S'eſtant retiré en ſuite à Veniſe, où il cruſt devoir eſtre plus en ſeureté, il fut ſi infatué d'une certaine Religieuſe appellée la Mere Jeanne, qu'il oſa dire que dans cét avénement de Ieſus-Chriſt, qui ſelon ſes prédictions, devoit arriver avant peu d'années, elle ſeroit la Rédemptrice des femmes, ainſi que Ieſus-Chriſt avoit eſté le Rédempteur des hommes, il & compoſa un livre ſur ce ſujet intitulé, *de Virgine Veneta*.

Comme on s'égare à l'infini, pour peu qu'on s'écarte de la verité, & l'eſprit d'erreur eſt un eſprit de vertige, Poſtel publia dans d'autres livres que toutes les ſectes ſeroient ſauvés par Ieſus-Chriſt; que la pluſpart des myſtéres du Chriſtianiſme n'eſtoient que de fables; que l'Ange Raziel luy avoit révelé les ſecrets divins, & que ſes écrits eſtoient les écrits

de Iesus-Christ mesme.

Tant d'impiétez luy auroient peut-estre cousté la vie, si on ne l'eust crû un peu fou. Il fut enfermé pour ses réveries, & demeura plusieurs années en prison. Il s'échapa néanmoins je ne sçay comment, & aprés avoir couru beaucoup de païs, il retourna en France par Geneve, plus libertin & plus extravagant que jamais. Dieu luy fit pourtãt la grace de se recõnoître en son extréme vieillesse, & de mourir dans la communion de l'Eglise. On dit qu'il vescut cent ans, & que sur la fin de ses jours il raieunit en quelque façon, jusques-là que ses cheveux blancs devinrent tous noirs.

Il choisit Laynez & Salmerõ pour le Concile de Trente.

Dans le temps que le P. Ignace chassa le Docteur Postel, le Pape Paul III. qui depuis son Exaltation ne songeoit qu'à remédier aux maux de la Chrestienté, & qui depuis peu avoit fait la paix entre l'Empereur & le Roy de France, demanda deux theologiens de la Compagnie qui assistassent en son nom avec ses Legats au Concile œcuménique qui devoit se tenir à Trente. Le Pere choisit Iacques Laynez & Alphonse Salmeron,

tous deux encore jeunes à la verité, le premier n'ayant que trente-quatre ans, & l'autre que trente & un; mais tous deux si doctes, & si instruits des affaires de la Religion, que les vieux Theologiens les regardoient comme leurs maistres.

Laynez, que les Venitiens obtinrent dés que le Saint Siége eût approuvé la Compagnie, avoit esté occupé trois ou quatre années en tout l'Estat de la Seigneurie; & le principal de ses soins fut de préserver Venise, Padoüe, & les autres villes des erreurs de l'Allemagne, qui s'y glissoient insensiblement. Salmeron avoit fait le méme à Modéne, où depuis son retour d'Hibernie, le Cardinal Jean Moron Evesque de la ville l'avoit appellé, & où les nouvelles héresies avoient trouvé moyen de s'introduire.

Les avertissemens qu'il donne à Laynez & à Salmeron.

Quoy-que le Pere Ignace fist grand fonds sur la vertu de l'un & de l'autre, la crainte qu'il eût que le titre de theologiens du Pape dans la plus auguste assemblée du monde n'éblouït un peu de jeunes hommes comme eux, l'obligea de leur donner avant leur départ des avertissemens & des instru-

ctions pour leur conduite. Outre qu'il leur recommanda en general de chercher dans le Concile la plus grande gloire de Dieu & le bien commun de l'Eglise, sans negliger ni le salut du prochain, ni leur propre perfection, il leur prescrivit en particulier les regles suivantes : de dire toûjours leurs avis modestement, & d'une maniére qui marquast encore plus d'humilité que de sçavoir ; d'observer avec toute l'attention possible les pensées & les sentimens de ceux qui parleroient les premiers, afin de parler ensuite, ou de se taire à propos ; dans les disputes qui s'éleveroient sur les matiéres proposées, d'apporter toûjours les raisons des deux partis, pour ne sembler point attachez à leur jugement, & de ne citer nul auteur vivant comme garant des opinions qu'ils avanceroient, pour ne point paroistre dévoûëz à qui que ce soit ; de visiter les hôpitaux au moins de quatre en quatre jours, d'enseigner la doctrine chrestienne aux enfans, d'exciter le peuple à la penitence, sans toucher néanmoins dans leurs sermons aucun article de controverse qui pust

troubler les esprits, se contentant de porter leurs auditeurs à se soumettre aux decisions de l'Eglise ; d'exhorter enfin les fidelles à prier sans cesse pour l'heureux succés du Concile, & de se souvenir que comme au regard des assemblées où se traiteroient les questions de la Foy, un discours moderé & précis leur sieroit bien, il leur en faudroit dans la chaire un qui fust plus ardent & plus étendu.

Il leur déclara ensuite que ces conseils regardoient aussi Claude le Jay, qui estoit en Allemagne fort employé à combattre les héretiques, & que le Cardinal Othon Evesque d'Ausbourg l'envoyoit à Trente en qualité de son theologien & de son legat. Il ajousta que quand ils seroient tous trois ensemble, ils vécussent dans une parfaite intelligence, sans avoir ni opinions, ni jugemens contraires ; que tous les soirs ils conferassent sur ce qui se seroit passé durant la journée, & qu'ils déliberassent tous les matins sur ce qu'ils ne laissassent échaper aucune occasion de rendre de bons offices à tout le monde, & qu'ils s'en

rendissent à eux-mesmes, en se reprenant l'un l'autre de leurs defauts, en ne se pardonnant rien, & s'animant mutuellement à mener une vie irreprochable.

Il recōcilie le Roy de Portugal avec le Pape.

La satisfaction qu'eût le Pere Ignace de voir qu'aprés tant de retardemens on alloit enfin ouvrir le Concile, fut traversée par la mauvaise intelligence du souverain Pontife & du Roy de Portugal : ils s'estoient broüillez au sujet du fameux Michel de Silva. Ce Portugais issu de l'illustre maison des Comtes de Portalegre, & fils de Dom Diegue de Silva, qui avoit esté gouverneur du Roy Dom Emanuel, ayant residé long-temps auprés des Papes Leon X. Adrien VI. & Clement VII. fut rappellé de son ambassade d'Italie par Dom Iean III. successeur de Dom Emanuel, & pourveû à son retour, non seulement de l'Evéché de Viseu, mais aussi de l'office de Protonotaire ou de Secretaire du Royaume. Il fut ensuite nommé Cardinal par Paul III. qui l'avoit connu sous les pontificats précedens.

Comme sa promotion estoit proprement l'ouvrage du Cardinal Alexandre Farneze son ami, neveu du Pa-

pe ; & que le Portugal n'y eût nulle part, elle choqua le Roy qui ne vouloit pas que ses sujets deussent leur élevation à d'autres qu'à luy ; si bien que ce Prince ne put jamais se résoudre à permetre que l'Evesque de Viseu receust le Chapeau.

L'Evesque persuadé que les Princes ne reviennent pas aisément, & qu'ayant perdu les bonnes graces de son maistre, il devoit tout craindre, sortit secretement de Portugal, & se retira en Italie, où la fortune l'appelloit. Estant arrivé à Rome, il fut revestu publiquement de la pourpre, & sa disgrace jointe à son mérite luy fit rendre des honneurs extraordinaires.

Le Roy de Portugal irrité & de la fuite & de la réception de l'Evesque, commença par le priver du revenu de son evesché, & interdit aux Portugais, sous de griéves peines, tout commerce de lettres avec luy. Il se plaignit hautement de la Cour de Rome, & sur tout du Cardinal Farneze, qui employoit le Cardinal de Viseu dans les plus importantes affaires de l'Eglise. Ce qui le facha davantage,

c'eſt que le Caldinal Contarini, legat de Paul III. auprés de l'Empereur Charles-Quint, eſtant mort dans ſa légation d'Eſpagne, on envoya Michel de Silva en ſa place, avec le caractere & tout le pouvoir de legat Apoſtolique.

Le Pape mal content de ſon coſté, condamnoit le procedé du Roy de Portugal, & en faiſoit quelquefois des plaintes au Pere Ignace, qui luy parloit de ce Prince comme du plus religieux qu'il y euſt au monde. Leur diviſion faiſoit de l'éclat, & commençoit à produire de mauvais effets pour la Religion, lors que le Pere entreprit de les accorder. Il eût d'abord recours à Dieu, qui tient en ſa main le cœur des Grands de la terre, & il ordonna des priéres dans la Compagnie, pour attirer la benediction du Ciel ſur l'ouvrage qu'il entreprenoit. Il écrivit au meſme temps à Lisbonne, où ſes conſeils eſtoient bien receûs. Il traita avec le Cardinal Farneze, & avec le Pape, qui avoient confiance en luy; & il ménagea ſi bien les eſprits de part & d'autre, qu'une affaire ſi difficile s'accommoda aiſement. Pour

marque d'une réconciliation sincére, le Roy remit le Cardinal de Viseu en possession des revenus de son evesché, & le Pape accorda au Roy des privileges considerables en faveur du tribunal de l'Inquisition établi dans le Royaume.

Son gouvernement domestique.

Ces occupations du dehors n'empeschoient pas le Pere Ignace de s'aquiter au dedans de tous les devoirs de sa charge. Il faisoit divers reglemens selon les diverses occurences; il donnoit tous les ordres necessaires; mais la maniére dont il les donnoit, estoit plus d'un homme qui prie, que d'un homme qui commande. Et distribuant les emplois, il avoit égard aux inclinations de ceux qu'il employoit, quoy-qu'il voulust que de leur costé ils fussent disposez à tout.

Sa coustume estoit de mettre dans les charges de la Compagnie des personnes d'une grande experience, il ne laissoit pas de choisir des gens peu expérimentez qui gouvernassent sous luy à Rome; il ne laissoit pas, dis-je de le choisir pour voir leur talent, & pour les former luy mesme, en observant toutes leurs démarches.

Il n'envoyoit aux missions laborieuses que des hommes d'une vertu éprouvée. Il ménageoit les foibles & les imparfaits, quelquefois pour leur faire sentir leur foiblesse, & afin que la honte les excitast à devenir plus vertueux; ou s'il leur donnoit des occupations un peu fortes, ce n'estoit que quand ils les demandoient, & à condition que s'ils se trouvoient accablez, ils le luy déclareroient franchement.

Neanmoins s'il rencontroit de ces esprits emportez & indociles, en qui un naturel rude est soustenu d'une constitution robuste, il les chargeoit de travail plus que les autres; & si par hazard ils tomboient malades, il n'en estoit pas trop faché, dans la pensée que l'infirmité du corps serviroit peut-estre au salut de l'ame.

Quand on luy demandoit quelque chose de consequence, il disoit d'ordinaire les raisons qu'il avoit de le refuser, afin que celuy qui n'obtenoit rien fust moins mal content, & que celuy qui recevroit une grace, fust plus réservé à en demander de nouvelles. Du reste, il ne refusoit gueres que ce que sa conscience ne luy permettoit

pas d'accorder ; encore adouciſſoit-il le refus par des paroles ſi obligeantes, qu'on eſtoit toûjours ſatisfait de luy.

Il aſſaiſonnoit auſſi les réprimandes de termes doux & honneſtes ; ou du moins il les temperoit de telle façon, qu'elles eſtoient vives & ſeveres ſans eſtre dures ni piquantes.

Il avoit ſi bonne opinion des ſiens, qu'il ne pouvoit croire ce qu'on lui diſoit contre leur honneur ; & il les aimoit tous deſorte, que chacun penſoit eſtre le plus aimé : il s'accommodoit meſme tellement à l'humeur des uns & des autres, qu'il ſembloit ſe transformer tout en eux, & cela d'un air ſimple & ſi naturel, qu'on euſt dit qu'il eſtoit né, ce qu'il paroiſſoit.

Sa conduite envers les Novices.

Quoy-qu'il vouluſt qu'on éprouvaſt bien les novices, il les traitoit comme des plantes tendres qui ne font que d'eſtre tranſplantées, & qui ſe ſentent encore du terroir d'où elles viennent. Vn homme riche qui fut receû en la Compagnie, avoit un crucifix tres-bien fait & de grand prix, auquel il eſtoit fort attaché : le General le luy laiſſa. Cependant le

Novice fit de grands progrés dans la vertu, & travailla particulierement à se vaincre. Dés que le Général s'en apperceût, *Cela va bien*, dit-il; *puis que ce Frere est détaché non-seulement du monde, mais de luy-mesme, on peut luy oster des mains l'image de Jesus-Christ crucifié qu'il a dans le coeur.* Il luy osta en effet son crucifix, & le Novice qui n'y avoit plus d'attache, s'en défit sans peine.

La conduite qu'il gardoit envers des personnes illustres par leur naissance ou par leur sçavoir, qui embrassoient l'Institut, est tres-remarquable. Il avoit de grands égards pour eux au commencement, il les appelloit comptes, marquis, docteurs, jusqu'à ce qu'ils eussent honte d'estre appellez par ces noms, & qu'ils priassent eux-mesmes qu'on ne les distinguast pas. Mais quand il voyoit qu'il goustoient les maximes de l'Evangile, & qu'ils marchoient dans la voie de la perfection, il n'y en avoit point qu'il mortifiast davatage. Il prenoit plaisir à rabaisser un homme de qualité, à humilier un docteur, & il ne discontinuoit point qu'ils n'eussent oublié ce

qu'ils eſtoient. Il en uſoit de la ſorte, premiérement afin que le monde ſceuſt qu'on comptoit pour rien parmi les Jeſuites, les avantages de la naiſſance & de l'eſprit ſans l'humilité, & que pour y eſtre grand, il falloit eſtre petit devant ſes yeux. En ſecond lieu, parce qu'une Société Religieuſe reçoit toûjours de ces ſortes de perſonnes beaucoup de gloire ou de confuſion.

Il n'y á rien qu'il ne miſt en œuvre pour fortifier ceux qui ſe laſſoient de porter le joug du Seigneur, & dont la vocation eſtoit ébranlée. Il alla une fois la nuit trouver un Pere qui vouloit retourner au ſiécle, & uſant de priéres & de menaces tout enſemble, il fit tant d'impreſſion ſur ſon cœur, que ce Pere ſe jetta aux pieds du General, & s'offrit à ſubir la peine qu'on voudroit luy impoſer. *Vne partie de voſtre penitence*, luy dit le Pere Ignace en l'embraſſant, *ſera de ne vous repentir plus iamais d'avoir ſervi Dieu. Pour l'autre partie, ie m'en charge, & ie la feray moy-meſme.*

Vn jeune Allemand qui avoit de beaux talens naturels, fut tenté de quitter la Religion. Le Pere Ignace qui

l'avoit receû, & qui le jugeoit propre au miniſtére de l'évangile, fit ce qu'il pût pour le conſerver, mais l'Allemant n'écoutoit rien, tant la tentation eſtoit forte. Le Pere faiſant ſemblant de ſe rendre, pria le Novice de demeurer encore quelques jours dans la maiſon, & d'y vivre comme il luy plairoit, ſans s'aſſujettir à aucune regle. Il accepta le parti, & veſcut d'abord avec toute la licence d'un homme qui a ſecoûé le joug de la diſcipline. Il eût honte aprés de la vie qu'il menoit, en conſiderant les autres ſi modeſtes, & ſi reguliers, & il ſe repentit enfin de ſon inconſtance.

Si le General découvroit que ces ſortes de tentations venoient d'un peché ſecret; ou d'une vitieuſe habitude, il taſchoit de penetrer la cauſe du mal, & il exhortoit les coupables à faire une confeſſion exacte. Pour les y engager, il uſoit ſouvent de l'induſtrie dont il s'eſtoit ſervi autrefois à l'égard d'un Religieux libertin, & il leur racontoit fort au long les deſordres de ſa vie mondaine. Au reſte il ne les laiſſoit jamais ſeuls; & comme la nuit eſt le temps où le démon & la mélancolie

tourmentent le plus ceux qui ſont tentez, il vouloit qu'on fit coucher auprés d'eux un compagnon ſage & agreable qui les entretint dés qu'ils ſéroient éveillez, pour diſſiper peu à peu les noires imaginations qui les occupoient.

Enfin ſi tout cela eſtoit inutile, il aſſembloit tous les Peres, & prioit celuy qui vouloit ſortir, de leur expliquer ſes raiſons, eſperant qu'une declaration publique feroit connoiſtre à ce miſérable ſon égarement, ou que Dieu inſpireroit aux Peres des penſées capables de le faire rentrer en luy-meſme.

Ses ſoins pour les malades

Le General n'eſtoit gueres moins appliqué aux infirmitez du corps qu'à celles de l'ame, dans le gouvernement de ſes inferieurs. Il avoit odonné au commencement de ſon Generalat, que dés que quelqu'un ſe porteroit mal, on l'en avertiſt, & que deux fois le iour on vint luy dire ſi le Frere qui avoit ſoin de la dépenſe ne négligeoit point les malades. Il vouloit qu'on n'épargnaſt rien en leur faveur, & que ſi l'argent manquoit on vendiſt les meubles pour les ſoulager.

Le medecin ayant un jour ordonnée quelque chose de délicat à un Freré coadjuteur qui estoit fort dégousty comme le General sçeût qu'il n'avoit que trois jules dans la maison *Qu'on les employe*, dit-il, *pour ce Frere, nous qui sommes en bonne santé & qui avons de l'appetit, nous nous contenterons aujourd'huy de pain.* Deux autres Freres destinez aux services domestiques, l'un François, & l'autre Espagnol, à peine furent au novitiat, que la fiévre leur prit. Il y avoit plusieurs malades dans la maison, & toutes les chambres estoient pleines ; d'ailleurs on n'avoit pas trop alors dequoy vivre. Quelqu'un conseilla au Pere Ignace d'envoyer les deux Freres à l'hospital : *Je m'en donneray bien de garde*, dit-il, *& ce seroit grand pitié qu'il n'y eust point de place parmi nous pour ceux qui ont tout quitté pour Dieu.*

Toutes ses affaires ne l'empeschoient pas de visiter souvent les malades ; & quand le mal estoit dangereux , ou tres-sensible, il se levoit la nuit plusieurs fois pour observer la disposition du malade, & pour luy adoucir ses douleurs par des discours consolans.

Il avoit mesme sur cela des inquiétudes charitables; & un jeune frere ayant esté saigné la nuit, pour je ne sçay quelle incommodité pressante, le General non content de l'avoir veu, & d'avoir laissé quelqu'un auprés luy, envoya 2. ou 3. fois visiter son bras.

Ceux qui ignorent à quel point la charité est tendre & condescente, seront peu-estre surpris, de ce qu'un Pere restant tourmenté d'une bille noire qui le rendoit insurportable & à luy-mesme & aux autres, le Pere Ignace pour le rejouïr fit venir autour de son lit des novices qui sçavoient jouër des instrumens, & qui chantoient bien.

Mais quelque tendresse qu'il eust pour ses enfans, il vouloit qu'ils eussent dans la maladie une soumission parfaite, & qu'ils regardassent leur mal comme un don de Dieu. Que s'ils s'échapoient en des paroles d'impatience, ou qu'ils fussent d'une humeur fâcheuse, il ne manquoit pas de les punir dés que leur santé estoit rétablie.

A parler en general, quand quelqu'un avoit commis une faute qui méritoit puni-

punition, la premiére chose que faisoit le Saint, c'estoit de faire en sorte que le coupable connust bien sa faute, & il l'engageoit aprés à se prescrire luy-mesme une penitence, qu'il moderoit néanmoins si elle estoit trop rigoureuse.

Quand ceux qui avoient failli, se corrigeoient, il les traitoit dans la suite de la mesme maniére que s'ils n'eussent jamais failli: il n'oublioit pas seulement la faute, mais par son procedé il faisoit que celuy qui l'avoit commise, l'oublioit en quelque façon, & perdoit une partie de la honte qui demeure aprés une cheûte, & qui décourage quelquefois dans le chemin de la vertu.

Son zéle pour la discipline réguliére.

Il donnoit souvent de tres-rudes penitences pour des fautes assez legéres contre la discipline Religeuse, persuadé que si on ne la maintenoit par là dans une Religion naissante, elle s'y perdroit bientost tout-à fait. Il disoit que ce qui ne paroissoit rien en soy-mesme, pouvoit estre la source des plus grands desordres, & que les petites fautes publiques estoient du moins de mauvais exẽples qui portoiẽt au relâchemẽt.

Il ne souffroit pas non plus qu'on introduisist rien de nouveau en la compagnie : il s'y opposoit auec toute la vigueur possible, jusqu'à traiter de rebelles & d'ennemis ceux qui vouloient changer quelque chose à l'Institut, sous prétexte de le rendre plus parfait. Sa pensée n'estoit pas pourtant que ses inferieurs se contentassent d'une sainteté commune ; il vouloit que chacun acquist toute la perfection de son état, & il les y excitoit sans cesse, en leur proposant ce que Dieu demandoit d'eux, suivant l'esprit de leur vocation. Mais ces soins n'estoient pas renfermez dans Rome, ni dans l'Italie. Il veilloit sur tout le corps qui s'étendoit tous les jours de plus en plus, & sa principale application estoit d'en bannir l'esprit profane du monde.

Ayant sceû qu'Antoine Araos, qui travailloit tres-utilement à la Cour d'Espagne, sembloit rechercher un peu trop la conversation & les bonnes graces des personnes de qualité sous ombre d'avoir du credit dans son ministére, il luy en fit des reproches, & l'avertit que l'autorité necessaire

aux miniſtres de la parole de Dieu, s'acquerroit bien plus par les exercices de l'humilité chrétienne que par le commerce des grands.

Ce qui paroiſt plus étrange, c'eſt que voyant Simon Rodriguez fort engagé dans la Cour de portugal, il prit la penſée de rappeller ce ſaint homme en Italie, de peur quo le monde ne le gaſtaſt inſenſiblement. Et cela ce ſeroit fait, ſi le Roy de Portugal ne s'y fuſt oppoſé luy-meſme, en priant le Pere Ignace de luy laiſſer Rodriguez, pour inſtruire & pour élever le Prince ſon fils.

Un jeune gentilhomme Portugais, nommé Antoine Monis, qui avoit eſté receû en la Compagnie depuis trois ou quatre ans, s'enfuit alors du college de Conimbre par un pur eſprit de libertinage. Aprés auoir demeuré quelque temps à Lisbonne ſans oſer paroiſtre, il coureut toute l'Eſpagne, & ſa curioſité le porta à Montſerrat. Ce ſaint lieu luy inſpira de bons ſentimens: il reconnut ſon égarement à la veûë de l'épée d'Ignace qui eſtoit encore penduë proche l'Autel de la Vierge; & touché de Dieu, il dit en

luy - meſme avec l'enfant prodigue, *J'iray à mon Pere.* Il y alla en effet ; mais s'eſtant rendu à Rome, il n'oſa jamais ſe preſenter devant le Pere Ignace qui ſçavoit ſon apoſtaſie : il luy écrivit de l'hoſpital de Saint Antoine des Portugais, où la neceſſité l'avoit contraint de ſe retirer.

Le Pere le tira de l'hoſpital au meſme inſtant, & pourveût à tous ſes beſoins ; mais il ne voulut pas le recevoir dans la maiſon de la Compagnie ; il le fit loger tout auprés, & le tint dehors douze jours. Monis paſſa tout ce temps à pleurer ſon crime, & la ferveur de ſa penitence alla ſi loin, qu'il viſita les ſept égliſes de Rome, en faiſant des diſciplines ſanglantes. Le Pere Ignace le receû enfin parmy ſes enfans, & luy fit connoiſtre, par diverſes marques de bonté, qu'il ne le regardoit plus comme un apoſtat. Ce traitement charitable n'empeſcha pas que le Portugais penétré du regret de ſon peché ne tombaſt malade d'une fiévre lante qui le conſuma peu-à-peu. Il eût neanmoins une grande joye de mourir entre les bras de ſon bon Pere,

& il ne cessa, en mourant, de loüer la misericorde divine qui l'avoit rapellé à la Compagnie.

Le Iay Laynez & Salmeron au Concile de Trente.

Cependant le Pere Ignace eût nouvelle que les trois Téologiens qui s'estoient rendus à Trente, pour assister au Concile, dont on auoit fait l'ouverture, y soûtenoient dignement l'honneur de la Compagnie, & les interests de l'Eglise. Le Iay qui arriva le premier, gagna d'abord la bienveillance & l'estime du Cardinal de Trente, qui le consulta sur des affaires épineuses. Salmeron prononça devant les Peres du Concile, un discours latin tres-éloquent, qui mérita les applaudissemens de l'assemblée. Laynez se fit admirer dés la premiére fois qu'il parla, & tous trois firent paroistre une érudition si profonde, que les Legats du Pape les chargerent de recueillir toutes les erreurs des hérétiques anciens & modernes, avec les autoritez de l'Ecriture, des Peres, des Conciles, & des Docteurs qui y sont directement opposées.

Mais en quoy le Pere Ignace fut plus contét d'eux c'est qu'au sortir des assẽblées, ou avant que d'y entrer, ils visi-

toient les hoſpitaux, faiſoient le catechiſme, demandoient l'aumoſne, non ſeulement pour des pauvres ſoldats catholiques qui avoient ſervi en Allemagne, & dont la ville eſtoit pleine, mais encore pour eux-meſmes.

Les Legats Apoſtoliques leur voyant des ſoutanes toutes uſées, leur en firent faire de neuves, afin qu'ils paruſſent au Concile avec de bienſéance; mais ils reprenoient leurs vieilles ſoutanes dés que les ſeances eſtoient finies.

Ils rendoient compte de tout à leur Général, & le conſultoient dans les affaires difficiles. S'eſtant une fois adreſſé à luy pour ſçavoir comment ils devoient ſe conduire au ſujet de certaines opinions nouvelles que des Prélats avoient propoſées, & qui approchoient tant ſoit peu des ſentimens de Luther, quoy qu'elles paruſſent aſſez raiſonnables, il leur recommanda expreſſément de ne s'y point laiſſer aller, en leur déclarant qu'au regard de la Religion les nouveautez les plus plauſibles eſtoient ſouvent les plus dangereuſes; que les raiſons qui appuyoient une Doctrine, ne la ren-

doient pas catholique, & que jusqu'à ce que l'Eglise eust décidé ce qu'on devoit croire de ces sortes d'opinions suspectes, il falloit se donner de garde ni d'en juger, ni d'en parler favorablement. Ils s'attachoient à ses réponses comme à des oracles; & Laynez avoit coustume de dire, que si Pere Ignace estoit au Concile, il y serviroit bien l'Eglise.

Sur ces entrefaites, l'Empereur ne pouvant plus résister à la priére des Catholiques, déclara la guerre aux Protestans, qui ne vouloient pas reconnoistre le Concile. Fréderic Duc de Saxe, & Guillaume Lantgrave de Hesse qui se mirent à leur teste, marcherent contre les troupes Impériales avec une armée de plus de quatre-vingt mille hommes. Comme les troubles d'Allemagne interrompirent le Concile pour un temps, le Pere Ignace qui avoit besoin de Laynez à Florence, voulut le retirer de Trente durant cette interruption. Mais le Cardinal de Sainte Croix legat du Pape l'y arresta; il ne le fit pas pourtant d'autorité absoluë, ni sans écrire au Pere Ignace. Aprés luy avoir representé qu'on ne

pouvoit se passer de Laynez à Trente, parce qu'on l'avoit chargé de faire un recueil exact des erreurs qui regardent les Sacremens, il le prioit de ne trouver pas mauvais qu'il retinst ce Pere, du moins jusqu'à ce que le recueil fust achevé ; ajoustant néanmoins que si ces raisons ne luy sembloient pas assez fortes il le feroit partir dés qu'il auroit receû sa réponse.

Le Jay nommé à l'Evéché de Trieste.

L'Evesque de Trieste estant mort en ce temps Ferdinand Roy des Romains, qui avoit du zele pour la Religion, & à qui Trieste appartenoit avec toutes ses dépendences, comme une ville du ressort de l'Istrie, dont les Archiducs d'Austriche sont Seigneurs, jugea que ce diocése si voisin de l'Allemagne ne pouvoit avoir un pasteur trop catholique, ni trop vigilant. Il jetta les yeux sur Claude le Jay, qui estoit à Trente, & il luy en écrivit d'abord. Le Prince sçavoit par le bruit commun tout ce que ce missionnaire de la Compagnie avoit fait à Ratisbonne, à Ingolstad, & à Nuremberg, pour la conversion des hérétiques ; & il avoit esté luy-mesme témoin des fruits merveilleux que ses

prédications avoient operez à Vormes parmi les fidelles.

La nomination de le Jay fut un coup de foudre pour luy, & on dit qu'il en pensa mourir de douleur : c'estoit un homme tres-modeste, & qui s'estoit proposé de fuïr toute sa vie les honneurs, selon l'esprit de son Pere Ignace. Il répondit au Roy des Romains, qu'une charge si pesente surpassoit ses forces ; que les dignitez ne convenoient pas à la Compagnie de JÉSUS, & qu'il falloit chercher ailleurs des évéques. Il informa en méme-temps le Pere Ignace du dessein de Ferdinand, le supplia d'agir fortement auprés du Pape pour rompre le coup, & luy protesta que si l'obeïssance ne le retenoit au Concile, il se cacheroit de sorte qu'on ne le trouveroit pas.

Le Ia[y] refuse l'Evesché de Trieste.

Le refus de l'Evesché ne servit qu'à confirmer Ferdinand dans le choix qu'il avoit fait. Il envoya à Venise l'Evesque de Labac son Confesseur, pour gagner le Jay que les Legats Apostoliques y firent aller malgré luy. Mais ayant sceû que l'Evesque n'avoit pû rien faire sur un esprit, que

des principes de conſcience rendoient infléxibe, il pria le Pape inſtamment de commander au Pere le Jay d'accepter l'éveſché de Trieſte, & il ordonna à ſon Ambaſſadeur de pourſuivre cette affaire avec toute la chaleur poſſible.

Saint Ignace s'oppoſe à la promotion de le Iay.

Le Pere Ignace qui avoit eſté fort allarmé; quand il apprit la nomination de le Jay, le fut bien plus quand il vit que le Pape & les Cardinaux l'approuvoient. Comme il eſtoit parſuadé que le veritable intereſt de l'Egliſe demandoit que la Compagnie ne receuſt aucune dignité eccleſiaſtique, il n'épargna rien pour en perſuader le ſacré College. Mais voyant qu'on n'entroit point dans ſes penſées, & que Ferdinand perſiſtoit toûjours dans la ſienne, il prit la voye qui luy parut la plus naturelle, & ce fut d'écrire à Ferdinand meſme: Ayant donc, ſelon ſa couſtume, imploré le ſecours du Ciel, & fait retarder l'affaire du coſté de Rome, par l'entremiſe de Marguerite d'Auſtriche, dont il gouvernoit la conſcience depuis la mort du Pere Iean Codure, il écrivit en ces termes au Roy des Romains.

Nous sçavons, grand Prince, quel est le zele de V. M. pour le salut de ses peuples, & combien Elle a d'affection pour nostre Compagnie. Nous loüons Dieu de l'un & de l'autre, & nous prions la bonté divine de vous inspirer les moyens d'accomplir heureusement tout ce que vostre pieté vous fait entreprendre.

Lettre du Généralde laCompagnie au Roy des Romains.

Mais en vous rendant de tres-humbles actions de graces pour les faveurs dont vous nous comblez, nous osons vous dire que vous ne pouuez nous en faire une plus insigne, que de nous aider à marcher dans la voye de nostre Institut. Les honneurs ecclesiastiques luy sont si contraires, que selon l'idée que nous en avõs, rien n'est plus capable de l'alterer, & de le détruire. Car ceux qui ont formé cette Société, se sont proposé pour but d'aller prescher l'Evangile en tous les païs du monde; & son vray esprit est de chercher par tout le salut des ames, & l'honneur de Dieu, sans se borner ni aux emplois, ni aux lieux. Or les Societez Religeuses ne subsistent qu'autant qu'elles conservent leur premier esprit: & comment la Compagnie se maintiendra-telle en perdant le sien? Nous ne sommes pas encore plus de neuf profez; &

quatre ou cinq ont déja refusé de prélatures. Mais si un de nous accepte maintenant un évesché, les autres ne croiront-ils pas estre en droit de faire le mesme? & si les membres se separent, que deviendra peu-à-peu le corps? Ce petit Ordre a fait depuis sa naissance d'assez grãds progrés par la voye de l'humilité & de la pauvreté: si les peuples venoient à nous voir en des postes éclatantes, ne seroient-ils pas scandalisez du changemẽt de nôtre conduite? & ne prendroient ils pas des impressions, qui rendroiẽt tous nos travaux inutiles? Mais qu'est-il besoin, tres-illustre Prince, de vous exposer nos raisons? Nous implorons vôtre bonté & vostre sagesse: nous nous mettons sous vostre protection Royale. Nous vous supplions par le Sang de JESUS-CHRIST, *& par le salut des ames, de maintenir, pour l'honneur de la Maiesté Divine, cette petite Société naissante. Qu'il plaise au Seigneur de conserver vostre Personne sacrée, & de répendre sur Elle abondemment toutes sortes de benédictions.*

La lettre du General de la Compagnie eût tout l'effet qu'il en pouvoit esperer. Ferdinand ne pensa plus au Pere

le Jay pour l'évesché de Trieste, & il chargea son Ambassadeur de le dire au Pape. L'occassion sembla favorable au Pere Ignace, pour instruire à fonds Sa Sainteté là-dessus. Il luy representa donc un jour, qu'outre que cette Societé, qui n'estoit alors composée de guerres plus deux cens personnes, s'affoibliroit en peu de temps, & se dissiperoit tout-à fait si on en tiroit les gens de mérite, l'élevation d'un seul pourroit causer de tres-grands desordres, en réveillant l'ambition des autres; que quand les Religieux ont une fois des prétentions de grandeur, ils deviennent plus modains que les gens du monde; que ceux qui avoient embrassé l'Institut de la Compagnie par un esprit de charité & de zele, se relascheroient aisément dans leurs emplois laborieux par l'esperence d'une dignité ecclesiastique, ou qu'ils n'y auroient pas des motifs si purs, ni des intentions si droites, que la jalousie ne manqueroit pas de se mettre parmi divers concurrens; & que si tous n'aspiroient pas aux honneurs, il y auroit du moins peu d'unió entre des gens qui n'agiroiét pas par les mêmes mouvemés, ni par le mé-

Il fait entendre ses raisons au Pape touchát le refus des dignitez Ecclesiastiques.

me principe. Il ajousta que les Profets estant dévoûëz au service du Saint Siége, pour le regard des missions, & ayant par là plus d'accés à la Cour de Rome que les autres Religieux, ils auroient plus d'ocasion de briguer les évesches, plus de facilité de les obtenir; que travaillant à la Cour des Princes, ils seroient moins libres dans leurs ministéres, s'ils esperoient quelque chose; & que les Princes de leur costé se serviroient peut-estre moins d'eux, si leurs services devoient estre récompensez: qu'au reste il ne prétendoit pas condãner par là les dignitez ecclesiastiques, ni les Religieux qui y sont élevez pour le bien de la chrêtienté, & qui les possedent avec l'édification des fidelles; qu'il y avoit une grande difference entre la compagnie & les autres Religions; que celles-cy par leur antiquité, & par leur durée, avoient acquis des forces pour porter les fardeaux les plus pesens; & que celle-là qui ne faisoit que naistre, estoit encore foible. *Saint Pere*, luy dit-il en rappellant ses anciennes ideés de guerre, *je considere toutes les autres Religions en l'armée de l'Eglise militente comme des escadrons*

de gens d'arme, qui demeurent dans le poste qu'on leur a assigné, qui gardent leurs rangs, & qui font face aux ennemis en tenant toûjours la mesme maniére de combatre. Mais pour nous, continua-t-il, *nous sommes comme des chevaux legers, qui doivent toûjours estre prests dans les temps d'alarmes & de surprises; qui attaquant, ou qui soustiennent selon les differentes conionctures; qui vont par tout, & qui escarmouchent de tous costez.*

Il conclut que des missionnaires comme eux, qui devoient non seulement aller de ville en ville & de province en province, mais voler d'un pole à l'autre, au premier signe du Vicaire de Iesus-Christ, ne devoient estre fixez nulle part.

Le Pape gousta toutes ces raisons, & fut enfin persuadé que le refus des dignitez ecclesiastiques ne seroit pas moins utile à l'Eglise qu'à la Compagnie. Quelques-uns ont crû que l'affaire de Trieste avoit donné occasion au general d'obliger les Profez, par vœu, à ne point briguer les prélatures, & à les refuser quand on les offriroit. Mais il est certain

qu'il avoit pris ſon parti là - deſſus auparavant, & dés le temps meſme qu'il vient la premiére fois à Rome avec le Févre & Laynez. Car un jour eſtant allé voir avec eux le Marquis d'Aquilat pour lors Ambaſſadeur de Charles-Quint auprés de Paul III. & la converſation s'eſtant tournée ſur les bruits qui couroient déja contre la nouvelle Société, le Marquis luy fit entendre qu'on le ſoupçonnoit de cacher une grande ambition ſous un exterieur modeſte, qu'on diſoit publiquement qu'un chapeau ou une mitre eſtoit le motif de ſon voyage. Le Pere fut ſi ſurpris de ce diſcours, qu'il ne répondit d'abord que par un ſigne de croix. En ſuite, comme s'il euſt eſté tout-à-coup inſpiré de Dieu, il fit vœu devant le Marquis de n'accepter nulle dignité eccleſiaſtique, à moins que d'y eſtre obligé, ſous peine de peché, par le Vicaire de Ieſus-Chriſt; & il renouvella ſon vœu quelque temps aprés en preſence d'un Cardinal.

La Compagnie commence à

Les affaires de la Compagnie eſtoient en ces termes, quand le Pere Ignace crû qu'il eſtoit temps qu'elle s'employaſt à l'inſtru-

ction de la jeunesse. Le zele de François de Borgia Duc de Gandie, que la veuë du cadavre de l'Imperatrice avoit dégouté des choses du monde, & qui depuis la mort de la Duchesse sa femme s'estoit donné tout à Dieu, fit naistre l'occasion de commencer un exercice si utile. Comme il y avoit sur ses terres grand nombre de Maures baptisez, dont la pluspart n'avoient pas renoncé de bon cœur au mahometisme, il jugea que pour asseûrer le salut des jeunes Morisques, il falloit pourvoir à leur éducation, & il eût au mesme temps la pensée de fonder en la ville de Gandie un college de la Compagnie de JESUS, où les enfans de tous ses vassaux seroient élevez dans la vertu & dans les sciences.

instruire la jeunesse dans les lettres.

Le Pere Ignace, à qui le Duc de Gandie communiqua son dessein, & demanda des lumiéres pour l'exécution, donna ordre au Pere le Févre qui estoit à Valladolid, de se rendre en diligence auprés du Duc, & de travailler à l'établissement de ce college avant que de venir au Concile de Trente, où le Pape Paul III. l'appelloit pour y

assister de sa part avec Salmeron & Laynez. Dés que le Duc & le Pere le Févre eûrent reglé toutes choses ; selon les veûës & les intentions du General de la Compagnie, il vint aussi-tost des Professeurs de cinq ou six nations differentes, tous sçavans, & choisis de la main du General mesme ; & ils firent chacun à l'ouverture des classes une harangue latine devant le Duc & toute sa Cour.

Ce fut donc l'année 1546. & six ans apés la confirmation de l'Institut, que les Jesuites commencerent à enseigner dans l'Europe : je dis dans l'Europe, car l'année précédente les compagnons que le Pere Ignace avoit envoyez d'Italie & de Portugal au Pere Xavier ; ayant esté mis en possession du Seminaire de Goa, établi peu d'années auparavant par le Roy Jean III. pour l'éducation de la jeunesse Indienne, Nicolas Lancillotti Italien avoit commencé à enseigner aux enfans les principes de la langue Latine.

Réglemens du Général pour le bon ordre des colleges.

On ne se contenta pas à Gandie de ces premiers élemens des sciences, on joignit à la grammaire la poësie, la rhetorique, la philosophie, & la

théologie: mais afin que le college fust plus célebre, le Duc obtient du Pape & de l'Empereur qu'on l'érigeroit en Université, & que les écoliers qui y prendroient les degrez, auroient tous les privileges dont joüissoient les graduez d'Alcala & de Salamanque. Le Pere Ignace ordonna, pour le bon ordre du college, que les Professeurs tinssent la meilleure méthode qui se pourroit imaginer, & qu'ils suivissent en chaque faculté les auteurs les plus solides, en philosophie Aristote, & en théologie Saint Thomas: il recommanda qu'on exerçast fort la mémoire des écoliers qui n'auroient pas encore le jugement fait, & qu'en leur faisant reciter ce qu'ils apprendroient par cœur, on les acoûtumast de bonne heure à prononcer bien; qu'on éveillast ces jeunes esprits par des disputes continuelles, en les piquant d'émulation, & opposant quelquefois les plus avancez & les plus capables à ceux qui le seroient moins, pour animer les uns par la gloire, & les autres par la honte; qu'on punist les paresseux & les libertins, mais que les maistres ne châtiassent pas eux-mesmes leurs esco-

liers ; & il fit ce dernier ordre, tant pour garder la bienſéance ce que l'état Réligieux demande, qu'afin qu'il ne ſe meſlaſt point de chaleur dans la correction.

Outre cela, parce que ſon but principal eſtoit de former les mœurs de la jeuneſſe, il défendit expreſſément qu'on leuſt dans les claſſes aucun auteur ni Latin, ni Grec capable de corrompre l'innocence, à moins que d'en avoir retrenché auparavant tout ce qui n'eſtoit pas honneſte. Il ordonna que les écoliers entendiſſent tous les jours la meſſe, qu'ils ſe confeſſaſſent tous les mois ; qu'à l'entrée des claſſes ils recitaſſent tous enſemble une priére dévote, pour demander à Dieu la grace de profiter dans leurs études, & qu'un jour de la ſemaine on leur fiſt un catechiſme pour les inſtruire des veritez de la Foy, & pour les exciter à la vertu : il preſcrivit meſme aux Regens de leur parler des choſes du ciel toutes les fois que l'occaſion s'en preſenteroit, ou durant la claſſe, ou hors de la claſſe, dans les entretiens familiers. L'obſervance de ces réglemens fit fleurir la doctrine &

la pieté à Gandie, sous la conduite du Pere André Oujedo, Recteur du college.

Ce fut environ ce temps-là qu'Isabelle Rozel estant venuë à Rome pour voir le Pere Ignace, forma le dessein de se retirer du monde, & de vivre selon les Conseils évangeliques sous l'obéïssance de la Compagnie. Elle se joignit avec deux dames Romaines tres-vertueuses, & obtint du Pape pour elle & pour ses compagnes, la permission d'embrasser ce genre de vie. Quoy que le Pere Ignace vist bien que ces sortes de directions ne convenoient gueres à son Institut, la reconnoissance qu'il avoit pour sa bienfactrice, & le petit nombre de ces nouvelles Religieuses le déterminerent à prendre soin d'elle.

Il s'en repantit bien-tost, & il dit une fois que le gouvernement de trois dévotes luy donnoit plus de peine que toute la Compagnie: car enfin ce n'estoit jamais fait avec elles, & il falloit à toute heure résoudre leurs questions, guerir leurs scrupules, écouter leur plaintes, & mesme terminer leurs differends. Cela l'obligea de representer au Pape combien une telle

Il delivre la

Compagnie du gouvernement des Religieuses.

charge nuiroit à la Compagnie, & de quelle importance il estoit que Sa Sainteté l'en delivrast ; car il jugea que cette petite communauté de Filles, qui n'estoit que de trois personnes, deviendroit nombreuse avec le temps, & se multiplieroit dans les autres villes : mais la considération qu'il eût toûjours pour la Dame Catelane dont il avoit receû tant de bons offices & qui le suplioit de ne la pas abandonner, luy fit garder des mesures auec elle. Voicy la copie d'une lettre qu'il écrivit à cette Dame, pour se defaire d'elle honnestement.

VENERABLE DAME ISABELLE ROZEL MA MERE ET MA SOEVR EN IESUS-CHRIST.

A La verité ie voudrois bien, pour la plus grande gloire de Dieu, contenter vos bons desirs, & procurer vôtre avancement spirituel, en vous tenant sous mon obéissance, comme vous y avez esté quelque temps : mais les indispositions continuelles, à quoy ie suis suiet, & toute mes occupations qui regardent le service de nostre Seigneur, ou de son Vicaire en terre, ne me le per-

mettent plus. D'ailleurs estant persuadé, selon la lumiére de ma conscience que cette petite Compagnie ne doit point se charger en particulier de la conduite d'aucunes femmes qui nous soient engagées par des vœux d'obéissance, comme ie l'ay déclaré amplement à nostre Saint Pere le Pape, il m'a semblé que pour la plus grande gloire de Dieu, ie ne devois plus vous regarder comme ma fille spirituelle, mais seulement comme ma bonne mere, ainsi que vous l'avez esté plusieurs années à la plus grande gloire de Dieu. Tellement que pour le plus grand service & le plus grand honneur de la bonté éternelle, je vous remets, autant que ie puis, entre les mains du Souverain Pontife; afin que prenant son iugement, & sa volonté pour regle, vous trouviez du repos & de la consolation à la plus grande gloire de la Maiesté divine. A Rome le 1. d'Octobre 1549.

Cette lettre qui est pleine de l'esprit du Saint ; & où les paroles qu'il avoit si souvent à la bouche sont repetées tant de fois, disposa la Dame à recevoir avec soumission ce que le Pape destermina là-dessus. Car Paul III. ayant bien consideré que des Missionnaites destinez pour tout le monde, ne devoient avoir nul engagement, il fit expedier des lettres apostoliques, par lesquelles il exempta les Iesuites du gouvernement des femmes qui voudroient vivre en communauté, ou seules, sous l'obéissance de la Compagnie.

Le General ne se contenta pas de ces lettres; pour affermir davantage un resglement si essentiel, il obtint du Pape l'année suivante, que la Compagnie ne seroit point obligée à se charger de la direction des Religieuses, quand mesme elles obtiendroient des bulles pour se mettre sous la conduite de qui il leur plairoit, à moins que ces bulles ne fissent une mention expresse de la Compagnie.

C'est en vertu de ces exemptions octroyées par le Souverain Pontife, que dans les Constitutions Ignace défend

fend à ſon Ordre de gouverner des Religieuſes, ou d'autres perſonnes avec l'autorité qu'ont les confeſſeurs ordinaires &les ſuperieurs eccléſiaſtiques. Il adoucit néanmoins la défenſe, par la permiſſion, qu'il donne de les aider dans leur avancement ſpirituel & d'entendre quelquefois leurs confeſſions pour des cauſes ſpeciales.

Sa conduite avec le Duc de Ferrare Hercule d'Eſt.

Mais rien ne fait mieux voir la diſpoſition de ſon eſprit à l'égard du gouverneur & de la direction dont nous venons de parler, que la maniére dont il en uſa deux ou trois ans aprés envers Hercule d'Eſt Duc de Ferrare, le protecteur declaré & l'ami fidelle de la Compagnie. Ce Prince faiſant baſtir le college Ferrare, deſira que les Ieſuites gouvernaſſent au convent de Filles dont la Princeſſe ſa mere eſtoit fondatrice. Mais le Pere Ignace n'y put conſentir ; & quelques priéres que luy fiſt le Duc, il tint toûjours ferme. Il commanda par le meſme principe aux Peres de Valladolid de quitter la conduite d'un monaſtere, de laquelle ils s'eſtoient chargez à la ſollicitation de pluſieurs perſonnes conſidérables de la Ville.

Le procedé du General des Iesuites n'empeſcha pas qu'Hercule d'Eſt ayant formé le deſſein d'une vie cheſtienne, ne voulut avoir un Ieſuite prés de ſa perſonne. Le Saint Archidiacre de Modene Guidoni, auquel il s'en déclara, approuva fort ſa penſée, & luy conſeilla de prendre le Pere le Jay. Le refus de l'Eveſché de Trieſte l'avoit rendu tres-celebre: il eſtoit connu du Prince qui l'avoit veu à Ferrare quelques années auparavant, & qui prit deſlors confiance en luy. D'ailleurs il eſtoit François, & par là moins odieux à la Ducheſſe de Ferrare, fille de Loüis XII. qui eſtoit engagée dans l'hereſie, ainſi que nous avons dit. Le Duc demanda donc le Pere le Jay au General de la Compagnie & au Pape. Il l'obtint ſans peine, parce que les troubles d'Italie excitez par le meurtre de Pierre Loüis Farneſe Duc de Parme firent ceſſer le Concile que la maladie contagieuſe avoit fait transferer de Trente à Boulogne.

Le Jay avant de partir pour Ferrare conſulta le Pere Ignace ſur la maniére dont il devoit ſe gouverner

avec le Duc. Le Pere luy dit, qu'estant destiné par le Vicaire de Jesus-Christ au service d'un des plus insignes bien facteurs de la Compagnie, il falloit qu'il s'y consacrast entiérement, jusqu'à ne faire au dehors nulles bonnes œuvres sans la participation ni sans l'agrement du Prince qui devoit luy tenir lieu en quelque façon de superieur & de general.

Le Duc de Ferrare fit d'abord les Exercices spirituels sous la conduite du Pere le Jay, comme le Duc de Gandie les avoit faits sous celle du Pere le Févre. C'estoit le moyen ordinaire que les Jesuites employoient par tout pour la réformation des mœurs : & l'usage de ces retraites devint tres-commun parmi les personnes de la premiére qualité, depuis que plusieurs des Peres du Concille de Trente eûrent fait eux-mesmes les Exercices de la Compagnie entre le mains de Laynez, de le Iay, & de Salmeron.

A la verité Dom Iuan Martinez Siliceo Archevesque de Tolede voulut en abolir la pratique dans l'Espagne, sous prétexte que le livre des Exercices contenoit une doctrine dange- Les Exercices spirituels approuvez par le S. Siége.

reuse Mais outre que les Docteurs qui l'examinerent de sa part, n'y trouverent rien que de catholique & d'édifiant, le Saint Siége l'approuva l'année suivante par une bulle expresse, à la priére de Dom François de Borgia Duc de Gandie. La bulle merite d'estre rapportée, & le lecteur ne sera pas faché de la voir.

PAVL PAPE III.

pour une memoire perpétuele.

Comme le devoir de Pasteur universel du troupeau de Iesus-Christ, & le zele de la gloire de Dieu, nous obligent d'embrasser tout ce qui regarde le salut des ames, & leur avancement spirituel; Nous ne pouvons nous dispenser d'exaucer les priéres de ceux qui nous demandent quelque chose qui puisse entretenir la piéte & la ferveur des fidelles.

Nostre tres-cher fils François de Borgia, Duc de Gandie, Nous a representé dépuis peu, qu'Ignace de Loyola, General de la Compagnie de Iesus establie par Nous dans nostre ville de Rome, & confirmée par nostre autorité apostolique, a escrit certains enseignemẽs, ou Exercices spirituels tirez des saintes lettres, & des experiẽces de la vie spirituelle; avec une

méthode, & dans une forme toute propre à toucher les coeurs. Il nous a declaré encore qu'il ne ſçait pas ſeulement par le bruit commun que ces Exercices ſont tres-utiles pour le profit & pour la conſolation des ames; mais qu'il en eſt perſuadé par ce qu'il a veû lui-méme à Barcelonne & à Gandie. Il nous a ſupplié enſuite de les faire examiner, & de les approuver, ſi nous les trouvions dignes d'approbation & de loüange, afin que le fruit s'en étendiſt davantage, & que les fidelles les pratiquaſſent avec plus d'ardeur.

Nous les avons fait examiner, & ſur le témoignage qui nous en a eſté rendu par noſtre cher fils Iean du titre de S. Clement, Preſtre Cardinal, Eveſque de Burgos, & inquiſiteur de la Foy, par noſtre venérable frere Philippe Eveſque de Saluſſes, noſtre Vicaire General au ſpirituel dans Rome, & par noſtre cher fils Giles Foſcari Maiſtre du Sacré Palais: Nous avons trouvé ces Exercices remplis de l'eſprit de Dieu, & tres-utiles pour l'édification & pour le profit ſpirituel des fidelles.

Ayant auſſi égard, comme nous devons l'avoir, aux grands biens qu'Ignace

& la Compagnie qu'il a fondé ne cessent de faire dans l'Eglise, parmi toutes sortes de nations, & considerant d'ailleurs combien le livre des Exercices leur sert pour cela: de nostre science certaine, nous aprouvons par l'écrit present, nous loüons, & nous confirmons avec l'autorité apostolique tout ce qui est contenu dans ce livre, Nous exhortons mesme tous les fidelles de l'un de l'autre sexe, en quelque lieu du monde qu'ils soient à pratiquer devotement des Exercices si Chrestiens. & nous permettons que le livre soit imprimé par quel libraire il plaira à l'Auteur de choisir, en sorte néanmoins qu'aprés la premiére édition, ni le libraire qui aura esté chosi d'abord, ni aucun autre, ne puisse l'imprimer une seconde fois sans le consentement d'Ignace, ou de ses successeurs, &c. Donné à Rome dans le Palais de Saint Marc, sous l'Anneau du Pescheur, le dernier de Iuillet, l'an de nostre Seigneur 1548. & le 14. de nostre Pontificat.

L'aprobation & l'impression du livre des Exercices qu'on avoit traduit de castilan en latin, le rendirent plus célébre que jamais, & augmenterent de beaucoup la réputation du fondateur de la Compágnie.

Il estoit toûjours demeuré à Rome depuis l'établissement de son Ordre; suivant son principe, que le General devoit estre fixe: il en sortit neanmoins pour peu de temps, par un motif de charité, & sa sortie eust d'heureux succes. Les habitans de S. Angelo, & ceux de Tivoli leurs voisins, estant fort broüillez, jusqu'à se faire une guerre ouverte, le P. Ignace se transporta sur les lieux à la priére du Pape. Ayant traité avec Marguerite d'Austriche femme d'Octave Duc de Parme, Seigneur de Sant' Angelo, & avec les Magistrats de Tivoli, il fit agréer aux deux villes le Cardinal de la Cuéva, pour arbitre de leurs differends, & les engagea cependant à quitter les armes. Il sort de Rome pour une œuvre de charité.

Ce fut en cette occasion que le Seigneur Loüis Mendozze qui avoit logé le Pere à Tivoli, luy offrit une maison commode & des jardins agréables, une chapelle de la Vierge qu'on avoit bastie hors des murailles de la ville, prés des magniques ruines de la maison de campagne de Mecenas. Ce nouvel établissement que le Pere Ignace fit luy mesme le jour de la Navité de nostre Dame n'approcha pas

toutefois de ceux qui se firent en Sicile.

Dom Iuan de Vega Vice-Roy de Sicile, qui avoit fort pratiqué le general de la Compagnie estant Ambassadeur de Charles-Quint à la Cour de Rome, & qui ne faisoit rien d'important sans le consulter selon l'ordre qu'il en avoit, ne fut pas plustost à Messine, qu'il prit la pensée d'y établir un college de la Compagnie. Palerme suivit aussitost l'exemple de Messine, & ces deux colleges, où le general envoya des hommes tres-vertueux & tres-habiles, furent aprés celuy de Gandie, les premiers où l'on enseigna.

En faisant partir ces excellens ouvriers, dont les principaux estoient Pierre Canisius Allemand, André Frusis François, Jerosme Nadal Espagnol, il leur dit ce qu'il disoit d'ordinaire, quand il envoyoit aux missions: *Allez, mes freres, enflammez & embrasez tout du feu que Jesus-Christ est venu apporter en terre.* Il voulut avant leur départ que ceux qui estoient destinez aux classes fissent devant luy un essay de la methode qu'ils y tiendroient: il voulut aussi que tous prissent congé du Pape, & il les y mena

luy-mesme. Le Pape leur témoigna beaucoup de bonté, & les exhorta à s'opposer toûjours fortement aux nouvelles heresies.

Il éprouve l'obeïssance de ses inferieurs

Au reste, le Pere Ignace avant que de choisir les douze qu'il évoya en Sicile, prit plaisir à sonder le fond de l'ame, & à éprouver l'obéïssance de ses inferieurs de Rome, en ordonnant à chacun d'eux de luy dire par écrit, aprés trois jours de priéres, 1. S'ils estoient indifferens à aller en Sicile, ou à demeurer à Rome, & si ce que détermineroit le general qui leur tenoit ala place deDieu,leur seroit le plus agreable. 2. Si estant envoyez en Sicile, ils seroient prests, à enseigner & à faire d'autres fonctions qui demandent de l'esprit & du sçavoir, ou à estre employez dans les offices domestiques. 3. Si au cas qu'ils fussent occupez à l'étude & à la regence, ils seroient disposez à étudier quelle science on voudroit, & à régenter quelle classe il plairoit au Superieur. Enfin s'ils croyoient que tout ce que l'obéïssance leur prescriroit, seroit le meilleur pour eux, & le plus convenable à leur salut.

Tous apporterent leur écrit au jour marqué: il n'y en eust pas un, de plus de trente-six qu'ils estoient, qui ne déclarât sincerement qu'il iroit non seulement en Sicile, mais aux Indes; & qu'il s'employeroit volontiers toute sa vie aux ministeres les plus bas, dés que leur bon Pere & leur venerable maistre en Iesus-Christ leur feroit le moindre signe.

La Cõpagnie entre dãs l'Afrique & dans l'Amérique.

Ce n'estoit pas assez pour un homme qui vouloit faire du bien à toute la terre, qu'on travaillast en Europe & en Asie au service du prochain. Iean Nugues & Louïs Gonzales furent envoyez presque au mesme temps dans les Royaumes de Fez & de Maroc, à la priere du Roy de Portugal, qui touché de la captivité d'un grand nombre de Chrestiens, demanda des Peres de la Compagnie, pour ménager la delivrance des esclaves, & pour les affermir dans la Foy.

Peu de temps apres le Vice-Roy de Sicile ayant ordre de Charles-Quint de passer en Affrique avec une puissante armée pour faire la guerre au fameux corsaire Dragut, qui s'estoit emparé d'une place forte sur les

costes de Barbarie, d'où il faisoit des courses jusques à Naples, le pere Ignace voulut bien que Laynez quittast la Sicile, où il l'avoit établi Superieur, & suivist Dom Iuan de Vega dans son expedition contre les Maures, pour avoir soin de l'hospital de l'armée.

Quatre autres Iesuites estoient allez auparavant dans l'Ethiopie Occidentale, au Royaume de Congo, où il ne restoit presque plus aucune trace de l'Evangile que Dom Emanuël Roy de Portugal y avoit fait prescher autrefois, & ce fut encore à la priére de Iean III. successeur & fils d'Emanuel, que le pere Simon Rodriguez envoya ces ouvriers évangeliques au nom de leur commun pere Ignace. Enfin sous les auspices du mesme prince la Compagnie entra dans l'Amerique meridionale, lors que Dom Soza capitaine de la flote portugaisse aborda au Brazil pour bastir une nouvelle ville en ce nouveau monde.

Dieu ne permit pas que des progrés si heureux fussent sans mélange, & le Ciel voulut que la Compagnie eust de facheuses affaires dans le temps qu'elle s'estendoit par tout le

La Cōpagnie maltraitée en Allemagne.

monde. Aprés la bataille que perdirent les Proteſtans d'Allemagne, & où le Duc de Saxe fut fait priſonnier, l'Empereur voyant que l'aſſemblée de Boulogne eſtoit rompuë, & que ſelon toutes les apparences elle ne ſe renoûëroit de long-temps, entreprit de regler luy-meſme la creance de ſes peuples, juſques à ce que le Concile euſt tout decidé.

Il fit donc publier en la diéte d'Ausbourg une formule de Foy qui s'appella l'*Interim*, & qui contenoit des articles tout-à-fait contraire à la doctrine & à la diſcipline de l'Egliſe, par exemple le mariage des preſtres, & la communion ſous les deux eſpeces. De tous les docteurs qui s'oppoſerent à ce libelle Imperial, Nicolas Bobadilla, que le Pere Ignace avoit touſiours laiſſé en Allemagne, fut le plus zelé & le plus ardent. Il eſtoit alors à la Cour de Charles-Quint, cheri des Seigneurs catholiques, dont il gouvernoit la conſcience; craint des Proteſtans auſquels il faiſoit la guerre ſans relaſche. Son humeur vive & ennemie des ménagemens, fit qu'en combattant le libelle de toute ſa

force, il s'échapa en des paroles un peu aigres, qui tomboient sur la personne de l'Empereur : il blasma hautement la condescence qu'on avoit pour les heretiques, & soustint avec chaleur en presence de Charles-Quint mesme, que rien n'estoit plus capable d'entretenir les divisions qu'une fausse paix.

Charles-Quint qui se faisoit un honneur de maintenir son ouvrage, & qui regardoit comme des rebelles tous ceux qui n'estoient pas de son sentiment, ne pust souffrir la liberté de Bobadilla. Il le chassa de sa Cour, & luy fit faire commandement de sortir des terres de l'Empire. Bobadilla obeït, tout glorieux d'estre banni pour la querelle de Dieu, & ne manqua de se rendre à Rome, où l'on n'avoit garde d'approuver la Concorde d'Ausbourg. Mais le Pere Ignace ne jugea pas à propos de recevoir d'abord dans la maison de la Compagnie, un homme que le zele avoit emporté trop loin, & qui en défendant l'Eglise Romaine, n'avoit pas assez menagé la Majesté Imperiale. Le Saint voulut faire par là une sa-

tisfaction publique à l'Empereur, & apprendre aux Religieux de ſon Ordre, combien on doit reſpecter les Princes, quand meſme leur conduite n'eſt pas reguliere.

Melchior Cano ſe declare contre la Compagnie.

L'indignation de Charles-Quint donna lieu en Eſpagne, aux ennemis de la Compagnie, d'éclater contre elle. Melchior Cano, Religieux de ſaint Dominique, & docteur de Salamanque, s'eſtant mis, je ne ſçay comment, dans l'eſprit que la fin du monde approchoit, & que l'Antechriſt paroiſtroit bientoſt, il s'imagina que les Jeſuites eſtoient les precurſeurs de l'Antechriſt. Le peuple les appelloit Inigiſtes, du nom d'Inigo, qui en Eſpagnol ſignifie Ignace. Quelques-uns leur donnoient le nom de Theatins, par la raiſon que j'ay dite au commencement, & ce nom leur demeura dans la ſuite, comme remarque Palafox ſur une lettre de ſainte Thereſe. *Les Theatins dont elle parle*, dit-il, *ſont les Peres de la Compagnie de JESUS; & il paroiſt bien que l'eſprit avec lequel ils agiſſoiẽt, étoit grand & ſaint, puis qu'elle les joint au Bienheureux Pierre d'Alcantara.*

Los Teatinos que nombra ſon los Padres de la Compañia de Iesus,

Cano fondoit sa pensée sur la nouveauté d'un Institut qui n'avoit rien des anciennes Religions. L'habit commun que portoient les gens de ce nouvel Ordre, luy sembloit tout propre à couvrir leur libertinage, le commerce qu'ils avoient avec les personnes du monde, & aux Cours des Princes, luy faisoit croire qu'ils ne vivoient que selon les maximes profanes du siécle : enfin ces retraites qu'ils faisoient faire suivant la méthode & l'esprit de leur fondateur, n'estoient pas moins que des mysteres abominables au sentiment de Cano.

y bien se ve el espiritu grãde y santo con que obravã, pues los puso en una misma linea con el Beato San Pedro de Alcantara.

Il publia tout ce qu'il pensoit, & sa reputation donna tant de credit à ses paroles, que le peuple traita d'imposteurs & de scelerats ceux qui luy paroissoient auparavant des hommes descendus du ciel.

Not. sur la lettre 29. art. 12.

Le Pere Ignace estant averti de la persecution, loüa Dieu d'abord que la Compagnie fut jugée digne de souffrir des opprobres pour le nom de JESUS-CHRIST. Il ordonna ensuite aux Peres d'Espagne, de faire voir à Cano la bulle qui confirmoit leur Institut ; & de luy representer

La conduite d'Ignace dans la persecutiõ excitée par Cano.

modeſtement que le Royaume de Dieu ſeroit diviſé, ſi le Vicaire de Jesus-Christ approuvoit une Societé opposée à Jesus-Christ; que de ces prétendus avant-coureurs de l'Antechriſt, Paul III. en avoit choiſi deux pour eſtre ſes Theologiens au Concile de Trente, & que ſa Sainteté en avoit nommé un autre pour eſtre ſon legat Apoſtolique dans les Indes. Il envoya au meſme temps en Eſpagne une nouvelle copie de la ſentence que le Gouverneur de Rome Benoiſt Converſin avoit prononcée en faveur de la Compagnie contre de fauſſes accuſations, & il y joignit un Bref du Pape qui établiſſoit l'Eveſque de Salamanque protecteur de la reputation d'un Ordre confirmé par le Saint Siege. Le general des Dominicains écrivit meſme une lettre circulaire, où aprés avoir relevé les grands fruits que faiſoient dans l'Egliſe les Preſtres Reguliers établis ſous le titre du Nom de Jesus, il commandoit à ſes Religieux d'aimer ce Saint Ordre, & leur défendoit, en vertu de la ſainte obeïſſance, d'en parler mal ſous quelque pretexte que ce fuſt.

Cano estoit trop entesté de ses idées pour en prendre d'autres ; il n'eust égard ni à la bulle du Pape, ni à la lettre de son General, & il continua ses invectives avec une animosité qui tenoit de la fureur. Mais ce nouvel emportement ne servit qu'à ramener les esprits que son autorité avoit entraisnez. Tout le monde prit l'interest de la Compagnie, & il n'y eust pas jusques aux Religieux de Saint Dominique, qui ne se declarassent pour elle contre un de leurs Freres. Le Pere Jean Penna docteur de Salamanque, homme illustre pour sa vertu & pour son sçavoir, fut celuy qui se signala davantage : car non content de réfuter en chaire les visions de Melchior Cano, il composa un manifeste apologétique pour le nouvel Ordre, & son écrit ferma la bouche à la calomnie.

Dom François de Borgia protegeoit de son costé, & favorisoit en tout les enfans d'Ignace. Mais quelque affection qu'il eust pour eux, il ne laissoit pas d'avoir confiance en un Religieux de Saint François nommé Jean Texeda, qu'il avoit connu à Barcelone, & qu'il avoit amené à Gandie. C'é- Oviedo porté à la vie solitaire.

ſon erreur, en luy declarant, que quand Dieu nous avoit marqué une voye, il falloit la ſuivre fidellement, & ſe garder bien d'en prendre une autre, ſous pretexte qu'elle ſembloit plus droite & plus ſeûre ; que la vie retirée avoit ſes dangers auſſi-bien que la vie apoſtolique ; qu'à la verité on ne devoit pas commettre la moindre faute de propos déliberé pour quoy que ce fuſt, mais qu'on ne deuoit pas renoncer aux emplois de la charité par la crainte des fautes legeres, dont la foibleſſe humaine ne ſe peut défendre ; qu'au reſte il n'y avoit rien de plus genereux, ni de plus divin, que de ſacrifier ſon repos & tous ſes intereſts au ſalut des ames.

Quelque épris que fuſt Oviedo de ſa ſeconde vocation, il en perdit la penſée dés qu'il euſt receû la réponſe du Pere Ignace. Dom François de Borgia, à qui Oviedo avoit communiqué ſes veûës de retraite, ne profita gueres moins que luy des avis du Saint.

Fraçois de Borgia appellé à la Compagnie.

Ce Duc avoit fait vœu à Grenade d'embraſſer l'eſtat Religieux, s'il vivoit plus que la Ducheſſe ſa femme. Neanmoins en faiſant ce vœu, il ne ſe

determina à aucune Religion particuliere, & ce ne fut que depuis que le Saint Siege euſt approuvé le livre des Exercices, qu'il tourna ſes penſées du coſté de la Compagnie, contre ſon inclination naturelle qui le portoit à la ſolitude. Il s'en expliqua par lettres avec le Pere Ignace, & il n'euſt pas de peine à luy faire entendre que ſa vocation eſtoit bonne; car Dieu avoit fait connoiſtre au Pere, quand Pierre le Févre mourut à Rome, qu'un Grand d'Eſpagne rempliroit ſa place, & que ce Grand eſtoit le Duc de Gandie. Le Pere approuva donc le deſſein du Duc, & il luy écrivit en ces termes.

TRES-ILLUSTRE SEIGNEUR,

La reſolution que vous avez priſe, & que la bonté divine vous a inſpirée, me donne beaucoup de joye. Que les Anges, & toutes les ames Bien-heureuſes en rendent à Dieu d'éternelles actions de graces dans le ciel, car nous ne pouvons bien reconnoiſtre ſur la terre l'inſigne faveur qu'il fait à ſa petite Compagnie en vous y appellant.

J'eſpere que ſa divine providence tire-

ra de voſtre entrée des avantages conſiderables & pour voſtre avancement ſpirituel, & pour celuy d'une infinité d'autres perſonnes qui profiteront de cét exẽple. Pour nous qui ſommes déja dans la Compagnie de JESUS, excitez par vôtre ferveur nous commencerons tout de nouveau à ſervir le divin Pere de famille qui nous donne un tel Frere, & qui a choiſi un tel ouvrier pour cette nouvelle vigne, dont il a voulu que j'euſſe le ſoin tout indigne que i'en ſuis.

C'eſt pourquoy je vous reçois dés maintenant au nom du Seigneur, pour noſtre Frere, & en cette qualité vous me ſerez touſiours tres-cher, comme le doit eſtre celuy qui entre dans la maiſon de Dieu avec autant de generoſité que vous faites, & pour le ſervir parfaitement.

Au regard de ce que vous deſirez ſçavoir de moy, touchant le temps & la maniere de voſtre reception publique; aprés avoir fort recommandé la choſe à Dieu, & la luy avoir fait recommander par d'autres, il me ſemble qu'afin que vous vous acquitiez mieux de toutes vos obligations, ce changement ſe doit faire à loiſir, & avec beaucoup de circonſpection, à la plus grande gloire de noſtre

Seigneur. Ainsi vous pourrez peu-à-peu regler vos affaires de telle sorte, que sans vous ouvrir à aucune personne seculiere, vous-vous trouviez en peu de temps dégagé de tout ce qui peut retarder l'accomplissement de vos saints desirs.

Pour m'expliquer encore davantage, & venir plus au détail, ie suis d'avis que puisque vos filles sont en âge d'estre mariées, vous songiez à les pourvoir selon leur qualité, & que vous mariez aussi le Marquis s'il se presente un parti qui luy convienne. Pour vos autres fils, il ne leur suffit pas d'avoir l'appuy de leur frere aisné à qui le duché demeure: il faut que vous leur laissiez dequoy achever leurs études dans une des principales Universitez, & dequoy vivre honnestement dans le monde. Il est à croire au reste, que s'ils sont ce qu'ils doivent estre, & ce que i'espere qu'ils seront, l'Empereur leur fera des graces à proportion de vos services, & suivant la bienveillance qu'il a tousiours eüe pour vous.

Il est encore à propos de faire avancer les bastimens que vous avez commencez. Car enfin ie souhaite que toutes les affaires de vostre maison soient terminées,

quand on publiera vostre changement. Cependant comme vous avez de si bons principes dans les lettres, ie voudrois bien que vous-vous appliquassiez tout de bon à l'étude de la Theologie, & i'espere que cette science vous sera utile pour le service de Dieu. Ie desirerois même que si cela se peut, vous prissiez le degré de docteur dans vostre Université de Gandie, Mais parce que le monde n'est pas capable d'une nouvelle de cette nature, ie voudrois que cela se fist sans éclat, & qu'on en gardast le secret iusques à ce que le temps & les occasions nous donnassent, avec la grace de Dieu, une entiere liberté d'agir.

Comme nous pourrons éclaircir les autres choses de iour en iour, selon les diverses occurrences, & que vous écrirez regulierement, ie ne vous diray rien davantage. I'attends vôtre réponse au plûtost, & ie supplie la souveraine bonté qu'il luy plaise répandre sur vous de plus en plus ses divines misericordes.

Quoy-que Dom François fust tres-disposé à suivre les Conseils du Pere Ignace, il ne laissoit pas de jetter quelquefois les yeux du costé de la solitude,

tant la grace trouve de resistance dans les ames les plus saintes, quand elle ne s'accommode pas au temperament. Mais ce que le Pere manda à Oviedo pour l'affermir dans sa vocation, frappa tellement le Duc, qu'il luy prit une sainte impatience d'entrer en la Compagnie avant l'execution des choses qui luy avoient esté prescrites. Il écrivit pour cela à Rome, & le fit avec tant d'ardeur, que le Pere Ignace luy ayant obtenu permission du Saint Siege de faire les vœux de Profés sans quitter le monde, consentit qu'il usast alors de sa permission.

Le Duc de Gandie se consacra donc à Dieu par les vœux solennels de la Compagnie dans la chapelle de son palais, en presence de peu de personnes, estant encore revestu de sa grandeur, & ayant pouvoir de garder ses biens durant trois années ; ainsi qu'on peut voir plus au long dans la vie qui en a esté composée par un de nos meilleurs écrivains, & qui est écrite d'une maniere si polie & si touchante.

Il regle la ferveur de Borgia & celle des autres.

Le Pere Ignace, qui dés lors appella Dom François de Borgia, le Pere François, & qui ne le regarda plus que comme

comme un de ses enfans, commença à le diriger dans les voyes de Dieu, & à exercer mesme sur luy son autorité de General. Le Duc qui vivoit en Religieux avant que d'avoir fait les vœux de Religion, se crust obligé, aprés son engagement, à redoubler ses pratiques de pieté & de penitence. Mais sa ferveur le jetta dans des excés qui ne convenoient ni à un homme du monde, ni à un homme de la Compagnie. Le Pere Ignace n'eust garde de l'abandonner aux ardeurs de sa devotion : il luy fit entendre que quand on estoit destiné du Ciel à instruire les ignorans, & à combattre les heretiques, on ne devoit pas estre toûjours au pied des autels, & qu'il falloit quelquefois laisser la priere pour l'étude. Le Pere luy declara encore qu'une personne comme luy qui avoit l'estomach foible, & la complexion delicate, devoit moderer ses jeûnes, & se nourrir raisonnablement pour entretenir ses forces. *Vous avez receû de Dieu le corps aussi-bien que l'ame,* luy dit-il en termes formels, *& vous devez rendre compte à Dieu également de l'un & de l'autre.* Mais parce que le Duc faisoit tous les jours la discipline

jusques au sang en l'honneur de la flagellation du Fils de Dieu, il luy défendit d'en venir à ces extremitez qui pourroient le rendre incapable des ministeres de la Compagnie.

C'estoit un des principaux soins du Pere Ignace de regler la ferveur de ses enfans, & il estoit souvent obligé d'user de tout son pouvoir pour les retenir, comme il fit envers Simon Rodriguez, à qui le Roy de Portugal avoit confié l'éducation du Prince Dom Juan. Rodriguez qui ne respiroit que les missions étrangeres, cherchoit toutes les occasions de se retirer de la Cour. Il voulut accompagner les missionnaires qui partirent de Portugal pour l'Ethiopie: il eust envie d'aller au Brasil; il fut plusieurs fois sur le point de s'embarquer pour les Indes; & il auroit sans doute satisfait son zele, si le General, à qui il communiquoit ses desseins, ne luy eust défendu de quitter son poste, aprés luy avoir fait connoistre que c'estoit procurer le salut des peuples, que d'élever dans la crainte de Dieu les enfans des Rois, & que la Cour valoit mieux pour nous que l'Ethiopie & le Brasil, quand

l'obeïſſance nous y arreſtoit.

La maiſon Profeſſe fut réduite en ce temps-là à une extréme neceſſité par la mort de Paul III. qui faiſoit reglement de groſſes aumônes, & par celle du Pere Codace qui avoit ſoin du temporel. Le General ne laiſſa pas de recevoir les novices qui ſe preſentérent ; & Dieu voulut, ce ſemble, recompenſer ſa confiance par des eſpeces de miracles. Car outre que les Cardinaux ſe ſouvinrent de luy dans le conclave, & luy envoyerent une bonne ſomme d'argent ; le Frere Jean de la Croix qui eſtoit chargé de la dépenſe domeſtique, revenant un ſoir de Saint Jean de Latran, & paſſant par le Colizée, rencontra un homme, qui, ſans luy dire un ſeul mot, luy donna cent écus d'or.

Sa confiance en Dieu recompenſée.

Une autre fois le meſme Frere eſtant ſorti de grand matin, receuſt d'un inconnu une bourſe pleine de pieces d'or toutes neuves. Comme il n'eſtoit pas encore bien jour, & qu'il euſt peine à diſtinguer le viſage de la perſonne qui luy mit la bourſe entre les mains, il craignit que ce ne fuſt une illuſion. Les Peres crûrent de leur coſté que les

pieces eſtoient fauſſes, & qu'on avoit voulu ſe mocquer d'eux, mais à la fin ils trouverent que c'eſtoit de tres-bon or. Preſque au meſme temps & dans une neceſſité preſſance, le Pere Polanque ſecretaire de la Compagnie, cherchant des papiers dans un coffre tout ouvert, y trouva quantité d'eſcus d'or qui ſembloient faits tout nouvellement.

Ces ſecours tous miraculeux animerent plus que jamais la confiance du Pere Ignace, & ne diminuérent rien pourtant des ſoins raiſonnables qu'il prenoit pour la ſubſiſtance des ſiens. Il mit les affaires de la maiſon entre les mains du Pere Ponce Gogordan, homme tres-habile; ſans neanmoins luy en abandonner la conduite entierement: il s'y appliquoit luy-meſme, & pour obſerver les démarches du Procureur, & pour le ſoulager dans un employ ſi penible.

Mais parce que le Pere Codace avoit fait ſubſiſter la maiſon en des temps faſcheux, & qu'il s'eſtoit conſumé au ſervice de ſes Freres, il luy fit rendre aprés la mort les honneurs qu'il vouloit qu'on rendiſt aux bienfacteurs

de la Compagnie, & il fit mettre un marbre sur sa sepulture avec une inscription honorable.

Son application à faire fleurir les sciences dans la Compagnie.

Le soin que le Pere Ignace avoit des affaires temporelles, ne l'empêchoit pas d'entretenir l'esprit de l'étude, & de faire fleurir les sciences dans son Ordre. Il obligeoit les Professeurs de Messine & de Palerme à luy rendre compte de leur travail toutes les semaines, & il vouloit qu'on luy envoyât du fonds de l'Espagne les Theses de Philosophie & de Theologie avec les compositions des jeunes Regens, en prose & en vers. Il ordonna mesme expressement que ces compositions luy fussent envoyées telles qu'elles sortoient de leurs mains, & avant que personne les eust veûës. Parmi tous les embarras de sa charge, il se donnoit la peine de les lire, & de les faire examiner en sa presence par des personnes qui s'y connoissoient. Il s'informoit sur tout du profit que faisoient les Ecoliers de la Compagnie qui estudioient à Paris, parce qu'il regardoit l'Université de Paris comme le principal Seminaire de son Ordre.

Mais s'il apprenoit que quelques-uns

des Professeurs d'Espagne, d'Italie, & de Sicile suivissent des opinions particulieres écartées de celles qui sont communément receûës dans l'école, il les retiroit des études, quelque bons esprits que ce fussent ; & il disoit que s'il vivoit mille ans, il ne cesseroit de crier contre les nouveautez qui s'introduisent dans la Theologie, dans la Philosophie ; & dans la grammaire. Il traitoit de la mesme sorte ceux que la science rendoit orgueilleux ou peu dévôts, & il avoit coustume de dire que celuy qui abusoit des sciences, n'y estoit pas propre. Par la devotion il n'entendoit pas des gousts spirituels & des consolations interieures, mais une pratique fidelle des exercices de pieté & des vertus Religieuses : car il sçavoit bien que le temps des études n'est pas tout-à fait le temps de ces faveurs celestes qui demandent un esprit fort recueilli ; & nous lisons dans une de ses lettres, qu'on ne doit pas s'étonner que des sciences ou purement speculatives, ou toutes humaines diminuent en nous la sensibilité de la devotion ; que pourveû qu'en estudiant nous cherchions uniquement Dieu, nos estudes

ſont de bonnes devotions ; & que ſi nous donnons à la priere le temps qui eſt preſcrit par la regle, nous devons peu nous ſoucier ſi nous y avons des douceurs ou de ſechereſſes.

Auſſi ne recommandoit-il rien davantage aux Profeſſeurs & aux Ecoliers de ſon Ordre, que de rapporter leur travail à la plus grande gloire de Dieu, & de ſe perſuader que l'étude avec une intention ſi noble, eſtoit plus agreable au Ciel, que ne ſeroit une oraiſon continuelle.

Il envoye trois Theologiens à Ingolſtad.

Le zele de Guillaume Duc de Baviere fournit alors au Pere Ignace une belle occaſion de faire paroiſtre le merite de trois ſçavans hommes. Ce Prince tres-catholique, & qui fut l'appuy de l'ancienne Religion en Allemagne, demanda au General de la Compagnie, des Theologiens capables de relever l'honneur de la Theologie dans l'Univerſité d'Ingolſtad, où les heretiques avoient rendu les ſciences divines fort mépriſables. Le Pere choiſit Salmeron & Caniſius, auſquels il joignit le Jay, que le Duc de Baviere avoit demandé nommément, & dont le Duc de Ferrare voulut bien ſe paſſer pour un

temps à la priere du Cardinal Farneze.

Mais afin que ces trois Theologiens eussent un caractere qui autorisast leur doctrine, il voulut qu'en passant par Boulogne ils receussent le bonnet de docteur aprés les examens accoustumez ; & cela se fit solennellement par l'ordre du Cardinal Jean Marie du Mont, qui estoit nonce Apostolique, & qui fut ensuite élevé au souverain Pontificat sous le nom de Jules III. Avec le titre de docteurs, dont les Allemans sont jaloux, & que les Protestans faisoient tant valoir en la personne de Luther ; le Jay, Canisius, & Salmeron furent bien receûs à Ingolstad. Salmeron entreprit d'expliquer les Epitres de Saint Paul, le Jay les Pseaumes de David, & Canisius le Maistre des Sentences. Chacun d'eux fit ses leçons avec tant d'éclat & tant de fruit, que le Duc Guillaume résolut de leur bastir un magnifique college. La mort l'en empescha : mais il témoigna en mourant le déplaisir qu'il avoit de n'executer pas son dessein, & il recommanda à son fils Albert d'aimer les enfans d'Ignace.

Bien que le Saint souhaitast extremement que la Compagnie qui estoit née en France y eust la reputation & les accroissemens qu'elle avoit en Allemagne & ailleurs, elle y demeuroit assez obscure, & n'y faisoit nul progrés. Les Jesuites de Paris estoient renfermez dans le college des Lombards, où ils logeoient, ne s'appliquant qu'à l'étude & aux bonnes œuvres. A la verité Guillaume du Prat Evéque de Clermont, qui avoit connu la nouvelle Societé au Concile de Trente, les favorisoit en tout : mais l'Evéque de Paris, à qui on en avoit donné des ombrages, leur estoit contraire, & un docteur ami de l'Evéque leur déclara hautement sa guerre, en disant par tout que la Societé qui venoit de naistre, avoit quelque chose de monstrueux; & qu'elle ne dureroit pas; que celuy qui l'avoit establie, estoit un petit Espagnol visionnaire; qu'il valoit mieux faire du bien aux gueux & aux vagabonds, qu'aux Jesuites, & qu'on ne feroit pas mal de les chasser du Royaume.

La Cõpagnie fait peu de progrés en France.

Tandis que ce docteur s'emportoit ainsi à Paris contre Ignace & contre son Ordre, le Pere Maistre Jean Avila,

Avila & Grenade favorable à la Compagnie.

ce prédicateur si fervent, ce directeur si éclairé, publioit en Espagne que la Compagnie de Jesus estoit une œuvre de Dieu; & que si son âge le luy permettoit, il embrasseroit l'Institut d'Ignace. Il ajoustoit qu'il ne connoissoit pas d'homme plus interieur; ni plus rempli d'une sagesse surnaturelle; qu'il avoit eû le mesme dessein que le Fondateur de ce nouvel Ordre; mais qu'il estoit à l'égard d'Ignace, ce qu'est un enfant à l'égard d'un géant, ou d'un homme tres-robuste qui porte sans peine un fardeau que l'enfant ne peut soulever.

Il approuva fort au reste ce que le Pere Ignace luy avoit mandé à l'occasion des emportemens de Melchior Cano; que suivant le témoignage des Peres & des Docteurs de l'Eglise; il ne falloit pas laisser flestrir la reputation des ministres évangeliques; & que quand des personnes mal-intentionnées, ou prévenuës vouloient les rendre suspects, il estoit à propos d'implorer l'assistance du Saint Siege, pour arrester le cours de la calomnie, ou du moins pour en faire voir l'injustice.

D'un autre costé Loüis de Grena-

de, si fameux par sa pieté & par ses écrits, & un des plus grands ornemens de l'Ordre de Saint-Dominique, exaltoit la Compagnie en Portugal; & preschant un jour dans la ville d'Ebora devant le Cardinal Henri, il dit que la nouvelle Societé estoit une assemblée d'hommes apostoliques, choisis de Dieu pour renouveller dans les derniers temps la sainteté des premiers siécles. Il dit en une autre occasion, qu'il avoit tiré tant de lumieres des Exercices spirituels du Pere Ignace, que toute sa vie ne suffiroit pas pour écrire ce que Dieu luy avoit communiqué dans la pratique de ces Exercices.

L'Ordre des Chartreux affectionné à la Compagnie.

L'affection que les Chartreux témoignoient par tout à la Compagnie, luy faisoit encore beaucoup d'honneur. Ce saint Ordre qui a toûjours conservé son premier esprit, & qui represente sur la terre la vie que les Anges menent au Ciel, non-content de favoriser les Jesuites en toutes rencontres, voulut contracter une alliance étroite avec eux, en les faisant participans de ses prieres, de ses sacrifices, de ses abstinences, & leur demandant que de leur costé ils luy fissent

part de leurs bonnes œuvres.

Tout l'Ordre écrivit pour cét effet au Pere Ignace durant un Chapitre general ; & la lettre qui estoit signée de Dom Pierre de Sardis, Prieur de la grand'Chartreuse, portoit que luy & ses Religieux édifiez des mœurs innocentes, de la saine doctrine, & des travaux apostoliques de la Compagnie de Jesus, avoient remercié nostre Seigneur de ce qu'il l'avoit suscitée dans un siécle si corrompu ; & qu'ils desiroient l'aider, selon leur pouvoir, à continuer ses ministeres, malgré les traverses & les persecutions qui sont inseparables de la vie des parfaits chrestiens. Ainsi les deux Religions qui paroissoient avoir le moins de rapport dans leur Institut, s'unirent le plus dans l'esprit de la charité ; & il ne faut pas s'étonner aprés cela, que les Jesuites d'aujourd'huy ayent une amitié & une veneration particuliere pour les Chartreux : ils ont herité de leurs premiers Peres ces sentimens, & ils sont bien-aises d'avoir occasion de le publier.

Jules III. accorde

Mais ce que fit valoir davantage la Compagnie, c'est que le Pape Ju-

les III. qui l'avoit connuë particulierement au Concile de Trente, & qui venoit d'eſtre élû en la place de Paul III. donna au Pere Ignace des marques publiques de ſa bien-veillance. C'eſtoit au commencement de l'année ſainte 1550. Le Pere alla ſe jetter aux pieds du ſouverain Pontife, pour demander à Sa Sainteté, que les ouvriers de la Compagnie qui travailloient dans l'Affrique, dans le Braſil, dans les Indes, & dans le Japon, puſſent gagner le grand jubilé avec leurs neophites, ſans venir à Rome.

diverſes graces au General de la Compagnie.

Le Pape l'embraſſa, & aprés luy avoir témoigné combien il aimoit ſon Ordre, *Pour ce qui regarde la grace que vous me demandez*, luy dit-il en ſouriant, *je vous l'accorde avec une reſtriction, que vous aurez tout mon pouvoir à cét égard; & que pour faire gagner à vos Freres les indulgences de l'année ſainte, vous leur preſcrirez ce qu'il vous plaira.* Il luy accorda la méme faveur, non ſeulement pour pluſieurs perſonnes de Meſſine, de Veniſe, & de Paris; mais encore pour les troupes que Dom Juan de Vega Vice-Roy de Sicile avoit menées en Afri-

que, & pour la ville de Gandie, que la consideration de Dom François de Borgia fit distinguer de toutes les autres villes du monde.

Outre cela Jules III. permit au Pere Ignace & à tous les Prêtres de la Compagnie, d'user pendant l'année Sainte des privileges que Paul III. leur avoit donnez, quoy-que, selon la pratique de l'Eglise, les Ordres Religieux, qui ont pouvoir du Saint Siege d'absoudre des cas reservez, ne fassent aucun exercice de leur pouvoir dans le temps du grand jubilé. Pour comble de graces, il confirma l'Institut tout de nouveau, & par une bulle expresse, où les choses sont fort éclaircies. Il fit mesme des liberalitez considerables aux Jesuites de Rome ; & ce qui est à remarquer, il commanda au General, en vertu de sa sainte obeïssance, de le venir trouver toutes les fois que la maison Professe seroit dans le besoin.

Il soumet les Constitutions à la censure des principaux Peres.

Cependant le Pere Ignace, qui avoit achevé les Constitutions, eust la pensée de les faire imprimer ; mais il voulut les soumettre auparavant à la censure des principaux de la Com-

pagnie, & l'occasion de l'année sainte luy parut favorable pour son dessein. Il rappella donc à Rome les Peres qui avoient le plus de merite & d'autorité, & tous y vinrent, hors Simon Rodriguez, que le Roy de Portugal retint à Lisbonne.

Il leur mit les Constitutions entre les mains, les pria de les examiner à la rigueur, & de luy dire franchement ce qu'il faudroit y changer. Comme il prétendoit que l'esprit de la Compagnie fust uniforme par tout, & que les regles du gouvernement convinssent à toutes sortes de nations & d'humeurs, il fut bien aise que les Peres qui estoient la plusspart de divers païs & de differente complexion jugeassent eux-mesmes de ces regles. Il envoyae une copie des Constitutions à Rodrigez, dont il voulut sçavoir le sentiment : il en envoya une aussi pour la mesme raison à quelques Coadjuteurs spirituels, qui estoient fort sages, quoy-qu'ils ne fusseut pas si doctes.

Aprés avoir écouté les avis, & receû les reponses des uns & des autres, il retoucha son ouvrage, profitant de

leurs lumieres, il y mit la derniere main. Neanmoins estant persuadé qu'il n'y avoit que le temps & l'usage qui pussent rectifier les loix; il ne voulut pas qu'on fust obligé dans la Compagnie à suivre les Constitutions, que quand toute la Compagnie assemblée les auroit appouvées elle-mesme; & cela n'arriva qu'aprés sa mort, sous le Generalat de Laynez. Elles furent non seulement révûës & autorisées par la premiere Cõgregatiõ generale, mais aussi confirmées par le S. Siege Apostolique, aprés la discussion exacte qu'en firent quatre Cardinaux sans y changer un seul mot.

Il tasche de quitter le Generalat de son Ordre.

Comme l'année du Jubilé avoit semblée tres propre au Pere Ignace pour faire venir les Peres à Rome l'occasion de leur venuë luy parut tres-favorable pour executer un dessein qu'il meditoit. Il ne s'estoit chargé du gouvernement de la Compagnie qu'avec repugnance, ainsi que nous avons veu; & en le prenant malgré luy, il fit bien son compte qu'il le quitteroit un jour pour avoir le plaisir d'obéir, & & le merite de l'obeïssance. Il crût que ce bien-heureux jour estoit ve-

nu, & ses infirmitez continuelles dans un âge déja avancé semblerent luy promettre ce qu'il desiroit avec tant d'ardeur. Pour cét effet, il fit assembler les Peres: mais se souvenant des opositions qu'ils lui avoit faites, quand il ne voulut pas recevoir la charge de general : au lieu de se trouver à l'assemblée, il y envoya une lettre écrite de sa main, & conceuë en ces termes.

A MES TRES-CHERS FRERES EN NOSTRE SEIGNEVR, LES FRERES DE LA COMPAGNIE DE JESVS.

APrés diverses refléxions que j'ay faites à loisir, sans qu'aucune passion m'ait obligé de les faire, ie vous diray sincerement devant mon Créateur & mon Dieu qui doit me iuger pour une éternité, ce que ie crois devoir estre à la plus grande gloire de Sa Maiesté divine.

En considerant mes pechez, mes defauts, toutes mes infirmitez & corporelles & spirituelles, i'ay pensé plusieurs fois que i'estois bien éloigné d'avoir les qualitez qui sont necessaires pour soustenir le fardeau que vous m'avez mis sur les épaules. Ie desire donc, au nom de N. Seig.

qu'on cherche, & qu'on élise quelqu'un qui s'aquitte mieux, ou plustost qui ne s'aquitte pas si mal que moy de cette charge; mais quand un autre ne devroit pas mieux faire que moy, ie souhaite que l'on remplisse ma place.

Ayant consideré cela meûrement; au Nom du Pere, du Fils, & du Saint Esprit, ie me dépose, & renonce simplement & absolument au generalat. Ie conjure en nostre Seigneur, & de toute mon ame, les Profés, & ceux avec qui il leur plaira déliberer là dessus; ie les coniure, dis-ie, tous de recevoir ma démission, que ie fais devant Dieu pour de si iustes raisons. Mais s'il y avoit quelque diversité d'avis parmi eux, ie les supplie, par l'amour de nostre Seigneur Iesus Christ, de recommander bien la chose à Dieu, afin que l'on fasse en tout sa tres-sainte volonté, à sa plus grande gloire, & au plus grand bien des ames, & de toute la Compagnie.

La lecture de cette lettre fit de grands mouvemens dans l'assemblée : les uns jetoient des cris d'admiration, & loüoient à haute voix l'humilité de

leur Pere, les autres plus étonnez & plus attendris gardoient un profond silence tous s'opposerent à sa démission, hors le seul Pere Oviedo, qui estoit un homme d'une simplicité & d'une candeur des premiers siécles. Car quand ce fût à luy à parler, il dit qu'il luy sembloit qu'on ne devoit pas résister au Pere Ignace; & lorsque les Peres en demanderent la raison, *C'est*, leur repliqua-t-il, *que luy qui est un Saint, a des lumieres que nous n'avons pas.* Mais ouvrant aussitost les yeux, & reconnoissant que les saints sont quelquefois injustes envers eux-mesmes, il condamna sa premiere pensée, & revint à l'avis commun. On envoya déclarer au general la resolution de l'assemblée. Les Peres luy firent dire en termes exprés, que tandis que Dieu le conserveroit, ils n'auroient point d'autre superieur, ni d'autre chef que luy.

Quelques remontrances qu'il se mist en devoir de faire, on ne voulut pas l'écouter, & il fut contrait de se soumettre. Sa soumission ne l'empescha pas de sentir dans le fond de l'ame une veritable douleur, ni mesme

de tomber malade. Le mal luy prit le jour de Noël, aprés avoir dit deux messes de suite. Comme sa maladie fut tres-dangereuse, il crût que Dieu vouloit luy oster avec la vie le fardeau dont les hommes ne vouloient pas le decharger. Cette pensée lui rendit sa joye; & l'esperance d'estre bientost degagé des liens du corps remplit son ame des plus sensibles douceurs que les Saints puissent gouster en ce monde. Il ne desiroit plus rien que de voir son Dieu; & les approches de l'éternité redoubloient si fort ses desirs, qu'il en estoit tout hors de luy-méme. Les medecins lui ordonnerent de se moderer, & de se contraindre là dessus, s'il ne vouloit se faire mourir. Soit qu'il leur obéïst, où qu'ils se trompassent dans leurs conjectures, il guerit peu-à-peu, & reprit ensuite l'exercice de sa charge.

Il traite à Rome avec le Duc Gaudie.

Dom François de Borgia qui estoit Profés de la Compagnie, sous les dehors d'un grand Seigneur, & que le Pere Ignace avoit invité à Rome, estoit venu avec les Peres d'Espagne & de Portugal, apres avoir marié son fils aisnez & ses filles. Il logeoit

dans un apartement de la maison Professe, separé de celuy des Peres; & tout son plaisir estoit d'entretenir le Pere Ignace. Il luy rendit un compte exact de son interieur, il confera avec luy plusieurs fois sur sa maniere d'oraison, sur ses penitences, & sur toute la conduite de sa vie.

Dans ces entretiens il vint en pensée au Duc de Gandie de faire quelque chose à Rome qui y rendist la Compagnie encore plus florissante qu'elle n'y estoit, & ce fut d'y établir un college. Il donna six mille écus d'or pour commencer l'établissement; & sur ce que le Pere Ignace luy offrit le titre de fondateur, il dit, en le refusant, qu'il falloit reserver cet honneur pour quelqu'un qui feroit une fondation digne de la capitale du monde: comme s'il eust préveû que le Pape Grégoire XIII. devoit bastir un iour magnifiquement le college Romain.

La Compagnie n'estoit pas à Paris dans la mesme situation qu'à Rome. Plusieurs de l'Vniversité & du Parlement sembloient entreprendre de la ruiner dans l'esprit des peuples

La Cõpagnie maltraitée à Paris.

On luy disputoit tout, jusques à son nom; un Religieux de l'Ordre des Carmes preschant dans Saint Severin, s'emporta contre la nouvelle Societé, à l'occasion de ces paroles de Saint Paul, *Freres en Iesus-Christ.* Il trouvoit mauvais qu'elle se fist appeller la Compagnie de Iesus, sans considerer que les Souverains Pontifes & les Peres du Concile de Trente la nommoient ainsi.

En mesme temps un homme de la robe d'une grande réputation, & d'un d'un grand credit l'attaqua dans ses mœurs & dans sa doctrine. C'estoit un ennemi d'autant plus à craindre, que sous les apparences d'une vie sainte, il cachoit des sentimens heretiques, comme il declara luy-mesme en se retirant à Francfort, où il professa publiquement l'heresie.

Ces nouvelles persecutions firent esperer au Pere Ignace d'heureux succés dans la suite, selon la parole de David, que Dieu vivifie aprés avoir mortifié. Son esperance ne le trompa pas; mais aussi les difficutez ne le rebuterent point. L'Evesque de Clermont continuoit ses bons offices envers

les Jesuites de paris, qui logeoient toûjours au college des Lombards; & il ne tint pas à luy qu'il ne leur donnast l'hostel de Clermont pour leur demeure avec des rentes annuelles pour leur subsistence. Il n'y avoit point de Profés parmi eux qui pust prendre possession de l'hostel, & accepter la fondation au nom du general. D'ailleurs il leur falloit avoir des lettres du Roy pour estre receus dans le Royaume comme Religieux; & leur ennemis qui estoient puissans à la Cour, empeschoient qu'ils n'en eussent.

Le premier obstacle fut levé sans peine par le Pere Ignace. Il ordonna à Iean Baptiste Viole de faire les vœux de Profés, selon la formule qu'il luy envoya de Rome de les recevoir. Pour les letres du Roy, il desesperoit de les obtenir quand le General prit une voye qui eust son effet.

Le General travaille à établir la Compagnie en Frãce

Le Cardinal de Guise, qu'on nomma de Cardinal de Lorrainne aprés la mort de son oncle, estant venu à Rome pour menager une ligue avec le Pape, les Venitiens & le Duc de Ferrare contre l'Empereur, le pere Igna-

ce l'alla voir, & dans l'entretien il luy fit comprendre ce que c'eſtoit que les Jeſuites, dont les François avoient tant d'ombrages. Le Cardinal promit de ſervir la Compagnie à la Cour, & pria le Pere de ne rechercher point d'autre intercesseur ni d'autre patron. Il tint ſa parole : car eſtant de retour en France, la premiére choſe qu'il fit, fut de faire connoiſtre Ignace & en ſes enfans à Henri II. & de leur obtenir les lettres de réception qu'on leur avoit refuſées.

Mais ces lettres n'ayant pû eſtre enregiſtrées au Parlement où les Ieſuites avoient encore plus d'ennemis qu'à la Cour, toute la protection du Cardinal n'aboutit preſque qu'à leur faire changer de demeure. Iean Baptiſte Viole qui avoit eſté élû Proviſeur du college des Lombards, & qui euſt ordre du general de quitter un titre peu convenable à un Profés de la Compagnie, alla loger avec tous ſes Freres dans l'hoſtel de Clermont, dont l'Eveſque leur donna l'uſage, ne pouvant pas leur en donner la proprieté faute de l'enregiſtrement de leurs

lettres.

lettres. Et c'est cét hostel qu'on peut appeller l'origine, & comme le berceau du college de Clermont, qui ne s'ouvrit que quelques années aprés ; mais qui fut celebre d'abord par les grands hommes qui y vinrent enseigner, & qui l'est plus que jamais aujourd'huy par le nombre d'enfans de qualité qu'on y éleve avec tant de soin, & qui ont à leur teste un jeune Prince du Sang, le plus spirituel & le plus aimable du monde.

Bien que l'affaire de l'enregistrement fust échoûée en apparence, le Pere Ignace ne douta pas qu'elle ne reussist un iour, par la raison que les entreprises qui regardent le salut des ames sont toujours traversées au commencement, & qu'en matiére d'affaires, quand les premiéres difficultez sont applanies, le temps amene le reste.

Les nouvelles qu'il receust des Indes la mesme année le consolerent de celles de France. Le Pere Xavier, qui luy rendoit compte regulierement de sa conduite, comme à son Superieur, luy mandoit les progrés de l'Evangile, & combien le Ciel benissoit les travaux des ouvriers de la Compagnie.

Il fait établir aux Indes une maison de catechumenes.

Il apprit en mesme temps par d'autres lettres, qu'on précipitoit un peu trop le baptesme des payens qui se convertissoient, & qu'il arrivoit souvent que ces nouveaux fidelles retournoient au paganisme, ou ne vivoient pas trop chrestiennement, faute d'une instruction suffisante. Pour remedier à ce desordre, il recommanda qu'on establist dans les Indes des maisons de catechumenes, où les idolastres qui voudroient embrasser la Foy, fussent bien éprouvez, & bien instruits avant que de recevoir le Baptesme; c'est suivant son conseil qu'on en fit une ensuite dans Goa, qui fut si utile à toutes les Indes, & d'où quelques jeunes Indiens sortirent si fervens, qu'estant pris par les Turcs, ils exhortoient les esclaves chrestiens à la constance.

Ces sortes de maisons estoient tout-à-fait selon l'esprit du Pere Ignace, aussi-bien que celles des Ecclesiastiques qu'on destinoit aux Ordres sacrez. Dés le temps qu'il envoya Claude le Jay en Allemagne, il luy ordonna de conseiller aux Evesques qui voudroient avoir de bons prestres & de bons curez, d'établir dans leurs dioce-

ſes des ſéminaires, où de jeunes catholiques bien choiſis appriſſent parfaitement le vraye Religion, & tous les devoirs des perſonnes conſacrées aux autels. Pluſieurs Eveſques, entre autres ceux d'Auſbourg & de Salſbourg, firent des ſeminaires dans leurs villes; & ſi on euſt crû le Pere Ignace, chaque dioceſe auroit eû le ſien.

Artifices des heretiques pour pervertir les Ieſuites de Rome

Tandis qu'il travalloit de la ſorte à réformer toute la terre, les heretiques, que les Jeſuites combatoient en Allemagne & en France, ne ſçachant comment ſe venger, entreprirent de le pervertir luy-meſme avec ſes enfans, & ils s'aviſerent pour cela d'une invention que l'eſprit ſeul du menſonge pouvoit ſuggerer. Philippe Melancton, qui depuis la mort de Luther eſtoit le chef des Proteſtans, & un autre hereſiarque, envoyerent à Romé un de leurs diſciples nommé Michel, avec ordre de contrefaire bien le catholique, & de preſenter au general des Jeſuites pour eſtre receu parmi eux.

C'eſtoit un homme en la fleur de ſon âge, ſpirituel, modeſte, bien fait, & qui avoit une phiſionomie heureuſe.

Manar qui estoit sçavant, & qui venoit d'achever sa theologie, répondit ce que devoit répondre non seulement un bon catholique, mais un bon theologien. Voyez un peu, reprit l'Hypocrite combien les opinions sont differentes sur un mesme point. I'ay connu en Allemagne de fameux docteurs qui faisoient scrupule d'honorer ces sortes d'images, & qui citoient pour cela le passage de Saint Jean, *Custodite vos à simulacris*. Ces docteurs-là, repartit Manar, estoient un peu heretiques, ou n'estoient pas si habilles que vous pensez. Le passage de Saint Iean ne regarde que les simulacres des faux Dieux, il ne faut que lire les paroles precedentes, pour estre convaincu de ce que ie dis. Car S. Iean oppose les faux Dieux au vray Dieu en disant de Iesus-Christ, *C'est luy qui est le vray Dieu & la vie éternelle, gardez-vous des idoles.*

Michel témoigna se rendre à une explication si nette, & ne poussa pas la difficulté plus loin. Mais une autre fois il pria son compagnon de luy expliquer ces paroles de Saint Pierre, *Salutant vos fratres qui sunt in Babilone*

Manar dit que l'Apoſtre parloit là de Rome, qui méritoit bien alors d'eſtre nommée Babylonne, à cauſe de cette confuſion d'erreurs dont elle eſtoit pleine. *Les théologiens d'Allemagne entendent ce paſſage de la meſme ſorte,* repliqua Michel, en ſouriãt, *mais ils adjouſtẽt & ie ne ſçay s'ils ont raiſõ que S. Pierre donna principalement ce nom à Rome, parce que l'Antechriſt devoit un iour y planter le ſiege que David appelle la chaire de contagion.* Manar fut ſurpris d'un tel diſcours: ne fit pourtant ſemblant de rien, pour decouvrir mieux ce qu'il ne faiſot qu'entrevoir, & ce qu'il n'oſoit preſque croire. Mais il informa de tout le Pere Ignace; & il euſt ordre de luy d'entrer en apparence dans les ſentimens de Michel, de les combatre néanmoins quelquefois, afin de le faire parler, & de voir le fond de ſon ame.

Dés le premier entretien Manar reconnut Michel pour héretique, & en peu de jours il entendit de ſa bouche plus de vingt propoſitions Lutheriennes. Il le chicana ſur trois qui n'eſtoient pas des plus impies, & l'ayant engagé, à les mettre par eſcrit, il

ſe pria de vouloir bien qu'ils priſſent un juge de leur differend, & il luy nomma Everard Mercurien, leur ami commun, Michel qui crût Manar à demi gagné, & qui eſpera de pervertir Mercurien, conſentit à tout en preſence de Mercurien meſme, que Manar avoit prévenu ; & il mit les propoſitions entre leurs mains, afin qu'ils les examinaſſent à loiſir, mais au lieu de les examiner, ils les porterent au Pere Ignace avec les autres que Manar avoit écrites luy-meſme. Le Pere ne doutant plus ni de la doctrine, ni des intentions de Michel, en donna avis au grand Inquiſiteur Jean-Pierre Caraffe, qui fut depuis Souverain Pontife, & il chaſſa l'Impoſteur en meſme temps. L'Inquiſiteur le fit arreſter, & aprés l'avoir tenu quelques mois en une étroite priſon, qui l'obligea de confeſſer la verité malgré luy, il le condamna aux galeres.

Cét artifice n'ayant pas réüſſi aux Proteſtans, ils eurent recours à un autre, qui fut d'envoyer aux Peres de Rome deux grandes caiſſes de livres, dont la pluſpart eſtoient tout propres à empoiſonner la jeuneſſe. Olivier

Manar qui ouvrit les caiſſes, trouva que les livres de deſſus eſtoient Catholiques, & les autres Lutheriens, & il en avertit auſſi-toſt le Pere Ignace. Le Pere devina d'abord d'où venoit une telle aumoſne, & ordonna que l'on bruſlaſt tous ces livres : il en fit meſme jetter les cendres au vent, comme s'il euſt eû peur qu'elles n'infectaſſent la maiſon ; il n'avoit garde de faire autrement, eſtant perſuadé que tout ce qui vient des heretiques doit eſtre ſuſpect, & ne voulant pas qu'on leuſt dans la Compagnie aucuns de leurs livres, quelque bons qu'ils fuſſent. *Car*, diſoit-il, *quand on lit un bon livre d'un méchant homme, aprés avoir pris gouſt au livre, on s'affectionne inſenſiblement à l'Auteur, juſques à croire quelquefois que tout ce qu'un tel Auteur a écrit, eſt raiſonnable.* Il penſoit cela particulierement d'Eraſme, & d'autres écrivains ſemblables, long-temps avant que leurs ouvrages fuſſent condamnez ; & il appuyoit ſa penſée de l'autorité de Saint Baſile, qui dit en termes formels, qu'un Religieux doit non ſeulement avoir en horreur la doc-

trine des herétiques, mais aussi ne lire que des livres qui partent d'un esprit orthodoxe & qui sont approuvez de l'Eglise, parce que les paroles des impies, selon le sentiment de l'Apostre, sont comme la gangrene, qui gaste & qui corrompt peu à peu ce qui est sain.

L'Archevesque de Tolede opposé à la Compagnie.

Mais le Pere Ignace eust bien d'autres affaires du costé des Catholiques, & mesme avec un des premiers Prélats de l'église. L'Archevesque de Tolede se déclara tout de nouveau contre la Compagnie, nonobstant les bulles qui approuvoient l'Institut & les Exercices. Son pretexte estoit que les Jesuites, qu'on appelloit Théatins, entreprenoient sur les droits de l'Episcopat, par la liberté qu'ils se donnoient d'administrer les sacremens en tous lieux, sous ombre de leurs privileges prétendus. Il n'y avoit dans son diocese qu'un college des Peres, qui estoit celuy d'Alcala. Il les interdit tous un jour, & fulmina une sentence d'excommunication contre toutes les personnes qui se confessoient à eux. Il ordonna en mesme temps & aux Religieux, &

aux Curez de son diocese, de ne laisser ni prescher, ni dire la Messe dans leurs Eglises à aucun de la Compagnie ; & ce qui passe l'imagination, il défendit de confesser à tous les Prestres de Tolede qui avoient fait les Exercices spirituels.

Le General, bien loin de s'affliger d'une persecution si violente, s'en réjoüit en quelque sorte. *Cette nouvelle tempeste*, dit-il à Ribadeneyra, *est d'un bon augure ; & c'est, si je ne me trompe, un signe évident, que Dieu veut se servir de nous dans Tolede. Car enfin l'experience nous apprend, que les contradictions préparent par tout les voyes à la Compagnie, & que plus elle est traversée en un lieu, plus elle y fait de fruit.* Cependant il écrivit en Espagne qu'on n'épargnast rien pour satisfaire l'Archevesque Villeneuve, qui estoit Recteur du college d'Alcala, homme moderé & prudent, luy rendit toutes sortes de soumissions. Mais l'Archevéque devint d'autant plus fier & plus inflexible, que le Recteur estoit plus soumis. On chercha d'autres voyes pour l'appaiser, ou pour l'adoucir. Les amis des Peres mirent tout en œuvre, & le

Cardinal Francisque Mendozze qui songeoit à établir un college de la Compagnie dans la ville de Burgos, dont il estoit Evesque, agit fort pour eux.

Quand le Pere Ignace sceût que toutes ces avances ne servoient de rien, il informa Jules III. de ce qui se passoit à Tolede, & il fut d'avis que les Peres d'Alcala fissent leurs plaintes au Conseil Royal d'Espagne. Le Pape fit écrire à l'Archevesque; & la lettre qui estoit du Cardinal Maffée Secretaire d'Etat, portoit expressement, qu'on s'étonnoit à Rome que la Compagnie de Jesus fust maltraitée à Tolede, tandis qu'elle estoit si estimée & si bien receûë en tous les païs du monde.

D'un autre costé le Conseil Royal ayant examiné les bulles & les privileges de l'Ordre, & jugeant que la conduite de l'Archevesque estoit directement opposée au Saint Siege, il fit une declaration en faveur des Peres. La lettre de Rome & la declaration du Conseil firent revenir le Prelat. Il cassa luy-mesme ses ordonnances, & rétablit les Jesuites dans tous leurs droits. Dés que le Pere Ignace en eust nouvelle,

il luy en rendit de tres-humbles actions de graces par une lettre pleine de reconnoissance & de soumission, jusques-là que pour le gagner tout-à-fait, il luy promit que les Peres d'Alcala n'useroient point de leurs privileges, & ne recevroient mesme personne parmi eux sans son agrément.

La Compagnie fit deux grandes pertes en ce temps-là. Claude le Jay mourut à Vienne en Austriche ; & François Xavier dans l'Isle de Sancian proche de la Chine. Elle pensa perdre la mesme année le Pere François de Borgia, mais d'une autre maniere ; & elle l'eust perdu effectivement, si le Pere Ignace ne le luy eust conservé de la façon que je vas dire.

Le General empéche la promotion de Borgia.

Borgia s'estoit retiré dans la Biscaye à son retour d'Italie, & avoit choisi le college d'Ognate pour y achever son sacrifice, en quittant le Duché de Gandie & les restes de sa grandeur. Il fut attiré en ce lieu par le voisinage de Loyola, où sa devotion le portoit : si bien qu'avant que de se rendre à Ognate, il voulut visiter le chasteau de Loyola ; & on dit qu'estant entré dans la chambre où le Pere Ignace estoit

né, il se mit à genoux, baisa la terre avec un respect religieux ; & aprés avoir remercié la bonté divine, d'avoir donné un tel homme au monde, il la conjura que puis qu'il avoit pris le grand Ignace pour guide & pour maître, elle luy fist la grace de suivre exactement ses conseils & ses exemples.

Il sortit de Loyola animé d'un esprit nouveau, & vescut si saintement, qu'on admira en luy dés les premiers jours une sainteté consommée. Quand l'Empereur Charles-Quint eust appris le changement de Dom François de Borgia & la sainte vie que menoit ce Grand d'Espagne transformé en Jesuite, il demanda pour luy au Pape un Chapeau de Cardinal. Le Pape n'eust pas besoin d'estre fort sollicité. Il avoit veû le Pere François l'année precedente, & avoit esté si touché de sa vertu, qu'il fut sur le point de le faire dés-lors Cardinal : ainsi il entra de luy-mesme dans la pensée de l'Empereur, & la chose fut resoluë avec l'approbation generale du sacré College.

Le Pere Ignace ne sceût pas plutost la resolution du Pape, qu'il crust de-

voir s'y oppoſer & pour l'intereſt de la Compagnie, & pour l'honneur du Pere François, à qui le monde ne manqueroit pas de reprocher qu'un Chapeau de Cardinal luy avoit fait remettre le Duché de Gandie entre les mains de ſon fils. Neanmoins pour connoiſtre mieux la volonté du Ciel ſur une affaire ſi delicate & ſi importante, il s'enferma trois jours entiers, & ne fit que traiter avec Dieu tout ce temps-là.

Le premier jour il ſe trouva indifferent, ſans pancher plus d'un coſté que d'un autre. Le ſecond il ſe ſentit plus porté à rompre l'affaire qu'à la laiſſer aller ſon train. Mais le troiſiéme jour il ne balança pas, & il fut ſi convaincu, que Dieu ne vouloit point le Pere François Cardinal, qu'il dit à une perſonne de confiance, *Quand tout le monde ſe mettroit à mes pieds pour me prier de ne me point oppoſer au Chapeau du Pere François, je ne me relaſcherois pas.*

En effet, quelques prieres que luy fiſſent là-deſſus les miniſtres de l'Empereur, & les partiſans de la maiſon de Borgia, il ne ſe relaſcha jamais. Il commença par faire agir les Cardi-

naux les mieux inſtruits de ſon Inſtitut : mais voyant qu'ils avoient plus en veûë l'honneur du ſacré College que l'utilité de la Compagnie, & la reputation du Pere François, il agit luy-même auprés du Pape, & le preſſa par de ſi fortes raiſons, que Sa Sainteté fut contrainte de ſe rendre.

A la verité il trouva le moyen de contenter la Cour de Rome, & la Cour d'Eſpagne ; & meſme de faire honneur au Pere François, ſans faire tort à la Compagnie. L'expedient fut donc que le Pape luy offriroit le Chapeau; mais que ſi le Pere le refuſoit, Sa Sainteté ne luy commanderoit point de l'accepter. La choſe ſe fit comme le Pere Ignace l'avoit reglée; & le Chapeau qu'on envoya offrir au Pere François dans la ſolitude d'Ognate ne luy pluſt que par l'occaſion que cela luy donna de ſacrifier à Dieu les dignitez de l'Egliſe, aprés le ſacrifice qu'il venoit de faire des grandeurs du monde.

Dõ Antoine de Cordoûë receû en la Compagnie.

La conduite du Pere Ignace & celle du Pere François determinerent Dom Antoine de Cordoûë à entrer dans la Compagnie. Il eſtoit fils de Laurent Suarez de Figueroa, Comte de Feria,

& de Catherine Fernandez de Cordoüe. C'estoit un jeune homme tres-accompli, & qui avoit pris la profession Ecclesiastique par un pur mouvement de pieté. Le Prince d'Espagne Philippe qui l'aimoit beaucoup, pria l'Empereur de luy procurer un Chapeau de cardinal. Charles-Quint fit ce que le Prince desiroit. Mais Dom Antoine dégousté du monde par l'exemple de Borgia son cousin, crust que la voye la plus seûre pour fuir l'honneur qu'on luy preparoit, estoit de se sauver dans la Compagnie de JESUS comme dans un asile. Il écrivit sur cela au Pere Ignace une longue lettre, où aprés luy avoir exposé les motifs de sa vocation, & les sentimens de son ame, *Mon Pere*, luy dit-il, *puis que Dieu vous a établi dans son Eglise, pour estre le refuge de ceux qui s'égarent, je vous prie de me recevoir au nombre de vos enfans.* Le jeune Seigneur fût receû, & avec le temps il devint un des plus grands hommes de la Compagnie.

LA VIE DE SAINT IGNACE.

LIVRE CINQVIE'ME.

Fondation du college Germanique.

COMME le Pere Ignace n'éloignoit de son Ordre les dignitez Ecclesiastiques, que pour mieux servir l'Eglise ; il avoit toûjours les yeux ouverts aux besoins de la chrestienté, & ses veûës s'étendoient jusqu'au bout du monde. Mais sa principale attention estoit pour les Provinces du Nort, que l'heresie avoit desolées. La plus grande partie de l'Allemagne ne retenoit presque plus rien de la veritable pieté : les livres des heretiques s'y lisoient impunement, & la jeunesse puisoit en ces sources corrom-

puës les premiers principes de la religion. La pluſpart des catholiques ne pouvant ſouffrir le nom de Papiſtes que les Proteſtans leur donnoient, avoient honte de leur creance. Les Prêtres & les Religieux eſtoient dans le deſordre, & quelque zele qu'euſſent les Eveſques pour la reformation de leurs dioceſes, ils ne trouvoient point de miniſtres à qui ils puſſent confier le ſalut des ames.

Le Pere Ignace s'entretenant un jour là-deſſus avec le Cardinal Moron, ils convinrent enſemble que l'unique voye pour remedier à tant de maux, eſtoit de mettre en toutes les Egliſes des Paſteurs d'une doctrine ſaine, & d'une vie pure, qui fuſſent Allemands de nation; mais qu'il falloit les former auparavant, & que cela ne ſe pouvoit faire qu'en fondant un college où de jeunes hommes du païs fuſſent élevez dans les lettres & dans la pieté. Que l'Allemagne eſtant pervertie, il n'y avoit point de ſeûreté à y eſtablir ce college; & qu'on ne pouvoit choiſir de ville plus propre que Rome, où ſans parler de la ſainteté du lieu qui inſpireroit des ſen-

timens catholiques, la presence & la liberalité des souverains Pontifes servoient beaucoup à soustenir une si bonne œuvre.

Le Pape à qui le Cardinal Moron & le Cardinal de Sainte Croix en parlerent les premiers, approuva fort ce dessein qui luy estoit venu autrefois en l'esprit, & commença par assigner un fonds pour l'entretien du college; aprés quoy il chargea le Pere Ignace non seulement de chercher & de choisir ces jeunes hommes Allemands, mais aussi de les gouverner, & de les instruire. Le Pere d'abord en fit venir vingt-quatre de diverses contrées d'Allemagne, tous de bon esprit, & de bonnes mœurs. Il dressa ensuite, par l'ordre du Pape, des statuts & des reglemens pour eux: il leur donna des Peres de la maison Professe & du college Romain, pour leurs directeurs & pour leur maistres. Il n'y eust que le temporel dont il ne voulut point se méler: il disoit que ces sortes d'administrations, outre les fatigues & les embarras qu'elles causent, donnent lieu souvent à des soupçons & à des murmures.

Il soûtient le college Germanique dãs des temps fâcheax

Le principal revenu du college Germanique ayant manqué peu de temps aprés par la mort de Jules III. dans la crainte qu'eust le Pere qu'on ne rompist le college pendant la cherté qui estoit à Rome, & les mouvemens qui agitoient l'Italie sous le Pontificat de Paul IV. il distribua une partie de ces jeunes Etrangers en divers colleges de la Compagnie : il entretint l'autre dans Rome aux dépens des personnes charitables, de qui il tiroit des aumosnes ; ou en empruntant de l'argent, quand les aumosnes ne venoient point, & en s'obligeant luy-mesme. Il les fit subsister ainsi jusques à ce que les mauvaises années fussent passées, & que le bruit de la guerre s'évanoüist.

Au reste dans les temps les plus fâcheux, & lors que la disette estoit extrême par tout, il ne perdit jamais cœur, & il dit plusieurs fois que le college Germanique auroit un jour de gros revenus. Il fit mesme dire au Cardinal d'Ausbourg, qui s'estoit fait le Protecteur de ce college, & qui en craignoit la ruine, que l'ouvrage ne manqueroit pas, pourveû que ceux

qui l'entreprenoient ne manquassent point de courage ni de confiance en Dieu : mais que si les Cardinaux & les Princes ne vouloient pas l'achever, luy tout pauvre qu'il estoit, en prendroit le soin, & en viendroit à bout, quand il devroit se vendre luy-mesme.

L'évenement verifia les paroles du Pere Ignace. Car les aumônes vinrent de tous costez au college Germanique, & le mesme esprit qui avoit porté Jules III. à le fonder, excita quelques années aprés Gregoire XIII. à en augmenter la fondation, & à en rétablir les bastimens avec une liberalité digne du Chef de l'Eglise ; comme si Dieu qui s'estoit servi des autres Pontifes de ce nom pour planter & pour étendre la Foy dans l'Allemagne, eust voulu employer un Gregoire pour l'y faire refleurir.

Il se presenta sur la fin de l'année 1552. une occasion importante, qui obligea le Pere Ignace de sortir de Rome, & d'aller dans le Royaume de Naples. Le Duc Ascagne Colonne & Jeanne d'Arragon sa femme se broüillerent pour des sujets assez frivoles,

Il fait une rēconciliation & d'autres bonnes œuvres.

ſelon la couſtume des Grands ; & leur diviſion vint à un tel point, qu'ils ſe ſeparerent avec éclat. Le Pere qui les connoiſſoit particulierement, ne puſt ſouffrir ce ſcandale, & entreprit de les racommoder. Jeanne d'Arragon s'eſtoit déja retirée ſur la frontiere du Royaume de Naples : il l'y ſuivit tout infirme qu'il eſtoit, & quelque rude que fuſt la ſaiſon ; car il jugea à propos de commencer ſa negotiation par la Ducheſſe, ne doutant pas que quand elle ſeroit gagnée, la paix ne fuſt bientoſt faite. Il la gagna, & il n'euſt pas de peine enſuite à gagner le Duc ; de ſorte que s'eſtant remis enſemble, ils vécurent plus doucement que jamais.

Durant ce petit voyage, qui ne fut que de dix jours, le Pere Ignace fit d'autres bonnes œuvres avec ſon Compagnon Jean Polanque ſous l'autorité du Cardinal de Burgos qui eſtoit ſur les lieux. Ils confeſſoient les pauvres gens de la campagne, en paſſant par les villages ; & ils établirent parmi le peuple dans deux ou trois villes du Royaume de Naples, la couſtume de ſe confeſſer, & de communier tous les mois :

mais afin qu'une pratique si chrestienne ne s'abolist point avec le temps, ils engagerent les Pasteurs à y exciter souvent les fidelles, & ils porterent les principales personnes des villes à servir aux autres d'exemple.

Estant de retour à Rome, il receust des lettres de l'Archevesque de Gennes, qui souhaitoit fort d'unir la Congregation des Barnabites de Milan à la Compagnie de JESUS. Ce Prélat bien intentionné, mais assez mal-instruit de l'Institut des Jesuites, representoit au Pere Ignace que ces deux Societez de Clers Reguliers ne faisant qu'un corps, serviroient beaucoup mieux l'Eglise; & il l'exhortoit ardemment à faciliter cette union. Le Pere avoit une haute idée de la vertu des Barnabites; & il leur estoit tres-obligé des offices de charité qu'ils avoient rendu au Pere Emenuel Miona, qui tomba malade à Milan en venant de Paris à Rome. Neanmoins il ne pust écouter la proposition de l'Archevesque, & il luy répondit que selon toutes les apparences, la plus grande gloire de Dieu demandoit qu'on laissast charque Ordre en son

Il empesche qu'on n'unisse les Barnabites, les Somasques, & les Theatins au Corps de la Compagnie.

état naturel ; que pour étre tous Clercs Reguliers, & porter presque le même habit les uns & les autres, ils n'avoient pas tous la mesme fin, ni la mesme regle ; & qu'ils ne pouvoient rien faire de plus utile à l'Eglise, que de marcher constamment dans l'esprit de leur vocation. Il avoit fait la même réponse quelques années auparavant sur le sujet des Somasques & des Theatins qu'on vouloit aussi unir à la Compagnie, & rien n'avoit pû le faire changer de sentiment.

Il n'approuve pas la conduite de Miron & de Gonzalez.

C'est suivant ces veuës qu'il n'approuva pas la conduite de deux des plus illustres Peres de son Ordre. L'un estoit le Pere Jacques Miron de Valence, & qui fut le premier Recteur du collège de Conimbre, même avant que d'avoir receû l'ordre de prêtrise ; l'autre le Pere Louïs Gonzalez fils du Gouverneur de l'Isle de Madere, & qui estoit revenu d'Afrique en Portugal pour traiter avec le Roy de la délivrance des esclaves, & du moyen d'avancer la religion parmi les Maures. Ils demeuroient tous deux à Lisbonne, & y menoient une vie ters-sainte.

Le Roy de Portugal Jean III. dont nous avons si souvent parlé, s'estant confessé une fois ou deux au Pere Gonzalez, voulut le prendre pour son confesseur ordinaire, parce qu'il n'en avoit point alors. Mais ayant remarqué en luy une extréme horreur de la Cour, & un grand desir de retourner en Afrique, il ne voulut pas le contraindre. Il jetta les yeux sur le Pere Miron, & l'ayant fait appeller le jour de l'octave du Saint Sacrement, il luy declara à luy-mesme qu'il l'avoit choisi pour son confesseur.

Le Pere fut si surpris & si troublé d'une telle declaration, qu'il ne répondit rien d'abord : mais estant revenu à soy il se jetta aux pieds du Prince ; & aprés luy avoir rendu graces du jugement avantageux que son Altesse faisoit des Jesuites, il luy protesta que si elle le connoissoit, elle ne l'auroit jamais choisi. *Je n'ay*, luy dit-il, *ni les talens, ni l'âge que demande un tel ministere, & outre cela je suis étranger.*

Personne de vostre Corps n'est étranger pour moy, repartit le Prince, *& ie ne vois pas d'ailleurs qu'il faille des qualitez extraordinaires pour me confesser :*

car enfin vous me trouverez toûjours prest avec la grace de Dieu à suivre tous vos bons avis. Je m'estonne au reste que vous autres qui estes les confesseurs de tout le monde, fassiez difficulté d'estre le mien.

Ce n'est pas, grand Roy, que nous ayons de la peine à vous confesser, repliqua le Pere; *mais c'est que des emplois si éclatans ne nous conviennent pas. Nostre vocation est de visiter les hospitaux, d'instruire les pauvres, & d'exercer les ministeres les plus abiects pour sauver les ames. Nous ne devons rien craindre davantage que l'éclat, & on ne nous reproche déja que trop que nous recherchons la faveur des Princes. C'est pourquoy je supplie tres-humblement Vôtre Altesse de moderer en cette rencontre l'affection dont elle nous honore.*

Le Roy répondit qu'il ne vouloit rien faire contre leur Institut, & que son dessein n'estoit pas de les détourner de leurs fonctions Evangeliques; qu'il leur donnoit un jour pour deliberer, & qu'ils vinssent le lendemain luy rendre une réponse précise. Ils n'y manquerent pas; & ce fut le Pere Gonzalez qu'on

députa pour dire réſpectueuſement au Roy, que l'humilité dont la Compagnie faiſoit profeſſion, ne s'accordoit pas avec l'honneur qu'il vouloit leur faire, & qu'il euſt la bonté de prendre un autre confeſſeur que le Pere Miron.

Le Roy les avoit ſi fort preſſé de ſe déterminer, qu'ils ne pûrent écrire à Rome avant que de luy répondre : mais ils manderent leur réponſe au Pere Ignace. Il la condamna abſolument, bien que le principe luy en paruſt bon, & leur fit entendre à l'un & à l'autre que l'humilité des hommes apoſtoliques eſtoit plus genereuſe qu'ils ne penſoient ; Que ces ſortes de miniſteres honorables n'eſtoient pas incompatibles avec une vocation qui oblige d'annoncer les veritez de l'Evangile aux petits & aux grands, de porter le Nom de Jesus-Christ devant les peuples & devant les Rois ; Que la Compagnie ne devoit ni mépriſer les fonctions les plus baſſes, ni craindre les plus ſublimes, quand la Providence les preſentoit, ſans qu'on les euſt recherchées ; Qu'ils n'eſtoient pas des ſolitaires renfermez dans un cloiſtre ; Qu'à la verité ils devoient

chercher dans les hoſpitaux, dans les cabanes, dans les galeres, & dans les priſons de quoy exercerleur zele, mais qu'ils ne devoient pas fuïr les palais des Princes, & qu'eſtant engagez par leur Inſtitut à ſanctifier toutes les conditions du monde, ils ſeroient coupables d'abandonner celles qui ſont les plus éloignées du Royaume de Dieu.

C'eſt ainſi que le Pere Ignace inſtruiſoit ſes enfans dans les rencontres. Il les reprenoit meſme ſeverement, quelque merite qu'ils euſſent, quand il croyoit que la reprehenſion eſtoit neceſſaire, & nous en avons un exemple memorable au regard du Pere Laynez. Ce Pere aſſiſta pour la ſeconde fois au Concile de Trente, que Jules III. rétablit immediatement aprés ſon exaltation, ſuivant l'un des articles du Conclave; & il s'y fit tellement eſtimer, qu'ayant la fiévre quarte, les congregations des Theologiens & des Cardinaux ne ſe tenoient point les jours de ſa fiévre.

Comme la guerre d'Allemagne, que la détention du Lantgrave de Heſſe ſuſcita à l'Empereur, & qui troubla

toutes les affaires de l'Empire suspendit le Concile pour deux ans, le Pere Ignace rappella Laynez à Padouë, & le nomma Provincial d'Italie en la place de Pasquet Broûët, qu'il avoit envoyé en France où les affaires de la Compagnie prenoient un bon train. Laynez refusa le Provincialat ; & la principale cause de son refus, c'est, disoit-il, qu'il ne sçavoit pas encore assez obeïr pour bien cõmander. Mais on luy declara que c'estoit la volonté de Dieu, & il fut contraint de ceder. Dés qu'il eût pris le gouvernement de la Province d'Italie, il trouva étrange qu'on fist venir à Rome tous les meilleurs ouvriers, & il se plaignit par lettres, que les colleges d'Italie estoient un peu dénuez.

Le Pere Ignace luy répondit que la capitale du monde devoit estre plus considerée que les autres villes ; & sur ce que Laynez rechargea sans avoir ce semble égard à la réponse qu'on luy avoit faite, *I'ay du déplaisir*, luy manda le Pere Ignace, *que vous continuyiez de m'écrire touchant le mesme sujet, aprés ce que ie vous ay répondu, qu'on doit preferer le bien commun au particulier, & un plus grand interest à un plus petit.*

Il reprend Laynez, & comment Laynez reçoit la reprimande.

Faites reflexion ſur voſtre procedé, ajoûta-t-il; *mandez-moy enſuite ſi vous reconnoiſſez avoir failli, & au cas que vous vous trouviez coupable, faites-moy ſçavoir quelle peine vous eſtes prét de ſubir pour voſtre faute.*

Laynez récrivit de Florence au Pere Ignace, qu'il avoit leû pluſieurs fois ſa derniere lettre, & qu'il y avoit trouvé d'un coſté dequoy admirer ſa charité paternelle, & loüer la miſericorde de Dieu, d'un autre, dequoy s'humilier & avoir honte de luy-meſme. Il le prioit de ne luy point épargner de ſi ſalutaires reprimandes, & luy declaroit en meſme-temps qu'il reconnoiſſoit pluſieurs fautes notables dans la conduite qu'il avoit tenuë. 1. D'avoir eſté aſſez imprudent & aſſez vain pour oppoſer des lumieres auſſi foibles que les ſiennes à celles d'un homme ſi ſage & ſi éclairé. 2. D'avoir cauſé du déplaiſir à ſon General. 3. D'avoir voulu troubler l'ordre de la Providence, en ſe retirant des voyes par leſquelles Dieu le conduiſoit.

Pour ce qui regarde le chaſtiment que je merite, diſoit-il, *conſiderant ces iours paſſez qu'il y avoit plus de vingt ans*

que i'avois entrepris de servir Dieu, selon les conseils Evangeliques, que i'avois eû pour cela tant de secours, que i'en avois si mal profité, & que la fin de ma vie n'estoit peut-estre pas éloignée : ie fus épris d'un desir ardent de mourir entierement à moy-mesme, pour vivre à Dieu seul ; & il me vint en pensée que si les hommes me faisoient iustice, ils me traiteroient comme un miserable, & comme un néant.

C'est pourquoy, mon Pere, quand la lettre de V. R. me fut renduë, ie me mis à prier Dieu, & ayant fait ma priere avec beaucoup de larmes, ce qui m'arrive rarement, voicy le parti que ie pris, & que ie prens encore auiourd'huy les larmes aux yeux. Ie souhaite que V. R. entre les mains de laquelle ie me remets, & ie m'abandonne tout-à-fait ; ie souhaite, dis-ie, & ie demande par les entrailles de Nostre Seigneur Iesus-Christ, que pour punir mes pechez, & pour dompter mes passions mal-reglées qui en sont la source, elle me retire du gouvernement, de la predication, de l'étude, iusqu'à ne me laisser pour tout livre que mon breviaire ; qu'elle me fasse venir à Rome demandant l'aumône, & que là

elle m'occupe iusques à la mort dans les plus bas offices de la maison ; ou si ie n'y suis point propre, qu'elle me commande de passer le reste de mes iours à enseigner les premiers élemens de la grammaire, n'ayant nul égard à moy, & ne me regardant iamais que comme l'ordure du monde. C'est-là ce que ie choisis en premier lieu pour ma penitence.

Dans la crainte qu'eust Laynez, que le Pere Ignace n'acceptast point toutes ces demandes, il disoit en second lieu, qu'il se soumettoit aux mesmes peines; mais pour un temps limité, pour deux ou trois ans, par exemple, & autant qu'il plairoit à son General. Enfin de peur que cette seconde offre ne fust point receuë, il marquoit en troisiéme lieu plusieurs disciplines, un jeûne de quatre semaines, & que toutes les fois qu'il auroit à écrire au General, il feroit oraison auparavant; qu'il méditeroit bien sa lettre, & qu'aprés l'avoir écrite il la reliroit avec attention, prenant garde de ne rien dire qui pust causer le moindre chagrin à son bon Pere, & tâchant mesme de n'user que d'expressions qui fussent ca-

pables de luy donner de la joye.

Ce ſeul exemple fait voir l'autorité que le Pere Ignace avoit dans ſon Ordre, & de quelle maniere il vouloit que les Superieurs y fuſſent ſoumis au General. Mais on peut auſſi juger par là quelle eſtoit l'humilité d'un homme qu'on avoit admiré au Concile de Trente, & combien les grands eſprits ſont dociles, quand ils ont veritablement l'eſprit de Dieu.

Le Pere Ignace fut tres-édifié du procedé de Laynez, & une ſoumiſſion ſi Religieuſe luy tint lieu d'une ſatisfaction parfaite. Bien loin d'interdire l'étude à Laynez, ou de le rabaiſſer à une claſſe de grammaire, il luy ordonna de compoſer une ſomme de Theologie pour ſervir de contrepoiſon aux livres Theologiens heretiques ; & afin que ſa charge de Provincial luy permiſt de travailler à cét ouvrage, il nomma deux Peres pour le ſoulager dans la viſite des colleges d'Italie : l'un eſtoit le docteur Martin Olave, qui avoit connu Laynez au Concile de Trente avant que de ſe faire Jeſuite, & que le Pere Ignace fit Recteur du college Romain peu de temps aprés ſa Profeſſion,

l'autre Jean Baptiste Viole, homme prudent & zelé, qui avoit gouverné les jeunes Jesuites de Paris dans le collège des Lombards & dans l'hostel de Clermont.

Ce dernier que son zele devoroit, & qui pour épargner de la peine au Provincial, s'en donnoit beaucoup, jusques à s'inquieter quand les choses n'alloient pas selon ses idées, fut averti une fois par le General de se tenir en repos, aprés avoir fait son devoir, & d'imiter les Anges gardiens qui veillent sans cesse au salut des ames que Dieu leur a confiées; mais qui ne perdent rien de leur tranquilité & de leur bonheur; quand leur soins sont inutiles.

Il maintient la discipline reguliere dans le college de Naples.

Oviedo que le Pere Ignace avoit retiré de Gandie, gouvernoit alors le collegé de Naples en qualité de Recteur, & Bobadilla y avoit la charge de Surintendant, ou de Surveillant, selon ce qui se pratiquoit au commencement de la Compagnie. Ces deux hommes tout saints qu'ils estoient, chacun en leur genre, ne s'accordoient gueres bien ensemble pour ce qui regardoit la conduite du college: car le dernier, facile &

condeſcendant, lâchoit ce que ſerroit l'autre plus exact & un peu rigide. Bobadilla trouvoit je ne ſçay quelle baſſeſſe à regler la ſainteté par de petites obſervances exterieures; & pourveû qu'on s'adonnaſt ſerieuſement aux vertus ſolides, il ne ſe ſoucioit pas trop du reſte. Oviedo au contraire croyoit qu'il n'y avoit rien de petit dans le ſervice de Dieu, & que la vertu la mieux établie ne pouvoit pas ſubſiſter long-temps ſans ces dehors, qui ne paroiſſent pas conſiderables.

Quand le Pere Ignace ſceût ce qui ſe paſſoit dans Naples, il oſta la charge de Surintendant à Bobadilla, & luy défendit de troubler le gouvernement d'Oviedo, auquel il donna toute l'autorité, pour maintenir la diſcipline domeſtique qui ſe relaſchoit de jour en jour, & dont le relaſchement pouvoit avoir des ſuites funeſtes. Car c'étoit la penſée du General, qu'il y a ſouvent moins de danger à violer les grandes regles, qu'à negliger les petites, par la raiſon que le mal qu'apporte l'infraction des premieres, eſt évident & ſenſible; au lieu que celuy qui vient du mépris des ſecondes ne ſe voit &

ne se sent d'ordinaire que quand il est incurable.

Troubles de la Province de Portugal, & ce que fait le General pour les appaiser.

Les affaires du Portugal luy donnerent bien d'autres inquietudes & d'autres embarras que celles de Naples. Le college de Conimbre estoit florissant par le nombre des Jesuites, & par le succés des études. Plus de cent jeunes hommes d'esprit, presque tous de qualité, que le Pere Simon Rodriguez avoit receûs, s'exerçoient dans les belles lettres & dans les autres sciences avec une ardeur & une émulation incroyable. Quelques-uns d'entre-eux trop entestez de l'étude, & pas assez morts au monde, negligerent insensiblement les exercices de pieté, & prirent peu-à-peu des manieres toutes mondaines. La douceur du gouvernement de Rodriguez estoit la principale cause du mal. Ce saint homme qui avoit gueri autrefois un lepreux, en le faisant coucher avec luy, & qui depuis peu avoit rendu la santé à d'autres malades en les embrassant, édifioit tous ses inferieurs par la regularité de sa vie. Mais sa bôté naturelle les laissoit vivre selon leurs inclinations; & s'il les reprenoit quelquefois, il le faisoit molle-

ment : si bien que cela ne servoit qu'à fortifier leurs mauvaises habitudes.

Avant que ces desordres éclatassent, le Pere Ignace avoit songé à retirer Rodriguez de Portugal, où ce Pere estoit Superieur depuis douze ans: & il avoit pris cette pensée, pour commencer à mettre en pratique les Constitutions touchant le temps limitié du gouvernement des superieurs subalternes, & pour apprendre aux provinciaux qu'ils n'estoient pas perpetuels, quoy-que le General pust le continuer tout le temps qu'il luy plairoit.

Les mauvais effets que produisit l'indulgence de Rodriguez, determinerent le Pere Ignace à ce changement; & ce qui l'obligea de le faire au-plustost, c'est que les Jesuites Portugais estoient si attachez à leur Provincial, qu'ils sembloient ne connoistre point d'autre superieur. Sa facilité plaisoit aux tiédes, & l'éminence de de sa vertu charmoit les fervens. Le Pere Ignace iugea que cét extréme attachement estoit contre la perfection de l'obéissance, qui ne doit pas tãt regar-

der la perſonne du ſuperieur que celle de Ieſus - Chriſt dans le ſuperieur.

Il reſolut donc de luy oſter ſa charge de Provincial, & de le faire meſme ſortir de Portugal; non ſeulement afin que ſon ſucceſſeur euſt une entiere liberté dans le gouvernement de la Province, mais auſſi afin que les malcontens n'euſſent point recours à leur ancien Superieur, & que tous eſtant privez de ſa preſence, leur obeïſſance fuſt plus pure & plus dégagée.

Néanmoins pour ſauver la réputation de Rodriguez, il jugea à propos de luy donner une charge ailleurs; car il cruſt que n'ayant plus de Portugais à gouverner, ſa conduite ne ſeroit plus ſi douce, ni ſi molle. Comme le general ſçavoit bien que les Peres Eſpagnols n'avoient pas trop d'inclination pour les Peres Portugais, par l'antiparhie naturelle qui eſt entre ces deux nations, qu'il ne ſouhaitoit rien davantage que de les unir en Ieſus-Chriſt, il deſtina Rodriguez à la Province d'Arrogon, & Miron à celle de Portugal. Mais

il trouva de grands obstacles dans l'execution de son projet.

Le Roy de Portugal qui n'avoit pas voulu que Rodriguez fist le voyage de Rome pour l'assemblée de l'année Sainte, le Prince Dom Juan qui l'honoroit toûjours comme son maistre, ne pouvoient se résoudre à le perdre, non plus que Dom Antoine d'Alcastre, Duc d'Aveiro, neveu du Roy Iean II. & Dom Antoine d'Ataïde Comte de Castanheira ses amis particuliers, sans parler des autres Seigneurs Portugais qui avoient tous confiance en luy. Au premier bruit du changement que le general de la Compagnie vouloit faire, toute la Cour se remua. Les uns disoient que le Roy devoit commander au pere Rodriguez de ne point sortir du Royaume : les autres s'offroient de le luy faire commander par le General : il y en avoit qui prétendoient qu'on fit venir un bref de Rome pour le retenir ; & quelques-uns mesme pressoient le Roy de luy faire accepter l'Evesché de Conimbre qu'on luy avoit déja offert plusieurs fois, & qui estoit alors vacant.

Le General surmonte de grãdes oppositions.

D'un autre costé les jeunes Jesuites disoient tout haut qu'ils ne pouvoient obeïr qu'au Pere Simon, & parloient déja d'abandonner tout, si on le leur ostoit. Mais le Pere Ignace ayant préveû tous ces mouvemens, écrivit au Roy, à la Reine, & au Prince de Portugal, pour leur faire entendre ses raisons. Il écrivit en mesme temps au Pere Leon Henriquez, & au Pere Loüis Gonzalez, qui avoient beaucoup de credit à la Cour. Il les conjuroit, & leur ordonnoit tout à la fois, de faciliter l'affaire. Il ne manqua pas aussi d'écrire au Pere Rodriguez, & il le fit en des termes également forts & honnestes.

Toutes ces lettres firent leur effet. Il n'est pas croyable avec quelle reverence Rodriguez receust l'ordre de son general : il baisa plusieurs fois la lettre, & on dit que dans le transport de joye où il estoit, il la mettoit tantost sur sa teste, tantost sur son cœur, comme s'il eust esté hors de luy. Il sollicita luy-mesme son congé auprés des Princes, que les raisons du Pere Ignace avoient persuadez, mais que l'affection qu'ils avoient pour Ro-

driguez retenoit encore.

Dés qu'il eût obtenu ce qu'il desiroit, il se retira à l'extrémité du Portugal, vers la Galice, dans une maison champestre qui appartenoit au college de Conimbre nommée Saint Felix & située proche Valença de Mino, entre des rochers & des montagnes : il se retira, dis-je, apres avoir remis, le gouvernement de la Province au Pere Miron, & s'estre excusé, par lettres, du Provincialat d'Arragon ; tant il souhaitoit de ne plus vivre qu'à luy & à Dieu.

Miron estoit un homme clairvoyant, exact, ferme, d'une vertu un peu dure, & tout propre à rétablir la discipline en peu de temps, s'il eust menagé davantage la foiblesse humaine. Comme il avoit de hautes idées de la perfection Religieuse, & en particulier de celle des Jesuites, il vouloit que ses inferieurs fussent tous des hommes parfaits, sans considerer que la pratique ne peut pas toûjours répondre à la speculation, & qu'il faut quelquefois ajuster les choses non pas de la maniere qu'elles seroiét le mieux, mais de la maniére qu'elles peuvent étre

Vne conduite si severe & si opposée à celle de Rodriguez qu'ils avoient encore devant les yeux, revolta bientost les esprits. D'ailleurs, parce que Miron naturellement actif & inquiet, vouloit tout voir par ses yeux, & presque tout faire luy-mesme ; les officiers domestiques & les superieurs subalternes se plaignoient de ce qu'on ne se fioit pas à eux, & se negligeoient ensuite dans leurs emplois.

Il envoye un Visiteur en Portugal.

Le Pere Ignace, que le Provincial informa de l'estat des choses, & à qui les autres firent des plaintes du Proincial, fut sur le point de passer en Portugal, pour mettre ordre à tout en personne. Mais aprés diverses reflexions, il se contenta d'y envoyer un Visiteur; & il choisit pour une commission si importante, le pere Michel de Torrez, Recteur du college de Salamanque, Docteur en théologie dans l'Vniversité d'Alcala, homme d'autorité, de bon sens, qui joignoit ensemble la douceur de Rodriguez & la fermeté de Miron.

Le Visiteur, suivant ses instructions, commença par rendre au Roy de Portougal de tres-humbles actions de

graces, comme au premier protecteur & au bienfacteur insigne de la Compaggnie. Aprés quoi il le supplia de permettre que le Pere Rodriguez qui estoit destiné au gouvernement de la Province d'Arragon, & dont l'éloignement sembloit necessaire pour le repos du college de Conimbre, ne demeurast inutile dans un desert, & sortist du Royaume au plustost.

Le Roy y consentit avec peine: mais il y consentit enfin, & écrivit sur ce sujet au Pere Ignace par le Pere Gonzalez, qui fut rappellé à Rome, quand le Pere Rodriguez, qui obéït aveuglément, eust quitté sa solitude pour prendre le chemin d'Arragon. Voicy la copie de la lettre du Roy.

PERE MAISTRE IGNACE, *I'ay receû vos lettres, & avec elles beaucoup de satisfaction. I'ay cû qu'il estoit du service de Nostre Seigneur, de vous accorder ce que vous m'avez demandé touchant le changement du Pere Maistre Simon, & que la chose se fit de maniére que vous dira le Pere Loüis Gonzalez. Vous pouvez tenir pour tres asseuré, que ie prendray toûiours plaisir à favoriser vostre Compagnie, en*

consideration des grands biens que Nostre Seigneur fait par elle dans tous mes Etats. Et parce que j'ay dit au Pere Loüis Gonzalez, ce qui regarde en particulier l'affection que i'ay pour vous, & les affaires de vostre Ordre dans mon Royaume de Portugal, ie m'en remets à luy, & vous aurez une entiére créance à tout ce qu'il vous dira de ma part, A Lisbonne le 30. de Janvier 1553.

Le départ de Rodriguez ne servit pas peu au Visiteur, pour ramener les esprits que la presence de leur ancien Superieur rendoit moins dolice. Mais ce qui contribua encore beaucoup à remettre la calme dans la Province, c'est que le nouveau Provincial changea de conduite suivant les avis qu'il receût de Rome.

Il donne des avis au nouveau Provincial.

Le General l'avertit qu'une nouvelle administration ne réüssit jamais au commencement par la rigueur ; qu'il faut d'abord dissimuler quelques fautes, ou les pardonner ; que les jeunes gens ne peuvent pas estre parfaits tout d'un coup, & qu'on ne parvient au comble de la vertu & du vice que par degrez.

Mais ſur ce que Miron ſe donnoit trop de mouvement, & vouloit faire trop de choſes, il luy manda, pour temperer ſon activité, qu'il n'appartenoit pas à ceux qui tenoient les premiéres places de deſcendre dans tous les petits détails ; qu'on rendoit le gens fidelles, en les croyant fidelles; qu'il valoit mieux eſtre trompé en de certaines occaſions, que de paroiſtre avoir de la défiance; & enfin que les premiers ſuperieurs devoient reſſembler au premier mobile, qui par un mouvement toûjours égal, remuë les autres globes celeſtes. *Sçachez tout, ordonnez tout*, luy diſoit-il, *mais gardez-vous bien de vouloir faire tout vous-meſme. En agiſſant de la maniere que ie vous dis, vous ne ferez rien contre voſtre dignité, & vous aurez un avantage, c'eſt que ſi vos ordres s'executent mal, vous pourrez rectifier ce qui aura été fait de travers; au lieu que ſi vous n'aviez pas reüſſi d'abord, il ſeroit peu honnorable pour vous, que vos inferieurs raccommodaſſent vos fautes.*

Aprés que tout fut rétabi de la ſorte, il arriva, par une révolution étrange, qu'on paſſa d'une extrémité à une autre, ſuivant la nature des choſes

Il modere la ferveur des Portugais.

humaines, qui ne peuvent guerres demeurer dans de justes bornes. La ferveur qui se mit dans le college de Conimbre s'augmẽta si fort avec le temps, qu'à la fin elle ne garda point de mesures. Chacun croyoit estre en droit de se gouverner luy-mesme au regard de la mortification & de la piété, sans consulter que son propre esprit, & sans suivre que l'ardeur de sa dévotion. Les uns se consumoient d'austeritez, jusques à en estre tout decharnez & & tout mourans; les autres charmez par les douceurs de la contemplation, passoient les jours & les nuits dans des entrentiens avec Dieu, sans songer presque à l'étude.

Le Pere Ignace, pour remedier à ce second mal d'autant plus dangereux, qu'il ne venoit que d'un excés de vertu, donna des avis aux Portugais sur l'illusion où ils estoient. Mais reconnoissant que ces avis ne faisoient pas assez d'effet, & qu'une ferveur si indiscrette se répandoit du Portugal dans l'Espagne, il composa un long discours en forme d'épistre, pour remettre dans la bonne voye ceux qu'une fausse devotion avoit égarez.

Cette Epiſtre intitulée, *de la vertu d'obéïſſance*, & adreſſée aux Portugais, commence par faire entendre que l'obeïſſance eſt la vertu ſeule qui fait naiſtre, & qui entretien les autres vertus; que c'eſt à proprement parler la vertu de la Compagnie de Ieſus, le carećtere qui en diſtingue les enfans: qu'ainſi nous devõs ſouffrir que les autres Religions nous ſurpaſſent en jeûnes & en veilles, & en pluſieurs autres pratiques auſteres, que chacune d'elles obſerve ſaintement ſuivant l'eſprit de leur vocation; mais que pour le regard de l'obeïſſance, nous ne devons point leur ceder, & que noſtre vocation nous oblige à nous rendre parfaits.

Le Saint établit enſuite, ſur des raiſons tirées de l'Ecriture & de Peres, trois degrez d'obeïſſance. Le premier & le plus bas conſiſte à faire ce qu'on nous commande. Le ſecond eſt non ſeulement d'exécuter les ordres du ſuperieur, mais de conformer noſtre volonté à la ſienne. Le troiſieme, de juger que ce qu'on nous ordonne, eſt le plus raiſonnable & le meilleur, par la raiſon ſeule que le

ſuperieur le juge ainſi. Pour parvenir à ce degré ſi élevé, qui ſe nomme l'obéïſſance de l'entendement, il dit que nous ne devons point prendre garde ſi celuy qui nous gouverne eſt ſage ou imprudent, ſaint ou imparfait, mais conſiderer en luy uniquement la perſonne de Ieſus-Chriſt, qui luy a mis ſon autorité entre les mains pour nous conduire, & qui eſtant la ſageſſe meſme ne permetra pas que ſon miniſtre nous trompe.

Toute la Lettre, qu'on peut appeller un chef-d'œuvre en ſon genre, roulle ſur ces grands principes que le Pere appuye de raiſonnemens tres ſolides, & qu'il éclaircit par divers exemples. Il prouve particulierement pour le deſſein qu'il avoit, que c'eſt une illuſion étrange de croire qu'on ne puiſſe pas ſuivre la volonté du ſuperieur dans les choſes bonnes d'elles-meſmes, telles qui ſont les priéres & les jeuſnes; & il déclare que ſuivant la doctrine des anciens maiſtres de la vie ſpirituelle, ce n'eſt pas une moindre faute d'enfraindre les loix de la Religion pour veiller que pour dormir, pour travailler que pour ne rien faire.

Le

Le Pere Ignace ne se contenta pas d'envoyer l'Epistre de l'obeïssance en Portugal & en Espagne, il la répandit de tous costez, jusques dans les Indes & dans le Iapon. La Compagnie estoit entrée l'année precedente dans l'Isle de Corse, & les deux ouvriers qu'il y envoya de la part du Pape, à la priere de la Republique de Gennes, avoient bien trouvé dequoy travailler en cette nouvelle mission. L'un se nommoit Silvestre Landin, & l'autre Emanuel de Monte-Mayor.

Toute l'Isle tenoit quelque chose de la barbarie des terres sauvages ; & quoy-qu'elle fust chrestienne depuis plusieurs siecles, elle n'avoit presque rien qui sentist le christianisme. Les Prestres y estoient habillez comme les seculiers, & menoient la pluspart une vie non-seulement seculiere, mais libertine. Il y en avoit parmi eux qui ne sçavoient pas dire la Messe, ni administrer le Sacrement de Penitence. Le Peuple vivoit de son costé dans une ignorance grossiere, & plusieurs gens de la campagne fort âgez ne sçavoient pas faire le signe de la Croix. L'ignorance estoit accompagnée de tous les

vices qui en ſont inſeparables ; la ſuperſtition, la ſorcellerie, l'inceſte, la polygamie regnoient par tout, & ſe pratiquoient ſans aucun ſcrupule.

Deux ouvriers de la Compagnie accuſez, & juſtifiez.

A peine les deux miſſionnaires de la Compagnie eûrent-ils parcouru l'Iſle, qu'elle changea de face, tant le Ciel donna de benediction à leurs travaux : mais ce changement leur attira une perſecution terrible. Un Eccleſiaſtique conſiderable par ſon office de Grand-Vicaire, & encore plus celebre par le deſordre de ſes mœurs, ne pût ſouffrir ny le zele, ny les ſuccés de Landin & de Monte-Mayor. Outre qu'il eſtoit de luy-meſme animé contre ces Preſtres étrangers, dont la vie condamnoit la ſienne, & dont le caractere de Viſiteurs Apoſtoliques luy ſembloit bleſſer ſon autorité ; il fut tellement aigri par des apoſtats qui s'étoient refugiez dans l'Iſle, qu'il écrivit à Rome contre les deux Peres. Il y députa en meſme-temps un de ſes amis, capable de ſouſtenir ce que ſa lettre contenoit ; que Landin & Monte-Mayor eſtoient des hommes inſup-

portables, d'une arrogance extréme, d'une ſeverité outrée, qui traitoient les Religieux de Saint François avec le dernier mépris, & qui abuſoient viſiblement de l'autorité du S. Siege.

Ce député qui ne manquoit ni d'adreſſe ni d'audace, perſuada pluſieurs Cardinaux ſur la conduite pretenduë des Viſiteurs Apoſtoliques; tellement que le Cardinal de Sainte Croix en fit des plaintes au Pere Ignace. Le Pere qui connoiſſoit parfaitement Landin & Monte-Mayor eût de la peine à croire ce qu'on en diſoit, & s'imagina que ce pourroit bien eſtre une calomnie. Pour s'en éclaircir, & ſçavoir la choſe à fonds, il envoye dans l'Iſle de Corſe un des ſiens en qui il avoit beaucoup de confiance, qui ſe nommoit Sebaſtien Romé, & qui n'eſtoit pas encore Preſtre. Il luy ordonna de ſe déguiſer en Cavalier, & d'obſerver de prés les deux Peres ſans ſe faire connoiſtre à eux.

Romé demeura dans l'Iſle tout le temps qu'il falloit pour s'acquiter bien de ſa commiſſion. Aprés avoir veû luy-meſme la conduite de Landin & de Monte-Mayor, & s'eſtre in-

formé exactement de quelle maniere ils avoient vescu, il revint à Rome avec des lettres du Gouverneur de l'Isle, des Magistrats, du Peuple, & du Provincial des Religieux de Saint François; si avantageuses & si honorables aux deux accusez; que les Cardinaux qu'on avoit surpris, firent des excuses au Pere Ignace d'avoir crû legerement un faux bruit.

Nouvelle persecution en Espagne.

Il fut accusé luy-mesme en Espagne tout de nouveau, d'enseigner une doctrine heretique dans ses Exercices spirituels; & son accusateur estoit un Ecclesiastique suscité par Melchior Cano, qui avoit toûjours le cœur envenimé contre la Compagnie; mais qui se cachoit par politique, & pour ne pas s'attirer de méchantes affaires du costé de la Cour, où les Iesuites avoient du credit.

Quoy-que le livre des Exercices qui estoit imprimé avec la Bulle de Paul III. deust estre à couvert de la calomnie par la Bulle mesme, on ne laissa pas de le mettre entre les mains des Inquisiteurs, & d'en poursuivre la censure. Les gens de bien trouverent ce procedé peu équitable & peu ca-

tholique. Les Docteurs de Salamanque qui furent consultez là-dessus, prirent tout à la fois la défense du Saint Siege & du Pere Ignace, entre autres Barthelemi Torrez, si recommandable pour son sçavoir & par sa vertu. C'est lui qui a composé un livre tres-docte sur le mystere de la Trinité, & qui fut fait Evesque de Canarie à son retour d'Angleterre, où Philippe Prince d'Espagne allant épouser la Reine Marie, le mena avec d'autres Theologiens pour établir solidement parmi les Anglois la Foy Catholique.

Torrez fit divers écrits touchant l'affaire des Exercices ; & voicy le principal traduit en François.

Témoignage rendu en faveur des Exercices du Pere Ignace.

» Dieu m'est témoin qu'on ne pouvoit me demander rien plus selon » mon gré, que de dire mon avis des » Exercices spirituels de la Compagnie de IESUS. Car je desire faire sçavoir à toute la terre ce que j'en pense devant Dieu dans la sincerité de » mon cœur; & d'abord, de peur qu'on » ne s'imagine que c'est un interest » propre qui me fait parler, je declare » que je ne suis point Iesuite, quoi-que » je deusse estre de cette Societé, ou de

„ quelque autre ſainte Religion, ſi
„ j'avois un vray zele pour le ſalut de
„ mon ame. Ie declare enſuite, que
„ bien que je ſois peut-eſtre le moins
„ capable de tous les Docteurs, j'ay
„ aſſez de lumieres pour répondre à la
„ queſtion que l'on m'a faite : outre
„ que j'ay receû autrefois Ignace dans
„ Salamanque, j'y ay connu depuis
„ familierement ſes diſciples; d'ailleurs
„ j'ay examiné avec attention, où al-
„ loit l'eſprit de cét Ordre, ayant ob-
„ ſervé ſans ceſſe toutes ſes démar-
„ ches, & jugé de l'Inſtitut par les
„ actions qui ne peuvent pas tromper
„ long-temps.

„ Ie dis donc que depuis que je con-
„ nois la Compagnie de IESUS, je n'ay
„ jamais apperceû ni erreur, ni crime
„ dans aucun particulier qui en fuſt
„ veritablement. Ie dis de plus pour le
„ regard des Exercices ſpirituels, que
„ perſonne ne peut les eſtimer parfai-
„ tement, qu'il ne les ait faits. Car cõ-
„ me ils n'ont pour fin que d'établir
„ les vertus dans l'ame, & d'en retran-
„ cher les vices, on ne ſçauroit les goû-
„ ter, ni les bien conoiſtre que par la
„ pratique. I'ay veû moy-meſme des
„ hommes ſçavans, qui ne pouvoient

les comprendre, quoi-que tout y soit « clair & orthodoxe, tiré de l'Evangile « & des saints Docteurs, & que ceux « qui s'y exercent, les entendent sans « nulle peine. Aussi y a-t-il bien à dire « entre les sciences qu'on apprend dans « l'école, & la science des Saints, qui « outre les connoissances acquises, de- « mande l'usage de l'oraison & des « vertus interieures. «

I'avoûë que j'ay fait ces Exercices « de pieté à Alcala, & je proteste de- « vant Dieu, que dans l'espace de « trente ans qu'il y a que j'étudie les « sciences divines, & durant plusieurs « années que j'enseigne la Theologie, « je n'ay jamais tant appris pour mon « avancement, que j'ay fait en peu de « jours pendant ma retraite. Que si « cela semble étrange à quelque Do- « cteur qui ne soit pas de mon sentimẽt « je le prie d'experimẽter ce qui en est: « qu'il fasse ce que j'ay fait, & il pense- « ra ce que je pẽse. La raison de ce que « je viẽs de dire de moy est assez claire: « je n'étudiois la Theologie que pour « bien enseigner, & je ne faisois les E- « xercices que pour bien vivre. Or il « y a beaucoup de difference, entre sça- «

„ voir expliquer une question, & sça-
„ voir pratiquer une vertu.
„ I'ajouste que j'ay connu plusieurs
„ personnes qui ont fait ces Exerci-
„ ces, & que j'ay engagé plusieurs de
„ mes écoliers, tant Religieux que Se-
„ culiers, à les faire; sans en avoir
„ neantmoins connu un seul qui n'en
„ tirast de grands avantages pour son
„ profit spirituel, & qui ne publiast
„ que ce petit livre luy estoit infini-
„ ment pretieux. Plust à Dieu qu'un
„ tel tresor fust aussi estimé des hom-
„ mes, qu'il le merite! Car enfin l'orai-
„ son & la meditation estant d'un si
„ haut prix, on y avance plus en peu
„ de temps par la methode que les
„ Exercices prescrivent, qu'on ne fait
„ en plusieurs années & avec beaucoup
„ de travail par d'autres voyes.
„ Au reste, si quelqu'un desire sçavoir
„ ce que c'est précisement que les
„ Exercices, je l'avertis que c'est consi-
„ derer attentivement & en repos les
„ veritez de la Foy, les bienfaits & les
„ commandemens de Dieu, la vie & la
„ mort de IESUS-CHRIST: que c'est
„ encore faire une reveuë de toute sa
„ vie passée, & bien regler sa conscien-

ce pour l'avenir. Aprés quoi il ne faut "
pas s'étonner, que l'ennemi du genre "
humain faſſe tant d'efforts pour abo- "
lir une ſi ſainte pratique ; & on peut "
juger par toutes ces contradictions "
que le livre eſt un ouvrage tout divin. "

Ie declare en meſme-temps que le "
S. Siege ayant approuvé les Exerci- "
ces, & le Souverain Pontife exhor- "
tant dans ſa Bulle les fidelles à les "
faire; il eſt indigne d'un homme ſa- "
ge d'oſer ſouſtenir qu'ils contiennent "
des erreurs : & je ne doute pas que ſi "
la Compagnie, qui ſouffre avec joye "
les opprobres pour l'amour de IESUS- "
CHRIST, déferoit ſes ennemis au tri- "
bunal de l'Inquiſition, ils n'y fuſſent "
punis ſeverement. Enfin je ſoûtiens "
de mon coſté, qu'il n'eſt permis à "
perſonne de condamner d'hereſie un "
livre imprimé par l'autorité Apoſto- "
lique, ni d'en pourſuivre la corre- "
ction & la cenſure. Que ſi par hazard "
il s'y trouvoit quelque choſe d'obſ "
cur & de difficile, ce qui n'eſt pas "
toutefois en celuy-cy, il faudroit "
ſeulement en demander l'éclairciſſe- "
ment & l'explication. Mais pour ce "
qui regarde la doctrine, il n'y a rien "

„ dans les Exercices qui ne ſoit ve-
„ ritable & orthodoxe, & les pro-
„ poſitions contraires à celles du li-
„ vre ſont autant d'erreurs.

Le témoignage de Torrez fut d'un grand poids, & arreſta le cours de l'affaire ; mais la mauvaiſe foy de Cano la termina heureuſement. Cét ennemi autrefois declaré, maintenant couvert, voyant que les Docteurs de Salamanque ruinoient ſes deſſeins, taſcha de gagner Mancio, un des plus celebres perſonnages de ſon Ordre, qui enſeignoit la Theologie dans l'Univerſité d'Alcala. Pour avoir ſeûrement le ſuffrage de ce Theologien contre les Exercices de la Compagnie, il luy en fit voir une copie manuſcrite, où il y avoit quelque choſe qui n'eſtoit point dans les livres imprimez. Le Theologien leût le manuſcrit exactement, & declara qu'il n'y trouvoit rien qui ne fuſt tres-catholique, hors un endroit qu'on ne pouvoit ſauver d'hereſie. On examina l'endroit, & on reconnut par la confrontation du manuſcrit avec l'imprimé, que c'eſtoit une ſupercherie de Cano. Ainſi la veri-

té l'emporta ſur le menſonge, & les Inquiſiteurs devinrent eux-meſmes les apologiſtes des Exercices ſpirituels.

Le Roy de Portugal demande au Pere Ignace un Patriarche, & des Eveſques pour l'Ethiopie.

Tandis qu'un Eccleſiaſtique & un Religieux s'efforçoient inutilement de noircir la reputation du Pere Ignace, & d'aneantir ſon Ordre; le Roy de Portugal preſſoit le Pape de choiſir pour l'Ethiopie un Patriarche & des Evêques dans la Compagnie de IESUS. Le choix qui ſe fit,& l'occaſion qu'on eût de le faire, ne ſe peuvent bien entendre, ſi nous ne reprenons les choſes de plus haut.

Les Peuples d'Ethiopie qui ſe nomment aujourd'huy Abyſſins, ſont des plus anciens fidelles qu'il y ait dans la Chreſtienté. Ils receûrent la Foy dés les premiers temps & de l'Apoſtre Saint Mathieu & de l'Eunuque de la Reine Candace, qui fut baptiſé par Philippe le Diacre, ainſi qu'il eſt rapporté dans les Actes des Apoſtres. Mais avec le temps ils quitterent la Loy de JESUS-CHRIST pour celle de Moyſe, ou pluſtoſt ils confondirent ces deux loix enſemble, juſqu'à ſe faire circoncire & baptiſer;

de-ſorte que voulant eſtre Chreſtiens & Iuifs tout à la fois, ils n'eſtoient veritablement ni l'un ni l'autre. Ils reconnoiſſoient le Patriarche d'Alexandrie pour leur chef en matiere de Religion, & c'eſt de ſa main qu'ils recevoient leur Abuna, ou leur Grand-preſtre. Ils embraſſerent avec les Cophtes d'Egypte les hereſies de Dioſcore & d'Eutyches. D'ailleurs eſtant meſlez parmi les Mahometans & les Idolâtres, ils prenoient tous les jours quelque choſe du mahometiſme & du paganiſme, & on peut dire que leur Religion eſtoit un mélange de toutes les ſectes. Ils n'avoient au reſte nulle communication avec Rome, & à cauſe de la diſtance des lieux, & à cauſe que les Grecs leur inſpiroient beaucoup de haine contre l'Egliſe Latine.

Quand les Portugais, dans la navigation qu'ils firent aux Indes Orientales, découvrirent la partie de l'Ethiopie qui eſt ſous l'obeïſſance du Preſte-Iean, ou plûtoſt le Royaume des Abyſſins, dont nous appellons le Roy Preſte-Iean, par une erreur populaire qui s'eſt établie en Europe, & qui attribuë aujourd'huy à un des

Potentats de l'Afrique le nom que portoient anciennement les Monarques des Tartares de l'Asie, celuy qui regnoit chez les Abyssins estoit un jeune Prince appellé David, naturellement sage & vertueux. Il fut instruit par les Portugais des mysteres de la Foy ; & il ouvrit tellement les yeux à la verité, que ne voulant plus reconnoistre le Patriarche d'Alexandrie, il écrivit au Souverain Pontife de Rome Clement VII. qui gouvernoit l'Eglise en ce temps-là, & il luy rendit obeïssance, par une ambassade solemnelle, dans l'Assemblée de Boulogne, en presence de Charles-Quint, qui venoit d'estre couronné Empereur.

David estant mort, son fils & son successeur nommé Claude, qui avoit esté élevé dans la Religion Romaine, & qui estoit homme de bon sens, crût que la Foy ne pourroit s'étẽdre ni s'affermir en son Royaume, si le Pape n'y envoyoit un Patriarche & des Evesques. Comme il avoit fait amitié avec Jean III. Roy de Portugal, qui l'avoit assisté de troupes & d'argent contre le Roy de Zeilan Gradamete, il le pria de luy procurer ces secours spiri-

tuels du costé de Rome. Iean III. entreprit l'affaire avec beaucoup de chaleur : mais les troubles de l'Eglise en retarderent toûjours l'execution, & ce ne fut que sous le Pontificat de Iules III. que la chose se fit enfin de la maniere que je vas dire.

Le Roy de Portugal écrivit au Pere Ignace, & luy demanda des hommes qu'il pust proposer au Pape pour le Patriarcat & pour les Eveschez d'Ethiopie. Le seul titre de Patriarche & d'Evesque fit trembler le Pere : mais ayant fait reflexion qu'un Patriarcat & des Eveschez de cette nature étoiēt plûtost des croix que des dignitez, & que cela n'avoit point de consequence, il se rasseura, & consentit mesme à tout ce que le Prince voulut. Il luy nomma trois Peres d'une capacité profonde, & d'une vertu eminente, Iean Nugnez, André Oviedo, & Melchior Carnero, sans determiner neanmoins lequel seroit Patriarche, quoy qu'il eust envie que ce fust Nugnez, & qu'il le fist ce semble un peu plus valoir que les deux autres : il se declara seulement sur un article, & c'est qu'il estoit à propos que ceux qui seroient

Evesques succedassent au Patriarche en cas de besoin.

Les Peres nommez par le General s'opposent à leur promotion.

Nugnez qui avoit travaillé plusieurs années en Afrique à la delivrance des esclaves & à la conversion des renegats, estoit à Lisbonne, où il avoit fait un voyage, pour chercher de quoy racheter les Chrestiens que le Roy d'Alger avoit enlevez au Roy de Fez en le chassant de son Royaume. Dés qu'il sceût la nouvelle qui le regardoit, il écrivit fortement à Rome, pour rompre les mesures qu'on avoit prises sans le consulter. Il mandoit au Pere Ignace, qu'il ne refusoit pas la Mission d'Ethiopie, mais qu'il ne pouvoit se resoudre d'y aller avec une mitre, & qu'il aimeroit beaucoup mieux estre le reste de ses jours à la chaisne parmi les esclaves de Barbarie.

Il le conjuroit en suite par les playes de Iesus-Christ crucifié, de menager sa foiblesse, & de ne le pas charger d'un fardeau qui seroit peut-estre la cause de sa damnation. Nugnez ajoûtoit que si son bon Pere ne vouloit point se relascher, il luy envoyât du moins sa volonté par écrit ; afin qu'un ordre signé de sa main le consolat & le soustint dans les rencontres.

Carnero qui estoit à Rome, & Oviedo qu'on y appella de Naples, ne firent pas moins de resistance. Ils voulurent plaider eux-mesmes leur cause devant le Pape. Quelque penibles que fussent les dignitez qu'on leur destinoit, elles leur paroissoient encore plus éclatantes que penibles, & l'éclat leur en donnoit de l'horreur. Quoy que le Pere Ignace eût d'autres pensées, il ne laissa pas de loüer leur modestie, & il fut bien aise de voir que tous trois eussent besoin en cette occasion d'un commandement absolu du Vicaire de JESUS-CHRIST.

Le General engage les trois Peres à se soumettre.

Il leur fit neanmoins entendre, que tout l'honneur, tout le revenu de ces prélatures consistoit dans de grands travaux, dans des perils continuels par terre & par mer, dans la pauvreté, & peut-estre dans le martyre. Jules III. fut si touché de la conduite du Pere & de celle des enfans, qu'il dit publiquement devant tous les Cardinaux, Qu'on voyoit enfin ce que les Jesuites pretendoient en ce monde, puis que d'un costé ils renonçoient aux mitres qui estoient plus éclatantes qu'onereuses; & que d'un autre ils acceptoient

celles qui n'avoient pour appanage que le travail & la souffrance.

Bien que le Pere Ignace ne crût aucun des trois Peres capables d'abuser de l'autorité Patriarcale, il luy sembla que pour engager celuy qui seroit Patriarche à faire mieux son devoir; il falloit qu'un Commissaire Apostolique residast à Goa, & qu'il visitast le Patriarche de temps en temps, pour observer sa conduite de plus prés.

Dom Alphonse d'Alencastre, Grand-Commandeur de l'Ordre de CHRIST, & Ambassadeur de Portugal, avoit receû une lettre du Roy son Maistre, par laquelle il estoit chargé de favoriser auprés du Pape tous les desseins du General des Iesuites, & ce fut le Pere Loüis Gonzalez qui apporta cette lettre en venant à Rome. Le Roy declaroit à Dom Alphonse par la mesme lettre combien il avoit de confiance en ce Pere. Comme le General s'apperceût que l'Ambassadeur negligeoit un peu l'affaire de la Mission d'Ethiopie, il ordonna au Pere Loüis Gonzalez de le presser, & mesme de luy rendre pour cela visite de trois en trois jours: ce que ce Pere fit si regulierement du-

rant trois mois, qu'on disoit dans Rome par raillerie, que Gonzalez revenoit à l'Ambassadeur de Portugal comme une fiévre tierce.

Ces empressemens du costé des Peres ne furent pas inutiles. Dom Alphonse poussa l'affaire vivement, & la termina en peu de temps, malgré les longueurs de la Cour de Rome. Le Pape nomma Nugnez Patriarche d'Ethiopie, suivant la demande du Roy de Portugal, qui avoit decouvert l'inclination du Pere Ignace. Il luy envoya peu de temps aprés le *Pallium*, avec des droits & des pouvoirs absolus non seulement dans l'Ethiopie, mais aussi dans toutes les provinces circonvoisines. Il fit Oviedo Evesque de Nicée, Carnero Evesque d'Hierapolis, & declara l'un & l'autre successeurs dn Patriarche. Enfin il donna le titre & l'autorité de Commissaire Apostolique au Pere Gaspar Barzée, que le Pere Ignace avoit nommé à l'Ambassadeur, & qui estoit alors Recteur du College de Goa. Le Pere Ignace donna au Patriarche & aux deux Evesques dix compagnons bien choisis; & quand ils partirent tous

pour l'Ethiopie, il écrivit au Roy des Abyssins la lettre suivante.

Lettre du General au Roy des Abyssins.

MON SEIGNEUR EN NOSTRE SEIGNEUR IESUS-CHRIST.

Ie souhaite à V. Altesse la grace, le " salut, & l'abondance des dons spiri- " tuels. Le serenissime Roy de Portu- " gal poussé par le zele de la gloire du " saint nom de Dieu & du salut des " ames que IESUS-CHRIST à rache- " tées de son sang, m'a temoigné plus " d'une fois qu'il seroit bien-aise que " je nommasse douze Religieux de no- " stre petite Compagnie qu'on appelle " de IESUS, pour passer dans les Etats " de Vostre Altesse, & entre lesquels il " y eût un Patriarche & deux Eves- " ques. I'ay executé les ordres de ce " Prince par la reconnoissance que " nous luy devons pour toutes les gra- " ces dont il a comblé nostre Compa- " gnie, & par la veneration que nous " avons tous pour un si grand Roy. "

I'ay suivy exprés le nõbre qui re- " presẽte la Societé de nostre Seigneur " & de ses Apostres, en choisissãt outre " le Patriarche douze Prestre de nostre "

„ corps qui ſacrifiaſſent leurs vies „ pour le ſalut de vos ſujets ; & je l'ay „ fait d'autant plus volontiers, que „ moy & les miens nous nous ſentons „ plus portez au ſervice d'un Prince „ comme vous, qui parmi tant de Na- „ tions ennemies du nom chreſtien qui „ vous environnent, vous vous ef- „ forcez, à l'exemple de vos Ance- „ ſtres, de maintenir & d'augmenter „ dans voſtre Empire la Religion de „ Iesus-Christ.

„ Ces bonnes intentions & ces „ loüables efforts de V. A. avoient „ beſoin en effet du ſecours des Peres „ & des Paſteurs ſpirituels, par le mi- „ niſtere deſquels l'Egliſe d'Ethiopie „ receût & la puiſſance legitime dé- „ rivée du Saint Siege Apoſtolique, „ & la pure doctrine de la Foy Chre- „ ſtienne. Car ce ſont là les deux clefs „ du Royaume du Ciel, que Noſtre „ Seigneur Iesus-Christ promit d'a- „ bord à Saint Pierre, & qu'il luy con- „ fia enſuite.

„ Il les luy promit ſeulement, quand „ il luy dit, ainſi que nous liſons dans „ l'Evangeliſte Saint Mathieu: *Ie vous* „ *dis que vous eſtes Pierre, & ſur cette*

pierre je bastiray mon Eglise, & je "
vous donneray les clefs du Royaume du "
Ciel; & tout ce que vous lierez sur la "
terre sera lié dans le Ciel, & tout ce "
que vous délierez sur la terre, sera dé- "
lié dans le Ciel. Il les luy donna ef- "
fectivement, lors qu'apres estre res- "
suscité, & avant que de monter au "
Ciel, il luy dit, comme asseûre l'E- "
vangeliste Saint Iean, *Paissez mes* "
brebis. Par ces paroles le Fils de "
Dieu luy commit non une partie du "
troupeau, mais le troupeau tout en- "
tier, avec une plenitude de puissance "
beaucoup plus ample que celle qu'il "
communiqua aux autres Apostres. "
Ce que le Seigneur semble avoir fi- "
guré par le Prophete Isaye, lors que "
parlant du grand Prestre Eliacim, *Ie* "
vous donneray, dit-il, *la clef de la* "
maison de David; elle ouvrira, & il "
n'y aura personne qui ferme: elle fer- "
mera, & il n'y aura personne qui ou- "
vre. Ce symbole est la figure de "
Saint Pierre & de ses successeurs; & "
les clefs qui sont le signe d'un do- "
maine plein & absolu, marquent la "
puissance du siege de Rome. "
Cela estant ainsi, vostre Altesse "

„ doit bien rendre graces au Ciel de
„ ce que sous sõ regne nostre Seigneur
„ a voulu envoyer à des nations éga-
„ rées de veritables pasteurs qui de-
„ pendent du souverain Pasteur des fi-
„ delles, & qui ont recû du Vicaire de
„ Iesus-Christ tout ce qu'ils ont de
„ pouvoir. Et ce n'est pas sãs sujet que
„ vostre pere & vostre ayeul avoyẽt de
„ la peine à prẽdre un Patriarche de la
„ main du Patriarche d'Alexandrie: un
„ membre separé du corps n'en reçoit
„ ni vie, ni mouvement ; ainsi le Pa-
„ triarche d'Egypte, soit qu'il fasse sa
„ residence dans Alexandrie, ou dans
„ le Caire, estant schismatique separé
„ du Saint Siege Apostolique & du
„ Souverain Pontife Chef de toute
„ l'Eglise, ne peut ni recevoir pour luy-
„ mesme, ni cõmuniquer à personne la
„ vie de la grace & l'autorité pastorale.
„ Car enfin il n'y a qu'une Eglise
„ Catholique, & il ne se peut pas faire
„ qu'une Eglise depende du Pontife de
„ Rome, & l'autre de celuy d'Alexan-
„ drie. Comme l'époux est unique, l'é-
„ pouse est unique aussi ; & c'est d'elle
„ que Salomon representant la per-
„ sonne de Iesus-Christ, a dit dans
„ les Cantiques, *Ma columbe est une.*

Le Prophete Osée en a parlé au mes- “
me sens: *Les enfans d'Israël & de Iuda* “
s'assembleront, & n'auront qu'un chef. “
S. Iean a dit long-temps aprés dans “
le mesme esprit: *Il n'y a qu'une berge-* “
rie & qu'un Pasteur. Il n'y avoit qu'u- “
ne Arche de Noé hors de laquelle “
personne ne se sauva du deluge, ainsi “
que nous lisons dans la Genese. Il n'y “
avoit qu'un tabernacle basti par “
Moïse, qu'un temple à Ierusalem con- “
struit par Salomon, où l'on sacrifioit, “
& l'on adoroit ; qu'une synagogue, “
dont les jugemens fussent legitimes. “
Toutes ces choses figuroient l'uni- “
té de l'Eglise, hors de laquelle il n'y “
a rien de bon: car quiconque ne sera “
pas uni à ce corps mystique, ne rece- “
vra point du Chef, qui est IESUS-CH. “
la grace divine qui vivifie l'ame, & “
qui la dispose à la felicité éternelle. “
C'est pour declarer cette unité qu'on “
chante dans le symbole contre quel- “
ques heretiques: *Ie crois l'Eglise, Une,* “
Sainte, Catholique, & Apostolique; & “
les saints Conciles ont condãné d'er- “
reur l'opiniõ de ceux qui soustenoiẽt “
que les Eglises particulieres d'Alexã- “
drie ou de Cõstantinople, étoient de “

„ vrayes Eglises sans estre unies au
„ Pontife Romain le commun Chef
„ de l'Eglise Catholique, & d'où sont
„ descendus successivement tous les
„ Papes depuis Saint Pierre, qui, au
„ rapport de Saint Marcel Martyr,
„ choisit le Siege de Rome par l'ordre
„ de IESUS-CHRIST, & le cimenta
„ de son propre Sang.

„ Ces Papes ont esté tenus sans con-
„ troverse pour les Vicaires de IESUS-
„ CHRIST, par tant de saints Do-
„ cteurs Grecs, Latins, & de toutes
„ nations; ils ont esté reconnus par
„ des Anachorettes, par des Evesques,
„ & par d'autres Confesseurs illustres
„ en Sainteté; enfin ils ont esté auto-
„ risez par une infinité de miracles, &
„ par le sang d'un nombre incroyable
„ de Martyrs morts dans l'union &
„ pour la Foy de la sainte Eglise Ro-
„ maine.

„ Ce fut donc avec raison que dans
„ le Concile de Calcedoine tous les
„ Evesques s'écrierent, d'une commu-
„ ne voix, en saluant le Pape Leon,
„ *Tres-Saint*, *Apostolique*, *Universel*;
„ & que dans celuy de Constance on
„ fulmina anatheme contre ceux qui
nioient

nioient la Primatie & l'éminence du "
Pontife de Rome sur toutes les Egli- "
ses du monde. Ces decrets si formels "
& si autentiques sont encore confir- "
mez par l'autorité du Concile de "
Florence, qui se celebra sous Eugene "
IV. & où les Grecs, les Armeniens, "
les Iacobites, & d'autres nations as- "
sisterent. *Nous definissons*, disent les "
Peres de ce Concile, *que le Saint* "
Siege Apostolique, & le Pontife de Ro- "
me tiẽt la Primatie sur toutes les Egli- "
ses de l'univers; qu'il est le successeur "
de Saint Pierre, le veritable Vicaire de "
Iesus-Christ, *le Chef de toute l'E-* "
glise, le Pere & le Docteur de tous les "
fidelles, & que nostre Seigneur I. C. *luy* "
a donné en la personne de Saint Pierre, "
un plein pouvoir d'instruire, de diri- "
ger, & de gouverner l'Eglise universelle. "
C'est dõc à bõ droit que le sereniss- "
me Roy David, pere de V. A. reconnut "
autrefois par une ambassade solẽnelle "
l'Eglise Romaine pour la mere & pour "
la maistresse de toutes les Eglises. Entre
plusieurs belles actiõs que vous avez "
faites l'un & l'autre, il y en a deux "
tres illustres, dõt la memoire sera im- "
mortelle, & dont vos peuples doivẽt "

„ rendre à Dieu d'éternelles actions
„ de graces. Voſtre pere eſt le premier
„ Roy des Abyſſins, qui s'eſt mis pour
„ toûjours ſous l'obeïſſance de celuy
„ qui tient la place de IESUS-CHRIST
„ ſur la terre ; & vous eſtes le premier
„ qui avez attiré en vos Etats un ve-
„ ritable Patriarche fils legitime du
„ Saint Siege, & nommé par le Vicai-
„ re de IESUS-CHRIST.

„ Car ſi on doit compter pour une
„ inſigne faveur, comme c'en eſt une
„ en effet, d'eſtre uni au corps myſti-
„ que de l'Egliſe Catholique, qui eſt
„ vivifiée & dirigée par le Saint Eſ-
„ prit, & à laquelle le meſme Eſprit
„ enſeigne toutes les veritez ſelon le
„ témoignage de l'Evangeliſte, ſi c'eſt
„ un grand bien que d'eſtre éclairé de
„ la lumiere d'une ſaine doctrine, &
„ de s'appuyer ſur les fondemens de
„ l'Egliſe que l'Apoſtre Saint Paul
„ écrivant à Thimothée, appelle la
„ maiſon de Dieu, la colomne & la
„ baſe de la verité, & à laquelle noſtre
„ Seigneur IESUS-CHRIST promit une
„ aſſiſtance éternelle, quand il dit à ſes
„ Apoſtres, *Ie ſuis avec vous juſques à*
„ *la conſommation des ſiecles*, comme

nous lisons dans l'Evangile de Saint «
Mathieu; ces nations ont sans doute «
de quoy bien remercier Dieu nostre «
Seigneur & nostre Createur, dont la «
Providence s'est servi de vostre pere, «
& de vous, pour leur faire une telle «
grace ; & leur reconnoissance doit «
d'autant plus éclater, qu'ayant lieu «
de se promettre que les avantages «
temporels suivront les benedictions «
spirituelles, on verra bientost vos «
ennemis abbatus, & vostre empire «
augmẽté par cette réünion à l'Eglise. «

Les Prestres que l'on vous envoye «
sont tous à la verité, mais principa- «
lement le Patriarche & les deux «
Evêques, d'une vertu reconnuë, éprou- «
vez dans nostre Compagnie en tou- «
tes choses, & choisis pour une si im- «
portante fonctiõ, tant à cause de leur «
doctrine orthodoxe, que de leur par- «
faite charité. Ils ne manquent pas «
aussi de courage ni d'ardeur pour s'a- «
quiter bien de leur ministere, dans «
l'esperance qu'ils ont de travailler «
utilement pour la gloire de Dieu, «
pour la conversion des ames, & pour «
le service de V. A. car ils sont épris de «
l'amour du salut des hommes, & du «

„ desir d'imiter en quelque maniere le
„ Fils de Dieu qui a souffert volontai-
„ rement la mort pour racheter le
„ genre humain de la damnation éter-
„ nelle, & qui dit par la bouche de
„ l'Evangeliste, *Ie suis le bon Pasteur; le*
„ *bõ Pasteur dõne la vie pour ses brebis.*
„ Le Patriarche & les autres, que
„ l'exemple du Sauveur anime, vien-
„ nent tout disposez à secourir les
„ ames par leur conseils, par leurs tra-
„ vaux, & mesme par leur mort s'il en
„ est besoin. Plus V.A. leur communi-
„ quera le fonds de son cœur, & trai-
„ tera familierement avec eux, plus
„ elle en tirera, comme j'espere, de
„ consolation interieure. Au reste, pour
„ ce qui regarde la creance que l'on
„ doit à ce qu'ils diront en particulier
„ ou en public, V.A. n'ignore pas que
„ les paroles de ces Missionnaires en-
„ voyez du Saint Siege, & sur tout
„ celles du Patriarche, ont l'autorité
„ Apostolique, & qu'il faut en quelque
„ sorte les croire tous comme l'Eglise
„ dont ils sont les interpretes.
„ Et parce que tous les fidelles de
„ Iesus-Christ, doivent s'attacher
aux sentimens de l'Eglise, obeïr à ses

ordonnances, & la consulter s'il se «
rẽcontre quelque chose d'ambigu ou «
d'obscur : je ne doute pas que vostre «
pieté ne vous porte à faire un édit, «
qui oblige tous vos sujets de suivre, «
sans aucune resistance, les ordres & «
les réponses tant du Patriarche que «
de ceux qu'il substituëra en sa place. «
Le Deuteronnome nous apprend que «
c'estoit la coûtume chez les Iuifs dãs «
les controverses & les difficultez «
qui survenoient, d'avoir recours à la «
Synagogue qui estoit la figure & «
l'avantcouriere de l'Eglise Chrestien- «
ne. C'est pour cela que Iesus-Chr. «
dit dans l'Evangile: *Les Scribes & les* «
Pharisiens sont assis sur la chaire de «
Moyse. Le Sage enseigne le mesme «
dãs les Proverbes: *Ne negligez pas les* «
preceptes de vostre mere; cette mere «
c'est l'Eglise. Et ailleurs : *Ne passez* «
point les bornes que vos peres ont pres- «
crites. Ces peres, ce sont les Prelats de «
l'Eglise. Enfin Iesus-Christ veut «
qu'on defere tant à son Eglise, qu'il «
dit nettement par l'Evangeliste saint «
Luc: *Celuy qui vous écoute, m'écoute; &* «
celuy qui vous méprise, me méprise : &
par Saint Mathieu : *S'il n'écoute pas* «

„ *l'Eglise, qu'il soit à vostre égard com-*
„ *me un Payen & un Publicain.*
„ D'où il s'ensuit qu'il ne faut pas
„ écouter ceux qui disent quelque cho-
„ se qui n'est pas conforme au sens &
„ à l'interpretation de l'Eglise Catho-
„ lique, puis que Saint Paul nous en
„ avertit dans l'Epitre aux Galates par
„ ces paroles : *Mais quand nous vous*
„ *annoncerions nous-mesmes, ou qu'un*
„ *Ange du Ciel vous annõceroit un Evã-*
„ *gile different de celuy que nous vous*
„ *avõs déja annoncé, qu'il soit anatheme.*
„ Enfin le témoignage des saints Do-
„ cteurs, les canons des Conciles, le
„ consentement & la pratique de tous
„ les fidelles, prouvent évidemment
„ cette verité.
„ Le Patriarche & ses compagnons
„ sont dans le dessein de rendre à V. A.
„ tous les honneurs & toutes les sou-
„ missions qu'on luy doit, & d'avoir
„ mesme pour elle toute l'indulgence
„ que la pieté leur pourra permettre.
„ Pour nous, qui demeurons en ces
„ païs de l'Europe, V. A. peut s'asseûrer
„ que tout ce que nous sommes de no-
„ stre Compagnie, nous serons toû-
„ jours prests à la servir en tout selon

Dieu. Nous continuërons nos prie- "
res & nos ſacrifices, afin que le Ciel "
conſerve voſtre perſonne Royale, & "
tout voſtre Empire dans le ſaint ſer- "
vice de Iesus-Christ, & qu'il vous "
faſſe la grace de paſſer de telle ſorte "
par les biens du temps, que vous ne "
perdiez pas les biens de l'éternité. "
Le meſme Seigneur nous donne à "
nous tous des lumieres pour connoi- "
ſtre clairement ſa tres-ſainte volonté, "
& des forces pour l'executer comme "
il faut. De Rome le 28. de Fevrier "
1555. "

Avant que les Miſſionnaires allaſſent joindre le Patriarche Nugnez en Portugal, Simon Rodriguez, qui en obeïſſant à l'ordre de ſon General touchant le Provincialat d'Arragon, avoit fait de nouvelles inſtances pour en eſtre dechargé, & dont on avoit enfin receû les excuſes, vint à Rome où il avoit eſté appellé. Comme les plus gens de biens s'oublient quelquefois, & que Dieu le permet ainſi pour leur humiliation, Rodriguez eût un peu de reſſentiment de ce qu'on ne l'avoit pas renvoyé en Portugal. Il ſe plaignit meſme de ce qu'on l'accu-

Comment le General traite Rodriguez.

ſoit des deſordres & des troubles de la Province qu'il avoit gouvernée douze ans, & ſon chagrin le porta à demander juſtice au General. Le Pere Ignace, pour contenter Rodriguez, nomma des Profés d'une vie irreprochable & d'une prudence conſommée, qui jugeaſſent de ſon affaire dans les formes d'un tribunal Religieux, ſe reſervant neanmoins à luy ſeul la punition en cas de beſoin. Les juges nommez, dont Rodriguez approuva le choix, aprés avoir examiné meûrement la choſe ſur les memoires qu'on avoit receus, & ſur les reponſes qu'il fit luy-même, proteſterent avec ſerment qu'ils le trouvoient coupable en deux chefs. 1. De s'eſtre peu ſoucié d'établir en Portugal les manieres de vivre que leur commun Pere Ignace avoit preſcrites pour toute la Compagnie. 2. D'avoir eû trop de douceur & trop d'indulgence dans ſon gouvernement. Rodriguez qu'ils firent venir en leur preſence pour luy ſignifier ſon jugement, s'y ſoumit avec une humilité profonde, & ſe jettant à leurs pieds, demanda qu'on luy imposât une penitence conforme au ſcandale qu'il avoit donné.

Le Pere Ignace satisfait de la soumission de Rodriguez, qu'il aimoit cóme son frere & cóme son enfant bien-aimé en JESUS-CHRIST, ne voulut point le punir. Il luy defendit seulement de retourner en Portugal, de peur que sa presence ne renouvellât les troubles que son éloignement avoit appaisez, & il aima mieux luy permettre d'aller à la Terre Sainte, où son inclination l'avoit porté dés ses premieres études, & où l'on pensoit à établir un college de la Compagnie. Ainsi Rodriguez sortit de Rome, & prit le chemin de Venise. Mais sa mauvaise santé l'empescha de s'embarquer, & l'arrêta en Italie, jusqu'à ce qu'on luy permit de se retirer en Espagne, où il vescut saintement.

Il fait un reglement pour les visites des femmes.

Le soin que le Pere Ignace avoit de conserver la vertu & la reputation de ses enfans parmi tant d'emplois divers où les engageoit le salut des ames, luy fit faire alors un reglemẽt qu'on publia dans tout l'Ordre, & ce fut que personne n'allât voir les femmes tout seul, mesme celles qui seroient de la premiere qualité, ou qui seroient fort malades ; que s'entretenant avec elles, &

les confessant, on menageât si bien les choses, que le compagnon vist tout ce qui se passeroit, sans rien oüir neanmoins de ce qui devoit estre secret. Et afin que tout le monde sceût combien il avoit cette regle à cœur, ayant appris qu'un Pere avancé en âge, & d'une ancienne probité, ne l'avoit pas gardée dans une rencontre, il fit assembler huit prestres en un même lieu, & voulut que le coupable se dônât la discipline au milieu d'eux, jusqu'à ce que chacun des prestres eût recité un des sept Pseaume de penitence.

Il fait publier les regles de la modestie.

Comme le General pensoit à tout, & qu'il sçavoit bien que la modestie des Religieux ne sert pas seulement à édifier & à gagner les seculiers, mais aussi à tenir les Religieux mesmes dans leur devoir, il avoit composé auparavant des regles particulieres touchant la bienseance exterieure. Ces regles qui sont intitulées *de la modestie*, & qui contiennent treize articles, descendent dans un grand detail, jusqu'à prescrire comment il faut porter la teste & tenir les yeux. Il ordonna en ce temps-là au Pere Loüis Gonzalez de les publier dans la maison Professe, & d'en

recõmander bien l'obſervatiõ à tout le mõde. Ce Pere qui avoit ſoin de la diſcipline domeſtique n'ayant pas executé promptement ce qu'on luy avoit ordonné, le General luy reprocha publiquement ſa negligence en ces termes : *Nous nous donnons beaucoup de peine à faire les loix, & nos miniſtres negligent ſouvent de les faire obſerver cõme ſi elles ne nous avoient rien couſté. Cependant,* ajoûta-t-il, *celles dõt je parle m'ont coûté bien cher. I'ay conſulté Dieu pluſieurs fois en les écrivant, & mes prieres ont eſté accompagnées de beaucoup de larmes.*

Il eſtimoit tant ces regles de modeſtie, que pour en établir la pratique, il commanda un jour à Laynez de les expliquer devant tous les Peres de la maiſon, & de leur en faire bien comprendre l'importance. Cela ſe fit au ſortir de table. Tandis que Laynez parloit, & que tous l'écoutoient attentivement, on entendit un grand bruit cõme ſi la terre eût tremblé. Ce fracas, qui étõna celuy qui parloit & ceux qui écoutoient, ne rompit pas neanmoins la cõference. Mais dés qu'elle fut finie, chacun eût la curioſité de ſçavoir ce que c'eſtoit qu'ils avoient oüi. A peine

furent-ils ſortis du lieu où ils étoient aſſemblez, qu'ils virent de leurs yeux la cauſe du bruit. Une galerie qui dõnoit ſur le jardin, & où les anciens Peres s'entretenoient tous les jours aprés le repas, eſtoit tombée tout à coup : de ſorte que ſi le General n'eût obligé tous les Peres d'aſſiſter à la cõference, quelques-uns euſsẽt eſté accablez ſous les ruines de la galerie. Le Pere Ignace adora la Providence divine ſur ſes ſerviteurs, & profitant d'un évenement ſi étrange, *Il paroiſt bien, mes Freres,* leur dit-il, *que les regles qu'on vient de vous expliquer ne déplaiſent pas à Dieu.*

Ces regles ne furẽt pas inutiles: chacũ les obſerva ſi exactement, qu'on reconnoiſſoit ceux de la Cõpagnie à leur air modeſte ; & le General ayant ſceû que quelques perſonnes du monde traitoient d'hypocrites ſes enfans à cauſe de cette extréme modeſtie qu'on voyoit ſur leur viſage & en tout leur exterieur : *Pluſt à Dieu,* dit-il, *qu'une telle hypocriſie crût chaque jour parmy nous! Pour moy,* ajoûta-il en ſouriant, *je ne cõnois d'hypocrites dãs la Cõpagnie que ces deux-là.* Il montra en meſme temps Bobadilla & Salmeron qui étoient preſens; & il fit entendre, que quelque ver-

tueux que l'un & l'autre paruſſent, ils avoient encore plus de vertu qu'ils n'en faiſoient paroiſtre.

Peu de jours aprés s'entretenant familierement avec le Pere Loüis Gonzalez, & à l'occaſion des nouvelles qui eſtoient venuës des Indes, le diſcours eſtant tombé ſur les progrés heureux que la Compagnie faiſoit par tout, il dit que ces proſperitez lui cauſoient plus de frayeur que de joye; que quand les perſecutions ceſſoient, il apprehendoit que la Compagnie ne fiſt pas ſon devoir en quelque lieu; qu'il ne falloit pas ſe fier à la bonne fortune, & qu'on ne devoit jamais tant craindre que lors que tout alloit ſelon nos deſirs. Mais le calme qu'il craignoit ne dura pas; & il s'éleva une tempeſte d'autant plus terrible, qu'elle vint de la part du Pape Jules III. qui aimoit tendrement Ignace.

Charles-Quint avoit ordonné en Eſpagne, ſuivant un decret du Concile de Trente, que les Preſtres & les Beneficiers ne s'abſentaſſent point de leurs Dioceſes, ni de leurs Egliſes. Les Eccleſiaſtiques Eſpagnols qui eſtoient à Rome, & que cét Edit regardoit

Le Pape irrité contre la Compagnie

directement, se plaignirent au Pape du procedé de l'Empereur, comme d'une entreprise sur les droits du saint Siege; & ils firent tant de bruit, que sa Sainteté se plaignit elle-mesme à l'Empereur. Il répondit assez fierement, que l'ordonnance n'estoit point de luy, mais du Concile national, qui vouloit faire observer les decrets du Concile de Trente, & que sa Sainteté qui avoit assisté au Concile en qualité de Legat, devoit appuyer ces sortes d'ordonnances, au lieu de s'y opposer.

Le Pape plus irrité de la réponse de Charles-Quint, que de l'affaire dont il s'agissoit, éclata fort contre luy; & parce que le bruit courut que les Iesuites qui estoient à la Cour de Castille avoient fabriqué l'Edit, ou du moins qu'ils y avoient bonne part, il changea tellement d'esprit pour eux, que les Peres n'eûrent plus d'accés au Palais Apostolique, & que personne n'osa dire un mot en leur faveur, pas mesme le Cardinal de Carpi, qui avoit beaucoup de credit auprés du Pape, & qui estoit protecteur de la Compagnie.

Ce qui fût le plus déplorable, c'est

que le Pere Ignace, qui auroit peut-estre trouvé le ſecret d'appaiſer le Souverain Pontife, tomba malade, & penſa mourir dans une ſi faſcheuſe conjoncture. Mais tout ſe raccommoda, lors que tout ſembloit perdu. Ferdinand Roy des Romains écrivant au Pape touchant des affaires tres-importantes, le pria de prendre creance au General des Ieſuites qui avoit ſon ſecret, & à qui il avoit ordonné de ne s'ouvrir qu'à ſa Sainteté. Le Pape qui n'avoit gueres moins d'intereſt aux affaires dont Ferdinand luy écrivoit que Ferdinand meſme, fit appeller le Pere Ignace au moment qu'il receût les lettres d'Allemagne. Mais le Pere eſtoit encore malade, & dans un eſtat qui ne luy permettoit pas ſeulement d'entendre parler d'affaires.

Le General appaiſe le Pape.

Dés qu'il commença à ſe porter mieux, & qu'il pût ſortir, il alla au Vatican ſans qu'on ſceuſt ce qui l'y menoit. Tous les Peres s'étonnoient comment il ne craignoit pas davantage l'indignation du Souverain Pontife, & perſonne ne pouvoit deviner par quel principe il s'y expoſoit. Il eût audience en arrivant, & le Pape le

voyant tres-foible, ne voulut pas permettre qu'il lui parlast à genoux ni découvert. Le Pere cõmunica au Pape ce qu'il avoit ordre de luy dire de la part du Roy des Romains: apres quoy prenãt occasiõ de lui parler de l'édit d'Espagne, il justifia si-bien la Compagnie sur les bruits qui avoient couru, que sa Sainteté changeant tout-d'un-coup de sentimens, ou plûtost reprenant sa premiere affection pour les Jesuites, dit au Pere Ignace qu'elle ne croiroit jamais ce qu'on luy diroit contre eux, & luy promit sur le champ, pour le College Romain, deux mille écus d'or toutes les années, ou la premiere abbaye vacante.

Le Pape demanda ensuite au Pere, si la maison Professe avoit ce qu'il lui falloit pour vivre: à quoy le Pere répondit qu'elle ne manquoit de rien, quoy-qu'elle ne vescust que d'aumosnes; & qu'elle n'avoit besoin que des bonnes graces de sa Sainteté. Avant que le Pere se retirast, le Pape fit appeller son maistre de chambre, & en presence d'Ignace, *Je vous ordonne*, luy dit-il, *que toutes les fois que le Pere se presentera, on le fasse entrer aussi-tost,*

& qu'on m'avertisse, quand mesme je serois avec des Cardinaux, ou avec d'autres personnes de qualité. Le jour suivant il envoya à la maison Professe cinq cens écus d'or par aumône.

Ce retour du Pape, ou plûtost ce redoublement d'affection pour les Jesuites, donna lieu au Pere Ignace de mettre ordre à une chose qui pouvoit avoir de fascheuses consequences. Un jeune homme Neapolitain nommé Octave Cesar, & qui estoit fils du Secretaire du Duc de Montleon, avoit esté receû en la Compagnie avec le consentement de son pere, & on l'avoit envoyé aprés son novitiat au College de Messine. Il fut appellé à Rome par le General : son pere y estant venu en mesme-temps pour des affaires d'importance, s'avisa de le redemander au General, sous pretexte qu'ő le lui avoit ravi ; & il sollicita si bien auprés du Pape par l'entremise du Cardinal Caraffe Archevesque de Naples, qui estoit de ses amis, & qui n'aimoit pas trop les Iesuites, que sa Sainteté commit cette affaire au Cardinal mesme.

La mere vint exprés de Naples pour agir de son costé ; & comme Octave

luy estoit extremement cher, elle mit en usage tout ce que la tendresse & la douleur peuvent inspirer à une femme. On la voyoit courir dans la ville toute hors d'elle-mesme fondant en larmes, & implorant la justice de Dieu & celle des hommes contre les ravisseurs de son fils. Le Cardinal ou mal instruit de l'affaire, ou touché des plaintes d'une mere desolée, porta une sentence, qui ordonnoit au General de rendre Octave, & qui le menaçoit des censures Ecclesiastiques, s'il n'obeissoit promptement. Le Pere Ignace, qui sçavoit ce que saint Jerosme prescrit aux enfans appellez de Dieu, & qu'on ne doit pas déferer à des ordres qui blessent les maximes de l'Evangile, informa luy-mesme le Pape. Sa Sainteté cassa la sentence du Caldinal Caraffe, & declara les pretentions du pere & de la mere tres-injustes : mais parce que le mesme cas pouvoit revenir plus d'une fois, pour affermir la vocation des jeunes Jesuites contre la chair & le sang qui voudroient y donner atteinte, elle établit une congregation de Cardinaux qui jugeroient ces sortes de causes.

Jules III. continua jusqu'à sa mort de proteger la Compagnie en toutes rencontres. Le Cardinal de Sainte Croix Marcel Cevin, homme d'une vertu rare, & d'une prudence singuliere, qui succeda à Iules, & qui prit le nom de Marcel II. n'eût pas moins de bienveillance pour elle, ni moins de considerations pour son fondateur. Aussi la premiere fois que le Pere Ignace alla baiser les pieds au nouveau Pape, sa Sainteté l'ayant embrassé tendrement, confera long-temps avec luy des moyens qu'on pouvoit prendre pour rétablir l'ancienne discipline des mœurs, & pour éteindre les nouvelles heresies. Elle le chargea de donner de sa part la benediction Apostolique à tous les Peres de Rome, & luy declara qu'elle vouloit les voir tous en particulier, quand la foule des premiers complimens seroit passée. Mais ce qui fut le plus remarquable, c'est que le Pape l'exhortant à augmenter la Compagnie de nouvelles troupes, pour avoir de quoy combatre tous les ennemis de l'Eglise, *Choisissez-nous seulement des ouvriers formez de vostre main*, luy dit-il, *& nous leur donnerons de l'employ*.

Affectiō des Papes envers la Compagnie.

Outre cela, il lui demanda deux Theologiens qu'il puſt conſulter ſeûrement dans les affaires difficiles, & qui lui aidaſſent en quelque façon à porter une charge auſſi peſante que la ſienne. *Cependant*, ajouſta-t-il par un ſentiment modeſte, *ie ne vous demande ce ſecours qu'à condition que vous ne le croirez point neceſſaire ailleurs.* Le Pere Ignace charmé & confus également des bontez du Pape, choiſit les deux hommes de la Compagnie qui convenoient le mieux à ſa Sainteté, & qui eſtoient les plus capables de remplir ce poſte. Le premier eſtoit le Pere Iacques Laynez, avec qui Marcel avoit lié une etroite amitié au Concile de Trente, & auquel il s'eſtoit confeſſé pluſieurs fois. Le ſecond, le Pere Martin Olave que le Pape eſtant encore Cardinal avoit mené à ſon Eveſché d'Eugubio l'année precedente, & qu'il appelloit ordinairement ſon maiſtre.

Mais ces beaux projets de Marcel II. s'évanoüirent bien-toſt avec lui. Il mourut peu de jours apres ſon exaltation, & le Cardinal Iean Pierre Caraffe, qui fut élû en ſa place, ne fit

pas esperer un gouvernement si heureux, au moins pour la Compagnie. Il estoit le Doyen du Sacré College, & avoit prés de quatre-vingts ans. On le croyoit ennemi des Jesuites; & parce qu'Ignace n'avoit pas voulu unir son Ordre à celui des Theatins, dont Caraffe estoit Fondateur, & parce que Iules III. avoit cassé la sentence que porta Caraffe en faveur de la mere du Iesuite Neapolitain. Les Peres de Rome furét tous alarmez de son élection, hors le General, qui ayant fait oraison, connut clairement que Paul IV. ne seroit que trop favorable à la Compagnie.

En effet, outre que le Pape traita dés la premiere fois le Pere Ignace avec beaucoup de bonté, qu'il lui donna ensuite plusieurs audiences particulieres sur les affaires de son Ordre, & sur celles de Ferdinand, sans le vouloir jamais souffrir ni à genoux ni la teste nuë, il pensa dés les premiers jours de son Pontificat à faire Laynez Cardinal. Il s'en declara hautement dans le Consistoire, & s'expliqua là-dessus en des termes si fort au Pere Ignace, que le Pere desesperant pres-

que de pouvoir rompre le coup, dit un jour, *Si Dieu n'y met la main, nous verrons en peu de mois Laynez revestu de la pourpre. Mais ce qui me console,* ajoûta-il, *c'est que si sa Sainteté ne change point de sentiment, le monde verra bien par la maniere dont Laynez recevra le Chapeau, si la Compagnie recherche les honneurs Ecclesiastiques.*

Il empesche que Laynez ne soit nommé Cardinal.

Le Pere Ignace ne se trompa pas: il offrit de son costé plusieurs vœux à Dieu, & répandit bien des larmes au pied des Autels pour conjurer la tempeste. Mais Laynez né sceût pas plûtost le dessein du Pape, que non content d'implorer jour & nuit le secours du Ciel contre sa promotion, il supplia humblement tous ses amis du sacré College de s'y opposer; & il le fit d'un air qui leur donna de l'admiration pour luy.

Le Pape sçachant la peine où estoit Laynez, pour l'apprivoiser en quelque sorte avant que de le nommer Cardinal, l'appella au Vatican, & l'y fit loger sous pretexte de l'employer à reformer la Daterie, où depuis quelques années il s'estoit glissé beaucoup d'abus. A peine Laynez eût-il demeuré

un jour au Vatican, qu'il retourna à la maiſon Profeſſe ſous pretexte de voir pluſieurs livres, & de conſulter des hommes habiles ſur les affaires de la Daterie ; mais en effet dans le deſſein de ſe derober aux yeux de la Cour, & de ſe jetter entre les bras de ſon Pere pour ſe ſauver du peril. Auſſi ce fut ſelon les principes & par le conſeil du General, qu'il fit une proteſtation ſolennelle écrite & ſignée de ſa main, pour faire entendre à toute la Compagnie & à tout le monde combien ſon cœur eſtoit éloigné du Cardinalat.

Toutes ces demarches eûrent leur effet : & ſoit que Dieu exauçât les prieres de ſes ſerviteurs en changeant l'eſprit du Pape ; ſoit que le Pape perſuadé par les raiſons de Laynez ſe relaſcha de luy-meſme, il ne ſe parla plus de la promotion de ce Pere.

On ne ſçauroit exprimer la joye qu'eût le Pere Ignace de voir la Compagnie delivrée d'un Chapeau de Cardinal : il en rendit des actions de graces au Ciel avec ſes enfans, & en remercia ſa Sainteté comme la plus inſigne faveur qu'elle euſt peû leur faire.

Paul IV. conceût en cette rencontre quel estoit l'esprit du Fondateur des Iesuites, & l'estime qu'il avoit pour lui s'accrût tellement par là, qu'il voulut suivre ses conseils dans toutes les grandes affaires.

Le credit d'Ignace s'établit si fort à la Cour, en peu de temps, que le Cardinal d'Ausbourg, qui estoit à Rome, dît une fois que s'il avoit quelque chose à demander au Saint Pere, il se serviroit de l'entremise d'Ignace; & ce qui le fit parler de la sorte, c'est que le Cardinal Iean Michel Sarazin, qui gouvernoit au cõmencement du Pontificat, ayant presenté une requeste à Paul IV. pour obtenir quelques graces, sa Sainteté renvoya la requeste au General des Iesuites.

Paul IV. ne se contenta pas de ces distinctions si honorables & si obligeantes. Pour donner au Pere & aux enfans des marques solides de sa bienveillance, il voulut fonder le College Romain, auquel la liberalité de Borgia & les deux mille écus de Iules III. ne suffisoient pas pour entretenir prés de deux cens personnes qui y demeuroient. Mais la guerre qui s'alluma entre

entre le Pape & le Roy Catholique Philippe II. à qui Charles-Quint venoit de remettre ſes Royaumes, retarda, & empeſcha dans la ſuite l'execution de ce deſſein. Car il fallut faire des dépenſes exceſſives pour reſiſter à toute la puiſſance de l'Eſpagne; & les temps devinrent ſi mauvais durant les troubles d'Italie, que les plus riches ſe trouverent incommodez.

Cependant la charité des fidelles ne ſe refroidît point pour les Ieſuites de Rome: ils ne manquerent de rien dans la neceſſité publique; & cõme un Pere dît au General, que cela ne ſe pouvoit faire ſans miracle. *Quel miracle*, reprit le General avec un viſage ſerieux, & d'un ton aſſez ſevere? *C'en ſeroit un bien étrange*, pourſuivit-il, *ſi les choſes alloiẽt autrement; car enfin la parole de Dieu y eſt engagée; ſervons le Seigneur, il nous conduit, & rien ne nous manquera.*

La confiance qu'a le Pere Ignace en la Providence divine.

Comme la guerre augmentoit de jour en jour la cherté des vivres, on lui conſeilla d'envoyer une partie de ſes inferieurs en d'autres Provinces. Bien loin de ſuivre ce conſeil, il fit venir à Rome un excellent Architecte nõmé Antoine Labaco, qui avoit

un fils dans la Compagnie, & il prit des mesures avec luy pour bastir le College Romain & le College Germanique, jusqu'à en tracer le plan, & à supputer tout ce que ces deux bastimens cousteroient; tant il faisoit fonds sur la Providence.

C'est dans cét esprit que la mesme année il fit bastir hors de la ville, prés Sainte Balbine, une maison jolie & commode, où les infirmes pussent prendre l'air quelquefois, & où les jeunes gens allassent se relascher de leurs études toutes les semaines. Quelques-uns lui dirent qu'il eust mieux valu amasser une somme d'argent; & qu'il n'estoit pas temps de bastir quand on avoit de la peine à vivre. *Ie prefere la santé du moindre de la maison*, repliqua-t-il, *à tous les tresors du monde.*

Mais Dieu fit voir tout de nouveau, par des évenemens extraordinaires, combien une parfaite confiance & une sincere charité lui sont agreables. Car le Pere Polanque, qui avoit soin pour lors des affaires du College Romain, & qui estoit chargé de ce bastiment, n'ayant point d'argent un jour pour

payer les ouvriers, & ne ſçachant où en prendre, alla trouver le General, & lui dit ſon embarras.

Le General s'enferma pour faire oraiſon, & ſa priere eſtant achevée, il fit appeller le Pere Iacques Laynez & le Pere Chriſtophle de Madrid avec le Pere Poläque. *Quoi-que ie ne ſois point prophete, ni fils de prophete*, leur dit-il en ſouriant, *ie ſuis aſſeuré que noſtre Seigneur ne nous abandonnera pas.* En ſuite ſe tournant vers le Pere Polanque, *Faites ſubſiſter encore ſix mois le college*, lui dit-il d'un air gay, *& i'en auray ſoin apres.*

La prediction du General ſe verifia preſque à l'heure meſme: car bien qu'il fuſt déja nuit, deux perſonnes de qualité lui envoyerent une aſſez groſſe ſomme, ſans ſçavoir le beſoin où il eſtoit; & avant que les ſix mois fuſſent écoulez, on receût des aumônes tres-conſiderables, qui ſervirent à éteindre toutes les dettes du College.

Des ſecours ſi prompts & venus ſi à propos frapperent tellement l'eſprit du Pere Martin Olave, qu'écrivant au Pere Ribadeneyra, qui eſtoit allé en Flandres, il lui manda que pour eſtre

convaincu de la ſainteté de leur Pere commun, il n'avoit pas beſoin de voir des malades gueris, ni des morts reſſuſcitez; que ce qui ſe paſſoit dans Rome, à la veûë de tout le monde, prouvoit aſſez qu'Ignace eſtoit un Saint, & que pour lui il ne demandoit point d'autres miracles.

La Cõpagnie perſecutée en France.

Les nouvelles qu'on receût de France ſurprirent un peu le Pere Ignace: mais quelque triſtes qu'elles fuſſent, elles ne l'affligerent pas. Lors que tout ſembloit diſpoſé à l'enregiſtremẽt des lettres que les Ieſuites avoiẽt obtenuës du Roy, il s'éleva contre eux dans Paris une furieuſe tempeſte, dont voicy l'occaſion & la ſource.

Henri II. à qui le Cardinal de Lortaine avoit inſpiré de bons ſentimens pour la nouvelle Societé, ſceût des Commiſſaires qu'il avoit lui-meſme nommez, que l'Inſtitut des Ieſuites n'eſtoit ni contre l'Etat, ni contre l'Egliſe. Eſtant averti que le Parlement refuſoit toûjours d'enregiſtrer les premieres lettres, il lui en adreſſa de ſecõdes, avec ordre de paſſer à l'enregiſtrement, ſans avoir égard aux remontrances de ſon Procureur Gene-

ral, qui prétendoit que le nouvel institut détruisoit l'autorité Royale, & la Hierarchie Ecclesiastique.

Le Parlement choqué du credit que les Iesuites avoient auprés du Roy, traisna la chose en longueur le plus qu'il pût. Mais ne pouvant se dispenser d'obeïr enfin à un ordre si précis, ou du moins d'en faire semblant, il donna un arrest, qui portoit que comme l'affaire des Iesuites regardoit principalement la Religion, leurs Bulles seroient communiquées à l'Evesque de Paris, & au Doyen de la Faculté de Theologie, & que l'un & l'autre en rendroit compte à la Cour.

L'Evesque, qui estoit Eustache du Bellay, ennemi declaré des Iesuites, fit entendre par son rapport que leur institut blessoit les droits des Evêques, & les concordats faits entre les Papes & les Rois de France. Mais le Doyen de la Faculté de Theologie dévoüé à l'Evesque, & animé par un Docteur, dont le proche parent s'estoit fait Iesuite malgré lui, poussa l'affaire bien plus loin. Car ne se contentant pas d'avoir dit son avis en pleine audience avec beaucoup d'emportement &

d'aigreur, il aſſembla de ſon chef la Faculté de Theologie. Et c'eſt dans cette aſſemblée que l'on fit contre la Compagnie un decret atroce, ſemblable à celui que la meſme Faculté avoit fait autrefois contre l'Ordre de Saint Dominique.

Quoi-que pluſieurs docteurs de Sorbonne ne vouluſſent pas ſouſcrire au decret, on ne laiſſa pas de le publier, & de le faire courir par tout. Paſquier Broûët, qui eſtoit le Superieur des Ieſuites de Paris, en envoya une copie à Rome.

Decret de la Faculté de Theologie de Paris cõtre les Ieſuites,

Le decret porte que la nouvelle Societé, qui s'attribuë le nom de IESUS, reçoit ſans nul choix toutes ſortes de gens, quelque crime qu'ils ayent commis, & quelque infames qu'ils ſoient; qu'elle ne differe en rien des Preſtres Seculiers, n'ayant ni l'habit, ni le chœur, ni le ſilence, ni les jeuſnes, ni toutes les autres obſervances qui diſtinguent & qui maintiennent l'état Religieux: qu'elle ſẽble violer la modeſtie de la profeſſion monaſtique par tãt d'immunités & de libertés qu'elle a dans ſes fonctions, ſur tout dans l'adminiſtration des Sacremens de Peni-

tence & d'Euchariſtie, ſans nulle diſtinction de lieux ni de perſonnes; dãs le miniſtere de la parole de Dieu, & dans l'inſtructiõ de la jeuneſſe, au préjudice de l'ordre hierarchique, des autres Religions, & meſme des Princes ou des Seigneurs temporels, contre les privileges des Univerſitez, & à la grande charge du peuple: qu'elle énerve le ſaint uſage des vertus, des penitences, & des ceremonies de l'Egliſe: qu'elle donne occaſion d'apoſtaſier librement des autres ſocietez Religieuſes: qu'elle refuſe aux Ordinaires l'obeïſſance qui leur eſt deûë; qu'elle prive injuſtement de leurs droits les Seigneurs Eccleſiaſtiques & les Seigneurs temporels: qu'elle introduit par tout des procés, des diviſions, des jalouſies, des querelles & des ſchiſmes: enfin que pour toutes ces raiſons cette Societé ſemble perilleuſe en matiere de Foy, ennemie de la paix de l'Egliſe, fatale à la Religion monaſtique, & plus née pour la ruine que pour l'édification des fidelles.

Le General ne veut pas qu'õ rẽpõde au decret.

Les Peres de Rome à qui le General cõmuniqua cét écrit, furẽt tous d'avis qu'on y rẽpõdît dans les formes, pour

desabuser la France, & pour instruire les Docteurs de Paris qui sembloient n'avoir nulle connoissance de l'Institut des Iesuites : mais le General fut d'un autre sentiment, tout delicat qu'il estoit sur la reputation de son Ordre. Outre qu'il honoroit la Sorbonne, & qu'il la regardoit comme une des plus fortes colomnes de l'Eglise, il crût que la censure estoit trop emportée pour faire aucun mal, & qu'une réponse, quelque modeste qu'elle pust estre, ne serviroit qu'à irriter davantage les esprits.

„ Dans ce sentiment, souvenez-vous,
„ je vous prie, leur dit-il, de ces paro-
„ les que le Fils de Dieu adressa à ses
„ Apostres en retournant à son Pere,
„ *Ie vous laisse la paix, ie vous donne*
„ *ma paix*; & imaginez-vous que nô-
„ tre-Seigneur vous les adresse aujour-
„ d'hui. Il ne faut rien imprimer, ni rié
„ écrire, mes Peres, qui marque, ou qui
„ produise la moindre aigreur. En cer-
„ taines causes il vaut mieux se taire
„ que de parler ; & on n'a pas besoin
„ de se venger, ou de se défendre par la
„ plume, quand la verité se venge & se
„ défend elle-mesme. Les Theologiés

de Paris sõt asseurement des person- «
nes tres-considerables, & pour qui «
nous devons avoir beaucoup de res- «
pect. Mais quelque grande que soit «
l'autorité qu'ils ont dans le monde, «
elle ne doit point nous faire peur : «
rien ne l'emporte long-temps sur la «
verité ; on peut la combattre, mais «
on ne sçauroit la vaincre. Dieu est «
nostre défense ; mettons nostre cau- «
se entre ses mains, & nous triom- «
pherons de la calomnie. «

Apres ce petit discours general, il les asseura en particulier, que malgré tous les obstacles qui sembloient faire desesperer leur receptiõ en Frãce, la Compagnie s'y établiroit, & que le College de Paris seroit un des plus celebres de l'Europe. Il ne laissa pas neantmoins d'écrire à toute la Compagnie en tous les lieux du monde où elle avoit des maisons, & d'ordonner qu'on lui envoyast des attestatiõs de leur doctrine, de leurs mœurs, & de tout leur genre de vie, mais des attestatiõs authentiques tirées des Princes & des Universitez, des Evesques, des Magistrats, & des Gouverneurs. Son dessein étoit, en cas de besoin,

d'oppoſer ce témoignage de tout l'Univers au jugement d'un corps particulier qui ne les connoiſſoit pas aſſez.

Il confere avec les Docteurs de Sorbonne.

Cependant quelques Docteurs de Sorbonne eſtant venus à Rome avec le Cardinal de Lorraine, le Pere Ignace qui avoit gardé dans la ville & au Vatican un profond ſilence ſur le decret de Paris, crût devoir s'en expliquer avec eux devant le Cardinal meſme. Le jour eſtant pris, il mena avec lui Laynez, Polanque, & Olave. Quatre Docteurs ſe rendirent chez le Cardinal de Lorraine. Un d'eux nommé Benoiſt, qui avoit eſté le principal auteur de la cenſure, entreprit de la ſouſtenir article par article. Mais les Peres répondirent ſi-bien à tout, que le Cardinal prenant la parole, obligea les Docteurs d'avoûër qu'ils avoient condamné les Jeſuites ſans les connoiſtre. Il loüa le Pere Ignace de n'avoir fait nulles plaintes ni au Pape, ni aux Cardinaux; & le Docteur Benoiſt ne pût s'empeſcher lui-meſme de l'en loüer.

La publication du decret émût tout Paris contre les Ieſuites. Les

Professeurs, les Predicateurs, & les Curez attaquerent hautement leur Institut, & en donnerent d'horribles idées : on afficha aux carrefours de la ville des papiers tres-injurieux, pour décrier leur doctrine & leur conduite : enfin le peuple leur fit des insultes, qu'on ne fait qu'à des miserables également haïs & méprisez.

Mais l'orage estoit trop violent pour durer ; il se dissipa tout-à-coup. Le decret de la Faculté de Theologie tomba de lui-mesme selon la destinée des choses fausses ; & quoi-que la Compagnie ne fut receuë en France par autorité publique que cinq ou six ans apres, elle y vescut tranquillement : & y eût un libre exercice de ses fonctions. Elle commença à enseigner dans la ville de Billoe, ou l'Evesque de Clermont Guillaume du Prat fonda un College, en attendant qu'on ouvrit celui de Paris.

Ce fut environ ce temps-là que le Roy de Portugal desira qu'il y eust des pensionnaires dans le College de Conimbre, & que les Iesuites eussent la direction de leurs mœurs & de leurs études. Le General y cõsẽtit, à la

charge que la demeure de ces écoliers domestiques seroit separée de celle des anciens Peres ; & c'est l'origine des pensionnaires qu'a la Compagnie dans les principaux colleges de plusieurs Provinces.

Le soin qu'il a des études du College Romain.

Comme le Pere Ignace vouloit que le College Romain servist de modelle aux autres, il n'épargnoit rien pour le rendre florissant : outre le latin, le grec, & l'hebreu, on y enseignoit toutes les sciences, jusques aux mathematiques, & il avoit soin d'y mettre de bons Professeurs. Il s'informoit à toute heure comment alloient les études, & pour animer les écoliers & les maistres, il faisoit faire tres souvent dans chaque classe des combats d'esprit où il assistoit, & où il menoit des Cardinaux & d'autres personnes de qualité. Les plus celebres disputes furent celles qui durerent huit jours entiers, & où l'on soustint des Theses de toutes les sciences que la Compagnie enseigne: il fit imprimer ces Theses, & les répandit de tous costez.

Pour donner encore de la reputatiõ au college, il vouloit qu'à l'ouver-

ture des classes les Professeurs fissent des harangues publiques, & qu'à la fin de l'année on fit joüer aux écoliers des pieces de theatre, qui attirassent les gens d'esprit par la beauté de la composition, & le peuple par l'appareil du spectacle. Mais afin que les études eussent plus d'éclat, il obtint du Pape que les écoliers du college Romain seroient receûs aux degrez de maistre és Arts & de docteurs, aprés des preuves suffisantes de leur capacité.

Au reste, bien qu'il voulût qu'on cultivât particulierement les langues anciennes, il ne vouloit pas qu'on negligeât la langue vulgaire : il s'y estoit luy-mesme fort appliqué au commencement de son Generalat, jusqu'à prier le jeune Ribadeneyra qui sçavoit parfaitement l'Italien, de remarquer toutes les fautes qu'il feroit en parlant, & jusqu'à écrire de sa main les mauvais mots & les mauvaises phrases qui luy échapoient : tant il croyoit que les Religieux, qui par leur Institut ont commerce dans le monde, doivent avoir une connoissance exacte de la langue du païs.

Ce fut auſſi dans cette penſée qu'il renouvella alors une regle qu'il avoit faite auparavant pour entretenir au dedans l'union des cœurs, & pour faciliter au dehors le ſervice du prochain. La regle porte que chacun étudie la langue du païs où il demeure. Ce fut encore pour la meſme raiſon qu'il voulut qu'on fiſt tous les jours en particulier dans le college Romain, des leçons de la langue Italienne. Mais rien ne fait mieux voir combien la barbarie du langage luy ſembloit peu convenable aux miniſteres de ſon Ordre, que l'endroit des Conſtitutions où il dit : *Qu'ils s'exercent à preſcher, & à faire des inſtructions chreſtiennes d'une maniere qui édifie le peuple, & qui ne ſente point le ſtyle de l'école. Pour s'aquiter de ces fonctions comme il faut, qu'ils tâchent de bien apprendre la langue vulgaire.*

Orland. hiſt. Soc. l. 16. n. 2.

In concionibus & ſacris lectionibus eo modo proponendis qui ædificationi populi conveniat, qui à ſcholaſtico diverſus eſt, ſeſe

Il s'enſuit delà qu'un Ieſuite qui neglige de parler correctement, garde mal ſa regle ; & que ceux qui pretendent qu'il ſort du caractere de ſa profeſſion en étudiant la pureté de ſa langue naturelle, ne ſçavent pas trop

ce qu'ils disent. Ces gens-là devroient se souvenir, que les heretiques ayant de tout temps fait profession de politesse dans le langage pour gagner le peuple, & insinuër leur venin, la Compagnie de Iesus qui est destinée à les combatre, doit y employer toutes sortes d'armes, mesme l'étude des langues vivantes, & qu'elle doit, si cela se peut, les sçavoir parfaitement : quand ce ne seroit que pour faire diversion, & oster aux ennemis de l'Eglise l'avantage qu'ils s'attribuent quelquesois de parler & d'écrire plus politiment que les autres.

etiam exerceant, studeãtque ad id munus obeundum linguam vernaculam bené addiscere. *Constit. part. 4. cap. 8.*

Le Pere Ignace prenoit tous ces soins, & gouvernoit tout son Ordre avec une santé ruinée, qui l'obligeoit souvent de garder le lit. Ses forces diminuant de jour en jour, & les affaires croissant à mesure que la Compagnie croissoit, il crût devoir s'associer quelqu'un qui partageât son travail, ou plûtost qui fist sa charge sous luy. Mais il ne jugea pas à propos de faire ce choix. Il assembla tous les prestres de la Compagnie qui étoient dans Rome, hors un ou deux, qui

Ses infirmitez l'obligent à quitter le soin des affaires.

n'avoient pas encore achevé leur noviciat ; & leur ayant exposé l'état où le reduisoient ses infirmitez , il les conjura de luy donner un homme capable de porter le poids du gouvernement.

Aprés trois jours de prieres continuelles, tous , d'une commune voix , nommerent le Pere Jerosme Nadal, qui estoit revenu depuis peu d'Espagne , où le General l'avoit envoyé pour publier les constitutions, & qui avoit toutes les qualitez que demandoit une charge si importante. Quelques-uns de l'assemblée vouloient qu'il prist le titre de Vicaire ou de Commissaire General. Mais il fut d'avis de n'en prendre aucun , pour laisser toûjours l'autorité du General inviolable , & son avis fut suivi.

Il se reserve le soin des malades.

Le General approuva le choix que l'on avoit fait , & se dechargea sur Nadal du soin des affaires : il se reserva seulement celuy des malades , ne croyant pas pouvoir en conscience s'en reposer sur personne , & jugeant qu'un superieur estoit obligé de pouvoir luy-mesme aux besoins de ceux qui

le connoiſſoient pour leur pere.

Ainſi toute ſon application ſe reduiſit-là ; & on ne peut s'imaginer combien ſa tendreſſe paternelle le rendit ſenſible aux moindres incommoditez de ſes enfans. Il diſoit que c'eſtoit par un ordre particulier de la Providence qu'il avoit ſi peu de ſanté ; que les differentes indiſpoſitions à quoy il eſtoit ſujet , luy faiſoient reſſentir davantage les maux d'autruy, & luy donnoient de la compaſſion pour toutes ſortes d'infirmes.

Mais quelque peine qu'il prit à conſoler & à ſoulager ceux qui ſe portoient mal , il n'eſtoit jamais content de luy là-deſſus , & il dit un jour que le ſoin des malades le faiſoit trembler quand il penſoit aux obligations d'un bon Superieur.

Ce ſoin s'étendoit aux affligez & aux mal-heureux ; & un Pere, François de Nation , ayant eſté pris aux coſtes de Sicile par des Corſaires d'Alger en revenant d'Eſpagne , il n'eſt pas croyable ce que fit pour luy le Pere Ignace. Il employa dans cette occaſion tout le credit qu'il avoit auprés du Vice-Roy de Sicile Il écrivit

de sa main aux Peres de Messine & de Palerme, & les chargea de n'obmettre rien pour la delivrance du captif. Il leur ordonna mesme de luy mander toutes les semaines où en seroit l'affaire, & les demarches qu'on y auroit faites.

Il établit les prieres des quarante heures pendant les trois derniers jours du Carnaval.

Bien que ses infirmitez, qui augmentoient tous les jours de plus en plus avec l'âge ne luy permissent pas d'agir au dehors, il vouloit qu'on luy rendit compte des bonnes œuvres d'éclat qui se faisoient en Italie & ailleurs. Il apprit un jour que de jeunes gens de Macerata ayant preparé une comedie peu honneste pour les réjoüissances du Carnaval; les Peres qui y estoient allez en mission du college de Laurete avoient exposé le Saint Sacrement dans une chapelle magnifiquement parée, qu'on y avoit fait les Prieres des quarante heures durant les trois jours qui precedent le mecredy des Cendres, & que le peuple attiré par une ceremonie toute nouvelle, avoit quitté le theatre pour venir adorer Jesus-Christ sur les Autels.

Cette devotion plût tant au Pere

Ignace, qu'il voulut qu'elle ſe pratiquat toutes les année dans les maiſons de la Compagnie. Et c'eſt à luy que nous devons ces Prieres ſolennelles qui ſe font aujourd'huy par tout pendant les derniers jours du Carnaval, pour retirer les fidelles des débauches & des folies de la ſaiſon.

Se ſentant un jour plus foible que de couſtume, & conſiderant que l'obeïſſance eſtoit l'ame & le caractere de ſon Ordre, il fit appeller le compagnon de ſon ſecretaire; & aprés luy avoir fait entendre qu'il ne pouvoit pas vivre encore bien longtemps, *Ecrivez*, dit-il. *Ie deſire que la Compagnie ſçache mes dernieres penſées ſur la vertu d'obeïſſance*; & il luy dicta ce qui ſuit.

I. Dés que je ſeray entré en Religion, mon premier ſoin ſera de m'abandonner entierement à la conduite de mon Superieur.

II. Il ſeroit à ſouhaiter que je tombaſſe entre les mains d'un Superieur qui entrepriſt de dompter mon jugement, & qui s'y attachât tout à fait.

III. Dans toutes les choses où il n'y a point de peché, il faut que je suive le jugement de mon Superieur, & non pas le mien.

IV. Il y a trois manieres d'obeïr. La premiere, quand nous faisons ce qu'on nous commande en vertu de l'obeïssance, & cette maniere est bonne; la seconde, qui est meilleure, quand nous obeissons à de simples ordres; la troisiéme & la plus parfaite de toutes, quand nous n'attendons pas l'ordre du Superieur, mais que nous prevenons & que nous devinons sa volonté.

V. Il me faut obeyr indifferemment à toutes sortes de Superieurs, sans distinguer le premier d'avec le second, ni mesme d'avec le dernier. Mais je dois regarder en tous également nostre Seigneur, dont ils tiennent tous la place, & me souvenir que l'autorité se communique au dernier par ceux qui sont au dessus de luy.

VI. Si le Superieur juge que ce qu'il me commande est bon, & que je croye ne pouvoir obeyr sans offenser Dieu; à moins que cela ne me

ſoit évident, il faudra que j'obeïſſe. Si neanmoins j'y ay de la peine par quelque ſcrupule, je conſulteray deux ou trois perſonnes de bon ſens, & je m'en tiendray à ce qu'ils me diront: que ſi je ne me rends pas aprés cela, je ſuis bien éloigné de la perfection que l'excellence de l'état Religieux demande.

VII. Enfin je ne dois point eſtre à moy, mais à mon createur, & à celuy ſous la conduite duquel il m'a mis. Ie dois eſtre entre les mains de mon ſuperieur comme une cire molle, qui prend la forme qu'on veut, & faire tout ce qu'il luy plait, par exemple écrire des lettres ou n'en écrire point, parler à une perſonne ou ne luy parler pas, & autres choſes ſemblables.

VIII. Ie dois me regarder comme un corps mort, qui n'a de luy-meſme aucun mouvement, & comme le baſton dont ſe ſert un veillard, qu'il prend ou qu'il quitte ſelon ſa commodité; en ſorte que la Religion ſe ſerve de moy ſuivant qu'elle jugera que je luy ſeray utile.

IX. Ie ne dois point prier le Su-

perieur qu'il me mette en un tel lieu, ou qu'il me donne un tel employ : je puis neanmoins luy declarer ma pensée & mon inclination, pourveû que je me remette à luy de tout, & que ce qu'il ordonnera me paroiſſe le meilleur.

X. Cela n'empeſche pas qu'on ne demande des choſes qui ne ſont pas de conſequence, comme ſeroit de viſiter les Egliſes, ou de faire d'autres devotions pour obtenir de Dieu quelque grace ; à la charge toutefois que nous ſerons dans une égale ſituation d'eſprit, ſoit que le Superieur nous accorde ou nous refuſe ce que nous luy aurons demandé.

XI. Je dois dependre ſur tout du Superieur pour ce qui regarde la pauvreté, n'ayant rien de propre, & uſant de tout comme une ſtatuë qu'on peut depoüiller ſans qu'elle s'y oppoſe, ni qu'elle s'en plaigne.

C'eſt le Teſtament du Pere Ignace & la derniere action qu'il fit pour le bien commun de ſon Ordre. Ses infirmitez corporelles ne l'empeſchoient pas de contempler à toute heure les choſes divines, & il deſiroit

avec une extrême ardeur d'eſtre degagé des liens du corps pour s'unir à Dieu plus étroitement.

Comme il avoit ſouhaité trois choſes avant ſa mort, que la Compagnie fût confirmée par les Souverains Pontifes ; que le livre des Exercices ſpirituels fût approuvé du Saint Siege, & que les conſtitutions fuſſent publiées dans tous les lieux où ſes enfans travailloient : il diſoit qu'il n'avoit plus rien à ſouhaiter en ce monde ; qu'il y eſtoit inutile, & qu'il ne devoit plus penſer qu'au Ciel. Dans ces ſentimens on l'entendoit ſoupirer jour & nuit aprés la veuë de ſon Dieu, & les efforts d'amour qu'il faiſoit durant ſes prieres l'affoibliſſoient toûjours davantage.

Il ſe diſpoſe à la mort.

La douleur qu'il eût de voir la guerre allumée entre le Roy Catholique & le Pape, ne contribua pas peu à luy abreger la vie. Pour déplorer en repos la nouvelle calamité de l'Egliſe, & ſe diſpoſer mieux à la mort qu'il voyoit ſi proche, il voulut ſortir de Rome, où l'on n'entendoit que le bruit des armes, & ſe retirer dans la petite maiſon de campagne

du college Romain, qu'il avoit fait baſtir l'année precedente. Mais les anciens Peres luy ayant repreſenté qu'un baſtiment neuf n'eſtoit pas trop ſain, que le grand air durant les chaleurs du mois de Juillet pourroit luy faire mal ; il fit conſulter là deſſus les medecins pour ne pas paroître mépriſer l'avis que l'on luy donnoit, & de peur qu'on eût quelque choſe à luy reprocher ſur ſa ſanté : car quelque envie qu'il eût de mourir, & quelques preſſentimens qu'il eût de ſa mort, il gardoit toûjours ſon train ordinaire, ennemi de la ſingularité, & amateur de la vie commune juſques à la fin.

Alexandre Petrone, le plus fameux medecin de Rome, luy permit d'aller à la maiſon de campagne, aprés avoir eſté luy-meſme ſur les lieux pour examiner le logement. Cependant à peine le Pere y eût-il demeuré quelque jours, qu'il ſe porta beaucoup plus mal, & qu'il fallut le ramener à la ville. Le medecin ne trouva pas pourtant que la maladie fût dangereuſe. Ce n'eſtoit que de la foibleſſe ſans nul mauvais accident,

accident, & presque sans fiévre : si bien que personne ne s'en allarma ; & parmi plusieurs malades qu'il y avoit dans la maison Professe, le General estoit celuy pour qui on sembloit estre le moins en peine.

Quelques-uns mesme luy entendant parler de la mort, oserent dire qu'il avoit de vaines frayeurs. Il n'entreprit pas de les détromper, mais suivant ses veuës, & s'abandonnant aux ordres du Ciel dans le silence, il se confessa, & receût le corps de nostre Seigneur avec des sentimens extraordinaires. Deux jours aprés il fit appeller sur le soir son secretaire, le Pere Polanque ; & ayant fait sortir de sa chambre ceux qui y estoient, *Mon heure est venuë*, luy dit-il ; *allez demander au Pape sa benediction pour moy, & une indulgence pour mes pechez, afin que mon ame ait plus d'asseurance dans ce terrible passage. Et dites à sa Sainteté, que si je vas en un lieu où mes prieres puissent quelque chose, comme je l'espere de la misericorde divine, je ne manqueray pas de prier pour elle, ainsi que j'ay fait lorsque j'avois à prier le plus pour moy-mesme.*

Eh quoy, mon Pere, repartit Polanque, *seroit-il bien possible que nous vous perdissions si-tost ? les medecins ne jugent pas que vous soyez en danger, & j'espere que nostre Seigneur vous conservera encore pour son service. Allez*, reprit le malade, *& demandez la benediction Apostolique pour un autre Pere.* Polanque crût que c'estoit pour le Pere Laynez qui avoit receû les derniers sacremens ; mais l'évenement fit voir que cela regardoit le Pere Olave.

L'embarras de Polanque fut étrange. Il n'osoit publier ce que le Pere Ignace luy avoit dit en secret ; il ne pouvoit mesme s'imaginer que rien pressât, tant le malade paroissoit avoir plus de forces qu'à l'ordinaire, & tout le monde asseuroit qu'il n'y avoit rien à craindre. D'un autre costé l'ordre precis qu'il avoit receû par deux fois le mettoit en peine. Le parti qu'il prit fut de retourner au Pere Ignace, & de luy demander, s'il ne suffiroit pas d'aller au Pape le jour suivant. *Faites ce que vous voudrez*, repondit le Pere, qui craignit peut-estre qu'on n'attri-

buât un troiſiéme ordre à une revelation certaine. Polanque, qui avoit des lettres à écrire en Eſpagne ce ſoir-là, remit ſa commiſſion au lendemain ſur la réponſe du Pere, & ſur la parole des medecins, qui eſtant venus le ſoir meſme, dirent tout de nouveau qu'il n'y avoit point de peril.

Deux ou trois des principaux Peres ne quiterent le malade que fort tard. Avant que de ſe retirer, ils luy parlerent d'une petite affaire du college Romain, & il leur dit avec ſa preſence d'eſprit accouſtumée ce qu'il en penſoit.

Il paſſa la nuit tout ſeul, occupé de Dieu; & comme on vint voir le matin en quel état il eſtoit, on le trouva preſque à l'agonie. Les Peres accoururent en foule & tout hors d'eux-meſmes. Polanque alla promptement au Pape, en s'accuſant de n'y avoir pas eſté plûtoſt; & ſa Sainteté accorda tout avec de grandes marques de bienveillance & de douleur. Cependant on voulut faire prendre quelque choſe au Pere Ignace, dans la penſée que ce fût une foibleſ-

ſe qui luy eût pris : mais il dit d'une voix mourante, que cela n'eſtoit plus neceſſaire ; & joignant les mains, élevant les yeux au Ciel, & prononçant le nom de Iesus, il expira doucement une heure aprés le ſoleil levé. C'eſtoit un vendredy & le dernier jour de Iuillet de l'année 1556.

Il avoit ſoixante & cinq ans. Il y en avoit trente-cinq qu'il s'eſtoit converti, & ſeize que la Compagnie eſtoit fondée. Il la vit avant ſa mort répanduë par tout le monde, & diviſée en douze provinces, qui toutes enſemble avoient du moins cent colleges. Il la vit meſme couronnée du martyre en la perſonne du Pere Antoine Criminal, & des Freres Pierre Correa, Iean de Soſa, qui furent tous trois mis à mort pour la Foy par les Barbares du Braſil.

Il eſtoit d'une taille moyenne, plûtoſt petite que grande : il avoit le teint olivaſtre, la teſte chauve, les yeux enfoncez & pleins de feu, le front large, le nez aquilin, tous ſignes de ſageſſe, ſelon les Phyſionomiſtes. Il boétoit un peu de la bleſſeure qu'il receût au ſiege de Pampe-

lune, mais il se menageoit si-bien en marchant, qu'il n'y paroissoit presque pas. Il n'y eût jamais une complexion plus vive ni plus ardente que la sienne : les medecins le jugeoient pourtant phlegmatique, & il sembloit l'estre effectivement, tant il avoit travaillé toute sa vie à se vaincre. Enfin tout l'air de sa personne estoit si grave & si doux, si noble & si modeste tout ensemble, qu'à le voir seulement on ne doutoit pas que ce ne fust & un grand homme & un saint.

LA VIE DE S. IGNACE.

LIVRE VI.

L'effet que produit sa mort.

QUELQUE cher que le Pere Ignace fut à ses enfans, & quelque besoin qu'ils eussent encore de luy, sa perte ne leur causa point de tristesse, & ne leur abbatit pas le courage. Ils sentirent en le perdant une certaine joye interieure, qui les asseûra de son bonheur éternel, & qui leur fit esperer pour eux plus de benedictions que jamais.

Le jour que le serviteur de Dieu mourut, Laynez estoit fort malade, & presque abandonné des medecins : il ne laissoit pas d'avoir l'esprit libre, & il devina per des paro-

ses qu'il ouyt, ce qu'on vouloit luy cacher : car quelques Peres l'estant venu voir, *le Saint est donc mort*, leur dit-il. Ils le luy avoüerent, & la premiere chose qu'il fit, fut de lever les yeux & les mains au Ciel. Il pria en suite nostre Seigneur, par l'entremise d'une si sainte ame, de mettre la sienne en liberté, afin qu'il pût accompagner son bienheureux Pere, & joüir avec luy du repos qu'il esperoit de la misericorde divine.

Au lieu d'obtenir ce qu'il demandoit, il recouvra sa santé; & ce fut apparemment par les merites du Saint mesme, qui luy avoit predit quelques années auparavant qu'il seroit le second General de la Compagnie. Il ne faut pas s'étonner au reste que Laynez se recommandât alors au Pere Ignace en la maniere qu'il le fit : il l'honoroit comme un Saint avant sa mort; & quand il voyoit la Compagnie se multiplier dans le monde au milieu des persecutions, & faire par tout de grands fruits, il avoit coustume de dire, que le Seigneur prenoit ses com-

plaiſances en l'ame de ſon ſerviteur Ignace.

Sentimens des premiers Peres de la Compagnie touchãt Saint Ignace.

Il diſoit auſſi que le Pere le Févre, qui eſtoit un homme ſi interieur & ſi éclairé dans les choſes ſpirituelles, n'eſtoit qu'un novice & un enfant au prix de leur Pere Ignace. Le Févre eſtoit luy-meſme de ce ſentiment : il découvroit par lettres le fond de ſon ame à leur commun Pere ; il luy demandoit l'éclairciſſement de ſes doutes, & il le propoſoit à tout le monde pour le modele de la perfection chreſtienne.

Les autres premiers Peres n'avoient pas moins de veneration pour luy que Laynez & le Févre. Mais l'Apoſtre des Indes & du Iapon François Xavier, ſembloit eſtre celuy qui l'eſtimoit & qui le reſpectoit davantage. Il luy écrivoit ordinairement à genoux ; il l'appelloit le Pere de ſon ame, & une fois il luy adreſſa une lettre en ces termes : *A mon Pere en* Iesus-Christ *Saint Ignace*. Il parloit de luy comme d'un grand Saint, & il en diſoit de grandes choſes à ſes compagnons de la Miſſion

des Indes : auſſi quand il vouloit les engager à quelque choſe de bien difficile, il les en prioit par l'amour & la reverence qu'ils devoient au Pere Ignace. Au milieu des dangers où il ſe trouvoit ſur terre & ſur mer, il imploroit le ſecours du Ciel par les merites du ſaint homme Ignace. Enfin il portoit dans un reliquaire la ſignature d'une de ſes lettres avec une relique de l'Apôſtre des Indes Saint Thomas. Et c'eſt ce qu'avant la mort du Pere Ignace racontoit le Frere Bernard Iaponois ; celuy que l'Apoſtre Xavier baptiſa le premier au Iapon, & qu'il envoya à Rome aprés lavoir receû en la Compagnie.

Le Pere Loüis Gonzalez, qui avoit connu particulierement le Pere Ignace, & qui l'avoit obſervé de prés, diſoit que ſa vie eſtoit comme une image vivante du livre de l'Imitation de Iesus-Christ.

Il eſt reconnu pour Saint dãs Rome.

Mais l'Inſtituteur de la Compagnie Iesus paſſoit pour ſaint ailleurs que parmi les ſiens : tout Rome luy donnoit ce titre ; & quand ſa

mort fut ſceuë dans la ville, on entendoit dire de tous coſtez ; *le Saint eſt mort.* Tandis que le corps fut expoſé, le peuple accourut en foule, & chacun s'eſtimoit heureux de le voir, & de luy baiſer les mains. Ils vouloient tous emporter quelque choſe de ſes habits, mais les Peres ne voulurent jamais le permettre. On l'enterra dans l'Egliſe de la maiſon Profeſſe, au pied du grand Autel, du coſté de l'Evangile. On l'avoit ouvert auparavant, & on luy avoit trouvé les inteſtins deſſechez, le foye extremement dur, & trois pierres dedans, toutes marques d'une exceſſive abſtinence, au rapport des chirurgiens qui l'ouvrirent, & entre autres de Reald Colomb, le plus celebre Anatomiſte de ſon temps, qui en parle dans ſon livre de l'Anatomie.

Miracle fait le jour de ſon enterrement.

Le Pere Benoît Palmio fit l'éloge funebre du Saint le jour de l'enterrement. Parmi les Dames Romaines qui eſtoient preſentes, la femme du Seigneur André Nerucci euſt une forte penſée durant la ceremonie, que ſa fille, qui avoit les écrouel-

les gueriroit par l'interceſſion de celuy dont on faiſoit les obſeques. Les medecins depuis cinq ans jugeoient le mal incurable, & la Dame eſtoit ſur le point de mener ſa malade en France, où les Rois ont le dont de guerir des écroüelles.

Comme elle ne douta pas que ſa fille qui eſtoit auprés d'elle ne guerit en touchant le corps du Pere Ignace, l'une & l'autre firent ce qu'elles purent pour gagner l'Autel. Mais il ne leur fut jamais poſſible de percer la foule. On enferma le corps dans ſon cercueil, & on le mit au tombeau avant qu'elles puſſent approcher. Neanmoins elles ne perdirent pas courage, & la Dame ſupplia les Peres d'appliquer ſur le mal de ſa fille quelque choſe qui euſt ſervi au ſaint homme. Le Pere Corneille Viſchaven fit ce qu'elle deſira, & dans le meſme moment les écroüelles diſparurent ſans qu'il en reſtat nulle marque.

Le corps demeura au lieu de la ſepulture juſqu'à l'année mil cinq cens ſoixante-huit qu'on l'en retira pour jetter les fondemens de l'E- *Le lieu de ſa ſepulture, & ſon épitaphe.*

glise du Iesus que le Cardinal Alexandre Farnese fit bastir. Ce sacré dépost fut porté en un autre endroit de l'ancienne Eglise : mais l'année mil cinq cens quatre-vingts-sept, quand la nouvelle fut toute bastie, le Pere Claude Aquaviva, alors General, y transfera le corps du saint Fondateur le dix-neuviéme Novembre, & le mit au costé droit du grand Autel avec cette Epitaphe toute simple sur un marbre.

Ignatio Societatis Jesu Fundatori.

Témoignages de plusieurs.

Le bien-heureux Instituteur de la Congregation de l'Oratoire Philippe de Nery, qui estoit à Rome quand le Pere Ignace mourut, parla de luy aprés sa mort comme il en avoit parlé durant sa vie. Il disoit que c'estoit un homme tout rempli de l'esprit de Dieu; qu'il luy avoit veû plusieurs fois le visage resplendissant; qu'il avoit appris de luy à faire l'oraison mentale, & que toute la Chrestienté luy devoit beaucoup.

Dés que la nouvelle de la mort du Pere fut répanduë par l'Europe, plu-

ſieurs perſonnes illuſtres écrivirent à la Compagnie, & leurs lettres eſtoient autant d'éloges du Saint. Le Cardinal de la Cuéva le loüoit dans ſa lettre d'une prudence toute chreſtienne, & diſoit expreſſément que l'Egliſe avoit perdu une des meilleures teſtes qu'elle euſt.

Le Cardinal d'Ausbourg écrivit en ces termes. Mes tres-Reverends & " tres-Religieux freres en Jesus- " Christ, je ne puis vous dire " ſi la mort de noſtre tres-ſaint Pere " Ignace m'a cauſé ou plus de joye ou " plus de triſteſſe. Car d'un coſté ſi " l'on conſidere que Dieu l'a retiré " des miſeres de ce monde, pour re- " compenſer ſes travaux, ce ſeroit " une eſpece d'impieté de lui envier " ſon bonheur dans la veüe de nos " intereſts : d'un autre coſté nous " avons ſujet de nous affliger, en " nous voyant orphelins par la perte " d'un tel pere, qui eſtoit pour nous un " refuge, & comme un port aſſeuré " dans toutes nos peines. Neanmoins " parce que les choſes periſſables ne " peuvent pas entrer en comparaiſon " avec les choſes eternelles, nous nous "

„ consolons à vostre exemple ; estant „ certains que cette ame bienheureu- „ se prie maintenant pour nous au- „ prés de Dieu.

Dom Juan de Vega Vice-Roy de Sicile témoigna ses sentimens d'un air tout guerrier. Le serviteur de Dieu, „ dit-il, a laissé icy bas des trophées „ de vertu que le temps ne pourra ja- „ mais détruire, comme il a détruit „ les plus superbes monumens de la „ vanité des hommes. Je m'imagine „ la pompe avec laquelle on a receû „ dans le Paradis un saint Capitaine „ chargé des dépoüilles de l'enfer, & „ qui a remporté tant de victoires sur „ le demon, en se soumettant à la „ Foy, par le ministere de ses soldats, „ tant de nations barbares, qui avant „ lui ne connoissoient pas JESUS- „ CHRIST. Je comprens aussi „ qu'on peut mettre à juste titre son „ étendart dans le Ciel avec celui de „ Saint Dominique, de Saint Fran- „ çois, & des autres Saints à qui „ Dieu a donné la force de vaincre „ le monde, & de sauver un grand „ nombre d'ames.

Ie ne puis oublier icy la lettre que

les Clercs Reguliers de Saint Paul, appellez communément Barnabites, écrivirent de Milan au Pere Laynez Vicaire de la Compagnie, & je croy mesme qu'il est à propos de la rapporter toute entiere : la voicy fidellement traduite du latin.

« La nouvelle de la mort du venerable Pere Ignace d'heureuse memoire nous a causé beaucoup de douleur, & nous avons esté affligez tant pour l'amour de vous & de toute la sainte Compagnie de Iesus, qui a perdu un tel maistre & un tel pere, que pour l'amour de nous-mesmes qui le regardions aussi comme nostre pere.

« Il y a lieu certainement de s'affliger de ce qu'il nous a esté ravi dans un temps où les gens de bien sont si rares : mais ce qui doit nous consoler, c'est qu'il a passé à un état plus heureux. Car Iesus-Christ est la vie des justes, & la mort est un gain pour eux, parce qu'ils trouvent un grand avantage à estre avec Iesus-Christ, aprés avoir esté dégagez des liens du corps. Ainsi cette sainte ame estant sortie de prison

„ avec Saint Pierre le premier jour
„ d'Aoust, est allée au Ciel. Nous
„ devons craindre seulement que "
„ quelqu'un de nos pechez ne nous
„ l'ait fait perdre, & que sa mort ne
„ soit un chastiment de Dieu, com-
„ me celle du Roy Josias qui fut re-
„ tiré du monde avant que la colere
„ du Ciel éclatast sur le peuple Iuif.
„ Apres tout, cela s'est fait selon
„ qu'il a plû au Seigneur; le nom du
„ Seigneur soit beni : mais nous n'a-
„ vons pas perdu tout-à-fait celui
„ que nous pleurons. Ce saint hom-
„ me qui a rendu de si grands services
„ à la Chrestienté vit dans la memoi-
„ re de tous les fidelles, & son nom
„ est glorieux en tous les endroits de
„ la terre où le nom de Jesus-Christ
„ est connu. C'est sous la conduite
„ d'un tel maistre que la Foy chrestien-
„ ne a esté portée jusques aux Anti-
„ podes, & c'est dans ces climats in-
„ connus qu'on voit de nos jours plu-
„ sieurs milliers d'ames converties,
„ une nouvelle Eglise toute sembla-
„ ble à l'ancienne, de nouveaux apô-
„ tres, de nouveaux martyrs.
„ Il a envoyé avec lui ses enfans; &
„ apres avoir beaucoup travaillé pour

le ſervice de Iesus-Christ, il les «
a ſuivis tout conſumé de fatigues «
comme eux, accablé du ſoin des «
Egliſes, & martyr dans la paix. Il «
a eſté durant pluſieurs années l'ap- «
puy non-ſeulement de voſtre mai- «
ſon, mais de tant d'autres ; que dis- «
je, il eſtoit le pere commun de tous «
les gens de bien. Quelles triſteſſes «
n'a-t-il point diſſipées par ſes diſ- «
cours pleins de douceur & de chari- «
té? A qui n'a-t-il pas donné de bons «
conſeils dans les affaires difficiles, «
& du ſecours dãs les neceſſitez preſ- «
ſantes? Il a eſté le pied du boiteux, «
l'œil de l'aveugle, le refuge des pau- «
vres, la conſolation des miſerables? «

Que le Seigneur le recompen- «
ſe de ſes bonnes œuvres. Nous ne «
ceſſons point d'offrir à Dieu le ſaint «
ſacrifice de l'Autel pour une ſi ſain- «
te ame qui joüit déja, comme nous «
le croyons, des plaiſirs du Ciel: «
que les autres jettent des fleurs ſur «
ſon tombeau; les Preſtres n'en ont «
point de plus agreables que les «
ſaints myſteres. Au moins en lui ren- «
ant ces derniers devoirs, mainte- «
ant qu'il eſt delivré des miſeres «
e ce monde corrompu, nous luy «

„ témoignerons juſqu'à la fin l'affe-
„ ction que nous lui portions tandis
„ qu'il vivoit parmi les hommes mor-
„ tels. Nous vous prions au reſte de
„ recevoir ces larmes d'amour com-
„ me des marques de noſtre fidelité
„ & de nos reſpects, de nous aimer
„ autant que nous vous aimons, &
„ de vous ſouvenir de nous en vos
„ prieres. Noſtre Seigneur Iesus-
„ Christ ſoit avec vous tous. Ainſi
„ ſoit il. De noſtre Monaſtere de Mi-
„ lan le premier de Septembre mil
„ cinq cens cinquante-ſix.

Il eſt reveré des peuples cõme un Saint.

Mais ce ne furent pas ſeulement quelques perſonnes ou quelques ſocietez particulieres qui regarderent le Pere Ignace apres ſa mort comme un Saint : les peuples eûrent une ſi grande opinion de ſa ſainteté, qu'en pluſieurs endroits on invoqua ſon ſecours pour obtenir des graces celeſtes. Cela ſe fit ſur tout en Eſpagne, & l'honneur qu'on rendoit à ſa memoire s'étendit aux lieux qu'il avoit habitez durant ſa vie. Le Chaſteau de Loyola devint deſlors un lieu venerable à tout le païs, & la chambre où il ſe convertit eſtant malade, fut

reverée de toute l'Eſpagne comme une eſpece de Sanctuaire : ceux qui y couchoient ſe ſentoient remplis de l'horreur du peché, & portez à l'amour de la vertu. Il arriva neanmoins un jour, que je ne ſçay quel Cavalier qui eſtoit venu voir le Seigneur de Loyola, & qu'on logea dans la chambre d'Ignace, y eût des penſées & des ſentimens peu honneſtes: mais toute la maiſon fut ébranlée au meſme inſtant par un horrible tremblement de terre; comme ſi le Ciel n'euſt pû ſouffrir d'impureté dans un lieu où Ignace avoit receû des viſites de la Vierge, & renoncé pour jamais aux plaiſirs des ſens.

L'Hoſpital de Manreze, où il commença ſa vie penitente, & la caverne où il exerça tant de rigueurs contre lui-meſme, devinrent auſſi l'objet de la veneration publique. Le peuple y alloit par devotion, & baiſoit la terre qui avoit eſté arroſée des larmes & du ſang d'un ſi ſaint homme. On dreſſa devant l'hoſpital une pyramide en ſon honneur, & on y grava une inſcription qui contenoit un abregé de ſa vie. La petite chambre, où

eût l'extase de huit jours, fut changée en une chapelle. Pour la caverne, on l'orna & on l'embellit autant que l'horreur du lieu le pût permettre ; & un des principaux ornemens fut un grand tableau qu'on y mit, où le Saint estoit representé de la maniere dont il avoit vescu en cette grotte. Il paroissoit revestu d'un sac, & ceint d'une chaisne de fer, le visage pasle, les pieds nuds, & à genous devant la Vierge, qui tenoit entre ses bras le petit IESUS. Il avoit les yeux attachez sur elle, & il étendoit la main en action d'écrire, comme si IESUS & Marie lui eussent dicté les Exercices spirituels. Ces paroles estoient au bas du tableau : *L'an mil six cens vingt-deux Ignace composa en ce lieu le livre des Exercices, qui est le premier que la Compagnie de* IESUS *ait mis au iour ; & qui a esté approuvé par une bulle de Paul III.*

Les diverses guerisons qui se firent à Barcellonne par le cilice d'Ignace, que Iean Pascal gardoit comme une relique, & qu'on portoit aux malades, n'augmenterent pas peu la pieté du peuple envers le ser-

viteur de Dieu : mais l'accompliſſement de ce qu'Ignace avoit prédit à Paſcal meſme, y contribua encore beaucoup.

Lors qu'Ignace quitta Barcellonne pour aller étudier dans l'Univerſité d'Alcala ; Paſcal, qui eſtoit fort jeune, voulut le ſuivre, & ſe faire ſon diſciple avec Cazerez, Arriaga & Caliſte. Mais le ſaint homme lui fit entendre que Dieu le vouloit dans le monde, & il lui annonça en meſme-temps ce qui lui devoit arriver. *Vous épouſerez*, lui dit-il, *une fille tres-vertueuſe, & vous en aurez pluſieurs enfans ; vous aurez auſſi-bien des afflictions, & vous mourrez extrémement pauvre : mais conſolez-vous, tout ce qui vous arrivera de faſcheux ſervira à vôtre ſalut.* L'évenement verifia la prédiction : car Paſcal fut marié à une perſonne de grande vertu, dõt il eût trois garçons & quatre filles. Mais ſon fils aiſné naſquit ſourd & muet ; ſon ſecond fils devint fou ; le troiſiéme qui eſtoit fort libertin, mourut ſubitemẽt. De ſes quatre filles il n'en put marier qu'une ; & il fut reduit avec le temps à demander preſque l'aumône.

Prédiction & apparition de Saint Ignace.

Ces accidens si funestes ne lui abbatoient point l'esprit. *Voila*, disoit-il *ce que m'a prédit le saint homme Ignace* : & quand ses amis lui faisoient esperer une meilleure fortune, *Il faut*, répondoit-il, *que la prophetie du Saint s'accomplisse, & ie ne demande à Dieu que de la patience.*

Ignace, qui avant sa mort fortifioit Pascal par des lettres tres-frequentes, ne l'oublia pas apres. Il lui apparut un jour à quatre heures du matin : & voicy comme la chose se passa. Pascal avoit coustume depuis plusieurs années d'entendre tous les jours matines dans la grande Eglise prés du tombeau de Sainte Eulalie qui joignoit l'autel. Estant venu une fois trop tost, il se mit à prier Dieu tout seul en attendant que l'on commençast matines : l'extréme pauvreté où il estoit reduit alors l'obligea d'implorer le secours du Ciel par l'entremise de celui qui la lui avoit prédite, & dont il avoit appris depuis peu la mort. *Mon Pere*, s'écrioit-il en soupirant, *vos prédictions ne sont que trop vrayes, & vous voyez maintenant du Ciel où vous estes, ce que vous avez con-*

nu par avance eſtant ſur la terre! Ayez pitié de moy ; & ſi vous ne me delivrez pas de mes miſeres, au moins obtenez-moy la grace de les ſouffrir conſtamment, & de meriter par là le ſalut que vous m'avez autrefois promis.

A peine eût-il achevé ces paroles, qu'il entendit une muſique charmante, & qu'il vit paroiſtre une troupe nombreuſe de jeunes Eccleſiaſtiques tres-beaux qui ſe rangerent des deux coſtez de l'autel, pour faire place à un homme venerable qui venoit apres eux reveſtu des habits ſacerdotaux & tout éclatant de gloire. Ce Preſtre d'une figure plus qu'humaine, s'arreſta ſur le tombeau de Sainte Eulalie ; & ayant fait une profonde inclination devant le Saint Sacrement, prit un encenſoir de la main d'un de ſes miniſtres, & encenſa l'autel pluſieurs fois.

Paſcal étonné du ſpectacle qu'il voyoit, & ne ſçachant ſi ſes yeux le trompoient, demeura immobile quelque temps : mais ayant regardé attentivement le Preſtre, il reconnut que c'eſtoit Ignace. *Ah mon Pere*, s'écria-t-il, *Ah mon Pere Ignace !* Le

Saint consola Pascal en lui donnant de nouvelles esperances de son salut, & disparut aussi-tost avec les esprits Bienheureux qui l'accompagnoient.

Les Chanoines qui entrerent dans l'Eglise pour chanter matines trouverent Pascal hors de lui-mesme, saisi d'admiration, de frayeur & de joye tout ensemble : il leur raconta ce qu'il avoit veû, & il lui en resta une idée si vive, que le seul souvenir du Pere Ignace addoucissoit tous ses maux.

Gueri-son mi-raculeu-se.

Cette apparition fit du bruit par toute l'Espagne; mais la guerison de Bobadilla n'éclata pas moins en Italie. Ce Pere estāt venu de Tivoli à Rome, fut attaqué d'une fiévre tres-violente. Comme on le logea dans la chambre où le Saint estoit mort, il s'adressa à lui au fort de son mal, & tout-à-coup la fiévre le quitta. Il publia la grace qu'il avoit receuë par l'intercession de son Pere Ignace, & il disoit que le témoignage d'un homme comme lui en valoit deux, par la raison qu'il ne croyoit pas legerement les miracles. Plusieurs autres personnes furent gueries en divers endroits de l'Europe & du nouveau

nouveau Monde, en implorant l'assistance du Fondateur de la Compagnie de Iesus.

Quoi-que dans la suite des années l'opinion qu'on avoit de la sainteté d'Ignace crust de iour en iour, & que le temps rendist ses vertus plus éclatantes; les Peres de Rome ne permirent pas que l'on fist des vœux sur son sepulcre; & une personne devote y ayant fait attacher sept lampes, le Pere Claude Aquaviva les fit oster. Cependant la pieté de deux celebres Cardinaux l'emporta sur la retenuë du General de la Compagnie.

Culte rendu à S Ignace par le Cardinal Baronius

Les enfans d'Ignace avoient coustume toutes les années de s'assembler au sepulcre de leur Pere le iour de sa mort; & un d'eux faisoit un discours qui rappelloit en leur memoire les principales actions du Saint. L'an mil cinq cens quatre-vingts-dix-neuf, le Cardinal Bellarmin, qui fut le second de la Compagnie, que Clement VIII. obligea, sous peine de peché, à recevoir le Chapeau, desira faire ce discours. Bien que la ceremonie ne fust que pour les Iesuites, le Cardinal Baronius en voulut estre,

pour honorer la memoire d'un homme que son Pere Philippe de Nery avoit estimé un Saint. Bellarmin prouva que l'illustre mort dont il faisoit l'éloge, avoit tout ce qui estoit necessaire pour estre mis au nombre des Saints. Baronius persuadé, & touché également du discours de Bellarmin, fit une longue priere sur le tombeau du serviteur de Dieu, & baisa plusieurs fois la terre qui couvroit son corps : se levant ensuite tout-à-coup, & se tournant vers les Peres, *I'estois venu pour écouter, & non pas pour parler*, leur dit-il, *mais les paroles du Cardinal Bellarmin ont fait en moy ce que l'eau d'une riviere fait à une meule de moulin: elles m'ont excité, tout grossier & tout pesant que ie suis.* Il parla en homme inspiré, & encherit sur tout ce qu'avoit dit Bellarmin. Apres quoy il fit des reproches aux Peres de ce qu'ils n'avoient point encore mis le portrait de leur saint Fondateur à son sepulcre; & se l'estant fait apporter, il l'attacha lui-mesme, & se mit à genoux devant avec une humilité profonde : tous se prosternerent au mesme moment, pleurant de joye & de devotion.

Dés qu'on ſceût dans Rome ce que Baronius & Bellarmin avoient fait, le peuple ne balança pas à rendre un culte public au ſaint homme : & ce culte fut autoriſé non-ſeulement par l'exemple des deux Cardinaux les plus doctes & les plus vertueux du Sacré College ; mais auſſi par un grand nombre de gueriſons miraculeuſes qui ſe firent de tous coſtez.

Le Pape Paul V. frappé de tout ce qu'il entendoit dire du Pere Ignace, ſe ſentit porté à l'honorer lui meſme d'un culte particulier, & à le faire honorer de tous les fidelles. Pour ne rien faire que ſelon les regles de l'Egliſe, il fut d'avis qu'on commençaſt par une information juridique de la vie & des actions du ſerviteur de Dieu. On s'appliqua donc l'année mil ſix cens cinq, qui fut la premiere du Pontificat de Paul V. à rechercher exactemẽt les vertus qui avoient le plus éclaté en la perſonne d'Ignace ; & voicy ce que des témoins dignes de foy rapporterent.

Le Pape permet qu'on informe de la vie d'Ignace.

Il eſtoit ſi recueilli durant ſes prieres, qu'il ſembloit que la Majeſté divine lui fuſt preſente viſiblement, &

Le don d'oraiſõ qu'avoit S.Ignace.

qu'il parlast au Seigneur face à face, ainsi que Moyse. Dés qu'il commençoit à prier, son visage s'enflammoit, & d'ordinaire dans la chaleur de l'oraison il avoit des palpitations de cœur tres-violentes. Il y estoit souvent ravi en esprit, & privé de l'usage de ses sens. Pour sa maniere d'oraison, elle tenoit de celle du divin Hiérothée maistre de Saint Denis, laquelle, au rapport de Saint Denis mesme, consistoit à soustenir les impressions divines; & il dit un jour au Pere Laynez qui l'interrogeoit là-dessus, que Dieu agissoit beaucoup plus en lui qu'il n'agissoit lui-mesme.

Tout ce qu'il voyoit lui parloit de son Createur: il en admiroit la beauté, la sagesse, la puissance dans les plus petites choses, & il ne falloit qu'un vermisseau, qu'une fleur, qu'une pointe d'herbe pour le faire entrer dans une profonde contemplation. Mais rien ne l'élevoit davantage à Dieu que la veüe du Ciel; il y jettoit pour cela des regards frequens; si bien que ceux qui ne sçavoient pas son nom, disoiét pour le distinguer, *c'est cét homme qui leve à toute heure les yeux en haut, & qui parle toûjours de Dieu.*

Estant General de la Compagnie, il montoit à une platte-forme de la maison, d'où la veüe du Ciel estoit libre. Il demeuroit quelque temps debout, les yeux attachez au Ciel; il se mettoit ensuite à genoux, & adoroit Dieu avec toute la reverence possible; il s'asseyoit apres sur un petit siége, parce que sa foiblesse ne lui permettoit pas de se tenir autrement, & il passoit là les heures entieres dans une grande quietude, la teste nuë, le visage baigné de larmes, & l'esprit abîmé en Dieu.

Non content de donner le jour à ce divin exercice, il divisoit la nuit en trois parties, dont l'une estoit pour le sommeil, l'autre pour les affaires, & la principale pour l'oraison. Au commencement qu'il fut Prestre, il lui venoit tant de lumieres, & il répandoit tant de larmes en recitant son office, qu'il lui falloit faire des pauses à chaque verset: mais quand il disoit la Messe, il avoit des veües & des sentimens qui le faisoient soupirer & pleurer à chaque parole.

Un jour de Noël celebrant les Sacrez Mysteres dans l'Eglise de Saint

Iean de Latran, il fut saisi d'une devotion si tendre, qu'il fondit en larmes au milieu du sacrifice; de sorte qu'un homme qui ne le connoissoit pas, dit à François Strada qui avoit servi la Messe: *Vous avez là un Prêtre bien scelerat & bien tourmenté des remords de sa conscience; il n'a fait à l'autel que pleurer ses crimes.*

Ces larmes continuelles l'abbatirent de telle sorte avec le temps, & dissiperent si fort ses esprits, qu'il en devint tres-infirme, & qu'il pensa en perdre la veüe. Comme les medecins l'avertirent du peril où elles le mettoient, il supplia Nostre Seigneur d'en arrester le cours, ou de l'en rendre le maistre. Il obtint ce qu'il demandoit, & il eût un empire si absolu sur ses larmes, qu'il les laissoit couler, ou les retenoit quand il lui plaisoit; avec cét avantage neantmoins, que quand elles estoient arrestées, les delices spirituelles ne laissoient pas d'inonder son ame.

Mais pour mieux sçavoir quelles étoient ses communicatiōs avec Dieu, il faut l'entendre parler lui-mesme dans un écrit qui contient ses disposi-

tions interieures de quatre mois, & qui lui échapa quand il fit brûler tous les papiers où il marquoit jour par jour ce qui se passoit en son ame.

Les larmes que je versay ce jour-" là, dit-il, me sembloient fort diffe-" rentes de celles que j'avois répan-" duës les autres jours. Elles cou-" loient lentement & doucement, sans " bruit & sans agitation: elles venoiēt " mesme d'une source si profonde, que " je ne sçay comment l'expliquer. " Tout m'excitoit à l'amour de Dieu " & la parole interieure & celle que " j'entendois au dehors: mais ces di-" vines paroles avoient une certaine " harmonie qui penetroit tellement le " fond de mon cœur, que je ne puis " l'exprimer. Le lendemain durant la " Messe beaucoup de larmes comme le " jour precedent, & encore apres la " Messe. Ie goustois alors une joye se-" crete que produisoit la parole inte-" rieure; & cette parole ressembloit à " une voix ou à une musique du Ciel. " L'ardeur de la devotion s'augmen-" toit en moy à mesure que je pleu-" rois, en m'appercevant que je con-" noissois & que j'entendois d'une ma-" niere toute divine.

„ Priant la Vierge de m'estre favo-
„ rable auprés de son Fils & auprés
„ du Pere Eternel, & priant ensuite
„ le Fils de Dieu d'interceder pour
„ moy avec sa sainte Mere auprés de
„ son divin Pere, je me suis vû élevé
„ en la presence du Pere Eternel, &
„ j'ay senti que mes cheveux se heris-
„ soient. J'ay commencé ma priere
„ avec une grande abondance de lar-
„ mes, une devotion vehemente, &
„ plusieurs connoissances de la tres-
„ sainte Trinité. Ces illustrations
„ estoient si frequentes & si douces,
„ que la memoire & l'esprit me man-
„ quent pour les dire.

„ J'ay experimenté une telle sura-
„ bondance de lumieres divines, de
„ visites celestes, de gousts spirituels
„ accompagnez de larmes continuel-
„ les, que toutes les fois que je pro-
„ nonçois le nom de Dieu & de Sei-
„ gneur, il me sembloit que j'en estois
„ tout penetré avec une certaine sou-
„ mission respectueuse qu'on ne peut
„ ce semble exprimer.

„ Apres l'oraison j'ay eu des mou-
„ vemens interieurs extraordinaires;
„ ce n'estoit que sanglots & que lar-

mes; je fondois tout en amour pour "
IESUS-CHRIST, & je desirois "
mourir avec lui, plûtost que de vi- "
vre avec aucun autre. "

Lors qu'on preparoit l'Autel pour "
le Sacrifice de la Messe, en me re- "
presentant IESUS-CHRIST, je me "
suis senti porté à le suivre; & sa "
qualité de chef de la Compagnie "
m'a paru quelque chose de plus "
puissant que toutes les autres rai- "
sons, pour me resoudre à pratiquer "
la pauvreté évangelique. Rappel- "
lant alors en mon esprit le temps "
auquel le Pere Eternel me donna à "
son Fils, & que le nom de JESUS "
s'imprima si avant en moy, je "
pleurois, & je sanglotois tout de "
nouveau. "

Parlant à la Majesté divine, j'ay "
versé un torrent de larmes, & j'ay "
esté embrasé d'un si grand amour "
qu'il me sembloit que je l'aimois "
sans mesure, & que ie m'unissois à "
son amour mesme. "

Estant à l'Autel i'ay eu de tres- "
tendres sentimens de devotion, & "
i'ay tant pleuré, que ie doutois si "
ie ne perdrois point un œil, au cas "

„ que les larmes continuassent de la
„ mesme force. A ces paroles de la
„ Messe, *Placeat tibi sancta Trinitas*,
„ il m'est survenu un deluge de lar-
„ mes avec un embrasement d'amour.
„ Tous ces mouvemens se termi-
„ noient à la tres-sainte Trinité,
„ qui me conduisoit & m'attiroit à
„ son amour.

„ M'estant adressé au S. Esprit pour
„ me disposer à dire la Messe que l'E-
„ glise dit en son honneur, il me sem-
„ bloit que je l'entendois, & que je le
„ voyois dans une lumiere sensible, &
„ sous la couleur d'une vive flamme.

„ I'ay connu clairement que la Ste.
„ Vierge m'estoit favorable auprés du
„ Pere Eternel. I'ay veû mesme au
„ temps de la consecration que ce
„ qu'il y avoit de grace en moy me
„ venoit par elle, & que sa chair étoit
„ contenuë dans la chair de son Fils.

„ I'ay eû durant l'oraison, depuis le
„ commencement jusques à la fin, de
„ grands sentimens de Dieu. Dans l'E-
„ glise, hors de la maison, il m'a sem-
„ blé que je voyois la patrie celeste,
„ ou le Seigneur du Ciel, par l'intel-
„ ligence que j'ay eûë des trois per-
„ sonnes de la Trinité.

Entrant dãs la chapelle pour prier, "
j'ay receû une lumiere & une force "
d'en haut,qui m'ont fait connoistre, "
ou à parler plus propremẽt,qui m'õt "
fait voir en quelque façon la tres- "
Sainte Trinité. IESUS-CHRIST m'a "
esté montré au mesme instant com- "
me celui qui m'avoit obtenu de la "
Trinité cette vision intellectuelle. "

I'ay eu une grande devotion en me "
preparant au Sacrifice de la Messe , "
dans la pensée que pour m'appro- "
cher de l'autel,je devrois estre com- "
me un Ange;& ce sentiment m'a fait "
venir les larmes aux yeux,mais des "
larmes pleines de douceur.Pendant "
la Messe j'ay fait plusieurs pauses,& "
j'ai esté si éclairé en un moment sur "
le mystere de la Trinité , qu'il me "
sembloit que je ne pourrois pas ac- "
querir tant de connoissances avec "
une longue étude. "

Une autre fois dans l'oraison j'ay "
eu une devotion vive & ardente , "
avec un goût spirituel qui m'élevoit "
audessus des sens.Depuis,à la Messe, "
plus de larmes qu'auparavãt,jusqu'à "
en perdre la parole. I'avois cepen- "
dant des lumieres en si grand nõbre "

„ & d'une telle nature, qu'il ne me re-
„ ſtoit plus rien ce ſemble à appren-
„ dre touchant la tres-ſainte Trinité.
„ En celebrāt les divins miſteres avec
„ beaucoup de ferveur, il me ſembloit
„ que lors que ie priois le Pere Eter-
„ nel, Iesus lui preſentoit mes prieres,
„ & les accompagnoit des ſiennes :
„ i'eûs alors un ſentiment & une veüe
„ que l'on ne peut exprimer.
„ Eſtant prés du feu, ie vis Iesus
„ tout de nouveau, & depuis encore
„ hors de la maiſon, dans les ruës, en
„ allant chez le Cardinal de Carpi,
„ & revenant de chez lui & en divers
„ autres lieux : durant ces appari-
„ tions, i'avois pluſieurs mouve-
„ mens interieurs ; & la veüe de
„ Iesus m'enflammoit de telle ſorte,
„ qu'il me ſembloit que rien ne pou-
„ voit m'en ſeparer.

Voila une partie de ce que contient le memoire Caſtillan écrit de la main d'Ignace. Car ie craindrois de fatiguer les lecteurs ſi ie le rapportois tout entier. On peut voir par là combien ce S. homme eſtoit avancé dans toutes les voyes de la vie interieure, & iuſqu'où alloit ſon union avec Dieu.

Aussi l'aimoit-il si ardemment & si purement tout ensemble, qu'il ne se proposoit en toutes ses actions que l'hóneur de la Majesté divine. Il avoit pris pour sa devise, AD MAJOREM DEI GLORIAM: *A la plus grande gloire de Dieu*; ne se contentant pas de glorifier le Seigneur, mais voulant le faire de la maniere la plus excellente & la plus parfaite dont un hóme soit capable avec le secours de la grace.

S'entretenant un jour avec le Pere Laynez en presence d'André Oviedo & de Pierre Ribadeneyra, *Que feriez-vous*, luy dit-il, *si Dieu vous disoit*, Au cas que vous vouliez mourir presentement, je vous donneray la gloire éternelle; mais si vous voulez vivre encore, je ne vous asseure point de vostre salut; je vous jugeray selon l'état où vous serez à l'heure de vostre mort. *Si, dis je, Nostre Seigneur vous tenoit ce discours, & qu'il vous vint dans l'esprit que demeurant en ce monde, vous pourriez rendre quelque service à la Majesté divine, que choisiriez-vous? Ie vous confesse, mon Pere*, repartit Laynez, *que ie prendrois le parti le plus seur sans hesiter.*

Pour moy, repliqua le Saint, *je ne le ferois pas; & si je jugeois pouvoir avancer la gloire de Dieu en quelque chose, je le supplierois de me laisser vivre. Il me semble aprés tout*, continua-t-il, *que je ne risquerois rien. Car enfin si un Roy avoit offert une grande recompense à un de ses sujets, & que ce sujet ne voulût pas le recevoir pour estre plus en état de servir son Prince : le Prince ne se croiroit-il pas obligé à conserver, & mesme à augmenter la recompense dont l'on se seroit privé pour son service? Mais si les grands de la terre qui sont naturellement ingrats en usent ainsi; que ne devons nous pas esperer du Roy des Rois qui nous prevint par sa grace, & de qui nous tenons tout ce que nous sommes? Comment pourrions nous craindre d'être malheureux & reprouvez, pour avoir sacrifié nos interests à la gloire de nostre Maistre? Que les autres en pensent ce qu'ils voudront, je ne penseray jamais rien de semblable d'un Dieu si bon, si fidelle & si magnifique.*

Lors qu'il faisoit les Constitutions de son Ordre, il luy vint en la pensée quel sentiment il auroit si Dieu le mettoit dans l'enfer pour ses pechez,

& il écrivit là-dessus les paroles suivantes. *Ie me representois d'un costé les supplices que j'aurois à souffrir; de l'autre, les blasphemes des damnez : & il me sembloit que je ne sentirois pas les supplices en comparaison des blasphesmes que j'entendrois contre le saint Nom de Dieu.*

Il disoit souvent, *Que desiray-je, ou que puis-je desirer hors de vous, mon Dieu !* Il finissoit ses catechismes par ces paroles : *Aimez Dieu de tout vostre cœur, de toute vostre ame, de toutes vos forces :* & il repetoit plusieurs fois le jour l'oraison fervente qu'il avoit composée en faisant le livre des Exercices spirituels.

Recevez, Seigneur, toute ma liberté ; recevez toute ma memoire, tout mon entendement, & toute ma volonté. Vous m'avez donné tout ce que j'ay, ou ce que je possede ; je vous le rends tout, & le remets à vostre divine volonté, afin que vous en disposiez absolument. Donnez-moy seulement vostre amour avec vostre grace, & je suis assez riche : ie ne demande rien davantage.

Il soupiroit jour & nuit aprés la veuë de nostre Seigneur, & il desiroit

pour cela d'eſtre dégagé des liens du corps. Auſſi dés qu'il penſoit à la mort, il pleuroit de joye, eſtimant le meilleur pour luy, à l'exemple de l'Apoſtre Saint Paul, de vivre avec Iesus-Christ; mais ce qu'il ſouhaitoit, n'eſtoit pas preciſement d'être heureux. C'eſtoit de voir la gloire de la ſacrée humanité du Sauveur, de meſme qu'on ſouhaite de voir en honneur celuy qu'on aime tendrement.

Il eſtimoit tant les opprobres qu'on ſouffre pour Dieu, qu'il dît un jour, que les chaiſnes dont il avoit eſté chargé en Eſpagne, luy eſtoient plus pretieuſes que toutes les couronnes de la terre; & que rien ne luy pouvoit donner autant de joye qu'il en reſſentoit d'avoir eſté priſonnier pour le Nom de Iesus-Christ.

Comme il avoi toûjours devant les yeux ce que le Fils de Dieu à ſouffert pour l'amour des hommes, il ne s'imaginoit point l'aimer quand il n'enduroit rien pour ſon ſervice, & il eût voulu luy rendre vie pour vie, en mourant d'une mort cruelle & honteuſe,

Il pria une fois nostre Seigneur de ne luy donner aucunes consolations interieures, afin que son amour fût plus desinteressé & plus pur. Une autre fois il demanda instamment à Dieu un profond respect pour les saints mysteres ; mais il ajousta, que ce respect vint d'amour, & non pas de crainte. *Donnez-moy, Seigneur*, disoit-il, *une reverence tendre, une humilité qui ne soit qu'amour* ; & en prononçant ces paroles, il gouſtoit toutes les douceurs celestes.

Ayant rencontré un Frere qui faisoit son office avec negligence, *Mon Frere*, luy dit-il, *ce que vous faites pour qui le faites vous ?* Le Frere luy répondit, que ce qu'il faisoit c'estoit pour l'amour de Dieu. *Certainement*, repliqua le Saint, *si c'est pour l'amour de Dieu que vous travaillez, vous estes bien coupable, & vous meritez une rude penitence. Ce n'est pas un grand mal*, ajoûta-t-il, *que de se negliger en servant les hommes ; mais de servir Dieu laschement, c'est ce qui ne se peut souffrir.*

Comme il ne cherchoit & n'aimoit

que Dieu, il ne ſongeoit qu'à luy plaire, & ne craignoit rien davantage que de l'offenſer. C'eſt pourquoy il avoit une attention continuelle ſur luy-même. Il examinoit les mouvemens de ſon cœur à toutes les heures du jour ; & il tenoit ſes ſens ſi recueillis, que depuis ſa converſion juſqu'à ſa mort, il ne regarda jamais une femme en face, quoy que le miniſtere Evangelique l'obligeât ſouvent de leur parler & de traiter avec elles.

Sa charité envers le prochain.

Car dés les premieres années de ſa vie nouvelle, il s'employa tout entier au ſervice du prochain, & dans la ſuite il y rapporta toutes ſes actions & tous ſes deſſeins. Soulager les pauvres, ſervir les malades, inſtruire les ignorans, conſoler les malheureux, faire du bien à tout le monde, c'eſtoit-là proprement l'occupation & la vie d'Ignace.

Il eût toûjours ſoin non ſeulement de ne pas rendre le mal pour le mal, mais de vaincre le mal par le bien, ſelon le conſeil de l'Apoſtre. L'an mil cinq cens quarante-ſix un Religieux Eſpagnol qui eſtoit à Rome, & qui témoignoit beaucoup d'amitié au Pere

Ignace & à ses enfans, changea tout d'un coup, & se declara hautement contre eux, jusqu'à soustenir que tout ce qu'il y avoit de Jesuites en Espagne, depuis Perpignan jusqu'à Seville, meritoient le feu, & qu'il les feroit brusler. Le General de la Compagnie, à qui ce Religieux fit dire cela par un homme exprés, receût une telle insulte d'une maniere tres-chrêtienne, & écrivit aprés en ces termes à l'homme qu'on luy avoit envoyé.

Dites, ie vous prie, au bon Pere que comme il a envie de faire brusler tous ceux de la Compagnie depuis Perpignan iusqu'à Seville, ie souhaite que luy & tous les amis qu'il a, non seulement entre Perpignan & Séville, mais dans tout le monde, soient embrasez des flames du divin amour. Vous luy direz aussi, s'il vous plaist, que le Gouverneur de Rome, & le Vicaire du Pape, ont nos affaires entre les mains; & que s'il a quelque chose à dire contre moy, il fasse sa déposition devant ces deux Iuges, afin que si ie suis criminel, ie porte moy seul la peine de mes crimes, & que ceux qui sont innocens ne soient pas punis.

Un Pére de la Compagnie mal

content du Pere Ignace, s'emporta un jour contre luy, & franchît les bornes non ſeulement de l'obeïſſance, mais de la raiſon. Le Saint ſe mit en priere pour ce pauvre homme, & parla ainſi à Dieu les larmes aux yeux. *Pardonnez luy, Seigneur, pardonnez luy mon Createur, parce qu'il ne ſçait ce qu'il fait.* Dieu en meſme temps répondit au Saint, comme autre fois à Moyſe : *Laiſſez-moy, ie vous vengeray* ; & il arriva enſuite que ce Pere eſtant allé voir des Reliques dans une Egliſe de Rome, il vit, ou crût voir la figure d'un homme ſevere, qui avoit un foüet à la main, & qui le menaçoit de le châtier s'il n'obeïſſoit à Ignace. Cette viſion le fit rentrer en ſon devoir : mais quelque raiſonnable qu'il devint, il ne laiſſa pas d'eſtre tourmenté interieurement toute ſa vie.

Pour entretenir la paix avec le prochain, Ignace cedoit toûjours de ſon droit autant que la conſcience le pouvoit permettre ; & il diſoit que d'en uſer de la ſorte, c'eſtoit une choſe non ſeulement honeſte, mais avantageuſe : parce que Dieu avoit

couſtume de bien payer ceux que la charité portoit à ſe relaſcher ſur leurs intereſts. Ainſi le refectoir de la maiſon Profeſſe eſtant fort obſcur à cauſe qu'un voiſin faſcheux ne vouloit pas qu'on priſt du jour dans un mur metoyen, quelque droit qu'on eût d'en prendre de ce coſté là, le Pere ne fit jamais aucune pourſuite en justice, & aima mieux manger plus de huit ans dans un lieu où l'on ne voyoit preſque goutte, que de troubler tant ſoit peu la paix. Enfin il eût patience juſqu'à ce qu'on puſt acheter la maiſon voiſine, & que le maiſtre voulût la vendre de luy-meſme.

Il prioit Dieu également pour les ennemis & pour les amis de la Compagnie. Il le faiſoit tous les jours pour le Souverain Pontife, & pour les Princes Chreſtiens, dont dépend la tranquilité publique. L'an mil cinq cens cinquante-cinq il dit à l'occaſion de la maladie de Jules III. que quand le Pape ſe portoit bien, il prioit pour luy une fois le jour avec effuſion de larmes; mais que quand ſa Sainteté eſtoit malade, il ne man-

quoit pas de le faire deux fois reglement. Et l'an mil cinq cens cinquante six, aprés que l'Empereur Charles-Quint se fut défait de tous ses Royaumes entre les mains de Philippe II. Eléonor Mascaregnas, qui avoit esté gouvernante de Philippe, supplia par lettres le Pere Ignace de recommander à Dieu le nouveau Monarque, dont la bonne conduite importoit si fort au bien de l'Eglise : il luy répōdit, qu'il avoit coustume de prïer une fois chaque jour pour le Prince avant l'abdication de Charles-Quint, & que depuis il prioit tous les jours deux fois pour luy avec une affection particuliere.

Il excusoit ordinairement les pechez d'autruy sur la fragilité de la nature, ou sur l'emportement de la passion : il sauvoit quelquefois par l'intention une action blasmable, en soustenant que ce qui paroît criminel devant les hommes ne l'est pas toûjours devant Dieu. Que si le fait étoit si enorme & si évident, qu'on ne pût le défendre en nulle maniere, il disoit alors avec le Saint Esprit : *Ne iugez point avant le temps, Dieu seul voit le fond des cœurs.*

Mais son amour envers le prochain éclatoit sur tout où il s'agissoit du salut des ames : il ne refusoit aucun travail qui leur fût utile, & il disoit que si pour en sauver une il luy eût fallu souffrir les derniers opprobres, il les auroit souffert de bõ cœur.

Estant déja vieux & accablé d'infirmitez, il fut appellé un jour pour confesser un homme qui se mouroit. Quoy qu'il fust ce jour-là tout malade, & qu'il y eût plusieurs Peres dans la maison sur qui il pouvoit se decharger d'un ministere si peu convenable à la disposition où il se trouvoit ; il alla passer la nuit auprés du moribond, & l'aida à mourir chrestiennement.

Enfin il ne respiroit que la conversion des pecheurs, & son zele n'embrassoit pas moins que toute la terre. Il avoit mesme pour les pecheurs une certaine tendresse qu'il n'avoit pas pour les autres hommes; & cela estoit si connu, que le Frere du Pere François de Borgia luy écrivant pour luy demander son amitié, *Ie n'ay*, luy dit-il, *rien en moy qui merite que vous m'aimiez, si ce n'est que ie suis Frere*

du Pere François, ou que ie suis un grand pechcur; & ie doute lequel de ces deux motifs est le plus puissant pour vous engager à m'accorder la grace que ie vous demande.

Dés qu'il commença à servir Dieu, il eût une si profonde connoissance de son neant, & une si basse idée de luy-mesme, qu'on luy a souvent entendu dire que la vaine gloire estoit de tous les vices celuy qu'il craignoit le moins. Il ne laissoit pas de connoître en luy les dons de Dieu, & comparant un jour avec l'autre, le profit present avec le passé, il disoit que Manreze qu'il appelloit sa primitive Eglise, n'avoit esté que son novitiat, & que nostre Seigneur perfectionnoit tous les jours l'ouvrage qui n'estoit alors qu'ébauché. Mais ces dispositions interieures si excellentes, ces illustrations divines, ces apparitions frequentes de Iesus-Christ & de la Vierge, ces douceurs continuelles d'une devotion sensible ne servoient qu'à augmenter la mauvaise opinion qu'il avoit de luy. *Il faut que ie sois biẽ foible*, disoit-il, *puis que i'ay besoin de tãt d'appuis extraordinaires pour me soustenir.*

Il

Il disoit encore, que plus il faisoit de fautes, plus il recevoit de faveurs du Ciel ; comme si ses negligences & ses infidelitez eussent esté la mesure des liberalitez & des caresses du Pere des misericordes : & c'est aussi ce qui luy faisoit dire, qu'il estoit peut-estre le seul homme au monde qui unît en sa personne des extremitez si éloignées, tant de pechez & tant de graces.

Estant une fois ravi en esprit, & élevé de terre au milieu d'une lumiere toute celeste, on l'entendit s'écrier: *O Dieu infiniment bon, puis que vous supportez un miserable pecheur comme moy!* De sorte que la veuë de ses miseres ne le quittoit pas mesme dans l'extase.

Aprés cela il pouvoit, ce semble, parler de ses ravissemens & de ses extases sans nulle crainte de vanité. Il n'en parloit neanmoins que tres rarement, & que pour fortifier ses compagnons ; encore estoit-ce toûjours avec beaucoup de reserve, & seulement à la naissance de la Compagnie : car quand elle fut bien fondée ; il n'est pas croyable combien

il eût ſoin de cacher les graces extraordinaires dont Dieu le favoriſa dans la ſuite.

Il ne parloit jamais de ce qui ſe paſſoit en ſon ame qu'avec des termes modeſtes ; & parce que ſur la fin de ſes jours il eût des ſentimens de pieté les plus tendres que l'on puiſſe avoir, il diſoit que la bonté divine luy donnoit de la devotion, à cauſe qu'eſtant déja vieil & infirme, il n'eſtoit plus propre qu'aux exercices de la vie interieure. Il ſigna quelque temps ſes lettres de la ſorte : *Pauvre de tout bien, Ignace.* Il n'appelloit gueres la Compagnie que la petite Compagnie de Jesus. Quand on parloit en ſa preſence des fruits qu'elle faiſoit dans le monde, & de ce qu'elle s'eſtoit étenduë en ſi peu de temps par toute la terre; ou quand on tenoit quelque autre diſcours qui tournoit à ſon honneur, il ſe recueïlloit auſſitoſt ; la honte luy montoit au viſage, & les larmes luy venoient aux yeux.

Le Pere Laynez luy demanda un jour confidemment, ſi ce qu'on diſoit de luy eſtoit vray, qu'il eût un Ar-

change pour ſon Ange Gardien. Le Saint ne luy fit aucune réponſe; mais il devint rouge, & pour uſer des termes du Pere Laynez, il ſe troubla à peu prés comme feroit une honneſte fille, qui eſtant ſeule dans ſa chambre, ſeroit ſurpriſe par un inconnu à une heure induë.

Ayant ſceû qu'un Frere avoit dit à un autre que leur Pere Ignace eſtoit un grand Saint, il le reprit tres-ſeverement : *C'eſt avilir & deshonorer la ſainteté*, luy dit-il, *que la reconnoiſtre dans un pecheur comme moy* : il ajoûta qu'une parole de cette nature n'eſtoit pas moins qu'un blaſpheme.

Mais un pareil diſcours coûta peu-eſtre la vie au Pere Jacques d'Eguia ; c'eſtoit le confeſſeur du Pere Ignace. Quoy que le Saint qui luy découvroit ſon interieur, pour ne pas marcher ſans guide dans les voyes de Dieu, luy recommendât un profond ſilence, & qu'il eût meſme puni ce bon Pere pour avoir parlé trop librement là-deſſus ; Eguia ne pouvoit ſi bien ſe retenir, qu'il ne luy échapât certaines pa-

roles qui faisoient entendre ce qu'il n'osoit dire. Il souhaitoit de survivre au Saint quelques heures, afin de reveler sans scrupule tout ce qu'il sçavoit; & il disoit qu'on ne pourroit l'ouïr sans étonnement. Le souhait du confesseur vint aux oreilles du Pere Ignace; & le sentiment des Peres qui vivoient alors fut que le Saint demanda à Dieu qu'un tel souhait ne s'accomplist pas. Quoy qu'il en soit, le Pere d'Eguia mourut peu de jours avant le Pere Ignace, & on n'a point sceu ce que le Saint craignoit tant que son confesseur ne revelast.

Il desiroit qu'on le jettât à la voirie aprés sa mort, comme n'estant, disoit-il, qu'un peu de bouë, & un fumier abominable.

Il dit un jour que tous ceux de la maison luy donnoient exemple de vertu & matiere de confusion, & qu'il n'estoit scandalisé que de luy-mesme. Il écrivit une fois à une personne de confiance, que jamais il ne traitoit des choses de Dieu avec qui que ce soit, pas mesme avec les plus grands pecheurs, qu'il n'y

apprît, & qu'il n'y gagnât beaucoup.

Iamais homme ne fut moins attaché à ſon jugement que luy ; & quand les choſes ſur leſquelles il deliberoit ne luy paroiſſoient pas évidentes, il ſuivoit ſans peine l'avis des autres. Enfin quoy qu'il euſt toutes les qualitez neceſſaires pour bien gouverner, & qu'il les eût meſme dans un degré éminent, au ſentiment des hommes ſages qui l'ont connu, il ne ſe croyoit point capable d'eſtre ſuperieur ; & il proteſtoit devant Dieu qu'il n'eſtoit propre qu'à obeïr.

Ses enfans le prierent à diverſes repriſes, & avec inſtance, de leur laiſſer des memoires de ſa vie pour leur inſtruction : il ne voulut point y entendre au commencement ; mais à la fin il ſe rendit, de peur ſans doute qu'ils ne cruſſent que ſa modeſtie l'empeſchoit de leur dire de grandes choſes. Il dicta donc ſur la fin de ſes jours au Pere Louys Gonzalez une relation ſimple & courte de ce qui luy eſtoit arrivé depuis ſa converſion juſqu'à l'année mil cinq cent quarante-trois : pour le reſte,

il renvoya, non pas au Pere Iacque d'Eguia son confesseur, mais au Pere Ierosme Nadal, à qui il s'estoit un peu ouvert de temps en temps. Il vouloit apparemment qu'on crût qu'il ne cachoit rien, & que tout se reduisoit à ce qu'il avoit dit, & à ce que Nadal pouvoit dire. C'est ce qui s'appelle couvrir l'humilité sous l'humilité, en fuyant mesme la reputation d'estre humble.

Son détachement du monde.

Depuis qu'il eût quitté une fois le monde, il conceût une extréme horreur pour tout ce que les mondains recherchent le plus; & il rechercha ardemment ce qu'ils abhorrent davantage. S'il n'eût eû égard qu'à luy-mesme, il eût voulu passer pour fou dans l'esprit des sages du siécle; & si la charité du prochain, ou la bienseance l'eût permis, il n'auroit pas fait difficulté de paroistre aux yeux du peuple avec un habit extravagant.

Le mépris qu'Ignace avoit en general pour le monde, s'étendoit en particulier aux spectacles, aux magnificences des Cours, aux entreprises & aux conquestes des Princes: il

trouvoit tout cela petit ; & c'eſt ce qui le faiſoit s'écrier ſouvent en conſiderant les aſtres dans le ſilence d'une belle nuit , *Que la terre me ſemble utile , quand je regarde le Ciel !*

Auſſi n'avoit-il de commerce avec les grands qu'autant que la gloire de Dieu & l'intereſt de la Religion le demandoient. Comme il en eſtoit fort conſideré , par la raiſon meſme qu'il ne cherchoit pas à l'eſtre , pluſieurs perſonnes s'adreſſoient à luy pour faire fortune par ſon entremiſe ; mais il leur declaroit nettement , qu'il n'avoit d'habitudes qu'à la cour celeſte , & que s'ils vouloient y avoir accés , il taſcheroit de les aider de ſes conſeils & de ſes prieres.

Il diſoit que le devoir d'un Religieux n'eſt pas d'introduire des gens à la cour , mais de les en retirer pour les porter à la ſolitude ; & quand un ſeculier le preſſoit de luy rendre de bons offices auprés d'un Prince ou d'un Cardinal : *Mon Frere* , répondit-il , *je ne connois point de maiſtre plus grand ni meilleur que celuy que j'ay pris pour moy : ſi vous voulez eſtre*

de ses domestiques, ie vous serviray de toutes mes forces & de tres-bon cœur.

Il pratiquoit exactement ce que dit l'Apostre Saint Paul : *Quiconque est enrôllé dans la milice de Dieu, ne s'engage point dans les affaire du siécle.* Il ne s'interessoit pas mesme à ce qui touchoit ses proches ; & un jour d'hiver qu'il estoit en oraison dans sa chambre, le portier estant venu luy rendre des lettres de Loyola qu'on disoit estre de consequence, il prit le paquet, & le jetta au feu sans l'ouvrir.

Sa niéce fille de son frere aisné Dom Martin Garcie, & qui devint unique heritiere de la maison de Loyola, fut recherchée par divers Seigneurs. Le Duc de Najare & le Duc d'Albuquerque écrivirent au Pere Ignace en faveur d'un des pretendans, & le prierent de faire en sorte que celuy pour qui ils parloient eût la preference, parce que c'estoit un homme riche & de grande qualité. Le Pere leur répondit, qu'il ne prenoit nulle part au mariage de sa niéce ; que ces sortes d'affaires profanes n'avoient point de rap-

port à sa profession, que depuis plusieurs année il avoit renoncé au monde, & que ceux qui y renonçoient pour l'amour de JESUS-CHRIST devoient oublier les choses de la terre, afin d'estre tout occupez de celles du Ciel.

A force de combatre ses inclinations naturelles, il en estoit devenu tellement le maistre, qu'il ne paroissoit en luy aucun mouvement déreglé. Son visage estoit toûjours égal comme son esprit ; & les siens disoient qu'il avoit un air tout celeste, parce que la serenité estoit toûjours sur son front & dans ses yeux : si bien que pour traiter avec luy d'une affaire, ou pour en obtenir quelque chose, il ne falloit ni étudier son humeur, ni observer les momens & les conjonctures favorables.

Sa moderation neanmoins n'avoit rien de languissant : car en reprimant les saillies de son naturel bilieux & emporté, il n'avoit pas perdu le feu qui est necessaire pour agir. On l'a veû souvent, lors qu'il s'entretenoit d'une maniere douce & tranquille avec quelques Peres,

faire appeller quelqu'un qu'il vouloit corriger devant eux ; & changeant de viſage tout à coup, parler d'un ton qui les faiſoit tous trembler : en ſuite dés que le coupable s'en eſtoit allé, reprendre ſon air de douceur, & continuër l'entretien avec la meſme tranquilité qu'auparavant.

Les évenemens les plus inopinez & les plus étranges ne faiſoient nulle impreſſion ſenſible ſur luy ; & quelque faſcheux ou agreables qu'ils fuſſent, il n'en eſtoit ni plus triſte, ni plus gay. Eſtant un jour en viſite dans une maiſon de Rome, lors qu'il commençoit à parler de Dieu, un homme envoyé exprés par les Peres de la Compagnie, & qui paroiſſoit tout émeû, luy vint dire quelque choſe à l'oreille. Il le renvoya ſans rien répondre, & pourſuivit ſon diſcours l'eſpace d'une heure. Quand il voulut ſortir, ceux qu'il eſtoit venu voir, luy demanderent ſi l homme qu'on luy avoit envoyé ne luy avoit point annoncé quelque méchante nouvelle. *Ce n'eſt rien*, dit-il, *ſinon que les ſergens ſont chez nous, & qu'ils*

enlevent tous nos meubles. Mais cela ne m'inquiete pas, ajoûta-t-il en soûriant : *S'ils emportent nos lits, nous coucherons sur la terre, ainsi qu'il convient à des pauvres comme nous.*

Estant une fois malade, les medecins luy recommanderent de bannir toutes les pensées qui pourroient luy causer la moindre tristesse. Cela luy donna lieu d'examiner ce qui seroit capable de l'affliger en ce monde, ou du moins de troubler un peu la tranquilité de son ame. Il ne se presenta qu'une seule chose ; & ce fut si la Compagnie venoit à perir. Il alla plus loin, & voulut sçavoir combien dureroit sa peine, au cas que ce malheur arrivât ; & il luy sembla que si cela se faisoit sans qu'il y eût de sa faute, il s'en consoleroit en un quart d'heure de recueillement.

Un homme maistre de ses passions l'est de sa langue, pour peu qu'il soit né discret. Ignace gardoit en parlant toutes les mesures que la raison & la charité prescrivent. Il contoit les choses simplement, sans se servir d'aucun terme d'exageration, & laissant aux personnes qui l'é-

Sa retenuë à parler & combien il estoit puissant en paroles.

coutoient à peser les circonstances du fait, à tirer des consequences, & à faire des reflexions. Quelque desordre qu'il y eût dans la conduite des Grands, & quelque publics que fussent leurs vices, il n'en parloit point. Il couvroit d'un profond silence les fautes de ses inferieurs; & il dit une fois, qu'il s'estoit confessé d'avoir déclaré à trois personnes ce qu'il ne devoit déclarer qu'à deux pour l'amendement du coupable. Quelques années avant sa mort, il promit à une personne de la servir en une certaine affaire : mais s'estant apperceû que la nature de l'affaire n'estoit pas tout à fait du ministere d'un Religieux, il se repentit de s'estre engagé, & dit à cette occasion, *Je ne me souviens pas de m'estre tant échapé depuis onze ou douze ans, ni d'avoir rien promis dont je me repentisse aprés.*

Ceux qui le connoissoient, avoient coustume de dire que c'estoit un homme de peu de paroles; mais que le peu qu'il disoit avoit un grand sens, & je ne sçay quelle force à quoy on ne pouvoit resister. Aussi tournoit-il les esprits de quel costé il vou-

loit. Ribadeneyra eſtant jeune, n'étoit pas fort regulier ni fort ſage : ſon égarement alla juſqu'à ſecoüer le joug de l'obeïſſance, & à ne pouvoir ſouffrir la veüe du Pere Ignace pour qui il conceût une ſecrete averſion. Le Pere l'ayant un jour appellé, ne lui dit que deux ou trois mots. Ribadeneyra ſe jetta à ſes pieds au meſme moment, & fondant en larmes, *Ie feray, mon Pere*, dit-il, *ie feray ce qu'il vous plaira.* Il s'agiſſoit des Exercices ſpirituels que le jeune homme n'avoit point encore voulu faire: il les fit, & ſe mit ſous la direction du Saint en qui il prit une entiere confiance.

Avant qu'il y euſt dans Rome une maiſon de catechumenes, on inſtruiſoit en celle de la Compagnie les Juifs qui demandoient le bapteſme. Un de ces Catechumenes nommé Iſaac, qui avoit fait paroiſtre beaucoup d'ardeur pour la Foy, & qui venoit tous les jours au Catechiſme dans le deſſein de ſe convertir, changea un jour de ſentiment, & apres s'eſtre emporté en des paroles fort impies au milieu de l'inſtruction, ſor-

tit tout furieux de l'Eglise. Le Pere Ignace alla au-devant de lui, *Demeurez avec nous Isaac*, lui dit il. A ces paroles le Iuif s'appaisa, demeura dans la maison, & reprenant ses premieres pensées avec une nouvelle ferveur, receût enfin le baptesme.

Sa confiance dans ce qu'il entreprenoit pour Dieu, & sa grandeur d'ame.

Quand le Saint avoit entrepris quelque chose à l'honneur de Dieu, les difficultez & les obstacles qui se rencontroient dans l'execution l'animoient au lieu de le refroidir. Il attendit un jour quatorze heures de suite pour parler à un Cardinal d'une œuvre de charité. Un autre jour qu'il devoit partir de Rome pour aller du costé de Naples, le temps devint si mauvais, que son compagnon le Pere Polanque lui conseilla de differer ce voyage. *Il y a trente ans*, dit-il à Polanque, *qu'aucun accident de cette nature ne m'a rien fait remettre au lendemain.*

Estant accablé d'infirmitez, & ayant sur les bras toutes les affaires de la Compagnie, il avoit besoin de secours en plusieurs rencontres. Cependant il s'en privoit quand la plus grande gloire de Dieu le demandoit;

& on l'a veu quelquefois tout seul à Rome porter le faix des affaires, apres avoir dispersé en divers lieux ceux qui estoient capables de le soulager. *Tout languissant que ie paroisse*, disoit-il; *avec ce baston, i'irois à pied iusques en Espagne s'il en estoit besoin.*

Si la maladie l'obligeoit à garder le lit, & qu'il lui survint une affaire difficile, il paroissoit oublier son mal, & recouvrer sa santé en un moment: de sorte que quand il tomboit malade, ses enfans disoient, *Prions Dieu qu'il survienne à nostre Pere quelque affaire de consequence, il sera bientost gueri.*

Il supportoit les adversitez avec un courage invincible, & quelqu'un lui ayant demandé le chemin le plus seur pour parvenir à la perfection en peu de temps, il répondit, que c'étoit de souffrir genereusement de grandes croix pour les interests de Dieu. La grace des persecutions, ainsi qu'il parloit, estoit de toutes les faveurs divines celle qu'il estimoit davantage; & il sembloit qu'il l'eust obtenuë: car on a remarqué plusieurs fois, que les autres Peres estant seuls, vivoient

dans le calme ; & qu'auſſi-toſt que le Saint ſe joignoit à eux, il s'élevoit des tempeſtes de tous coſtez.

Sa confiance en Dieu.

Parmi toutes les traverſes de ſa vie, la confiance qu'il avoit en Dieu le ſouſtenoit tellement, qu'il ne craignoit rien lors que tout eſtoit à craindre. Dans les affaires difficiles qu'il entreprenoit pour le ſervice des fidelles, il s'abandonnoit quelquefois ſi fort à la Providence, que ceux qui en ces rencontres ne regardoient ſa conduite qu'avec les yeux de la chair, le trouvoient imprudent & temeraire. C'eſtoit auſſi une de ſes principales maximes, que qui veut faire de grandes choſes pour Dieu, doit bien ſe garder d'eſtre trop ſage ; & il diſoit que ſi les Apoſtres euſſent conſulté les lumieres de la prudence humaine, ils n'euſſent jamais entrepris la converſion du monde.

Il dit un jour, ſelon ce principe, que ſi Dieu l'appelloit au-delà des mers, & que le Vicaire de JESUS-CHRIST lui commandaſt de partir en diligence, il ſe jetteroit dans la premiere barque qu'il rencontreroit, quelque mal équipée qu'elle fuſt,

quand meſme elle ſeroit ſans voiles & ſans gouvernail. *Quelle prudence y auroit-il à cela, mon Pere*, dit quelqu'un qui eſtoit preſent? *La prudence*, repartit Ignace, *eſt la vertu de celui qui commande, & non pas de celui qui obeït.*

Lors que les temps eſtoient plus faſcheux, & qu'il n'y avoit nulle apparence de ſecours du coſté des hommes, il ne laiſſoit pas de recevoir beaucoup de gens en la Compagnie; & il dit à un Pere qui s'en étonnoit, qu'il failloit d'autant plus eſperer en Dieu, que les choſes paroiſſoient plus deſeſperées. *Quel merite aurions-nous à eſperer*, diſoit-il, *ſi nous avions un fonds aſſeuré, ou des reſſources certaines? Quand on voit ce qu'on eſpere, ce n'eſt plus une eſperance, puis que nul n'eſpere ce qu'il voit.*

Nicolas Bobadilla ne pouvant comprendre d'où le Pere Ignace tiroit dequoy nourrir tant de gens, & l'interrogeant un jour là-deſſus, le Pere lui fit un détail des aumoſnes qu'on leur faiſoit reglément. *Tout cela ne ſuffit pas pour la moitié de ce que nous ſommes*, dit Bobadilla. *Eh quoy donc*,

repartit le Saint, *ne dépendrons-nous en rien de la Providence ? Et ne faut-il se reposer sur les soins du Pere celeste qu'autant qu'il plaist à la charité des fidelles ? Pour moy, ie trouve dans les mains de Dieu ce qui me manque dans celles des hommes, & s'ils ne me donnoiẽt riẽ, ie trouverois en lui toutes choses.*

Le Marquis de Sarria Ambassadeur du Roy Catholique auprés du Pape receût un jour froidement le Pere Ignace contre sa coustume, & cette froideur venoit de ce que le Pere n'employoit pas assez le Marquis dans les occasions où il s'agissoit des interests de la Compagnie. Le Pere Ignace qui devina la cause du changement de l'Ambassadeur, dit en s'en retournant à Ribadeneyra, qui estoit son compagnon, que depuis plus de trente ans nostre Seigneur lui avoit appris à se servir des secours humains de telle maniere qu'il n'y fondast pas ses esperances ; & qu'il feroit entendre à l'Ambassadeur que des gens comme eux ne devoient pas se prévaloir du credit des Grands au préjudice de la confiance qu'ils devoient avoir en Dieu.

Il receût une grace particuliere pour la direction des ames ; & ce don de Dieu fut en lui dans un si éminent degré ; que plusieurs personnes le venant consulter sur leurs peines interieures, & ne pouvant bien les lui expliquer, il les leur disoit comme s'il eust veû clairement le fond de leurs consciences.

Sa prudence dans les choses spirituelles,

Il avoit pour maxime, qu'il ne faut pas accommoder les affaires à soy, mais qu'il faut s'accommoder aux affaires ; & il appliquoit cette regle de prudence aux choses de pieté. Ainsi il condamnoit les directeurs qui veulent reduire tout le monde à leur maniere d'oraison & à leur genre de vie. Il disoit que cette sorte de conduite est tres-perilleuse, & que ces directeurs-là n'entendent gueres la vie spirituelle, ne sçachant pas que les dons du Ciel sont differents, & que tous les fidelles ne vont pas à Dieu par la mesme voye. Il disoit mesme que bien qu'il y ait parmi les vertus & les actes des vertus divers degrez d'excellence, le plus sublime & le plus parfait n'est pas toûjours le meilleur pour chaque personne en

de certaines circonstances ; & que si Dieu dans la priere excite une ame à la componction, elle ne doit pas tourner son cœur d'un autre costé, ni se réioüir par exemple des perfections infinies de la Majesté divine.

Il disoit que ceux qui font de longues prieres doivent estre fort sur leurs gardes, pour ne pas abuser du commerce qu'ils ont avec Dieu : qu'il y a des personnes naturellement opiniastres, qui à force de prier sans garder les regles de la discretion, ni sans avoir bien envie de vaincre leur iugement propre, se dessechent le cerveau, & s'entestent si fort de leurs pensées, qu'on ne peut leur rien oster de l'esprit ; qu'il y en a d'autres, qui persuadées que tout ce qu'elles sentent dans l'oraison vient de Dieu, prennent leurs sentimens pour la regle de leur conduite, & ne suivent que les mouvemens de la nature, en pensant suivre les mouvemens de la grace. Il aioustoit que les personnes seduites de la sorte tomboient souvent en des erreurs tres-grossieres, & que leurs cheûtes decreditoient l'oraison parmi les gens du monde qui s'en pre-

noient à l'oraiſon meſme, & non pas au mauvais uſage qu'on faiſoit d'une ſi ſainte pratique : qu'au reſte quelqu'éclairez que nous fuſſions, nous ne devions iamais iuger des choſes divines par des veües humaines; mais que nous devions toûjours ſoumettre noſtre jugement aux principes de la Foy & à l'autorité de l'Egliſe, n'étant pas juſte que les choſes certaines ſoient reglées par celles qui ſont douteuſes ; & eſtant raiſonnable au contraire que les choſes douteuſes ſe décident par celles qui ſont certaines.

Il eſtimoit bien davantage l'eſprit de mortification que l'eſprit d'oraiſon, ou pour mieux dire il croyoit que ces deux eſprits ſont inſeparables, & que l'un ne peut ſubſiſter ſans l'autre. Quelqu'un loüant en ſa preſence un ſaint Religieux, & diſant que c'eſtoit un homme de grande oraiſon : *Ajouſtez*, dit-il, *que c'eſt un homme de grande mortification*. Par ce mot il entendoit la mortification de l'eſprit plûtoſt que celle du corps : car bien qu'il jugeaſt les auſteritez neceſſaires pour appaiſer les revoltes de la chair, ou pour expier les pechez,

il en faisoit peu de cas si l'interieur ne les animoit: & c'est pour cela qu'il veut dans les Constitutions, que le principal soin des Religieux de la Compagnie soit de chercher en nôtre Seigneur la plus grande abnegation d'eux-mesmes, & autant qu'il se pourra, une mortification continuelle en toutes choses.

Quand on lui demandoit une voye abregée pour la perfection, il disoit que la plus courte & la plus seure estoit de se vaincre. Il dit une fois à un jeune Frere qui estoit violent, *Domptez-vous, mon Frere, domptez-vous; car si vous le faites, vous aurez une plus belle couronne dans le ciel que ceux à qui la vertu couste peu.* Une autre fois le Pere Loüis Gõzalez qui avoit soin de la discipline domestique, se plaignant de ce mesme Frere: *Ayez patience,* lui dit le Saint, *celui dont vous estes si mal content a plus avancé en un mois que tel & tel en un an*; & il lui nomma deux autres Freres, qui avoiẽt l'humeur douce, & qui passoient pour des modelles de sagesse.

Ayant sceû qu'un Pere naturellemẽt colere & chagrin, se retiroit de la

compagnie des autres apres les repas, pour éviter l'occasion de faire des fautes : *Vous vous trompez*, lui dit-il; *c'est en resistant, & non pas en fuyant, qu'on surmonte ces sortes de vices.*

Il préferoit le moindre acte de charité, d'humilité, & de patience aux plus hautes connoissances acquises ou infuses. Aussi aimoit-il plus un homme simple fort interieur & plein de l'amour de Dieu, qu'un homme docte peu fervent & peu devot. Neantmoins à parler en general, il prenoit plus de soin du sçavant, à cause que le prochain en pouvoit tirer plus de secours.

Il vouloit sur tout que ses enfans s'addonnassent aux exercices de la vraye devotion, sans se mettre en peine de gousts spirituels, de visions, de ravissemens. Quoy-que Dieu luy fist continuellement de ces faveurs signalées, il disoit qu'on ne devoit jamais les souhaiter, qu'on devoit mesme les fuïr, & les tenir pour suspectes : que quand Dieu les communiquoit, il falloit les recevoir avec crainte, & n'en point parler, à moins que l'obeïssance ou la charité n'y obligeât.

Enfin il ne jugeoit de la perfection d'une ame que par la pratique des vertus solides, jusqu'à dire qu'il valoit mieux bien connoistre son neant, que d'avoir des revelations ou des extases; & que c'estoit moins de ressusciter les morts, que de mortifier ses passions.

L'an mil cinq cens cinquante-trois un Religieux de Saint Dominique nommé le Pere Renauld, homme venerable par son âge & par sa vertu, vint voir un jour le General de la Compagnie, & lui dit en presence de Ribadeneyra, qu'il y avoit à Boulogne une Religieuse de leur Ordre doüée d'un don d'oraison éminent; qu'elle estoit souvent ravie en esprit, & que durant ses extases elle ne sentoit rien, pas mesme le feu qu'on lui appliquoit; mais qu'elle revenoit à elle dés que sa Superieure lui commandoit quelque chose. Il dit encore que cette fille avoit quelquefois les stigmates aux pieds, aux mains, & au costé, & que le sang couloit de sa teste, comme si elle eust esté couronnée d'épines. Il ajousta, que ne croyât pas sur le bruit commun tout ce que l'on

l'on en diſoit, il avoit voulu s'en éclaircir par ſes yeux, & qu'il n'en pouvoit plus douter apres ce qu'il avoit veû. Il demanda en ſuite au Pere Ignace ce qui lui ſembloit d'une choſe ſi merveilleuſe. *De tout ce que vous venez de dire*, répondit le Saint, *rien ne me ſemble moins ſuſpect que cette prompte obeïſſance*, & il ne s'expliqua pas davantage.

Le Religieux s'en eſtant allé, Ribadeneyra ſupplia le Pere Ignace de lui dire ſon ſentiment ſur la Beate de Boulogne. Le Pere lui dit que c'eſtoit le propre de Dieu d'operer dans l'ame, & de répandre en elle l'onction de ſon eſprit ; qu'il le faiſoit quelquefois avec tant d'abondance, que la plenitude de la grace qui rempliſſoit l'ame réjalliſſoit ſur le corps : mais que cela n'arrivoit que rarement, & qu'à des perſonnes fort cheries de Dieu. Il ajouſta que le demon qui ne pouvoit agir dans le fond de l'ame, avoit couſtume de contrefaire au dehors les operations divines, pour impoſer par ces apparences. Ribadeneyra comprit d'un tel diſcours que la

Religieuſe pouvoit bien eſtre trompée avec ſes raviſſemens & ſes ſtigmates ; & on reconnut en effet que toute ſa ſainteté pretenduë n'eſtoit qu'une ſubtile illuſion du malin eſprit.

L'an mil cinq cens quarante & un Martin de Sainte Croix, qui eſtoit alors novice de la Compagnie, qui fut depuis Recteur du college de Conimbre, & qui mourut ſaintement à Rome l'an mil cinq cens cinquante-ſept, eſtant en converſation avec le Pere Ignace, vint à parler de la fameuſe Magdelaine de la Croix. Il raconta les merveilles qu'il en avoit oüi dire en Eſpagne : il dit qu'il l'avoit entretenuë à Cordoüe, & qu'elle lui avoit paru une des plus ſages & des plus ſaintes femmes du monde. Le Pere fit une forte reprimande au novice de ce qu'il parloit ſi avantageuſement de cette femme, & lui dit que ceux de la Compagnie ne devoient pas eſtimer la ſainteté par des dehors éclatans.

Une autre fois il reprit tres-ſeverement un Pere qui s'entretenant

avec un novice lui proposoit l'exemple de quelques hommes d'oraison, qui estoient dans des voyes extraordinaires, & qui avoient des extases, à ce qu'on disoit : car sa pensée estoit que ceux qui commencent ne doivent point entendre parler de ces sortes de choses, & que les novices de la Compagnie en doivent estre fort éloignez, de peur qu'au lieu de s'établir dans les solides vertus, ils ne courent apres ce que la vie interieure a de specieux.

Enfin il traita avec la derniere rigueur un Prestre de la Compagnie, grand Theologien, Catelan de nation, & nommé Soldevilla, qui se mesloit d'enseigner à quelques jeunes gens du College Romain de nouvelles manieres d'oraison, fort differentes de la methode commune. C'estoit dans le fonds un homme de bien, mais tant soit peu visionnaire, & en qui la vivacité de l'imagination l'emportoit sur la solidité du jugement. Ce Pere contemplatif assembloit la nuit ses disciples, pour leur expliquer je ne sçay quelle doctrine my-

ſtique, & pour la leur faire pratiquer ſecrettement; comme ſi la contemplation eſtoit un art, & qu'il y en euſt d'autre maiſtre que le S. Eſprit. Dés que Saint Ignace ſceût ce qui ſe paſſoit, il ne manqua pas d'y mettre ordre: car apres avoir fait faire à Soldevilla des diſciplines publiques dans le refectoir du College Romain, & dans celui de la maiſon Profeſſe, il le chaſſa de la Compagnie, & n'eût pas plus d'égard à ſa profonde erudition, qu'il en avoit eu à l'illuſtre naiſſance d'un parent du Vice-Roy de Sicile & d'un fils du Duc de Bragance qu'il avoit renvoyez peu de jours auparavant, parce que c'eſtoient des eſprits ſuperbes & inquiets.

Il attiroit les gens à Dieu dans la converſation en parlant de Dieu, & il diſoit que ce moyen de gagner les ames eſtoit propre de ſon inſtitut. Il ne jettoit pas d'abord les gens du monde ſur des diſcours de pieté: il les entretenoit au commencement de ce qui convenoit à leur profeſſion & à leur eſprit. Il parloit de commerce avec les marchands, de guerre avec les

ſoldats, de politique avec les hommes d'état; & de là prenant occaſion d'un autre diſcours, il les exhortoit familierement à gagner le Ciel, à vaincre leurs vices, à gouverner leurs paſſions. C'eſt ce qu'il appelloit entrer par leur porte, & ſortir par la noſtre.

Neantmoins quand certaines gens oiſifs qui ne cherchent qu'à perdre le temps, lui rendoient viſite, il ne les menageoit pas : il commençoit par leur parler de la mort, du jugement, de l'enfer; & il diſoit que s'ils l'écoutoient volontiers, ils en deviendroient meilleurs, & que s'ils ne prenoient pas plaiſir à l'entendre, ils ne reviendroient plus.

Il diſoit qu'on devoit fuïr la familiarité de toutes les femmes, meſme de celles qui ſont devotes; que le commerce le plus innocent qu'on ait avec elles, fait toûjours tort à la reputation, quand il ne bleſſeroit pas la conſcience; & que ſi on n'eſt pas bruſlé du feu, on eſt noirci de la fumée.

Il diſoit que peu de gens compre-

noient bien ce que Dieu feroit d'eux, s'ils le laiſſoient faire ; qu'il faut que les hommes apoſtoliques faſſent pour ſauver les ames, ce que fait le demon pour les perdre, c'eſt à dire qu'ils étudient en general les mouvemens du cœur humain, & en particulier le penchant de chaque perſonne ; que les qualitez naturelles doivent eſtre miſes en œuvre par l'eſprit interieur, & que les moyens qui rendent l'inſtrument ſouple & propre à eſtre manié de la main de Dieu, comme ſont l'humilité, le mépris du monde, la pureté d'intention, valent beaucoup mieux que les moyens qui rendent l'inſtrument capable d'agir de lui-meſme, comme ſont l'eſprit, le ſçavoir, & l'éloquence ; que les ouvriers évangeliques viennēt mieux à bout de leurs deſſeins en cedant, qu'en reſiſtant, & qu'un petit bien obſcur fait avec édification, glorifie plus Dieu, que mille bonnes œuvres d'éclat qui ſeroient des ſujets de murmure & de ſcandale; qu'il ne faut pas ſe laiſſer ſeduire par un certain zele qui nous rend inquiets ſur les deſor-

dres du monde; que nous devons commencer par nous reformer nous-mesmes, & voir en suite, pour ce qui regarde les autres, de quoy Dieu nous demandera compte au jour du jugement universel; enfin que la raison qui nous distingue des bestes, doit servir non-seulement de bride à nos passions, mais aussi de regle à nos vertus, en sorte que dans le bien que nous faisons, nous agissions toûjours avec mesure, & que nostre ferveur ne nous emporte jamais au-delà des bornes de nostre état.

Voilà les vertus & les maximes principales qui furent recüeillies, & dont l'on presenta un extrait au Pape. On fit en mesme-temps un recüeil des guerisons obtenuës de Dieu par les merites d'Ignace; & on ne manqua pas d'y mettre la delivrance d'un possedé d'où le Saint avoit chassé le demon dans le temps qu'il fut élû General de la Compagnie.

Ce possedé estoit un jeune valet de la maison, Basque, nommé Matthieu. Sathan s'empara de lui en l'absence d'Ignace, qui estoit allé consul-

ter le Pere Theodose Religieux de S. François, sur son élection, ainsi que nous avons dit, & qui demeura trois jours au monastere en retraite. Le demon qui entra dans le corps de ce pauvre enfant, le tourmentoit horriblement jour & nuit. Il le jettoit tantost contre terre, & tantost l'élevoit en l'air : il le rendoit quelquefois immobile, & si pesant, qu'à peine dix hommes pouvoient-ils le remuër. Quelques-uns dirent au demon qu'Ignace reviendroit bientost, & qu'il le chasseroit du corps de Matthieu. A ces paroles le malin esprit devenant plus furieux, & jettant des cris effroyables, dit par la bouche du possedé, qu'on ne lui nommast point Ignace, & que c'estoit le plus grand ennemi qu'il eust au monde. Le Saint estant revenu, fit sur le demoniaque une courte priere, qui le delivra entierement du demon.

Depuis ce temps-là le nom d'Ignace fut redoutable aux puissances de l'enfer, & on a entendu quelquefois les possedez s'écrier au milieu des exorcismes, à la veüe d'une image du

ſerviteur de Dieu, *Où eſt ton pouvoir, Lucifer, puiſqu'un peu de papier avec la figure d'un Preſtre, nous fait fuyr ſans que nous puiſſions reſiſter? Ha Dieu, comment nous privez-vous de la gloire pour la donner à un petit Preſtre boiteux?*

Une de ſes lettres eût le meſme effet à l'égard des malins eſprits qui infeſtoient le College de Laurette, & que les exorciſmes accouſtumez n'avoient pû chaſſer: car dés que la lettre fut leûë publiquement, le bruit ceſſa, & les ſpectres diſparurent.

Bien que ceux qui rapporterent toutes les choſes que je viens de dire, fuſſent des perſonnes de bon ſens & de probité, tout fut examiné à la rigueur ſelon les formes ordinaires. Ces procedures eſtant achevées, l'an 1609, Paul V. à la priere des plus grands Princes de l'Europe, declara Ignace Bienheureux, & permit qu'on en diſt la Meſſe & l'Office. On travailla les années ſuivantes au procés de ſa canoniſation, & on rechercha tout de nouveau ſes vertus avec ſes miracles. Six cens ſoixante témoins interrogez

Sa beatification.

juridiquement ; déposerent en faveur de sa sainte vie. Plus de deux cens miracles bien averez furent produits en mesme-temps, qui sont rapportez dans les actes de la canonisation, & dont les principaux ont esté recueillis par divers auteurs.

Les villes & les peuples qui avoient le plus d'obligation au Bienheureux Ignace, écrivirent à Paul V. pour presser la canonisation de leur saint bienfacteur, & leurs requestes furent appuyées de celles des Princes & des Princesses, particulierement de Philippe II. & de Philippe III. Rois d'Espagne, de Sigismond Roy de Pologne, d'Henry le Grand Roy de France, de Marguerite Reine d'Espagne, & de Marie d'Austriche Imperatrice, femme de Maximilien II.

Aprés la mort de Paul V. Maximilien Duc de Baviére & Ferdinand Empereur écrivirent des lettres tres-fortes à Gregoire XV. Le premier ne demandoit point d'autre recompense au Saint Siege pour tout ce qu'il avoit fait dans la guerre de Prague contre les Heretiques rebelles, que

la canonisation d'Ignace ; & l'autre disoit qu'il estoit de l'honneur & de l'interest de l'Empire, qu'on mist au nombre des Saints, l'Instituteur d'une Religion qui avoit ce semble esté choisie de Dieu pour la défense de l'Allemagne.

Mais le Roy de France Loüis XIII. fut de tous les Princes Chrestiens, celui qui écrivit là-dessus avec le plus de chaleur. Il declara au Souverain Pontife dans sa lettre du 14. de Février de l'année 1621. qu'ayant receû des enfans d'Ignace les premiers principes de la Foy & des bonnes mœurs, & estant fort satisfait d'eux pour le regard de sa conscience, qui estoit entre leurs mains, il desiroit leur faire ressentir des effets de sa bienveillance en cette rencontre ; que les faveurs qu'il pourroit jamais recevoir de Sa Sainteté, pour insignes qu'elles fussent, ne le toucheroient point comme celle qu'il lui demandoit ; qu'une telle demande estoit digne du Fils aisné de l'Eglise ; que ce titre glorieux qu'il avoit herité de ses predecesseurs, & qui lui donnoit du zele pour l'avance-

ment de la Religion Catholique, l'obligeoit de poursuivre la canonisation d'Ignace, dans l'esperance que l'intercession de ce Bienheureux lui seroit un puissant secours pour bannir de son Royaume les heresies & les vices; enfin que la France ayant eû le bonheur de voir ce serviteur de Dieu, non-seulement faire ses études, & choisir des compagnons dans l'Université de Paris, mais aussi jetter les fondemens de sa Societé à Montmartre, dans l'Eglise des Martyrs, il esperoit des benedictions nouvelles, s'il contribuoit quelque chose à le faire bientost canoniser.

Sa canonisation. Gregoire XV. ne pût resister à des prieres si pressantes & si justes. Il canonisa le Bienheureux Ignace avec toutes les ceremonies accoustumées le douziéme de Mars de l'année mil six cens vingt-deux, qui est le jour que l'Eglise honore la memoire de Saint Gregoire le Grand. Urbain VIII. qui succeda à Gregoire XV. mit le Saint en suite dans le Martyrologe Romain, & parmi les differentes formules qu'on lui presenta, il choisit la

ſuivante, qu'il compoſa luy-meſme en partie. *Le 1. Iuillet à Rome Saint Ignace, Confeſſeur, Fondateur de la Compagnie de* IESUS, *illuſtre pour ſa ſainteté, pour ſes miracles, & pour le zele qu'il eût à étendre la Religion catholique par tout le monde.*

Sans ſortir du caractere d'hiſtorien, je puis ajoûter aux paroles d'Urbain VIII. celles que Gregoire XV. dît de Saint Ignace en le canoniſant: elles ſont tirées de l'Eccleſiaſtique, & le Saint Eſprit les a dites de Ioſué. *Il a eſté grand ſelon le nom qu'il portoit, tres-grand pour le ſalut des élûs, pour la défaite des ennemis de Dieu, & pour la conqueſte de l'heritage d'Iſraël.*

Mais en achevant la vie de ce glorieux Patriarche, ſi j'oſois dire quelque choſe à ſa loüange, je luy appliquerois ce que Saint Ieroſme écrit à Saint Auguſtin.

LES CATHOLIQUES VOUS REVERENT ET VOUS ADMIRENT COMME LE RESTAU- Catholici te cõditorem antiquæ rurſum fidei venerantu[r]

atque suscipiunt; & quod signum majoris gloriæ est, omnes Hæretici detestantur & persequuntur. *Tom.2. Ep.80.*

RATEUR DE L'ANCIENNE FOY ; ET CE QUI SEMBLE ENCORE PLUS HONORABLE, TOUS LES HERETIQUES VOUS HAISSENT, ET VOUS PERSECUTENT.

FIN.

LETTRE DE LOVIS XIII. ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE. AV PAPE GREGOIRE XV.

TRES-SAINT PERE,

Puis qu'il n'y a point de meilleur commencement que celuy d'une action tendante à la gloire de Dieu : vostre Sainteté aura pour agreable, que ma premiere demande à son entrée du gouvernement de l'Eglise sainte, soit d'une œuvre qui fasse non moins reluire sa pieté paternelle, que croistre les devots sentimens qu'il plaist à

Dieu me donner. Les premieres instructions que j'ay receuës en la Foy & bonnes mœurs ont esté des Peres Iesuites ; ils ont eû jusques à present la direction de ma conscience, dont je demeure tres satisfait, & desireux de faire ressentir à tout leur Ordre les effets de ma bienveillance. Surquoy ayant sceû que le procés de la canonisation du Bienheureux Ignace Instituteur dudit Ordre estoit fait, & qu'il ne restoit plus que le vouloir de vostre Sainteté à parfaire ce bon œuvre : j'ay bien voulu la supplier, comme je fais tres-affectueusement, que son bon plaisir soit de le declarer & mettre au nombre des Saints que nostre Mere Sainte Eglise revere & honore pour tels. Les faveurs que j'auray à recevoir pour grandes qu'elles soient, ne me seront point toutes à telle consolation comme celle-cy seule, qui outre les benedictions que j'en

espere, comblera de prosperitez son gouvernement. La Providence divine qui inspire les cœurs & en retient les mouvemens, n'a pas permis que cette devotion emprreinte dans mon cœur depuis quelques années, ait esté plûtost manifestée, reservant à vostre Sainteté cette action tant celebre, & à moy le bonheur que de luy faire cette demande qu'elle trouvera digne du Fils aisné de l'Eglise. Ce titre moins gravé en mon ame, que dignement possedé de mes predecesseurs, me donne une forte émulation à l'avancement de nostre sainte Religion, & me fait affectionner davantage ladite Canonisation, sur l'espoir que j'ay que l'intercession de ce Bienheureux me sera un puissant secours à faire ce pourquoy Dieu l'a envoyé en ce monde, & à quoy cét Ordre s'employe tant utilement. Mon Royaume a eû cette benediction, que ce Servi-

teur de Dieu ſoit venu en ma Ville de Paris apprendre les ſciences, qu'à meſme lieu il aſſembla ſes compagnons, & commença ſa Societé en l'Egliſe des Martyrs à Montmartre. I'eſpere de nouvelles benedictions ſi voſtre Sainteté octroye qu'à ma priere il ſoit toſt canoniſé. Comme c'eſt la premiere que je luy fais, je la ſupplie qu'elle tienne ce rang és ſaintes & bonnes actions attenduës de ſon Pontificat, lequel je prie le Createur vouloir agréer à ſon honneur & gloire, à l'edification de ſon Egliſe, & au bien de toute la Chrêtienté. De Paris ce 14. Février 1621. Signé, LOUIS.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO E.

TABLE DES MATIERES.

A

ABYSSINS. Leur Religion, Partie 2. 155.156
Alphonse Salmeron, un des premiers compagnons de Saint Ignace, p.1. 165
Son suffrage pour l'élection du General, p.1. 215
Il est envoyé en Irlande en qualité de Nonce, p.1. 273
Il est choisi pour le Concile de Trente, & il y assiste en qualité de Theologien du Pape, p.2. 9.29
Il est envoyé à Ingolstad, p.2. 79
André Oviédo, remis dans la bonne voye par Saint Ignace, p.2. 66
Il est exact dans la discipline reguliere, p.2. 131
Il refuse un Evesché, qu'il accepte aprés par obeïssance, p.2. 160
Antoine de Cordouë entre dans la

Compagnie pour n'estre point Cardinal, p.2. 112
Antoine Hermite de Bassano. Sa charité envers deux compagnons de Saint Ignace; il méprise S. Ignace, p.1.214.217
Antoine Monis apostat de la Compagnie. Il y rentre, & y meurt saintement, p.2. 27
Apparitions, de Saint Pierre, de la Vierge, de Iesus-Christ, du Pere Eternel à Saint Ignace, p.1. 11. 20.81.221.319. p.2. 250. 251
De Saint Ignace à Iean Paschal, p. 2. 238
Assistens du General de la Compagnie; en quoy consiste leur office, p 1. 309.

B

Barnabites. On veut les unir au corps de la Compagnie, p.2. 119
L'estime qu'ils avoient pour Saint Ignace, & la Lettre qu'ils écrivirent à la Compagnie aprés sa mort, p.2. 230
Barthelemi Guidiccioni Cardinal,

contraire d'abord, & favorable en suite à la confirmation de la Compagnie, p. 1. 253.259
Barthelemi Torrez Docteur de Salamanque, son témoignage en faveur des Exercices de Saint Ignace, p.2. 149

C

CHARITE'. Les moyens que Saint Ignace prescrit pour l'entretenir parmi les siens, p. 1. 312. 313
Charité de Saint Ignace. *Voyez* Ignace.
Charles-Quint. Son absence cause des troubles de Castille, p.1.7
Il fait faire une Formule de Foy appellée *L'Interim*, p.2. 60
Il chasse Bobadilla de sa Cour & des terres de l'Empire, p.2.60
Il se broüille avec le Pape, p.2.181
Chartreux. L'Ordre des Chartreux affectionné à la Compagnie, p.2. 84
Chasteté. La compagnie fait profession d'une chasteté angelique, p.1. 173

Chaſteté de Saint Ignace. *Voyez*, Ignace.

Claude le Jay, un des premiers compagnons de Saint Ignace, p.1. 188

Sa ſainte vie, p.1. 226

Il aſſiſte au Concile de Trente, p.2. 29

Il refuſe l'Eveſché de Trieſte, p.2. 32

Il eſt Confeſſeur du Duc de Ferrare, p.2. 49

Il eſt envoyé à Ingolſtad, p. 2. 79

Ceſar Baronius Cardinal expoſe & honore le premier l'Image de Saint Ignace,

Coadjuteurs ſpirituels, ce qu'ils ſont, & quel rang ils tiennent dans la Compagnie, p.1. 300

College Germanique établi dans Rome, p.2. 113. 114

College Romain fondé d'abord par François de Borgia, p.2. 92

Aprés par Gregoire XIII. p.2. 93

Modele des autres Colleges, p.2. 203

Compagnons de S. Ignace gagnez

à Dieu, p.1. 163
Ils font leurs premiers vœux à Montmartre, p.1. 171
L'union qui eſt entre eux, p.1. 174
Rafinement d'un Heretique ſur leur nombre de dix, p. 1. 189
Ils partent de Paris pour l'Italie, & ce qui leur arrive en chemin, p.1. 203
Ils ſervent les malades dans les Hoſpitaux de Veniſe, p.1. 207
Ils vont à Rome, & ce que le Pape dit d'eux, p.1.208.209
Ils demeurent quarante jours en retraite, & en penitence, pour ſe diſpoſer à leur premieres Meſſes, p.1. 212
Ils ſe partagent en diverſes villes pour y travailler, p.1.213.220
Ils preſchent en diverſes Egliſes de Rome, p.1. 234
Ils ſont perſecutez dans Rome, & y ſoulagent les pauvres, p.1.236
Quelques uns d'eux ſont employez par le Pape, p.1. 225.254.273
Ils éliſent Saint Ignace General, p.1.263
Les Suffrages de quelques uns, p.1.215

Ils font leur Profeſſion ſolennelle dans l'Egliſe de S.Paul, p.1. 217
Compagnie de IESUS. Ses commencemens & ſa naiſſance dans Paris, p.1. 170.171
Sa fin, & les moyens dont elle ſe ſert pour y parvenir, p.1.282.283.
Son nom, & d'où elle l'a pris, p.1. 220.
Elle eſt érigée en Religion, & ſon inſtitut eſt confirmé par Paul III. p.1. 261
Elle n'a point d'habit particulier, p.1. 161
Elle n'a point d'auſteritez d'obligation, p.1. 287
Elle n'a point de Chœur, p.1. 288
Le choix qu'on fait des perſonnes; & ce qui empeſche d'eſtre receû en la Compagnie. p.1 290
De quelle maniere on éprouve & on cultive les Novices, p.1. 294
L'ordre des eſtudes pour ceux qui ont achevé leur novitiat, p.1. 295.
La pieté jointe à l'étude dans la Compagnie, p.1. 297
Les divers degrez qui y ſont, p.1. 300
Son gouvernement eſt monarchique

que, mais temperé, p. 1. 304 310
L'union des membres avec leur chef & entre eux, p. 1. 313
Moyens inventez par Saint Ignace pour la conservation de la Compagnie, p. 1. 314
Elle commence à instruire la Ieunesse dans les Lettres, p. 2. 40. 42
Elle ne s'assujetit point au gouvernement des Religieuses, p. 2. 85
Elle entre dans l'Affrique & dans l'Amerique, p. 2. 58
Elle est maltraitée en Allemagne, p. 2. 61
En Espagne, p. 2. 62. 148
En France, p. 2. 94. 97
Elle est aimée des Souverains Pontifes, p. 2. 187. *& suiv.*
Confiance. La confiance en Dieu de Saint Ignace. *Voyez* Ignace.
Conversation. Moyen propre de la Compagnie pour porter les ames à Dieu. p. 2. 292
Constitutions de la Compagnie. De quelle maniere Saint Ignace les écrivit. p. 1. 280
Elles sont divisées en dix parties, p. 1. 316

Elles sont confirmées par le Saint Siege, p.2. 88

D

DECRET de la Faculté de Theologie de Paris contre les Iesuites, p.2. 198
Demon. Il tasche de faire perir Saint Ignace, p.1. 20
Il le tente, p.1. 34.37.99
Ce qu'il dit du Saint par la bouche des possedez, p.2. 295
Il redoute le nom d'Ignace, p.2. 296
Dignitez Ecclesiastiques, interdites à la Compagnie, p.1. 316.317
Contraires à l'esprit de la Compagnie, p.2.35.37.39

E

EGLISE. La face de l'Eglise quand Saint Ignace parut au monde, p.1. 1.2.259
L'Eglise Catholique est la vraye Eglise, p.1. 199. p.2. 165. *& suiv.*
Epistre de l'Obeïssance, p.2. 143
Examen particulier. Ce que c'est, &

comment il se pratique, p.1. 71.72

Exercices spirituels de Saint Ignace, leur plan, & leur ordre, p.1. 55.56 *& suiv.*

Ils sont differens des exercices de Cisneros, p.1. 44

Ils sont estimez de plusieurs grands hommes, p.1.179. p.2. 83. p.1.225 p.2. 149. 150. *& suiv.*

Ils sont attaquez & examinez, p.1. 179. p.2. 149

Ils sont approuvez du Saint Siege, p.2. 52

Extases. On doit les estimer peu sans les vertus solides, p.2. 287.288

Extases de Saint Ignace. *Voyez* Ignace.

F

FERDINAND II. Empereur, tres-zelé pour la canonisation de Saint Ignace, p.2. 298

Ferdinand Roy de Castille & d'Arragon, sa bienveillance envers le jeune Ignace, p.1. 5

Ferdinand Roy des Romains, nommé Claude de Jay Evesque de Trieste, p.2. 33

Il se rend aux remontrances du Saint qui s'oppose à la promotion de le Jay, p.2. 37
François de Borgia Duc de Gandie, qu'elle fut la premiere semence de sa vocation, p.1. 121
Il fonde le premier College de la Compagnie pour l'instruction de la jeunesse, p.2. 40
Il commence la fondation du College Romain, p.2. 93
Il est appellé à la Compagnie, p.2. 67
Il y est receû, p.2. 68.72
Il quitte le Duché de Gandie, & refuse le Chapeau de Cardinal, p.2. 108. *& suiv.*
François Xavier, son caractere, comment il est gagné à Dieu par Saint Ignace, p.1. 156.163
Il est envoyé aux Indes, p.1. 257. 258
Son suffrage pour l'élection du General, p.1. 263.264
Il rend compte de sa conduite à Saint Ignace, p.2. 98
L'estime qu'il faisoit du Saint, p.2. 225
François Strada, gagné à Dieu par

Saint Ignace, p.1. 229.230
Il aide à la conversion d'un Prestre libertin, p.1. 261

G

GENERAL de la Compagnie. Il est perpetuel & absolu, p. 1. 304
Son caractere fait par Saint Ignace, p.1. 306
Comment son authorité est temperée, p.1. 310
Guillaume Duc de Baviere affectionné à la Compagnie, p.2. 79.80
Guillaume Postel. Son caractere, p.2. 5
Sa vocation à la Compagnie, p.2. 6
Il en est chassé, p.2. 7

H

HERESIE. Ses effets, p. 1. 12
Son esprit, p.1. 239
Elle s'insinuë dans Paris, p.1. 176
Dans Rome, p.1. 240
Elle se répand par toute l'Europe, p.1. 259

Heretiques. Leurs artifices pour pervertir les Iesuites de Rome, p.2.99
Ils haïssent Saint Ignace ,
Humilité. Combien estimée dans la Compagnie , p.2. 20
Necessaire aux Ouvriers Evangeliques, p.2. 26
Humilité de Saint Ignace. *Voyez* Ignace.

I

IACQUES d'Eguia. Sa vocation à la Compagnie , p.1. 200
L'estime qu'il avoit pour Saint Ignace , p.2. 268
Il meurt avant Saint Ignace , & pourquoy , *ibid.*
Iacques Horez , gagné à Dieu par Saint Ignace , p.1. 199
Il meurt à Padouë, & Saint Ignace voit son ame entrer dans le Ciel , p.1. 227
Iacques Govea , contraire à Saint Ignace au commencement , favorable aprés , p.1. 138.147.256
Iacques Laynez , un des premiers compagnons de Saint Ignace , p.1. 165

Il dispute contre les Heretiques d'Allemagne, p.1. 205
Il enseigne la Theologie à Rome dans le College de la Sapience, p.1. 223
Il assiste au Concile de Trente, p.2. 29.31
Il refuse la charge de Provincial, p.2. 125
Il reçoit humblement la reprimande que Saint Ignace luy fait, p.2. 126. *& suiv.*
Il fuyt le Chapeau de Cardinal, & s'oppose à sa promotion, p. 2. 190.
Estant malade à l'extremité, il a recours à Saint Ignace déja mort, p.2. 222
La grande idée qu'il avoit du Saint, p.2. 198
Iacques Miron. Il refuse d'estre Confesseur du Roy de Portugal, p. 2. 121
Sa conduite trop severe, & blasmée par Saint Ignace, p.2. 138
Iean III. Roy de Portugal. Il demande à Saint Ignace des Missionnaires pour les Indes, p.1. 256
Un Patriarche & des Evesques

pour l'Ethiopie, p.2. 155
Il fonde le college de Conimbre, p.2. 3
Il traitte mal le Cardinal de Viseu, & se plaint du Pape, p. 2. 14. 15
Il choisit un Pere de la Compagnie pour son Confesseur, p.2. 121
Un autre pour precepteur de son fils, p.2. 28
Il écrit à Saint Ignace, & suit ses conseils, p.1.140.p.1.258
Iean d'Avila. Le témoignage qu'il rend de Saint Ignace & de la Compagnie, p.2. 81
Iean Chanones Religieux de Saint Benoît & premier Confesseur de Saint Ignace, p.1. 28
Iean de Castro. Il embrasse la pauvreté, à l'exemple de Saint Ignace, p.1.138
S'estant fait Chartreux; il fortifie Saint Ignace dans le dessein d'établir une Compagnie qui s'employe au salut des ames, p.1. 193. 194
Iean Codure un des premiers compagnons de Sain Ignace, p.1. 189
Son suffrage pour l'élection du

General, p.1. 227
Iean Dominique de Cupis Cardinal, declaré contre Saint Ignace d'abord, & gagné ensuite par le Saint mesme, p.1. 243.244
Iean Martinez Siliceo Archevesque de Tolede, ennemi de la Compagnie, p.2. 52
Iean Nugnez. Il va en Affrique pour la delivrance des esclaves chrestiens, p.2.58
Il conjure S. Ignace d'empescher qu'on ne le fasse Evesque d'Ethiopie, p.2. 154
Il est nommé Patriarche, p.2.163
Iean Polanque. Il fait de bonnes œuvres avec Saint Ignace, p.2. 119
Il a soin des affaires du college Romain, & ce que le Saint luy dit dans une extreme necessité, p.2.195
Ce qu'il luy dit en une autre rencontre, p.2. 278
La veille de sa mort, p.2.217
Iean Paschal. Il voit S.Ignace élevé de terre durant l'oraison, p. 1. 104
Il garde son cilice, p.1. 107

Le Saint aprés sa mort luy apparoît, p.2. 238

Iean Pierre Caraffe. Ses liaisons avec Saint Ignace, p.1. 203

Il luy est contraire, p.1. 209

Il le favorise estant Pape, p.2. 189

Jesuites, *Voyez* Compagnie de Jesus.

Ignace de Loyola. Dieu l'a fait naître pour combatre l'heresie, p.1. 2. 3

Sa naissance, son éducation, ses qualitez naturelles, p.1. 4.5.6.7. p.2. 221

Il défend Pampelune, & y est blessé, p.1.9.10

Il se convertit en lisant la vie des Saints, p. 1. 14. 15. *& suiv.*

Il quitte le chasteau de Loyola, & va à Montserrat pour faire penitence, p.1.22.23

Il défend l'honneur de la Vierge contre un Maure, p.1. 26

Il fait une confession generale, & veille une nuit devant l'Autel, p.1. 28.29

Il donne ses habits à un pauvre, s'habille en penitent, & va à Manreze, p.1.29.30

Sa vie penitente, p.1. 31
Il eſt tenté par le démon, p. 1. 34.35.37
Il ſe retire dans une caverne, p.1. 38
Il eſt affligé de peines interieures ſur tout de ſcrupules, p.1. 40.41. 42
Il eſt conſolé & éclairé d'enhaut, p.1.46.47.48
Il ne ſe fie pas à ſes lumieres, p.1.49
Il eſt en grande eſtime, p.1. 49. 50
Il eſt appellé de Dieu au ſervice du prochain, p.1. 51
Il compoſe le livre des Exercices ſpirituels, p.1. 53
Il va à Barcelone, & y eſt reconnu pour Saint à l'éclat de ſon viſage, p.1.74.75.
Il entreprend le voyage de la Terre-Sainte ſur le fonds de la providence, p.1.77.78
Ce qui luy arrive en chemin, p.1. 79.80
Les ſentimens qu'il a en la Terre-Sainte, p.1. 96
On l'oblige de retourner en Euro-

pe, & il s'embarque pour Venise, p.1.98.99. *& suiv.*
Le vaisseau qui le porte se sauve d'une furieuse tempeste, p.1.92
Il est pris par les Espagnols & par les François, p.1. 94
Il commence à étudier à l'âge de trente ans, p.1. 97
Les artifices du démon pour le détourner de l'étude, p. 1. 99. 100
Il est persecuté, & maltraité à Manréze, p.1. 34
A Barcelone, p.1.105
A Alcala, p.1. 115
A Salamanque, p.1. 127.228. *& suiv.*
A Paris, p.1. 138.146.147.178
A Venise, p.1. 189
A Rome, p.1.240.241
Il entreprend de reformer un monastere de Religieuses, p.1.104
Il ressuscite un mort, p.1.108
Il fait diverses bonnes œuvres dans Alcala, p.1. 112.113. *& suiv.*
Il recommence ses études à Paris, p.1. 137
Il y est volé par un de ses compagnons de chambre, & rend le bien

pour le mal, p.1. 137.140
Il y est reduit à une extréme pauvreté, & contraint d'aller en Flandre & en Angleterre pour avoir dequoy vivre, p.1. 136.143
Il choisit des compagnons pour travailler avec eux au salut des ames, p.1. 152
Il convertit diverses personnes, un seculier impudique, un Religieux libertin, &c. p.1. 157.158.159
Il propose à ses compagnons le dessein qu'il a de s'employer au salut des ames, p.1. 169.170
Il défend l'honneur de ses compagnons & le sien, p.1. 247
Il retourne en son païs, & la vie qu'il y mene, p.1. 180.181
Il y guerit des malades, p.1. 189
Ce qui se passe entre luy & un Chartreux, p.1. 193
Il s'employe au service du prochain dans Venise, p.1. 198.199
Il va au secours d'un de ses compagnons malade & tenté, partie 1. 214
Il va à Rome offrir son service au Pape, p.1. 218

Il donne à ſa Societé le nom de la Compagnie de Jesus, p.1. 221
Il travaille au ſalut des ames, p.1. 224
Il gagne un nouveau compagnon, p.1.228
Il propoſe à ſes compagnons de faire avec eux un nouvel Ordre, p.1. 231
Il s'oppoſe à un Predicateur heretique, p.1. 236
Il aſſiſte le peuple durant la famine, p.1. 250
Il preſente au Pape le projet de ſon Inſtitut, p.1. 252
Il deſtine deux de ſes compagnons aux Indes, p.1. 256
Il demande que ſon Inſtitut ſoit approuvé du Saint Siege, p.1. 257
Et il l'obtient, p.1, 261
Il eſt élû General, & il refuſe le Generalat, p.1. 262.263.265
Il fait le catechiſme avec beaucoup de fruit, p.1. 270
Les premieres regles qu'il preſcrivit à la Compagnie naiſſante, p 1. 271

Il embrasse toutes sortes de moyens pour sauver les ames, p.1. 283.284
Il fait des établissemens pour les Juifs & pour les courtisanes qui se convertissent, p.1.275
Il fait d'autres œuvres de charité, p.1.278
Il reçoit & chasse Guillaume Postel, p.2. 6.*& suiv.*
Il choisit Laynez & Salmeron pour le Concile de Trente, p.2. 10
Les avertissemens qu'il leur donne, p.2.11
Il reconcilie le Roy de Portugal avec le Pape, partie 2. 14. 15
Son gouvernement domestique, p.2.16
Sa conduite envers les Novices, p.2.19
Ses soins pour les malades, p.2.23. 208.194
Son zele pour la discipline reguliere, p.2.25.130
Il fait ce qu'il peut pour bannir de la Compagnie, l'esprit du monde, p.2.26.27

Il s'oppose à la promotion de le Jay, p.2. 34.35
A celle de Borgia, p.2.111
A celle de Laynez, p.2. 190
Il fait vœu de n'accepter aucune dignité ecclesiastique, p.2.40
Il fait des reglemens pour le bon ordre des Colleges, p.2.44.45
Il delivre la Compagnie du gouvernement des Religieuses, p.2. 46
Il sort de Rome pour une œuvre de charité, p.2. 55
Il éprouve l'obeïssance de ses inferieurs, p.2. 57
Sa conduite dans les persecutions excitées contre la Compagnie, p.2. 63. 64. 93. 94. 105. 106. 199. *& suiv.*
Il traite rudement Bobadilla, p.2. 62
Il reconnoist les services de Codace, p.2. 76
Il défend la lecture des livres suspects, p.1. 101. p.2. 104
Il est ennemi des nouveautez, p.2. 26.30.43.77
Il regle la ferveur de François de Borgia & celle des autres, p.2.72

Il s'applique à faire fleurir les ſciences dans la Compagnie, p.2. 77.78.104.105
Il reçoit diverſes graces des Papes, & en eſt fort conſideré, p.2.85
Il ſoumet les Conſtitutions à la cenſure des principaux Peres de la Compagnie, p.2.86
Il veut ſe défaire du Generalat de ſon Ordre, p.2.88
Il fait établir aux Indes une maiſon de Catechumenes, p.2.98
Il établit le College Germanique, & le ſoûtient dans des temps faſcheux. p.2. 113. *& ſuiv.*
Il raccommode le Duc Aſcagne Colonne & Ieanne d'Arragon, p.2. 117
Il empêche qu'on n'uniſſe les Barnabites, les Somaſques, & les Théatins au corps de la Cópagnie, p.2.118
Il n'approuve pas la conduite de Miron & de Gonzalez, ſur ce qu'ils avoient refuſé d'eſtre Confeſſeurs du Roy de Portugal ; & les avertiſſemens qu'il leur donne là-deſſus. p.2. 123
Il reprend Laynez, & le traite d'abord ſeverement, enſuite avec dou-

ceur, p.2. 126.129 130
Il appaise les troubles de la Province de Portugal, p.2. 131.132.& *suiv.*
Il maintient la conduite d'Oviedo contre celle de Bobadilla, p.2. 131
Il compose l'Epistre de l'obeïssance, p.2. 143
Il fait connoistre l'innocence de deux missionnaires injustement accusez, p.2. 146
Il travaille pour la mission d'Ethiopie, p.2. 158.159
Il écrit au Roy des Abyssins, p.2. 163.164 & *suiv.*
De quelle maniere il traite Rodriguez, p.2. 161
Il fait un reglement pour les visites des femmes, p.2. 177
Il fait publier les regles de la modestie, p.2. 178.179.& *suiv.*
Il appaise le Pape, p.2. 183
Il veut qu'on étudie, & qu'on sçache bien la langue vulgaire, p.2. 205.206
Il quite le soin des affaires, p.2. 206
Il établit les quarante heures pen-

dant les trois derniers jours du Carnaval, p.2. 210
Son testament, p.2. 211
Il se dispose à la mort, p.2. 213
Il meurt, p.2.220
Le lieu de sa sepulture, & son épitaphe, p.2.227
Sentimens des premiers Peres de la Compagnie touchant S. Ignace, p.2. 224
Témoignages de plusieurs personnes en faveur du Saint, p.1. 49. 122. 143. 223. p.2. 228. 229. *& suiv.*
Il est reveré des peuples comme un Saint, p.2. 225.234
Les vertus de Saint Ignace.
Son don d'oraison, p.1. 46.47.p.2. 244. *& suiv.*
Son amour envers Dieu, p.1. 32. 96.99.130. p.2. 93.239. *& suiv.*
Sa charité envers le prochain, p.1. 107.112.140.152.250.275.
Son zele du salut des ames, p.1.51. 52.79.95.103.113.138. 176.184.198. 277
Sa confiance en Dieu, p.1. 73.94. 241. p.2. 193.280.281
Son humilité, p.1. 32.p.2. 40.264. 265. *& suiv.*

Sa mortification exterieure & interieure, p.1. 32.33.36.44.177.183. p.2. 273.274 *& suiv.*
Sa retenuë à parler, p.2. 274.275
Son obeïssance, p.1. 43.101. p.2. 281
Sa pauvreté, p.1. 29.31.76.77
Sa chasteté, p.1. 21.24
Sa patience, p.1. 34.79.95.128.148. 195. p.2. 200
Sa constance & sa grandeur d'ame, p.2. 105.110.277.278
Son détachement du monde, p.1. 183. p.2. 270.271
Sa prudence dans les choses spirituelles, p.2. 283.284. *& suiv.*
Ses maximes, p.1. 101.119.154.244. 272. p.2. 24.67.131.141.181
Ses predictions, p.1. 215. p.2. 95.237
Ses extases & ses visions, p.1. 46. 47.222
Ses miracles, p.1. 108.110.189.215. 226.229
Sa beatification, p.2. 297
Sa canonisation, p.2. 300
Inquisiteur. Il y a eu autrefois des Inquisiteurs en France, p.1. 139
Les Inquisiteurs d'Espagne declarent S. Ignace innocent, p.1. 115.116
Isabelle Rosel. Elle entend une

voix qui la presse d'appeller Ignace, & lui voit le visage lumineux, p.1. 75
Elle l'assiste durât ses études, p.1.97
Elle va le trouver à Rome pour se mettre sous sa conduite, p.2.46.47

L

LANGUE. Saint Ignace veut qu'on étudie les langues anciennes, & qu'on ne neglige pas les modernes, p.1.194. p.2. 205.206
Larmes. Le don de larmes en S.Ignace dans un éminent degré, p.2.& *su.*
Loüis XIII. Roy de France écrit au Pape fortement pour la canonisation de S. Ignace.
Loüis de Grenade. Le témoignage qu'il rend de la Compagnie & des Exercices de S. Ignace, p.2. 82
Loüis Gonzalez. Il est envoyé dans les Royaumes de Fez & de Maroc, pour travailler à la delivrance & au salut des esclaves Chrestiens, p.2. 58
Il a horreur de la Cour, p.2.121
Il est consideré du Roy de Portugal, p.2. 161
Ce que S.Ignace lui dit sur les pro-

grés heureux de la Compagnie, p.2. 181

Le reproche que le Saint luy fait, p.2. 179

La relation qu'il lui dicte, p.2.270

L'idée qu'avoit Gonzalez de la vertu du Saint, p.2. 225

Loüis Vivez. Sa charité envers Saint Ignace, & ce qu'il a prédit de luy, p.1. 142

Loyola. Maison de Loyola illustre, p.1. 10

Chasteau de Loyola agité par un tremblement de terre, p.1. 18

Honoré apres la mort de S. Ignace, p.2. 234

M

MANREZE, lieu de la retraite & de la penitence de S. Ignace, p.1. 31.36

Ce lieu honoré apres sa mort, p.2.235

Marc Antoine Trevisan. Ses vertus, & sa charité envers S. Ignace, p.1.91.92

Maximilien II. Duc de Baviere poursuit ardemment la canonisation de S. Ignace, p.2. 298

Matthieu Ori Religieux de S. Dominique, & Inquisiteur en France; il

rend témoignage des mœurs & de la doctrine de S.Ignace, p.1. 141. 179.245
Melchior Cano, ennemi de la Compagnie, p.1. 62.147
Sa mauvaise foy, p.2.155
Melchior Carnero. Il refuse d'abord d'estre Evesque d'Ethiopie, & accepte en suite l'Evesché par obeïssance, p.2.160
Modestie Regles de la modestie composées par S.Ignace, p.2. 177
Approuvées du Ciel par un accident extraordinaire, p.2. 180
Mortification, en quoy elle consiste principalement, p.2. 285
C'est la voye la plus seure pour la perfection, p.2.286
Mortification de Saint Ignace. *Voyez* Ignace.

N

NICOLAS Bobadilla, un des premiers compagnons de S.Ignace, comment gagné à Dieu, p.1. 166
Il défend les interests de l'Eglise avec beaucoup de chaleur, & est banni d'Allemagne, p.2.60
Il est traité rudement par S.Ignace, p.2. 61

On lui oste la charge de Surintendant du College de Naples, p.2.118
Il est gueri par l'intercession de S. Ignace, p.2.139

O

OLIVIER Manar, sa conduite à l'égard d'un heretique déguisé, p.2.100
Oraison. Mauvais usage de l'oraison, p.2.284
L'esprit d'oraison doit estre joint à l'esprit de mortification, p.2.285
Les voyes extraordinaires dans l'oraison doivent estre suspectes, p.2. 290.291

P

PAPE. Il est le Chef universel de l'Eglise, p.2.165
Papes affectionnez à la Compagnie, p.2.168.186 193.93
Pasquier Broüet, un des premiers Compagnons de S. Ignace, p.1.189
Il convertit un Prestre libertin, p.1. 260
Il est envoyé en Irlande en qualité de Nonce, p.1.273
Paul III favorable à S. Ignace, p.1.249. 251.254.261

Pierre

Pierre le Févre, un des premiers Compagnons de S.Ignace, gagné à Dieu, & affermi dans la vertu par le Saint, p.1. 274.277
Sa sainte vie, p.1. 287
Il est établi le Superieur des autres, p.1. 180
Il va à Rome, p.1. 225
A Parme, à Vormes, p.1. 254
Il commence le College de Gandie, p.2. 41
La grande idée qu'il avoit de Saint Ignace, p.2. 197
Pierre Ortiz, contraire d'abord à S. Ignace, p.1. 137
Ensuite favorable, p.1. 208.223
Il fait les Exercices spirituels sous la conduite du Saint, p.1. 224
S. Philippe de Nery. Ce qu'il disoit de S Ignace, p.2. 228
Philippe Melancton. Son artifice pour pervertir les Iesuites de Rome, p.2. 99
Profés de la Compagnie, p.1.300.302

Q

QUIRINIO Garzonio Gentilhomme Romain, ami de S. Ignace & de ses enfans, p.1. 242

R

ROBERT Bellarmin Cardinal. Il fait l'éloge de S. Ignace, p.2. 242.

S

SIMON Rodriguez un des premiers compagnons de S. Ignace, prévenu de Dieu dés son bas âge, p.1. 167
Sa sainte vie, p.1. 225
Sa douceur, principale cause des troubles de la Province de Portugal, p.2. 132
Il se soumet aux ordres de S.Ignace, qui le retire de Portugal, p.2. 136
Il se plaint ensuite, & est jugé dans les formes, p.2. 175.176

T

THEATINS. On veut les unir au corps de la Compagnie, p 2 118
Le nom de Théatins donné aux Iesuites en Italie & en Espagne, p.1. 203.p.2.62

V

VISIONS. Ce ne ſont pas des marques infaillibles de ſainteté, ſi elles ne ſont accompagnées des vertus ſolides, p.2. 288.289
Viſions de S. Ignace. *Voyez* Ignace.
Vœux de la Compagnie, p.1. 300. 301.302
Les premiers vœux de S. Ignace & de ſes Compagnons faits à Montmartre ; p.1. 171
Leurs vœux ſolemnels, à S. Paul de Rome, p.1. 267
Le renouvellement des vœux ſimples ſe fait deux fois l'année, p.1. 298

Z

ZELE. Il ne doit point eſtre inquiet, p.2.130.294
Zele de S. Ignace. *Voyez* Ignace.

EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROY.

PAR Lettres Patentes du Roy, données à S. Germain en Laye le 25. Iuin 1679. signées DESVIEUX, & scellées du grand Sceau de cire jaune, il est permis à SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY, Imprimeur du Roy, & Directeur de son Imprimerie Royale du Louvre, d'imprimer *la Vie de S. Ignace Fondateur de la Compagnie de* IESUS, composée par le Pere BOUHOURS, de la mesme Compagnie; & ce pendant le temps & espace de six années consecutives, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer. Avec défenses à toutes personnes d'imprimer, ou faire imprimer ledit Livre sous les peines portées par lesdites Lettres.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le quatriéme Iuillet. 1679. Signé, E. COUTEROT, Sindic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 15. Iuillet 1679.

Permission du Reverend Pere Provincial.

IE soussigné Provincial de la Compagnie de IESUS en la Province de France, permets au Pere DOMINIQUE BOUHOURS Religieux de nôtre Compagnie, de faire imprimer par tel Libraire ou Imprimeur qu'il voudra, un Livre qu'il a composé de la Vie de S. Ignace nostre Fondateur, que trois Theologiens de nostre Compagnie ont leû & approuvé. En foy de quoy j'ay signé la presente Permission. A Roüen le 17. de May de l'an 1679. PIERRE DE VERTHAMON.

Digitized by Google

Digitized by Google